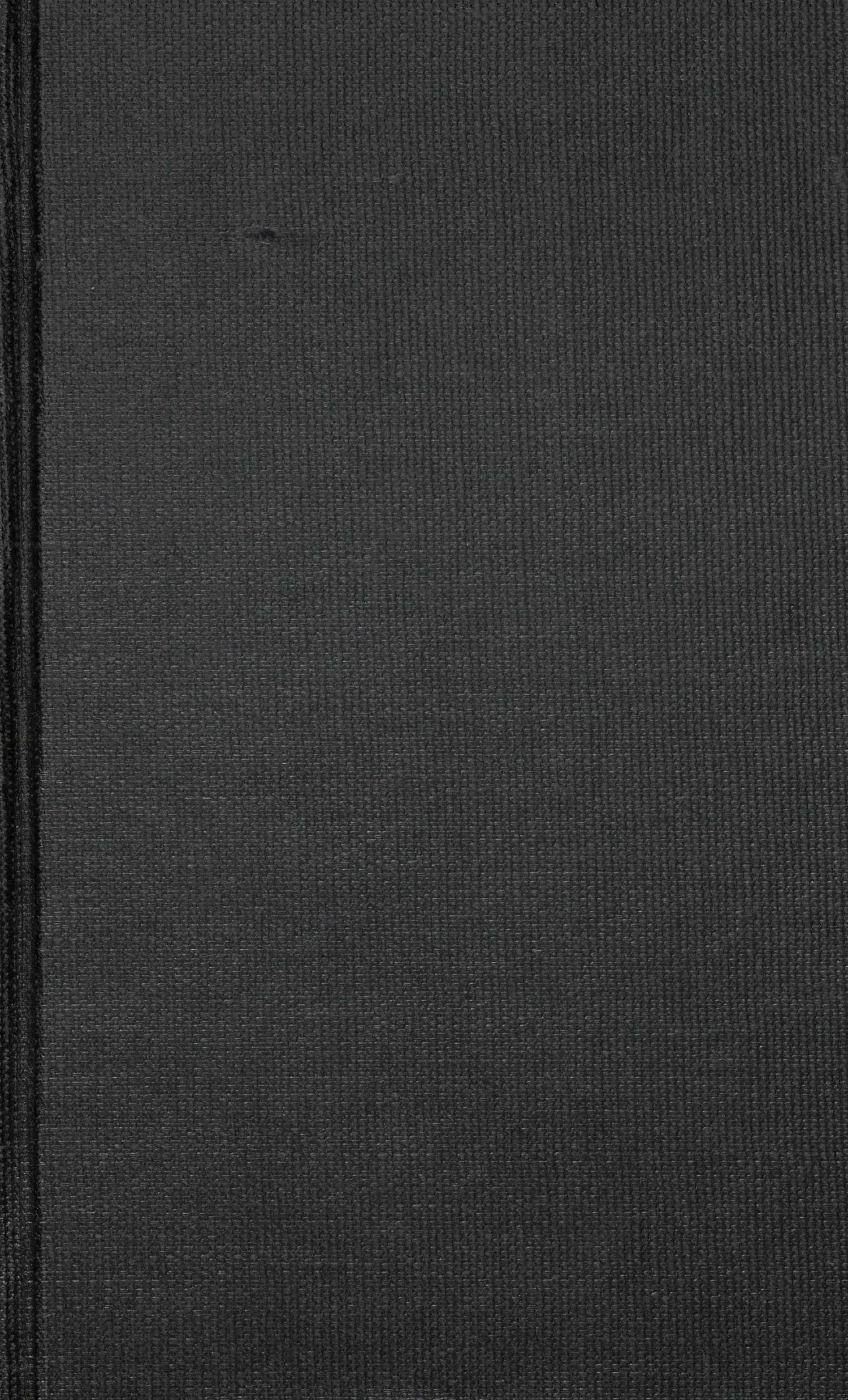
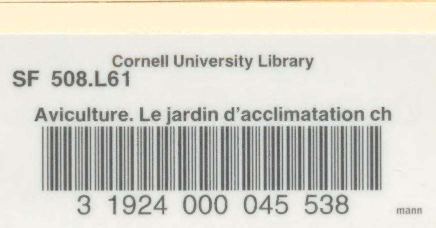



Cornell University Library
SF 508.L61
Aviculture. Le jardin d'acclimatation ch
3 1924 000 045 538
mann

Date Due

E. LEROY

AVICULTURE

LE JARDIN D'ACCLIMATATION CHEZ SOI

LA VOLIÈRE

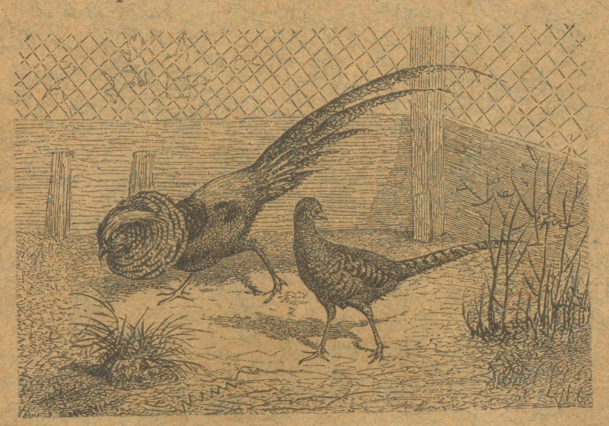
FAISANS, PERDRIX, COLINS, TINAMOUS, TRAGOPANS, LOPHOPHORES, ÉPERONNIERS, CROSSOPTILONS, HOCCOS, TÉTRAS, OUTARDES CANEPETIÈRES, BERNACHES, POULES D'EAU, CANARDS MANDARINS, ETC., ETC. PERRUCHES ONDULÉES, MOINEAUX MANDARINS, COLOMBES DIAMANTS, OISEAUX-MOUCHES.

L'ÉLEVAGE PRATIQUE

PAR UN ÉLEVEUR

ILLUSTRATIONS DE MM. BELLECROIX, MAHLER, MOISAND, ETC.

Septième édition complètement revue.



LIBRAIRIE DE PARIS

FIRMIN-DIDOT ET C[ie], IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

56, RUE JACOB, PARIS

AVICULTURE

LE JARDIN D'ACCLIMATATION CHEZ SOI

LA VOLIÈRE

A MONSIEUR A. GEOFFROY ST-HILAIRE

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

E. LEROY

AVICULTURE

LE JARDIN D'ACCLIMATATION CHEZ SOI

LA VOLIÈRE

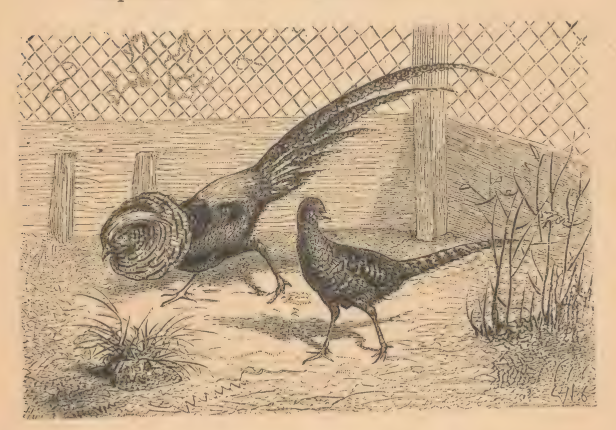
FAISANS, PERDRIX, COLINS, TINAMOUS, TRAGOPANS,
LOPHOPHORES, ÉPERONNIERS, CROSSOPTILONS, HOCCOS,
TÉTRAS, OUTARDES CANEPETIÈRES, BERNACHES,
POULES D'EAU, CANARDS MANDARINS, ETC., ETC.
PERRUCHES ONDULÉES, MOINEAUX MANDARINS,
COLOMBES DIAMANTS, OISEAUX-MOUCHES.

L'ÉLEVAGE PRATIQUE

PAR UN ÉLEVEUR

ILLUSTRATIONS DE MM. BELLECROIX,
MAHLER, MOISAND, ETC.

Septième édition complètement revue.



LIBRAIRIE DE PARIS
FIRMIN-DIDOT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
56, RUE JACOB, PARIS

INTRODUCTION

L'AVICULTURE

Si l'on prend la peine d'établir une comparaison entre la science avicole prise en son état actuel, et ce qu'elle était il y a moins de 40 ans, on est émerveillé des progrès accomplis et l'on est forcé de convenir qu'elle a marché à pas de géant.

A cette époque, pas très reculée cependant, la culture des oiseaux se trouvait encore à l'état embryonnaire. On en avait à peine le soupçon ; elle n'avait même pas reçu le baptême ; elle ne portait pas encore de nom.

Je me souviens qu'en 1872, lors de la première édition de mon ouvrage sur l'éducation des oiseaux de chasse et de volière, ayant pris sur moi de donner au volume le titre : *Aviculture*, ce néologisme me valut plus d'une critique.

Et d'abord, ce titre était une audace, une chose risquée ; un mot nouveau, inconnu de la masse du public ; la vente du livre s'en ressentirait, etc., etc.

Je tins bon, nonobstant. La culture des poissons, des huîtres, des vers à soie, des abeilles, n'était-

elle pas désignée couramment sous la dénomination de pisciculture, d'ostréiculture, de sériciculture, d'apiculture, toutes locutions acceptées sans conteste et comprises par tout le monde? Dès lors, à mon avis, un nom nouveau s'imposait pour baptiser une culture nouvelle.

L'avenir s'est chargé de démontrer que je n'étais pas tout à fait dans l'erreur, et les progrès de l'industrie avicole ne se comptent plus. Elle a actuellement ses fermes d'élevage, ses sociétés, ses concours, ses journaux; en un mot elle a rompu avec le passé et ouvert une ère nouvelle qu'on ne saurait trop comparer à une véritable révolution : révolution dans les choses de la basse-cour, de la volière, de la faisanderie, de la chasse.

Dans la basse-cour, elle a accompli des prodiges. L'élève de la volaille, autrefois limitée à certaines saisons et subordonnée au bon vouloir des couveuses naturelles, ne connaît plus d'obstacles et est devenue l'objet d'une sorte de fabrication mécanique. Ce poulet gras, ce canard dodu, qui s'étalent sur les marchés, ne sont plus autre chose que des produits manufacturés. Parfaitement; l'incubateur, une machine, les a pris dès l'œuf pour les rendre à l'état de poussins; l'éleveuse, une autre machine, a pris les poussins pour les rendre à l'état d'oiseaux parfaits; enfin, la gaveuse, une troisième machine de précision, a reçu les volatiles parvenus à leur entier développement, pour nous les rendre à l'état de bêtes dûment engraissées, de rôtis bien à point.

Des établissements spéciaux, sortes d'usines à volailles, se chargent d'approvisionner les marchés en toute saison, quelque considérable que soit la demande.

L'aviculture ne s'est pas bornée aux volatiles de la basse-cour; elle a entendu que son domaine devait s'étendre sur le monde des oiseaux pris dans son entier, et elle a imprimé son action sur les espèces de la volière. Des masses d'oiseaux d'agrément, empruntés aux pays étrangers, ont été, par ses soins, acclimatés et multipliés dans des proportions qui en rendent l'acquisition accessible à toutes les bourses. Pour n'en citer que deux exemples, ne voyons-nous pas, aux annonces, la Perruche ondulée d'Australie offerte à cinq francs la paire? le Colin de Californie à dix francs? Vous vous souvenez peut-être que ce colin, lors de son introduction en France par M. Deschamps en 1852, valait plusieurs centaines de francs.

Ces chiffres ont bien leur éloquence.

Si de la volière nous passons à la faisanderie, là encore nous trouvons la confirmation des inépuisables ressources de l'Aviculture.

Vous n'êtes pas sans vous rappeler qu'il y a quelques années à peine, l'avenir de nos chasses à tir était un grave sujet d'inquiétude. La perdrix notamment, ce gibier national par excellence, diminuait d'année en année d'une façon désolante. Encore quelques campagnes de chasse, et c'était fini de la perdrix; bientôt on ne la rencontrerait plus que dans les musées, à l'état de spécimen

d'une espèce disparue. Dans le camp des disciples de saint Hubert ce n'était que doléances et lamentations. A les entendre, c'en était fait de la chasse à tir.

— « La perdrix se meurt! »

« La perdrix est morte! » clamaient les porteurs de fusil.

— « Vive la perdrix! » a répondu l'Aviculture, et, sans hésiter, elle s'est mise à l'œuvre. C'est à l'Aviculture que nous sommes redevables de la production artificielle du perdreau et du faisan, élevée à la hauteur d'une véritable industrie. Des faisanderies particulières se sont fondées, des fermes à gibier se sont multipliées, pour faire face aux besoins du repeuplement; œufs d'oiseaux-gibiers et jeunes sujets d'élève ont été mis dans le commerce, et à l'heure qu'il est, vous trouvez, dans la saison, des perdreaux vivants offerts couramment, dans les annonces, à raison de six francs le couple; des faisandeaux, à raison de douze à quatorze francs, — à peu de chose près le prix du gibier mort aux cours de la halle.

Il n'est donc que juste d'accorder à l'Aviculture le tribut de reconnaissance qui est dû à toute branche des sciences naturelles appliquées d'où résulte un accroissement de la richesse publique; et souvenons-nous que si la volaille grasse abonde sur nos marchés en toute saison, sans crainte de chômages; que si les oiseaux exotiques se sont à souhait multipliés dans nos volières; que si le repeuplement de nos chasses n'est plus actuellement qu'une

Parquets de faisans à la Croix-Verte.

question de dépense relativement minime, c'est l'Aviculture qui a commencé.

Dans ce qui va suivre, la volière va être traitée avec quelques développements et sous ses divers points de vue, parce que je considère que la volière est le principal élément de *la question du Jardin d'acclimatation chez soi.*

Ayez une volière bien comprise et vous serez à peu près certain de la réussite dans vos divers élevages d'oiseaux.

La volière, depuis quelques années, a commencé à prendre place dans nos habitations, et elle se propage à la maison de campagne, à la villa, au château, où depuis bien longtemps, l'avait précédée la serre, source de si attachantes distractions.

La culture des oiseaux de luxe est en voie de devenir la rivale de la culture des plantes rares, et elle est une des principales attractions de la vie à la campagne; la récréation instructive; l'histoire naturelle prise sur le fait; l'étude des mœurs de la faune emplumée vécue au jour le jour.

A la fréquentation familière des divers gibiers d'élève, le jeune chasseur ne tardera pas à acquérir le sang-froid nécessaire au disciple de saint Hubert; il deviendra sûr de lui-même, exempt du sursaut de la surprise et de cette promptitude nerveuse qui fait qu'au départ d'une compagnie de perdrix, à la mise à l'essor d'un faisan, son fusil partirait tout seul sans lui donner le temps d'ajuster, laissant le gibier prendre la clé des champs et le poursuivant prendre le chemin de la bredouille.

La question de dépense, qui a pendant longtemps refroidi les bons vouloirs, est devenue quantité négligeable à l'heure actuelle où le grillage métallique est offert à des prix de bon marché réduisant d'autant le coût du logement des oiseaux.

J'indiquerai plus loin, avec force détails, comment je m'y suis pris pour construire moi-même et à peu de frais tous mes engins, y compris une volière décomposable en ses divers éléments, montable et démontable comme un meuble, en quelques minutes ; rendue facilement transportable par chemin de fer ; tout à fait précieuse pour les personnes exposées par leurs fonctions, par leurs affaires, à des changements de résidence.

Ce n'est pas tout :

L'alimentation des oisillons durant la première enfance ; celle des sujets anémiés soit par la crise de la mue ; soit par un voyage prolongé ; soit par un changement de climat, de milieu, de régime ; soit pour toute autre cause ; cette alimentation, dis-je, demande à être enrichie de distributions d'insectes frais, vivants si possible.

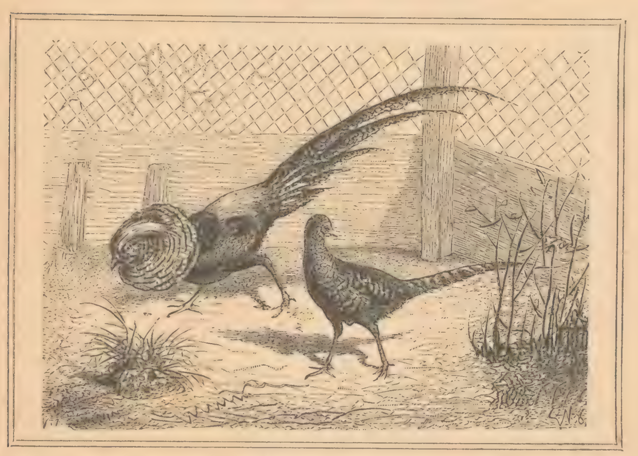
Ce côté de la question, qui a son importance n'a pas été perdu de vue.

La culture et la capture des divers insectes appropriés : larves de fourmis, vers de farine, sauterelles, grillons, etc., ont été étudiées dans le sens de la vraie pratique.

Enfin, l'amateur d'oiseaux de volière trouvera dans la lecture du volume des indications prises sur le vif, des données sincèrement vécues, dans

le compte rendu circonstancié des élevages d'espèces variées auxquels je me suis adonné dans ma carrière déjà longue.

LE JARDIN D'ACCLIMATATION CHEZ SOI



Faisan doré.

CHAPITRE PREMIER

Outillage d'amateur.

I. **Couveuses.** — *Couveuses naturelles. Basse-cour de poules spéciales. Couveuse artificielle.*
II. **Boîte pondoir-couveuse-éleveuse.**
III. **Parquet volant.** — *Système dédoublé.*
IV. **Chambre d'élevage.**
V. **Volière.** — *Exposition. Construction économique. Aménagement. Volière volante omnibus démontable.*

L'éducation des oiseaux de volière n'est pas chose aussi difficile qu'on le croit généralement.

Il en est de l'élevage comme des bâtons flottants de la fable :

De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est rien.

Que faut-il, en effet, pour assurer la réussite?

Deux conditions bien faciles à réunir :

1° Avoir un bon outillage; 2° savoir s'en servir.

Tout l'élevage est là.

L'outillage, comme on va le voir, est très simple; on peut le rendre aussi peu dispendieux que possible, et je vais montrer comment j'ai organisé moi-même celui dont je me sers.

Quant à la méthode, qui fera l'objet des chapitres suivants, je vais exposer avec détails celle que j'emploie et qui me réussit; en un mot, je me propose d'élever, pour ainsi dire, sous les yeux du lecteur.

I. Couveuses. — Le premier élément de l'outillage d'éleveur est la couveuse.

Il y a, comme vous savez, deux sortes de couveuses : la couveuse artificielle et la couveuse naturelle.

La couveuse artificielle est aujourd'hui suffisamment connue et d'un usage trop courant pour que je m'attarde ici à son sujet.

Depuis la publication de la 1re édition du présent livre, qui date de pas mal d'années, l'incubation artificielle a fait de réels progrès; les couveuses ont été l'objet de perfectionnements qui ont fait de ces engins de véritables machines de précision.

Ce serait sortir de mon sujet que de donner la nomenclature des divers modèles, le nom de leurs éditeurs; de signaler les particularités de leur fonctionnement, le jeu de leurs organes. Ceci est l'affaire des industriels qui mettent ces machines dans le commerce et les livrent aux

amateurs avec accompagnement de toutes les indications explicatives sur le mode d'emploi de chacune d'elles.

Je n'ai donc pas à m'occuper de ce côté de la question, parce que ce que je pourrais publier à ce sujet, vérité aujourd'hui, courrait le risque de se trouver erreur demain, la situation devenant modifiée à chaque instant par les modèles nouveaux offerts par les chercheurs dans les feuilles d'annonces.

Les couveuses naturelles les plus indiquées pour l'élevage d'amateur sont les poules, prises dans les races de grosseur moyenne, et dans les demi-naines et les naines, suivant la taille des espèces dont on se propose de leur confier l'éducation. Les plus recommandables sont : en premier lieu, les poules nègres, et leurs proches parentes les poules de soie à peau blanche, bêtes douces, maniables, qui sont comme les moutons de l'espèce; puis les poules perdrix, les Bantams, les Nagasaki, les Javanaises, les combattantes naines, les naines de Pékin, ces dernières, miniatures de la cochinchinoise; ou même des sujets issus de leurs divers croisements.

Les vieilles poules doivent être préférées à des poulettes de l'année, parce qu'elles ont fait leurs preuves et déjà montré qu'elles sont tout à la fois *bonnes couveuses* et *bonnes mères*.

Une poule peut être bonne couveuse et se montrer mauvaise mère. Vous avez vu de ces auxiliaires mener jusqu'au bout, d'une façon irréprochable, leur travail d'incubation, puis se mettre à tuer leurs enfants, à coups de bec assénés sur la tête, dès que ces petits êtres commencent à donner signe de vie. Quelques-unes, même, les ogresses du genre, dévorent au nid les nouveau-nés.

Lors donc que vous percevez, venant du réduit, un piaulement de poussin, un peu d'habitude vous fera dis-

cerner si ce piaulement est l'expression de la joie d'un petit prisonnier qui vient de se rendre libre, ou si le cri qui frappe votre oreille est un cri de détresse, un appel au secours. Divers auteurs, peut-être bien aviculteurs en chambre, ont avancé que la poule couveuse est susceptible de tuer ses nouveau-nés dès qu'elle s'aperçoit, à leurs premiers pépiements, qu'ils parlent une langue étrangère et *ne sont pas de son espèce.*

Cette opinion repose sur une erreur qu'il importe de ne pas laisser se propager.

J'ai vu, de mes yeux vu, et vous avez probablement été témoins de quelque chose d'analogue, j'ai vu, dis-je, et pris sur le fait une poule Dorking exterminant à beaux coups de bec, à mesure des naissances, des poussins sortant d'œufs par elle couvés, lesquels œufs étaient bel et bien des œufs de Dorking. Parfaitement. C'était bien Dorking contre Dorking. Pas d'erreur.

D'où nous pouvons conclure que la question de dialecte ou même d'accent n'est pour rien dans l'affaire. Dans le cas particulier, qui est tout individuel et ne saurait être imputable à la race, il s'agit d'un acte contre nature, d'une aberration d'instinct, d'un accès de délire provoqué par une fièvre maternelle intense et dévoyée.

Ce crime d'infanticide n'est pas imputable aux seules volailles et nous voyons tous les jours s'en rendre coupables les femelles de nos autres animaux domestiques : chiens, porcs, lapins. Pourquoi ma chatte Tontaine, une bête charitable s'il en fut, qui prêtait sa chaleur à des poulets nouveau-nés et qui avait, un jour, consenti à dispenser le lait de ses mamelles à deux tout petits levraults, fut-elle surprise, moins d'un an après, en flagrant délit de cannibalisme, dévorant inconsciemment le train de derrière de l'un de ses chatons nouveau-nés? Elle serait bien embarrassée de l'expliquer.

Quoi qu'il en soit, il est tout indiqué par ce qui précède, qu'il serait chanceux de confier ses richesses à la première couveuse venue, et qu'il est préférable de ne se servir, pour l'incubation d'œufs précieux, que de poules que l'on connaît de longue date, ayant fait leurs preuves, appartenant à des races moutonnes.

Parmi ces dernières, la poule par excellence, modèle de douceur, de docilité, de patience, de bon vouloir, c'est la poule nègre ; la faisanderie renommée de Mériel n'en employait pas d'autre.

La grande affaire, ici, n'est pas de viser à des poules de race pure, à des volailles d'exposition, mais bien à des auxiliaires appropriées, bonnes couveuses, bonnes mères et suffisamment familières. Notre principal souci sera de les amener par des bons soins, par la distribution de quelques menues friandises, par une fréquentation assidue, à en faire des bêtes dociles, maniables, habituées à la présence et à la voix de leur maître.

L'emploi de la *couveuse artificielle* présente les avantages suivants : sécurité complète à l'endroit de la casse ; des malpropretés ; du refroidissement des œufs ; et surtout, — avantage inappréciable en cas de grève ou d'insuffisance des couveuses naturelles, — possibilité d'avoir constamment sous la main un engin d'incubation toujours prêt.

La machine, bien conduite, amènera des poussins très viables. Mais si vous visez à obtenir de bons reproducteurs, des sujets de remonte, des types d'une vigueur exubérante, l'emploi de la couveuse naturelle s'impose. C'est là l'avis de la plupart des faisandiers et des grands éleveurs d'oiseaux de volière et de volaille de race.

Ah ! c'est que ce n'est pas seulement de la chaleur moite que la couveuse galline transmet aux embyrons contenus dans les œufs dont elle a pris charge ; mais, dans

son amour instinctif de mère, elle se dépense à leur égard en fluides vitaux, en effluves magnétiques, en principes, en un mot, d'une nature intime et mystérieuse qu'aucune machine ne saurait remplacer et qui en feront, à l'éclosion, des oiseaux parfaits physiquement, et, ma foi, suivant un terme peut-être risqué, mais qui rend bien ma pensée, psychologiquement.

A mon point de vue, les œufs soumis à la chaleur d'une machine se trouvent dans une situation comparable à celle des petits enfants venus au monde avant terme et confiés, faute d'autre moyen de sauvetage, à la température artificielle d'un appareil d'incubation.

Ces réchappés de la mort seront-ils, plus tard, des modèles de vigueur, des athlètes? Peut-être? suivant le degré de santé des parents, la trempe exceptionnelle des sujets, les circonstances particulièrement favorables dont pourra se trouver entourée leur première enfance; mais il est évident qu'*a priori*, ils se présentent, à leur entrée dans la vie, dans des conditions défavorables.

La comparaison des mérites respectifs des deux couveuses : l'artificielle et la naturelle, nous amène à cette conclusion que tout amateur ne se sentira complètement outillé qu'à la condition de les posséder l'une et l'autre.

Quant à la question de savoir si l'alternance de l'emploi de la machine et de la poule ne serait pas sans inconvénients, je puis vous rassurer pleinement à cet égard.

L'incubateur a ses partisans et ses détracteurs, mais un point sur lequel on est à peu près d'accord chez les éleveurs bien placés pour savoir, c'est qu'il est toujours avantageux de confier à la machine (n'importe laquelle, conduite suivant les indications de l'inventeur) une partie de l'opération, à la condition de charger du surplus une poule couveuse.

Chez M. Paul Monseu, d'Haine Saint-Pierre (Belgique),

grand éleveur de volailles de race et coutumier du succès dans les concours, on procède par l'emploi combiné de la poule et de l'incubateur, dans l'ordre suivant : pendant les sept premiers jours, incubateur; du septième au vingtième jour, la poule couveuse; le vingt et unième jour (celui de l'éclosion pour les poulets), incubateur. M. Monseu a constaté qu'avec ce système, il a moins de perte dans les œufs au moment des naissances.

Le faisandier du Jardin d'Acclimatation, partisan également de l'usage combiné de la poule et de la machine, confie à cette dernière l'incubation des huit derniers jours. Pour le reste, il procède comme M. Monseu. L'essentiel, d'après Fauque, d'après Lagrange et d'autres praticiens expérimentés, c'est que la poule soit employée pour moitié au moins pendant la durée de l'opération.

II. Boite pondoir-couveuse-éleveuse. — Trois destinations successives, c'est beaucoup pour une seule boîte; cela ressemble assez à du cumul, mais ce n'est pas ma faute; en ceci c'est la pratique, une pratique de pas mal d'années, qui m'a conduit à cette simplification et qui est la coupable.

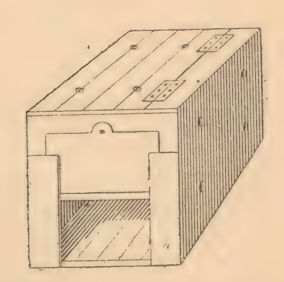
La plupart des faisandiers ont adopté comme pondoirs des paniers d'osier concaves, d'un modèle conforme à celui en usage pour les nids à pigeons, mais d'une dimension appropriée.

Le pondoir que j'emploie et que je livre à votre appréciation, est une boîte cubique, de 40 à 50 centimètres de largeur sur chaque face et de 40 centimètres de hauteur. Cette boîte est percée de trous sur les quatre faces pour le renouvellement de l'air, et badigeonnée à l'intérieur, à l'aide d'un pinceau, de crésyl étendu d'eau, pour éloigner la vermine.

Le dessus de cette boîte se ferme par un couvercle à charnière. Sur l'un des côtés est pratiquée une ouverture

suffisante pour livrer passage à la poule. Cette ouverture, au moyen d'un double système de coulisses adapté extérieurement, se clôt à volonté ou par une porte pleine ou par une porte (ou cadre) à barreaux verticaux, suivant les besoins. Il est essentiel que le jeu de l'une et de l'autre porte s'opère sans frottement, chacune dans son encadrement de coulisses.

La boîte cubique ainsi agencée va commencer par



Boîte pondoir-couveuse-éleveuse.

nous servir de pondoir. A cet effet, elle est munie d'une couche de sable ou de cendre creusée en forme de cuvette saupoudrée de fleur de soufre, et tapissée d'une litière de paille brisée ; close par la porte pleine enchâssée dans les coulisses ; et assujettie comme il vient d'être dit en hauteur suffisante aux parois intérieures du hangar, lequel hangar (en dehors du poulailler qui ne doit pas servir à autre usage qu'à celui du dortoir des volailles) constitue la pièce d'habitation des poules aux différentes heures de la journée, et est comme le boudoir où elles se poudrent, s'épluchent, font leur toilette, pondent, s'abritent, etc., etc.

Ici, je me permettrai d'ouvrir une parenthèse et de faire observer que chez moi, l'habitation des poules dif-

fère en plus d'un point de celle adoptée dans la plupart des basses-cours et des pouleries.

D'après un usage généralement répandu, l'appartement dévolu aux volailles se compose d'une seule et unique pièce désignée sous le nom de poulailler et servant à la fois de dortoir, de pondoir, de couvoir, de station pour la sieste et les bains de poussière, etc., etc. Aussi est-il recommandé par la plupart des auteurs que ce poulailler soit établi à bonne exposition, bien abrité, recevant les premiers rayons du soleil levant.

Une telle conception de l'habitation des volailles m'a toujours fait l'effet d'une hérésie considérable.

Chez moi, le poulailler est affecté exclusivement à usage de dortoir. Les volailles n'y doivent pas pénétrer durant le jour. Comme conséquence, ce réduit clos, spécialement consacré au repos de la nuit, peut s'établir sans inconvénient à toutes les expositions.

Vous n'êtes pas sans vous être rendu compte que le logement des poules, lorsqu'il est réduit à une seule pièce, est fatalement un foyer de vermine, d'épidémies et de contagions. L'hygiène exige une seconde pièce d'habitation (1).

Cette seconde pièce doit consister dans un hall ou hangar, aussi vaste que possible, clos de trois côtés et ouvert sur le devant à l'exposition du midi. Le pan de clôture qui abrite du vent d'est peut recevoir un châssis vitré donnant accès aux premiers rayons du soleil levant. Ce hangar est le refuge des poules durant les heures de la sieste et de la ponte et elles seront heureuses d'y trouver des per-

(1) Voir *La Poule pratique*, par E. Leroy, Races pratiques. Ponte, Incubation. Éducation des poulets. 7e édition suivie de : *Les palmipèdes de la Basse-cour*. Illustrations. 1 fort vol. in-18 jésus. — Firmin-Didot, éditeur. Prix : 4 francs.

choirs pour s'éplucher au soleil et faire la toilette de leur plumage; des pondoirs et couvoirs adaptés en hauteur accessible, dans les angles de l'édifice et même le long des parois; de la terre friable ou du sable fin pour le bain de poussière. Si vous tenez à faire bien les choses, ce sable sera remplacé avec avantage par une couche de 12 à 15 centimètres de cendre mélangée de fleur de soufre. Une planche de 20 à 24 centimètres de largeur, disposée de champ sur le devant, et qu'il faut escalader pour entrer, sera votre garantie contre le gaspillage et la projection au dehors de la couche de poussière ou de cendre. Dans ces conditions, la vermine est absolument inconnue chez mes volailles.

La boîte pondoir étant assujettie en hauteur, comme il vient d'être dit, la porte à charnière dont elle est munie à sa partie supérieure est maintenue ouverte pour livrer passage à la pondeuse, qui pénètre par en haut.

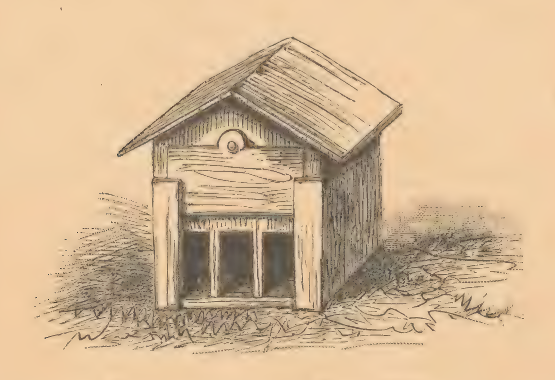
Quand je parle d'une boîte, c'est pour simplifier mes explications, car il est évident qu'il faut un plus ou moins grand nombre de ces engins, suivant l'importance que vous entendez donner à vos élevages.

La saison de la récolte des œufs de la plupart des oiseaux de volière est aussi celle où les poules demandent à couver. Pour mieux les déterminer, au surplus, à remplir leur besogne de mère lorsqu'elles y apportent du retard, il conviendra de laisser quelques-uns de leurs œufs dans les nids, et de les échauffer par une nourriture stimulante : mie de pain, œufs durs, salades, chènevis. De cette façon vous avancerez de quinze jours ou trois semaines leurs velléités d'incubation.

Dès qu'une poule est bien prise de la fièvre de couveuse, ce que vous reconnaissez quand elle ne se dérange pas à votre approche, et se contente de vous donner des coups de bec sur les doigts, vous fermez doucement le

couvercle de sa boîte et vous enlevez cette boîte pour la transporter, contenant et contenu, dans la couverie. Ce transfert a lieu le soir.

Dans ces conditions, votre poule ne peut concevoir aucun dépit du transbordement, dont elle ne s'aperçoit même pas, se trouvant toujours chez elle, dans son même



Boîte éleveuse munie de sa toiture.

appartement, imprégné de son odeur, auquel elle est attachée par la force de l'habitude.

Dès lors notre pondoir se trouve converti de lui-même en *boîte couveuse.*

Lors de l'éclosion, cette même boîte débarrassée de sa litière de sable ou de cendre et de menue paille, qu'on remplace par une *couche de gros son,* devient notre *boîte éleveuse* ou *boîte dortoir*. La conversion s'opère en remplaçant, dans les coulisses, la porte pleine, par la porte à barreaux verticaux dont il a été parlé plus haut.

Si je donne la préférence au gros son, comme litière de la boîte dortoir, c'est que je considère le sable comme un tapis trop froid pour les pattes. La sciure de bois est

à rejeter, parce que les oisillons, enclins à becqueter inconsciemment les bribes de leur litière, peuvent avaler, sans que la chose porte à conséquence, des parcelles de gros son. Des parcelles de sciure de bois seraient moins inoffensives.

III. Parquet volant. — Le logement que vous avez pu voir en usage dans la plupart des faisanderies et destiné à abriter la première enfance des tout jeunes sujets, se compose d'une boîte éleveuse ou *parquet volant* d'une seule pièce. Cet appareil est divisé par des barreaux en deux compartiments d'inégale grandeur, dont l'un, le plus petit, représente le dortoir, et dont l'autre, le plus grand, sert de réfectoire et de promenoir ou salle de récréation.

Les barreaux, suffisamment espacés pour permettre la sortie aux oisillons, tiennent la poule-mère prisonnière dans le réduit à usage de dortoir.

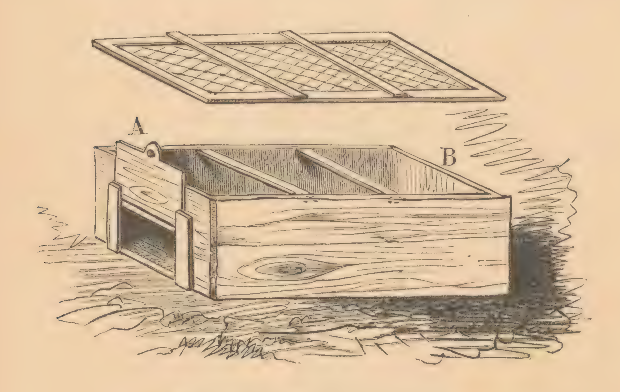
Dire qu'elle s'y amuse comme une folle serait de l'exagération ; mais l'idée mère qui a dirigé le mode de construction de la boîte éleveuse, sans s'arrêter à ce détail, avait surtout pour objectif de maintenir la poule à la disposition constante de ses enfants lorsqu'ils réclament sa chaleur, et d'empêcher cette bête gourmande de se gaver à leurs dépens. Une petite provision de grains, mise à sa portée, est très suffisante pour apaiser sa faim. Il ne lui est, d'ailleurs, pas défendu de passer la tête à travers les barreaux et de se donner la satisfaction d'assister, *de visu*, aux jeux de sa jeune famille.

Pour mon usage, j'ai trouvé avantageux de modifier ainsi qu'il suit la boîte éleveuse des faisandiers.

Cette boîte, je l'ai décomposée ; j'ai fait du dortoir et de la salle de récréation deux pièces distinctes, indépendantes l'une de l'autre, mais susceptibles de se juxtaposer et d'être mises en communication à volonté, de manière à réaliser

l'état de choses et la situation respective de la poule et de ses poussins obtenus par le système que je viens d'indiquer.

Mon préau ou salle de récréation consiste en une caisse oblongue dont le couvercle a été supprimé et remplacé par deux traverses fixées par des pointes aux deux grands côtés du système pour le consolider et en faciliter le ma-

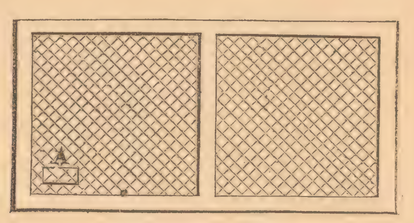


Préau ou salle de récréation.

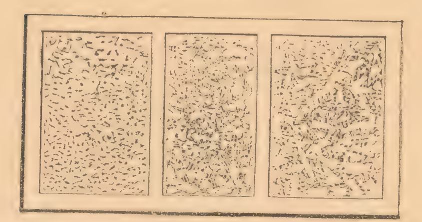
niement; cette caisse est munie, à chacun de ses deux petits côtés, en A et B, d'une porte à coulisse, et repose, suivant les circonstances, soit sur le fond même de la dite caisse, qui en a été préalablement détaché, soit à même le sable ou le gazon du jardin ou d'un compartiment de volière.

Le système est complété et recouvert par un châssis mobile revêtu d'une toile à claire-voie ou d'un grillage à mailles fines (muni d'une petite porte en A pour faciliter le service des oiseaux sans avoir besoin de lever le châssis), dont la double destination est d'empêcher vos élèves de s'échapper, puis de tamiser les rayons du soleil. Le

fond de la caisse, rendu mobile, est saupoudré de sable

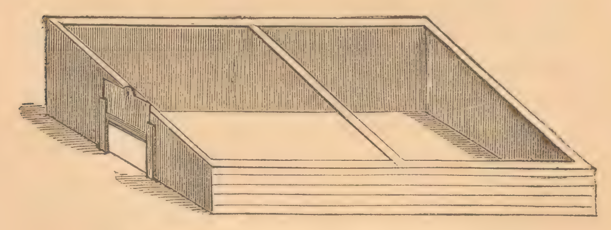


Châssis mobile grillagé.



Châssis mobile revêtu de toile.

ou de menu gravier destiné à absorber les malpropretés et qu'il faut renouveler une fois par jour.

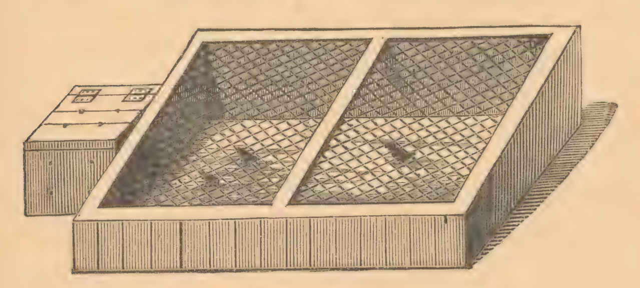


Autre modèle de préau ou promenoir.

Dans ces conditions, il suffit, pour établir les communications entre le préau et le dortoir, de juxtaposer ces

deux appareils bout à bout du côté de leurs ouvertures et d'enlever deux portes pleines. Ils ne sont plus alors séparés que par la porte à claire-voie et à barreaux.

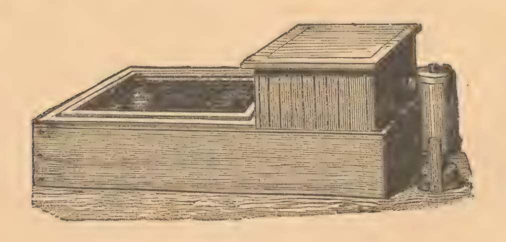
Lorsqu'on veut isoler les deux compartiments et les



Dortoir et promenoir mis en communication.

rendre indépendants l'un de l'autre, il suffit de faire glisser dans leurs rainures respectives les deux portes pleines.

Le mérite de ce système consiste dans la faculté du



Mère artificielle et son promenoir.

dédoublement, dont nous pourrons apprécier les avantages dans ce qui va suivre.

Lorsque, au lieu d'une poule comme éleveuse, l'on préfère employer une mère artificielle, la juxtaposition se

fait de la même manière, à cela près que la porte à barreaux est supprimée comme n'ayant point de raison d'être.

Observation très essentielle. Toute mère artificielle *ayant déjà servi* devra être revue avec soin dans ses organes ; il sera indispensable de s'assurer du bon fonctionnement de la lampe destinée à entretenir la chaleur de l'appareil ; le récipient à eau chaude devra être dessoudé ; nettoyé s'il y a lieu, puis ressoudé. Ne perdez pas de vue que, pour peu que vous vous soyez servi, dans la campagne d'élevage précédente, d'eau calcaire ou susceptible de former dépôt, le fond de cette chaudière s'est revêtu d'une croûte parasite qui est un obstacle à la distribution normale de la chaleur dans l'intérieur du réduit. Dans ce cas, les indications du thermomètre se trouveraient faussées et accuseraient un degré différent de celui existant en réalité.

Il n'en faut pas davantage pour dérouter l'amateur non prévenu, qui constate avec surprise que sa machine, qui avait donné un bon résultat l'année précédente, a trompé son attente dans la saison qui a suivi.

L'observation qui précède s'applique également à l'incubateur.

Ce n'est pas tout. Dortoirs ou réduits, après avoir été nettoyés à fond, gagneront à être badigeonnés, dans leurs jointures, à l'aide d'un pinceau imbibé d'eau crésylée ; cette opération constitue une excellente mesure préventive contre l'invasion des miasmes ou des parasites.

La longueur de ces menus détails me sera pardonnée, je l'espère, en faveur de cette considération que lorsque va se produire le coup de feu des naissances, qui nous donnera du fil à retordre, il faut que nous soyons prêts sur toute la ligne, sans hésitation, impeccables, sans qu'il nous manque un bouton de guêtre.

Nous ne devons pas oublier, en outre, que si nous nous sommes mis en mesure de pourvoir aux premiers besoins, d'autres questions ne tarderont pas à se poser, et en première ligne celle de la chambre d'élevage.

IV. Chambre d'élevage. — La chambre d'élevage représente l'un des éléments les plus indispensables de toute installation d'amateur. Elle est comme le clou de l'affaire.

Elle doit être disposée au rez-de-chaussée, susceptible de communiquer avec un ou plusieurs compartiments de volière, et pourvue d'un calorifère.

Ici, point n'est besoin de luxe. Chez moi, j'avais converti à cet usage un hangar, que j'avais clos jusqu'à hauteur de 50 centimètres par un barrage de planches bien assujetties, et à partir de ce barrage jusqu'à la toiture, par une devanture vitrée provenant d'une vente aux enchères.

Des ouvertures munies de portes à coulisses pratiquées au bas du barrage en planches servaient à établir à volonté la communication avec les volières aux élèves.

Des portes vitrées assuraient la facilité du service. Tous ces vitrages étaient, par mesure de sûreté, grillagés à l'intérieur. Un petit calorifère disposé dans une encoignure servait à maintenir la température de la chambre à 18 degrés environ, durant les périodes de froid, si fréquentes lors de nos printemps maussades. Un thermomètre suspendu à hauteur d'homme servait d'indicateur.

Si, dans ces conditions toujours réalisables, ne fût-ce qu'à l'aide d'une serre en non-activité, ou même d'une cabane construite en bois, vous pouvez vous arranger de façon à faire aboutir à la chambre d'élevage le tambour, autrement dit le vestibule, le corridor donnant accès à la série des compartiments de la volière aux élèves, dans ce cas, vous aurez réalisé une combinaison pratique au premier

chef, qui sera comme la clé de vos élevages et la meilleure garantie du succès.

Nous allons voir tout à l'heure l'agencement de cette volière aux élèves, à compartiments reliés entre eux par un corridor ou tambour de sûreté ; mais préalablement, je vous proposerai de construire ensemble la grande volière des adultes ; après quoi, vous trouvant suffisamment documenté, ce sera pour vous jeu d'enfant d'établir les habitations de petit format destinées aux oisillons, car qui peut le plus peut le moins.

V. La volière. — **Parquets des reproducteurs.** — Le parquet représente la portion de terrain engrillagé et abrité dévolu à l'oiseau captif et destiné à lui servir d'habitation et de parcours.

En fait de parcours, plus les volatiles en ont à leur disposition et plus leur bien-être se trouve assuré ; on ne saurait donc leur accorder trop d'espace ; mais l'emplacement disponible d'une part, la dépense de l'autre, sont là pour nous imposer des limites raisonnables.

Il s'agit donc d'établir des compartiments de dimensions juste suffisantes pour assurer leur santé, tout en nous permettant de ne pas trop grever notre budget et de multiplier, dans la mesure du possible, la variété des collections que nous pouvons réunir sur un terrain limité.

J'ai été amené, par la pratique, à adopter comme *minimum*, mais comme un minimum très suffisant, les dimensions suivantes :

1° Pour parquets à Faisans, 16 mètres carrés ;

2° Pour parquets à couples de Perdrix, Sarcelles de la Chine, Canards carolins, de Bahama, etc., 12 mètres ;

3° Pour parquets à Poules d'eau, Râles d'Australie et autres petits Échassiers de même taille, 8 mètres.

Chaque parquet à Faisans est suffisant pour loger toute l'année, sans autres soins d'appropriation que ceux que

j'indiquerai tout à l'heure (et qui ont lieu une fois par an, à la fin de l'hiver) : ou un couple de sujets de forte taille : Faisans vénérés, Tragopans; ou un coq et deux poules de sujets de taille moyenne : faisans argentés, Faisans communs, Houppifères de Swinhoë, Faisans prélats; ou un coq et trois poules de sujets de petite taille ; Faisans dorés, de lady Amherst, versicolores, Mongols. Si le nombre de types à loger dépasse ces proportions et que le coq vénéré, par exemple, soit pourvu de deux ou trois poules, je mets à leur disposition un parcours double au moyen de deux parquets communiquant à volonté.

Je dois faire observer que ces dimensions n'ont rien d'absolu et que j'ai vu tenir des oiseaux en santé dans des installations plus restreintes, mais alors avec des soins de propreté multipliés : renouvellement fréquent du sable du compartiment, enlèvement plus ou moins répété des malpropretés qui s'accumulent au bas des perchoirs, etc., etc.

J'ai obtenu des reproductions d'œufs de Colins et même de Perdrix logés simplement dans une caisse cubique grillagée sur le devant et mesurant 1 mètre de côté. J'entends parler ici d'ailleurs de volières ne nécessitant qu'un seul nettoyage complet par an.

Chacun de mes parquets à Faisans peut, au besoin, servir d'installation à quinze ou vingt élèves faisandeaux jusqu'à l'âge de cinq ou six semaines environ. Passé ce délai, les élèves sont changés de milieu, et finalement versés en masse, avec quelques précautions, toutes les séries réunies, dans un compartiment spécial mesurant 120 mètres de surface, où se termine leur éducation, et d'où ils sont tirés au fur et à mesure des besoins.

Il se produit alors insensiblement, dans ce grand réservoir, des vides suffisants pour éviter les inconvénients de l'agglomération.

Les conditions d'espace nécessaire et suffisant se trouvant ainsi déterminées, il s'agit d'aménager cet espace et de l'assainir de manière à le rendre habitable.

L'aménagement auquel je me suis arrêté consiste en une série de compartiments parallèles, contigus, et susceptibles de communiquer entre eux à volonté. Chacun d'eux comporte une largeur uniforme de 2 mètres sur 8 de long pour les Faisans, sur 6 de long pour les Perdrix. L'excédent résultant de l'habitation de ces dernières, parallèle à celle des Faisans, peut être utilisé soit à loger un couple de petits Échassiers, soit à augmenter le parcours, lorsque les Perdrix sont chargées de famille, comme il arrive par exemple chez les Perdrix de la Chine ou celles du Boutan, qui couvent et élèvent en captivité.

La série des compartiments est à l'exposition du levant, les abris au fond et garantissant, par conséquent, du vent d'ouest. L'abri du nord est donné par les murs de l'habitation et ceux du jardin.

Chaque compartiment comprend deux parties distinctes : l'une de 4 mètres carrés, sous abri ; l'autre à ciel ouvert, de 12 ou de 8 mètres carrés, suivant qu'il s'agit d'un logement de Faisans ou d'un logement de Perdrix.

Sous la partie abritée, la terre enlevée à la profondeur d'un fer de bêche est remplacée par le compost suivant :

Un bon lit de sable de grès bien sec ;

Un ou deux sacs de plâtre en poudre.

Le mélange, fait, le tout est saupoudré de 2 kilogrammes de fleur de soufre sur laquelle je passe le râteau pour qu'elle s'imprègne à ce mélange.

C'est dans ce milieu friable et hygiénique que les oiseaux savoureront leurs bains de poussière.

La partie du compartiment à ciel ouvert est l'objet

des travaux de culture suivants, pratiqués de façon à faciliter l'écoulement des eaux de pluie et à garantir de l'humidité :

Le sol est bêché en talus ou en dos d'âne, de manière à ménager le long des parois de la clôture un sentier circulaire, large de 30 centimètres environ. Ce sentier est tracé au moyen d'un fossé creusé à profondeur d'un fer de bêche; la terre provenant du labour est rejetée au milieu pour accentuer d'autant la forme arrondie que j'ai adoptée.

J'obtiens ainsi une sorte de tumulus de forme allongée que je fais planter de trois rangs de petits arbustes disposés en quinconce : Sapins, Thuyas, Groseilliers, Syringas, Boules de neige, etc., après quoi il est procédé au gazonnement.

Tout ensemencement, dans une volière destinée à être habitée à bref délai, serait illusoire et tout à fait contraire à la pratique. Outre que les oiseaux, en piochant le sol, ne laisseraient pas aux graines le temps de germer et de s'enraciner, ce remuement de la terre ameublie aurait l'inconvénient de souiller le sable des allées.

Ce qu'il faut absolument pour la pelouse des volières, c'est du gazon tout venu, bien enraciné et prêt à être mangé. C'est donc par plaques de verdure bien soudées ensemble qu'il convient de revêtir toute la partie du sol déjà plantée et préparée par le labour. Le gazon étant ajusté comme une pièce d'étoffe, de façon à ne laisser aucun vide, est arrosé copieusement d'abord, de manière à le pénétrer jusqu'à la racine, puis tassé avec la batte, sorte de battoir *ad hoc*, de telle sorte qu'il fasse corps avec la terre fraîchement labourée.

Quant aux tranchées ouvertes autour du massif, à profondeur d'un fer de bêche elles sont comblées aux trois quarts avec un lit de scories de charbon de terre ou même

de cailloux, qui donne un drainage circulaire et tout à fait complet; le dernier quart est rempli de petit gravier ou sable de rivière.

Ces dispositions terminées, plus rien ne s'oppose à l'installation des Faisans ou des Perdrix. La verdure dont nous avons revêtu le sol de la volière est suffisamment apte à se défendre, le tissu de ses racines étant serré comme celui d'une étoffe feutrée, et, durant la belle saison, apte à réparer ses pertes, attendu que pour un brin d'herbe brouté, il en pousse à côté un ou plusieurs autres.

Chaque année, à la fin de l'hiver, l'assainissement des volières est assuré en rejetant au centre la terre que les oiseaux ont fait, à la longue, rouler sur l'allée circulaire; en bêchant les massifs de manière à ramener à la surface la terre du dessous et réciproquement; en gazonnant comme je viens de le dire, et en remplaçant le gravier contaminé par du gravier frais.

Les avantages de ce système d'aménagement, je n'ai pas besoin de les faire ressortir, ils vous ont sauté aux yeux :

Agrandissement de la surface disponible, la forme bombée ayant pour effet de vous faire gagner une fraction d'au moins 25 pour 100;

Garantie contre l'humidité, obtenue par des procédés qui, tout en assurant l'écoulement des eaux pluviales, permettent de ne pas priver les oiseaux de leur pelouse naturelle;

Salubrité assurée, les déjections des sujets n'ayant plus l'inconvénient de contaminer indéfiniment le sol, absorbées qu'elles sont, à titre d'engrais, par un gazon vivace, ou lavées par l'eau des pluies et filtrant à travers le gravier des allées, jusque dans les sous-sols remplis par le drainage.

L'aménagement que je viens d'indiquer, et qui est spécial aux Faisans et aux Perdrix, est conçu à peu près suivant les mêmes principes en ce qui concerne les Canards de luxe et les petits Échassiers; seulement pour ces derniers, j'apporte à l'installation les modifications suivantes :

Cette installation affecte la forme carrée : 4 mètres de côté pour les Canards mandarins, carolins ou autres de même taille; 2 mètres de côté pour les Poules d'eau, Râles d'Australie, etc. Au milieu, un monticule élevé avec des terres rapportées et celles provenant du drainage du pourtour, opéré comme nous venons de le voir. Le monticule est planté d'arbustes et revêtu de plaques de gazon vivace. Au sommet, un petit bassin en pente douce pour les Canards et les Poules d'eau, ou une cuvette destinée aux ablutions des Râles d'Australie, fanatiques des bains d'eau. A portée du bassin, qu'il est bon d'ombrager par des arbustes, une petite cabane en forme de niche à chien, garnie de menu foin.

Cette disposition, qui semble bizarre à première vue, est celle préférée notamment par les Canards mandarins éjointés, dont les instincts percheurs semblent trouver une sorte de satisfaction par des stations prolongées sur les sommets. Pour peu que vous ayez, comme moi, fréquenté le Canard mandarin, vous n'êtes pas sans avoir remarqué sa tendance à se percher sur tout ce qui peut l'exhausser du niveau du sol et lui servir de juchoir : une grosse pierre, un tronc renversé ou tout autre objet accessible à ce pauvre mutilé.

Le monticule que j'indique, outre qu'il est adopté avec faveur par vos pensionnaires, offre cet avantage de vous les présenter en relief aux différentes heures de la journée, dans toutes les attitudes de leur vie privée : dans leurs promenades autour de leur petite montagne; ou couchés sur les pentes; tantôt prenant leurs ébats dans leur petit

bassin; tantôt perchés sur une patte, aux heures des siestes, se mirant dans l'eau disposée au sommet.

La disposition du bassin, ainsi conçue, offre le grand avantage d'en simplifier le nettoyage, puisqu'il suffit d'un robinet adapté au fond et communiquant avec un tuyau de décharge ou même une simple rigole, pour le vider en un clin d'œil.

Je viens de traiter dans ses grandes lignes la question de l'aménagement telle que la pratique me l'a enseignée. Peut-être pourrais-je m'en tenir là; mais il m'a semblé que, du moment qu'il s'agit d'installations hygiéniques d'oiseaux de volière, je ne serais pas complet si je négligeais un autre côté de la question : celui des constructions destinées à les abriter contre les intempéries et à les protéger contre leurs ennemis du dehors : l'Épervier, la Buse, le Chat, la Fouine, le Putois et autres bandits, et aussi contre le Pierrot, cet effronté pique-assiette.

J'ai construit moi-même et presque sans aide toutes mes volières; c'est vous dire que je me suis fait, dans une certaine mesure, charpentier, serrurier, peintre, grillageur, etc. Je ne viens pas vous donner le conseil d'en faire autant; je vous demande seulement de me permettre de vous donner quelques indications pratiques qui vous mettront à même de vous guider dans l'achat des matériaux nécessaires, et de diriger, à titre d'ingénieur, les ouvriers que vous aurez à employer, lesquels, sauf des cas très rares, sont absolument étrangers au genre de travail que vous attendez d'eux.

Pour construire une bonne volière, à mon avis, un artisan qui n'est qu'artisan ne convient pas; il y faut un artisan doublé d'un éleveur, ou, si vous le préférez, un éleveur doublé d'un artisan.

Je vais m'efforcer de remplir de mon mieux ce double programme.

Voyons d'abord la question du choix des matériaux. Vous ne me saurez pas mauvais gré, j'en suis certain, de vous déclarer qu'en cette matière je suis d'avis de procéder avec toute l'économie possible. Proscrivons donc les constructions en fer, malgré leur élégance, comme étant absolument ruineuses. Nous verrons tout à l'heure qu'avec du bois, de la peinture et du grillage bien employés, il nous sera facile de construire pour nos chers pensionnaires des habitations confortables, agréables à l'œil, et qui ne nous coûteront que le dixième environ du prix de revient d'une construction en fer. Ce point est à considérer.

Commençons par nos acquisitions.

Nous allons pénétrer ensemble, si vous voulez bien m'accompagner, dans l'établissement du marchand de bois. C'est par lui qu'il convient de commencer pour choisir les premiers matériaux de la carcasse de notre volière.

Nous trouvons là des entassements de marchandises : bois de hêtre, bois de chêne, bois de noyer, bois de merisier, bois de sapin, à donner des éblouissements. Mais, après un peu d'examen, notre attention ne tarde pas à être sollicitée par la longueur inouïe et la rectitude irréprochable de certains madriers, et tout de suite ces longueurs rectilignes nous ont fait soupçonner que ce bois-là doit être celui que nous cherchons. En effet :

Ces madriers sont des madriers de sapin, et le sapin est un des bois les plus aptes à conserver la forme droite, sans se déjeter ni se déformer par suite de l'exposition aux intempéries du dehors.

C'est donc sur le sapin que nous allons jeter notre dévolu, mais je dois vous dire, si vous ne le savez déjà, qu'il y a sapin et sapin.

J'en connais trois espèces principales :

1° Le *sapin blanc* ou sapin de Norvège, coût approximatif du madrier, 1 fr. 40 le mètre courant. Le madrier comporte environ 24 centimètres de largeur sur 8 centimètres d'épaisseur ;

2° Le *sapin rouge* ou sapin de Corse, coût, 1 fr. 50 ; un peu plus cher que le précédent, mais d'une fibre plus serrée, d'un meilleur usage et moins susceptible de se fendre ;

3° Le *pitch-pin* ou sapin d'Amérique, coût du madrier, environ 1 fr. 80 le mètre.

Ce dernier bois est le plus cher, mais en revanche il est très fibreux, très résistant, et d'un usage comparable à celui du chêne. C'est donc au *pitch-pin* que je vous engagerai à donner la préférence.

Je ne mentionnerai le chêne que pour mémoire. Le prix de ce bois est très variable, mais en somme tellement élevé que je n'en conseille pas l'emploi, par les mêmes raisons d'économie qui m'ont fait rejeter les constructions en fer, et en outre parce que c'est un bois moins maniable que le sapin pour le but particulier que nous nous proposons. Nous venons de voir d'ailleurs que le pitchpin le remplace d'une manière très satisfaisante.

Mais revenons à nos madriers.

Ces pièces de bois sont, ou simplement équarries, ou sciées dans le sens de leur largeur, de façon à donner des planches d'épaisseurs différentes suivant les besoins.

Les planches qui nous conviennent le mieux pour la carcasse de notre construction sont celles de 2 centimètres d'épaisseur, provenant de madriers dits : sciés en trois traits ; trois traits de scie donnent quatre planches.

Pour notre toiture et pour nos clôtures pleines, des madriers sciés en quatre traits (soit cinq planches par madrier) sont très suffisants. L'épaisseur de ces planches par quatre traits est aussi celle convenable pour les lattes destinées à nous servir de couvre-joints.

Voilà pour les planches et pour les lattes, mais il nous faut encore ce qu'en termes de menuiserie on appelle des tringles, c'est-à-dire des sortes de règles de bois très longues et d'une certaine épaisseur. Les planches de trois traits, fendues par le milieu, nous donneront les tringles que nous cherchons, chaque planche de 24 centimètres de large donnant deux tringles de 12 centimètres de largeur sur 2 centimètres d'épaisseur.

Enfin, et pour servir d'assiette à ces divers matériaux, il nous faut des poteaux ou chevrons. Nous trouverons ces chevrons dans un madrier brut fendu en trois, non plus dans le sens de la largeur, mais dans celui de l'épaisseur, et nous obtiendrons ainsi des pièces, au nombre de quatre par madrier, de 8 centimètres de largeur sur 5 1/2 d'épaisseur, offrant une résistance très suffisante pour le but que nous nous proposons.

Le marchand de bois nous fera, sur commande, toutes les subdivisions que nous pourrons désirer, à raison de 3 francs par 100 mètres linéaires de trait de scie.

Il vous est facile de voir, d'après ces premières données, que la volière, considérée généralement comme un objet de luxe inabordable, pourra rentrer dans la catégorie des dépenses dites raisonnables. Il ne nous reste plus actuellement qu'à faire nos acquisitions de grillages, après quoi nous pourrons procéder à la construction.

Il y a des grillages de plusieurs sortes, tout comme il y a sapin et sapin, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure. En cette question comme en celle de nos choix chez le marchand de bois, il convient de ne pas regarder à une petite différence de prix et de donner la préférence à un grillage solide, résistant, bien fait, d'une application facile. J'ai nommé le grillage dit à *simple torsion*.

L'avantage du grillage à simple torsion consiste dans la certitude que ce réseau est d'une solidité supérieure,

non susceptible de se casser comme le grillage anglais, d'une pose facile, d'une régularité impeccable, ne faisant ni poche ni boursouflure, ni le cintre sur les lisières, ce qui rend la pose si difficile. Cette régularité est obtenue à l'aide d'une fabrication plus soignée, de là la différence de prix, encore cette différence n'est-elle pas énorme, surtout dans les mailles fines.

En ceci, la considération qui doit nous guider dans nos achats est celle de l'élasticité du grillage à simple torsion dont le réseau, flasque comme un filet de ficelle, diminue considérablement les chances d'accidents de volière. En cas de paniques, les oiseaux dans leur envolée ne courent pas le risque de s'y assommer comme cela arrive quelquefois lorsque leur domaine est clos d'un grillage à plusieurs torsions, dont la rigidité est celle d'un mur.

Le choix de la maille n'est pas indifférent, et il ne me sera pas difficile de vous démontrer que la dimension de votre réseau a son influence, une influence digne d'appeler votre attention sur l'*hygiène des volières*.

J'ai recommandé dans les éditions précédentes, comme une excellente mesure, de dispenser le grain destiné à l'alimentation des Faisans et des Perdrix tenus en captivité, non pas dans un récipient de faïence, mais bien à travers le gazon de la volière, au moyen d'une espèce de semis. La portion de ce grain qui n'est pas mangée sur l'heure, ne tarde pas à germer à travers la verdure de la pelouse, et les graines germées ont la propriété de constituer une nourriture très hygiénique, à la fois réconfortante et rafraîchissante, pour tous les Gallinacés en général, qui la recherchent avec avidité. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué avec quelle ardeur singulière Poules, Faisans, Perdrix, Colins, piochent la terre de leur compartiment, pour en extraire des graines germées, lesquelles, pour eux, constituent un vrai régal.

Eh bien, je puis vous répondre d'une chose, c'est que, si vous vous avisiez, par une raison d'économie mal entendue, de faire choix d'un grillage à mailles de 30 millimètres de côté et plus, vos graines n'auraient jamais le temps de germer. C'est ce que se sont chargés de m'apprendre messieurs les Pierrots du voisinage, dont je n'ai été que trop, hélas! le maître d'hôtel.

Vous ne serez indemne du pillage des Moineaux qu'à partir de la maille de 25 millimètres de côté. C'est donc cette dernière maille qu'il conviendrait d'adopter comme minimum. Mais, si vous voulez me permettre un conseil, choisissez pour votre réseau protecteur la maille de 18 millimètres ou même un numéro au-dessous. Outre que vous serez par là indemne de la visite de la Belette, un forban très redoutable, vous trouverez dans ces mailles étroites cet autre avantage de pouvoir faire servir vos volières à loger, à l'occasion, de petits oiseaux d'appartement : Perruches, Diamants, Bengalis, que beaucoup d'entre nous aiment à tenir en demi-liberté durant la belle saison.

Je crois devoir faire observer, d'un autre côté, que l'éducation de jeunes Colins ou de jeunes Perdreaux de Chine ne pourrait se faire en sécurité sous l'abri d'un grillage de 30 millimètres de côté. Ces oisillons, qui volent de très bonne heure, peuvent parfaitement passer à travers une maille de cette dimension, ce qui vous mettrait à la merci d'une panique ou d'une velléité d'école buissonnière de leur part.

Nos choix faits et nos acquisitions terminées, nous pouvons procéder à nos constructions et nous allons tâcher de nous en tirer, en nous guidant avec le niveau d'eau, le mètre et l'équerre, de la manière la plus rationnelle, la plus économique, et, je dois ajouter, la *plus hygiénique.*

Il est d'une bonne hygiène, en effet, pour les oiseaux captifs, de prendre l'habitude de rentrer le soir et de passer la nuit perchés sous leur abri.

Nous allons donc établir cet abri de telle sorte qu'ils soient sollicités de l'adopter d'eux-mêmes, au lieu de suivre leur instinct qui les porte à coucher au dehors, à la merci des intempéries.

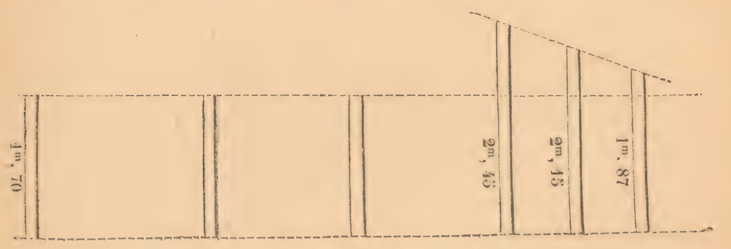
Rien n'est plus facile. Il suffira, pour obtenir ce résultat, que la hauteur de l'abri qui fait suite à la partie grillagée à ciel ouvert, soit d'un niveau supérieur à cette partie et la surplombe de 75 centimètres environ. L'aspiration instinctive des oiseaux à se percher le plus haut possible, va nous venir en aide, et cela d'une manière d'autant plus assurée que les perchoirs auront été disposés sous cet abri, en hauteur, de façon à dominer le reste de la volière. Deux perchoirs disposés en croix sont tout ce qu'il faut.

Pour construire notre volière, notre premier souci va consister à trouver un chantier ou une surface plane, sur laquelle nous allons ajuster, renversée, la première des deux pièces principales, soit des deux grands côtés de la carcasse de notre édifice, lequel, vous vous le rappelez, doit mesurer 8 mètres de longueur.

Donc, après avoir tracé à terre, à l'aide de cordeaux bien tendus, deux lignes parallèles longues de 8 mètres chacune, et distantes l'une de l'autre de $1^m,70$, nous disposons entre ces deux lignes, et d'équerre : d'abord à l'une des extrémités un premier chevron de $1^m,70$, qui sert de premier trait d'union entre les deux cordeaux; puis, 2 mètres plus loin, un deuxième chevron pareil et parallèle au premier; 2 mètres au delà, un troisième chevron de $1^m,70$, parallèle au second; 2 mètres plus loin, un quatrième chevron, long de $2^m,45$; ce quatrième ajusté comme les précédents sur l'un des deux cordeaux,

mais dépassant de 75 centimètres l'autre cordeau et le niveau des trois premiers chevrons. 1 mètre plus loin que ce quatrième chevron et parallèlement, un cinquième chevron, long de 2m,15; enfin 1 mètre plus loin que le cinquième, un sixième et dernier chevron de 1m,87 de long.

Ces trois derniers chevrons, on le voit, sont de longueur graduée, suivant la pente à donner à la toiture-



Plan de construction d'un des côtés de la volière.

abri, et sont destinés à supporter en partie cette toiture.

Ils devront donc être sciés à leur sommet suivant un angle donné par l'application d'une règle plate figurant, de profil, la pente à donner à la toiture.

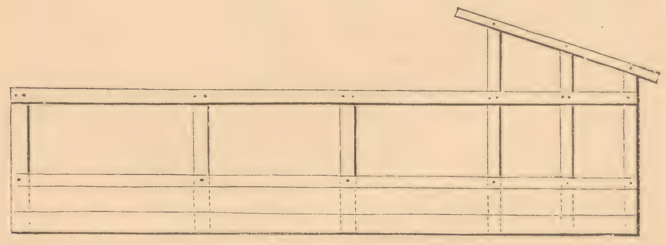
Les six chevrons ainsi disposés à angle droit sur la ligne tracée par les cordeaux seront reliés entre eux, à la base : 1° par deux planches de 24 centimètres de largeur sur 2 d'épaisseur, ajoutées l'une à l'autre, et superposées de champ; 2° par une de nos tringles de 12 centimètres de large; puis, à distance de 98 centimètres de cette première tringle, c'est-à-dire suivant l'alignement donné par le second cordeau, par une autre tringle de 12 centimètres.

Planches et tringles doivent avoir chacune une longueur

uniforme de 8 mètres, qui est celle de notre volière projetée.

Notre système de chevrons se trouve ainsi consolidé jusqu'à la hauteur de 1m,70, qui est celle de nos trois premiers piquets, et qui sera celle de la partie à ciel ouvert de notre construction.

Pour parfaire, nous relions entre eux, à leur sommet, par une nouvelle tringle disposée à angle, nos trois grands piquets de longueur graduée destinés à recevoir la toi-



Charpente de la volière.

ture, laquelle, pour la plus grande simplification, sera à un seul pan. Cette nouvelle tringle déborde le système, à chacune de ses extrémités, de 15 à 18 centimètres, pour accentuer d'autant l'abri.

Le tout est fixé à l'aide de bonnes pointes à bois, à tête large et relativement minces, pour éviter de faire éclater le sapin.

Nous venons d'obtenir ainsi l'une des faces, ou plutôt l'un des profils de notre édifice. L'autre (ou les autres, suivant que notre volière sera à un seul ou à plusieurs compartiments) s'établit identiquement de même, calqué sur le premier, à la seule différence que planches et tringles sont assujetties en sens inverse, pour la symétrie, si la volière ne doit avoir qu'un seul compartiment. Ce

sens inverse s'obtient en renversant le premier côté que nous venons de construire, et en disposant sur l'envers et sur les chevrons déjà assujettis les chevrons destinés au second côté, lesquels sont reliés entre eux comme les premiers.

Pour la suite de notre travail et pour simplifier ma démonstration, je vais prendre pour type l'unité, c'est-à-dire la volière à un seul compartiment.

Nos deux grands côtés terminés, il nous reste à les relier entre eux de manière à compléter la carcasse. Pour cela, nous les mettons debout, puis nous les ajustons, d'équerre, à 2 mètres de distance l'un de l'autre et parallèlement, à la place qu'ils doivent occuper; puis avec deux planches et deux tringles de 2 mètres de longueur, assujetties successivement et reliant à angle droit les deux premières parties du système, à chaque extrémité, dans le même ordre que tout à l'heure, c'est-à-dire deux planches et une tringle à la base, une tringle au sommet à 98 centimètres de la précédente, nous obtenons un commencement de consolidation.

Cette consolidation va s'accentuer : d'abord en adaptant deux planches et deux tringles dans le même ordre et aux mêmes distances à partir de la base, aux deux plus grands chevrons du système, ceux destinés à supporter le sommet de la toiture; ensuite en reliant entre eux horizontalement, par le sommet, au moyen de tringles disposées de champ, tous les chevrons grands et petits du système. Seulement, pour cette dernière opération, planches et tringles devront n'avoir que $1^{m},96$ de long, parce qu'il faut tenir compte de l'épaisseur du cadre de clôture, qui est de 2 centimètres de chaque côté.

Il sera d'une bonne mesure de disposer, au préalable, au ras du niveau du sol à la place que doit occuper

chaque chevron, une brique posée à plat, destinée à lui servir d'assiette.

Cette précaution, et celle qui consiste à faire tremper avant tout emploi, dans un bain de sulfate de cuivre, le pied de chacun de ces chevrons, est ordinairement prise par les constructeurs soucieux d'en assurer la conservation indéfinie.

Les choses ainsi assujetties, nous avons obtenu la carcasse qui nous est nécessaire, et dans des conditions de cohésion et de solidité tout à fait suffisantes. Nous pouvons nous dire que le plus difficile est fait. Il ne nous reste plus qu'à assujettir une toiture-abri, un fond et des côtés pleins pour la cabane; des portes grillagées, pour avoir une volière complète. Mais auparavant, il est indispensable, pour assurer la conservation de nos matériaux, de les enduire de deux ou trois couches de grosse peinture. Cette opération, pour être bien faite, doit s'exécuter avant la pose du grillage, et mieux, avant l'emploi des chevrons, planches, tringles et couvre-joints.

La toiture-abri est bien facile à établir. Nous la ferons en planches provenant de madriers sciés en quatre traits et juxtaposées. Ce sont les trois tringles reliant horizontalement par le sommet et deux par deux les six plus grands de nos chevrons, qui vont lui servir d'assiette. La longueur de chacune de ces planches, à adapter en croix sur les trois tringles, est déterminée de manière à leur faire déborder leur cadre de 15 à 18 centimètres par en haut et par la partie inférieure. Elles sont fixées par des pointes fines et longues, aux trois tringles leur servant d'appui, en laissant entre chacune d'elles un espace d'un tiers de centimètre environ, pour assurer le jeu du bois, que l'humidité et la chaleur font plus ou moins travailler. Ce vide d'ailleurs est garanti par l'application de lattes ou couvre-joints de 5 à 6 centimètres de largeur.

Le fond de la cabane, pour l'abri du vent d'ouest, est rempli par des planches de même échantillon que celles de la toiture, fixées perpendiculairement une par une aux tringles du fond. Ces planches sont revêtues extérieurement, à leurs points de jonction, de lattes ou couvre-joints, comme la toiture.

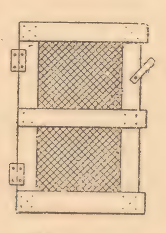
Outre les trappes de communication et de service, la volière est munie de trois portes : l'une en bois, à l'entrée de la cabane et sur le côté; une deuxième grillagée, pour faire communiquer à volonté la cabane ou abri avec la partie à ciel ouvert; la troisième, grillagée également, à l'extrémité de cette partie à ciel ouvert. Une volière vraiment pratique doit être ainsi agencée, de façon à obtenir à volonté la séparation de ses deux parties principales; la partie abri et la partie à air libre. Cette séparation est nécessaire lorsqu'on veut séquestrer sous l'abri de jeunes élèves les jours de pluie, ou lorsqu'on veut faire en toute tranquillité les travaux d'appropriation du dedans ou du dehors, en enfermant provisoirement les habitants ailés au dehors ou au dedans.

Chaque porte s'établit très simplement à l'aide de deux tringles de 97 à 98 centimètres de longueur, disposées parallèlement suivant la largeur qu'on veut leur donner, et réunies par trois autres tringles dont l'une au milieu, les deux autres à chaque extrémité, assujetties à angle droit, mais de façon à déborder l'une des deux premières tringles, de 3 ou 4 centimètres, pour pouvoir porter sur un chevron ou un montant. L'un des côtés de la porte ainsi obtenue est muni de deux charnières; l'autre côté, d'un ou deux tourniquets en dedans pour assurer la fermeture intérieure. Deux autres tourniquets sont adaptés sur le chevron ou le montant sur lequel vient s'appuyer la porte, pour la fermeture extérieure. Ces tourniquets sont faits avec des bouts de lattes de

10 centimètres de longueur, assujettis avec de petits boulons.

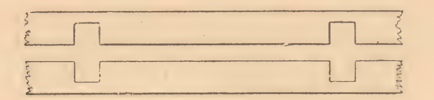
J'ai parlé tout à l'heure d'ouvertures à trappes.

Ces sortes d'ouvertures sont très utiles en ce qu'elles permettent de faire le service sans avoir à entrer dans



Porte d'entrée.

l'habitation des oiseaux, ou de les faire passer d'un compartiment dans un autre sans les effrayer. On peut percer les ouvertures après coup, mais c'est long et difficile. Il est beaucoup plus simple de les faire à la scie, avant la



Ouvertures à trappes ébauchées.

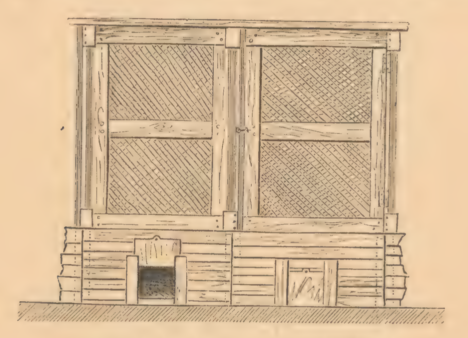
pose des planches, en faisant mordre l'instrument moitié sur la planche inférieure, moitié sur la partie correspondante de la planche supérieure.

J'aurais pu faire cette observation plus tôt, mais je ne voulais pas compliquer ma démonstration.

Nous venons d'établir une volière à un seul compartiment. Si nous avons à construire une volière à plusieurs compartiments, la seule modification à apporter consiste

en ce que les planches et tringles destinées au raccordement de chacun des grands côtés du système, au lieu d'avoir une longueur de 2 mètres, comporteront une longueur d'autant de fois 2 mètres qu'il y aura de compartiments à établir.

Pour le coup d'œil et à titre d'ornement, nous pouvons revêtir de lattes couvre-joints, appliquées horizontalement sur le pourtour, les jointures des planches et des tringles du bas de la carcasse.



Ouvertures à trappe et portes d'entrée.

Les couleurs les plus en usage pour peindre une volière et lui donner son dernier cachet, sont l'ocre jaune ou le gris perle, qui tranchent sur la verdure du jardin; les chevrons et les lattes sont peints en noir, de manière à faire ressortir les autres nuances de l'ensemble.

Notre construction est presque terminée; il ne nous reste plus qu'à la revêtir de son réseau protecteur. Grâce au grillage à simple torsion, entouré de sa lisière de fil de fer galvanisé, nous allons voir que rien n'est plus facile.

Ce grillage se fabrique en plusieurs largeurs. Mais je n'emploie pour mon usage qu'un réseau de 1 mètre de

large, lequel, au moyen de coutures, me suffit pour tous les cas donnés.

Nous allons commencer notre revêtement par le haut de la partie à ciel ouvert. C'est par là que la pratique m'a enseigné qu'il faut commencer. En effet, si nous avions debuté par les côtés, nous n'aurions plus le passage libre à droite et à gauche, ce qui nous eût gênés dans l'opération.

La partie à revêtir en premier lieu consiste, nous l'avons vu, en un espace formant une sorte de grand cadre de 6 mètres de long sur 2 mètres de large, épaisseur des tringles du sommet comprise. Ici aucune difficulté. Nous déroulons, à terre, notre pièce de grillage de 1 mètre de largeur, et, le coupe-fil de fer en main, nous en retranchons deux coupons de 6 mètres chacun. Chaque section se fait en sacrifiant un rang de mailles, — un très léger sacrifice. Cela fait, nous assujettissons chacun de ces coupons de chaque côté du cadre à remplir, dans le sens de la longueur de ce cadre, au moyen de quelques pointes provisoires destinées à être enlevées dès que nous aurons acquis la certitude que notre réseau est bien ajusté de chaque côté.

Ce réseau est assujetti ensuite par une de ses lisières sur l'arête qui lui sert de support, avec des attaches formant crampon, ou encore avec des pointes fines qu'on enfonce à moitié dans le bois, puis qu'on rabat en croix sur la lisière du grillage.

Les deux coupons sont disposés en longueur de manière à laisser flotter chacun d'eux en dedans du compartiment, sauf l'obstacle présenté par les traverses reliant horizontalement le haut des chevrons deux par deux, qui est insignifiant et dont il n'y a pas à se préoccuper.

Une attache ou une pointe toutes les trois ou quatre

maill s sur la partie du réseau protégée par une lisière est très suffisante, mais aux points de section, où cette protection n'existe pas, il est bon d'assujettir une attache à chaque maille.

Après avoir fixé les coupons aux deux grands côtés du cadre à revêtir, nous les réunissons à chacune des extrémités de ce cadre, de manière à les faire se joindre exactement; nous les y clouons maille par maille, puis à l'aide de bouts de fil de fer galvanisé et flexible, nous les cousons ensemble par les deux lisières laissées flottantes, comme on coud un drap de lit.

Restent les côtés et les clôtures intérieures.

Vous vous souvenez peut-être que, lors de la pose des tringles qui ont servi à relier notre système de chevrons, nous avons laissé entre ces tringles un espace libre de 98 centimètres. C'est notre grillage de 1 mètre de largeur qui va remplir cette lacune en mordant de 1 centimètre sur la tringle supérieure et d'autant sur la tringle inférieure.

Après avoir coupé comme tout à l'heure une pièce de grillage de la dimension du côté à revêtir, nous assujettissons provisoirement, comme nous l'avons fait précédemment, cette pièce par une de ses lisières, en commençant par le haut. Le bas de la pièce flotte comme un coupon d'étoffe et le réseau prend de lui-même sa disposition naturelle. Pour le coup d'œil, il est préférable que l'attache du grillage soit faite en dedans de la volière; mais alors, au point de jonction des tringles lui servant d'assiette avec les chevrons, il convient de faire, à l'aide du ciseau et du maillet, une petite entaille de 1 centimètre pour faciliter l'application exacte du réseau.

Le devant de la volière, de 2 mètres de large, est séparé en deux par une tringle assujettie debout, vers le milieu, et destinée à recevoir la porte; le devant de la cabane est pareillement aménagé.

La cabane sera close au fond et sur les deux côtés par un système de planches convenablement assujetties et couvre-jointées suivant le mode adopté pour la confection de la toiture. Elle sera fermée sur le devant : mi-partie par une clôture en planches d'un mètre de large, reliant la base à la toiture, mi-partie par une porte grillagée et par un coupon de grillage assujetti au-dessus de cette porte.

Lorsque le besoin s'en présente, les diverses opérations par lesquelles nous venons de passer s'effectuent à l'aide de deux de nos planches disposées l'une sur l'autre et à plat, sur le dessus de la carcassse de notre édifice, et qui servent de pont volant et d'assiette pour faciliter le travail, et au besoin les réparations. Toute légère qu'elle paraisse, notre charpente présente une solidité suffisante pour nous le permettre sans danger.

Pour les volières à plusieurs compartiments, la séparation sous la partie couverte est en planches (y compris la porte de communication).

Avant de terminer, je crois devoir aller au-devant d'une critique que vous n'avez pas manqué de m'adresser, car elle m'est faite par la plupart de mes visiteurs, au sujet du peu de hauteur (1^m, 70) de la partie à ciel ouvert de mes logements d'oiseaux. Il est de fait qu'une personne, même de taille moyenne, éprouverait quelque difficulté à circuler dans cette partie des compartiments; il lui faudrait pour cela se baisser plus ou moins, ce qui doit être fort gênant pour le service.

Mais je dois vous dire qu'en premier lieu, jamais je ne mets les pieds dans ces petits parcs; cette partie du domicile des Faisans reste inviolable et inviolée. Le service des oiseaux se fait au moyen des ouvertures à trappes, fonctionnant à l'extérieur. Lorsque par hasard j'entr'ouvre la porte grillagée qui sert d'entrée à l'extérieur, c'est pour renouveler l'eau; mais je n'ai pas pour cela besoin d'entrer.



Volière système Alfred Rousse.

En second lieu, au point de vue des habitants, outre que cette disposition n'a pas d'inconvénients pour eux, puisqu'elle ne leur enlève pas une parcelle du terrain destiné à la promenade et au pâturage, elle présente cet avantage de ne pas leur permettre, en cas de panique, de prendre champ pour de grandes envolées et d'être une garantie contre les chances d'accidents. Enfin, elle permet de réaliser une économie très appréciable sur la quantité des matériaux à employer.

La volière dont il vient d'être question représente le logement destiné aux oiseaux adultes, aux types reproducteurs; mais une organisation bien ordonnée des éléments nécessaires à l'élevage entrepris sur une certaine échelle comporte une volière de dimensions plus réduites, destinées à la première émancipation des jeunes élèves, ou au logement d'oiseaux peu exigeants sous e rapport de l'espace : perruches ondulées, diamants, petites colombes et autres.

Parquets des élèves. — A mon point de vue, l'idéal de ces sortes d'installations serait représenté par l'agencement adopté par M. Alfred Rousse, un acclimatateur en réputation pour ses élevages de perruches de diverses provenances : Omnicolores, Palliceps; Pennant, Néo-Zélandaises; Edwards; Swainson, etc., etc.

La volière à perruches de M. Rousse comporte trois parties se faisant suite et ainsi disposées :

1° Abri complet, façade pleine éclairée par un vitrage avec deux petites ouvertures sur les côtés servant d'accès aux oiseaux.

2° Partie close en dessus et par côtés, ouverte entièrement par devant; soit un hangar.

3° Partie grillagée à air libre.

Cette description est celle de l'unité; mais les volières de M. Rousse sont au nombre de dix et juxtaposées. Le

service de l'ensemble est fait par un petit corridor de dégagement placé derrière les abris. Des portes sont établies dans chaque façade vitrée des abris. D'autres, percées dans les cloisons des hangars, permettent de passer d'une volière dans l'autre.

Une installation ainsi comprise est un pur modèle; elle n'a qu'un défaut, c'est d'être très coûteuse.

Vous avez pu voir au Jardin d'acclimatation une série de compartiments à élèves assez bien conçus et consistant chacun en un réduit bâti en briques, clos et vitré, communiquant avec une petite volière carrée, de deux mètres de côté environ, soit quatre mètres de surface, et protégée par un grillage.

Ces compartiments ne sont pas sans mérite, mais ils ont à peine un mètre de hauteur, et ils ne peuvent guère convenir qu'à des espèces terrestres : perdrix grises ou rouges, râles, tinamous ou même à de vulgaires poulets.

Mais les espèces percheuses, à mon avis du moins, n'y trouveraient pas leur compte. Les Trapogans, qui naissent avec de petites ailes déjà emplumées et qui peuvent voleter dès le lendemain de la naissance; les perdreaux de Chine, qui commencent à se brancher dès l'âge de dix à douze jours; les colins, les francolins, les faisans de toutes les variétés, pour lesquels le perchoir représente la station la plus salubre, celle qui les soustrait, la nuit et une partie de la journée, au contact de l'humidité du sol, toutes ces espèces demandent des conditions d'habitation particulièrement appropriées.

Pour ce qui me concerne, je me suis arrêté à l'organisation suivante. Je n'ai pas la prétention de vous la présenter comme modèle, mais comme simple spécimen soumis à votre appréciation, et susceptible d'être modifié suivant les convenances particulières de chacun.

J'ai construit mon système, relié par un corridor à la chambre d'élevage, à l'exposition du levant. Le sud-est et le midi sont aussi de bonnes expositions. Le vent du nord et surtout le vent de l'ouest demandent l'abri. Il est toujours facile, à l'aide de clôtures en planches, d'obtenir l'abri voulu.

Le système dont je viens de parler comporte cinq compartiments de volière; chacun, de 5 mètres de long sur un de large. Chaque compartiment est divisé en deux parties comprenant : l'une, l'abri complet, de 1 mètre 80 de surface; l'autre, la partie grillagée à air libre. Ces deux parties communiquent par une porte pleine ouvrant l'abri, superposée à une petite ouverture fermant par une trappe glissant dans une double rainure.

L'état de la température ou l'heure de la journée sert de guide pour la fermeture de la porte, et, s'il y a lieu, de la trappe par-dessus le marché.

La toiture du système est à un seul pan, dont le sommet dépasse de 40 centimètres la superficie grillagée de la partie à air libre. Cette lacune de 40 centimètres est comblée par un vitrage (doublé d'un réseau métallique) très suffisant pour éclairer l'abri. Sous cet abri sont échelonnés, sur un plan en pente douce, des bâtons destinés à faciliter la perchée à des oisillons manquant plus ou moins de hardiesse, et peu ferrés au début sur la gymnastique. Le sol est tapissé d'une couche de sable ou de cendre sèche, mélangée de fleur de soufre, pour le bain de poussière.

La partie à air libre constitue un parc en miniature, avec allée, pelouse de gazon et bosquets.

L'allée, de 20 centimètres de largeur, s'établit en creusant, à un fer de bêche, une bande de terrain longeant l'un des grands côtés et chacun des deux petits côtés du parc. La tranchée ainsi obtenue est comblée aux deux tiers

avec de gros graviers pour le drainage; le dernier tiers du remplissage est composé de gravier fin. Une allée circulaire serait mieux, mais ce n'est pas avec une surface d'un mètre de large qu'on peut faire grandement les choses.

Le parc, de 80 centimètres de large, est réalisé à l'aide d'un remblai adossé à la clôture du compartiment opposée à l'allée sablée de gravier, ledit remblai venant aboutir en pente arrondie à cette allée.

Les bosquets sont représentés par trois petits sapins bien touffus, à basses branches, suffisamment espacés et plantés en quinconce.

Le gazonnement s'effectue comme il a été expliqué plus haut à propos des pelouses des grandes volières d'adultes.

L'époque la plus favorable pour cette opération est le mois de novembre, ou même le mois de février ou celui de mars.

Vienne maintenant la saison du lâcher de vos jeunes élèves dans leur petit parc, ils auront à leur disposition un tapis vert de bonne qualité, garanti inusable. Vous pouvez même, pour plus de sûreté, protéger d'un réseau grillagé bien appliqué la petite pelouse du gazon; la végétation de la verdure traversant les mailles du réseau aura bientôt fait de le rendre invisible. Vous aurez alors une pelouse à l'épreuve des griffes et du bec de la poule-mère la plus entreprenante, cette poule fût-elle une Dorking ou même une combattante.

J'ai dit plus haut que ma petite installation des élèves se compose de cinq compartiments de volière juxtaposés. Ces compartiments sont susceptibles de communiquer entre eux à volonté à l'aide d'une trappe adaptée sous l'abri, dans une encoignure, et par ce moyen rien n'est plus facile que de faire passer les oisillons et leur mère d'un compartiment dans un autre.

L'entrée de chaque parquet est close sur le devant par une porte grillagée.

Prenons bonne note, en passant, qu'il est toujours prudent, lorsqu'on sort d'un parquet où l'on a pénétré soit pour renouveler les provisions, soit pour toute autre cause, de se retirer à reculons et face en tête, comme les dompteurs au sortir de la cage aux fauves, de manière à éviter toute surprise, car des oisillons familiers sont souvent tentés, en se jouant, de prendre l'essor et de vous passer par-dessus la tête. Puis, une fois qu'ils se sont échappés, la surprise, le dépaysement les effare, et c'est toute une affaire de les reprendre.

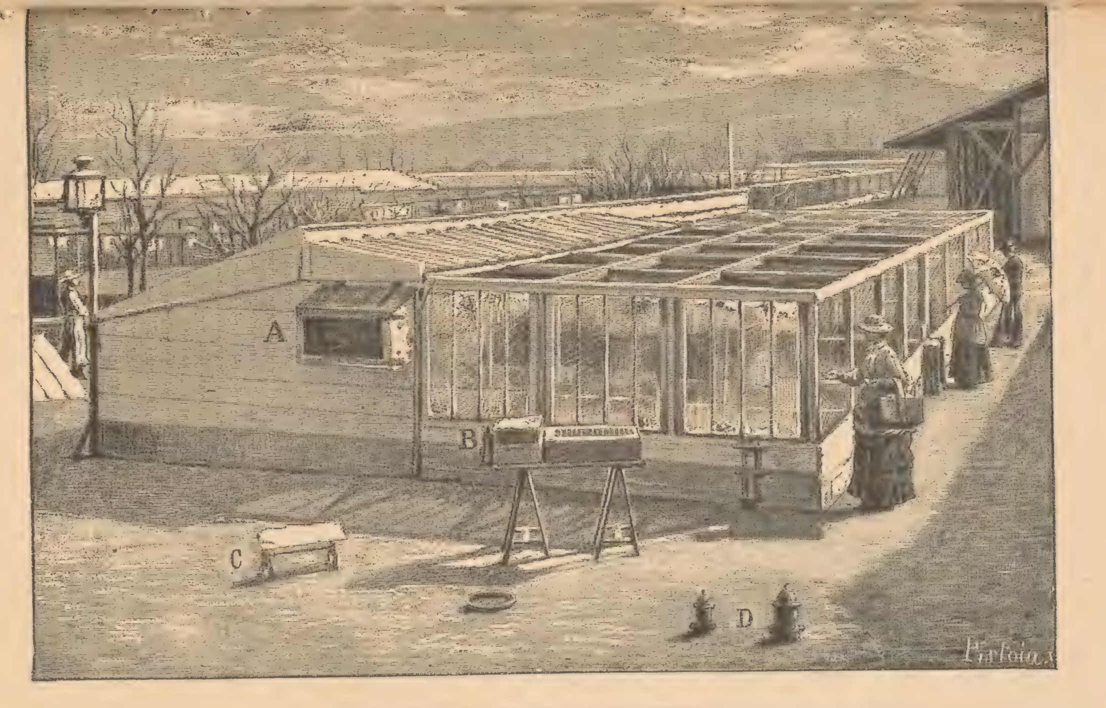
Aussi ai-je pris la précaution de me garantir de ces sortes de fugues au moyen d'un tambour ou passage de service clos et grillagé comme le reste du système, sur lequel passage s'ouvrent les cinq portes de notre petite installation d'une part; et, d'autre part, les ouvertures de la chambre d'élevage.

Dans ces conditions, tambour ou corridor sert de trait d'union entre ladite chambre d'élevage et le massif des cinq petites volières des élèves.

Comme spécimen de l'habitation destinée à de tout jeunes oiseaux de faisanderie, j'ai donné plus haut la description du système de parquets que j'ai établis pour mon usage et comprenant cinq petits compartiments contigus et susceptibles de communiquer à volonté au moyen de portes à coulisses pratiquées dans les encoignures.

Bien entendu, chacun, suivant ses projets ou ses besoins, pourra augmenter ou diminuer à son gré le nombre de ces compartiments. Mais voici où j'en veux venir, et ceci est bon à retenir si l'on tient à éviter de se trouver par trop à la merci des événements, et si l'on veut faire la part du guignon aussi limitée que possible.

De mes cinq petits parquets contigus, il n'y en a que



Parquets des élèves à la Croix-Verte.

A. Boîte à colins. — B. Éleveuse installée sur tréteaux. — C. Râteliers à poussins. — D. Siphons de fonte à trois becs.

quatre destinés à être habités. Le cinquième est maintenu vacant.

Dans cette situation, qu'une épidémie éclate, qu'une contagion se déclare : septicémie, diphtérie ou autre, le logement vacant permet de changer de milieu, par voie de virement et à l'aide des portes à coulisses, le petit troupeau infecté.

Cela fait, le sol du parquet contaminé reçoit un copieux arrosage d'une solution de sulfate de fer ou de sulfate de cuivre à 5 % ; et les parois de la cabane, les perchoirs sont lavés à fond, à l'aide d'un pinceau trempé dans de l'eau crésylée à 3 %.

Ainsi assaini, l'appartement devient disponible à son tour, et prêt à recevoir une nouvelle série de locataires lorsque le besoin s'en fera sentir.

Dans le cas de réparations imprévues, devenues nécessaires dans un compartiment habité, un déménagement analogue s'effectue dans les mêmes conditions, d'une exécution facile et simplifiée.

De là la justification d'une habitation surnuméraire.

La volière omnibus, démontable,
Leroy et Lagrange.

L'une des causes, et l'on pourrait dire la principale des causes qui ralentissent l'expansion de l'Aviculture, consiste en ce que la plupart d'entre nous, que leurs fonctions, leurs habitudes, ou les nécessités de leur existence obligent à se déplacer fréquemment, reculent devant des frais d'installation d'oiseaux, toujours onéreux, qui seraient à renouveler à chaque changement de résidence.

Pour stimuler le bon vouloir du public amateur, l'idée d'une installation volante s'impose, et par installation volante j'entends une volière pouvant suivre son

propriétaire partout, susceptible de s'installer au jardin, sous un hangar et même dans un appartement; une volière réductible, en cas de déménagement, aux proportions d'un simple meuble.

Cette volière doit tout d'abord être bon marché, première condition pour se faire adopter. En second lieu, elle doit être d'un modèle uniforme pouvant convenir à tous les cas possibles (l'inexpérience des débutants les rendant inhabiles à faire un choix raisonné) : pouvant servir indifféremment à loger des volailles de race, des Faisans, des Perdrix, des Colombes, des Perruches, et même de petits oiseaux d'appartement; pouvant convenir à l'occasion comme parquet d'élevage; une volière *omnibus* en un mot.

Le problème à résoudre consiste donc dans l'adoption de dimensions restreintes, suffisantes cependant, quatre mètres de surface habitable environ; dans le choix d'éléments à la fois légers, solides, maniables et susceptibles de se monter et de se démonter rapidement et de franchir à l'aise les ouvertures d'une habitation.

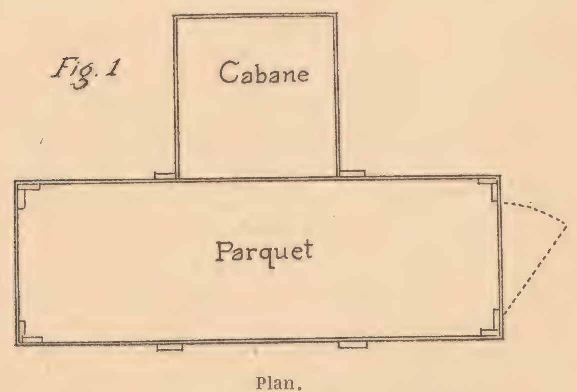
Le système auquel je me suis arrêté consiste dans une volière en bois de sapin (il fallait faire léger et bon marché) et se compose de neuf articles ou cadres, les uns pleins, les autres revêtus de grillage de 16 millimètres et demi, et figurant les quatre côtés d'un parquet, le dessus, et la cabane revêtue de son toit qui vient s'adapter à ce parquet.

Ce système de cadres, s'arcboutant à angles droits les uns sur les autres, soudés ensemble à l'aide de pitons, constitue, une fois qu'il est monté, une petite construction d'une solidité à toute épreuve, et n'occupe pas plus de place, une fois démonté, qu'un paravent replié sur lui-même.

Les dessins qui accompagnent cette description vont,

au surplus, vous donner une idée approximative de l'agencement de l'appareil.

La fig. I représente l'emplacement occupé par la volière, à savoir : sur le devant une surface de trois mètres de long sur un mètre de large, affectée au parcours des oiseaux; et au milieu, faisant saillie, une surface d'un mètre



Plan.
Échelle de $0^m,02$ par 1^m.

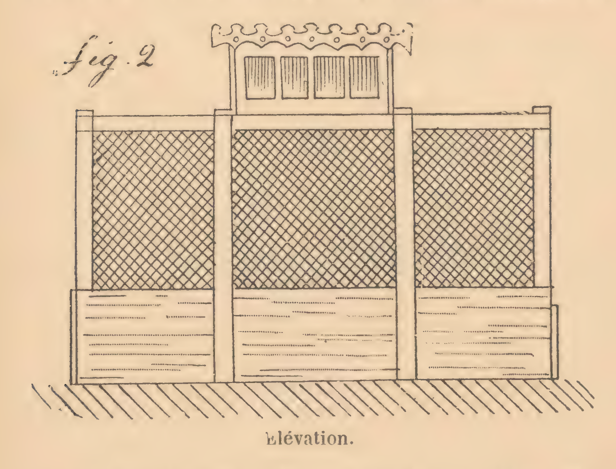
carré affectée à l'abri et à la perchée. Cette dernière surface représente l'emplacement occupé par la cabane.

La fig. II est la reproduction de la volière vue de face : longueur 3 mètres, hauteur 1 m. 70 c. pour les cadres du parc (il faut qu'ils soient de dimension à pouvoir passer par une porte d'appartement) et 2 m. 10 c. pour la cabane, qui dépasse en hauteur le quadrilatère grillagé affecté au parcours. La partie du cadre comprise entre les lettres A et B représente la façade de cette cabane.

La fig. III représente la coupe de l'ensemble, vue de côté. Au cadre en bois qui forme le fond de la cabane est adapté un tablier d'un mètre carré fixé par deux charnières, et qui vient s'abattre sur un tasseau assujetti inté-

rieurement sur chacun des côtés de cette cabane. De cette façon, la partie couverte se trouve comporter un rez-de-chaussée sous le tablier en question, et un premier étage au-dessus de ce tablier.

Par l'effet de cette combinaison, la surface habitable se



Elévation.

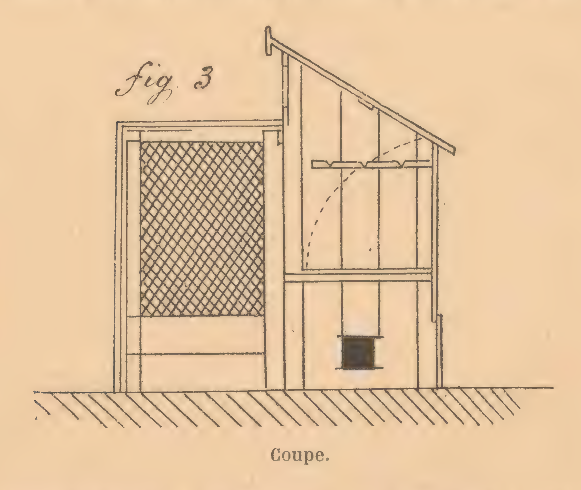
trouve augmentée d'un mètre, et est de cinq mètres, alors que le système n'occupe qu'un emplacement de quatre mètres seulement.

Ainsi conçue, la volière représente :

1° Dans le sens de sa longueur le parc grillagé destiné au parcours des oiseaux, parc entièrement gazonné si on le dispose sur une pelouse, ou partie gazonné et partie sablé si on le fait mordre sur une allée. Dans un appartement, ce parc repose sur trois mètres de surface revêtus d'une couche de menu gravier.

2° Dans sa partie couverte : au rez-de-chaussée la salle de bain destinée aux ablutions de poussière ; au premier, muni de perchoirs, l'abri pour la sieste et pour la nuit.

Une porte d'entrée grillagée est adaptée à l'un des petits côtés du parquet ; deux petites portes à coulisses, pratiquées à la partie inférieure, sont destinées à introduire le boire et le manger sans avoir besoin d'entrer dans la volière, ou encore, suivant les besoins, à s'adapter à une



Coupe.

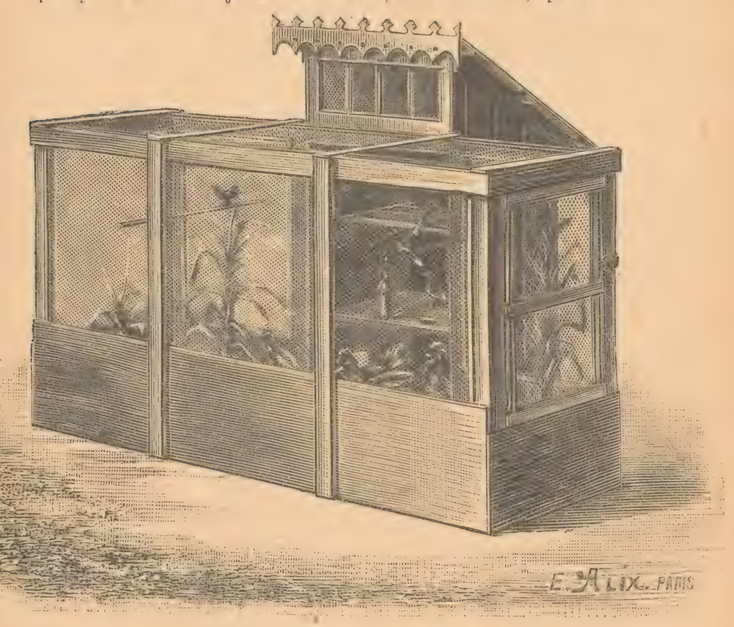
éleveuse garnie de ses poussins, pour permettre à ceux-ci d'aller prendre leurs ébats en toute sécurité.

Le temps nécessaire au montage ou au démontage du système, qui s'opère à l'aide de pitons, ne dépasse pas cinq minutes à chaque fois, et une seule personne suffit à cette opération sommaire.

Quant aux conséquences de l'emploi de cet engin démontable, elles sont inappréciables au point de vue de la commodité de chacun et à celui du bien-être des oiseaux. Je vais les résumer en quelques lignes :

Cinq mètres de surface habitable, n'occupant, sur le sol de la pelouse ou de l'appartement, qu'un emplacement de quatre mètres carrés, ce qui représente : pour

un petit troupeau de volailles, le strict nécessaire, à cela près d'un nettoyage plus ou moins répété, suivant le nombre de têtes (*têtes* est ici par euphémisme); pour un parquet de tout jeunes Faisans, le suffisant ; pour un

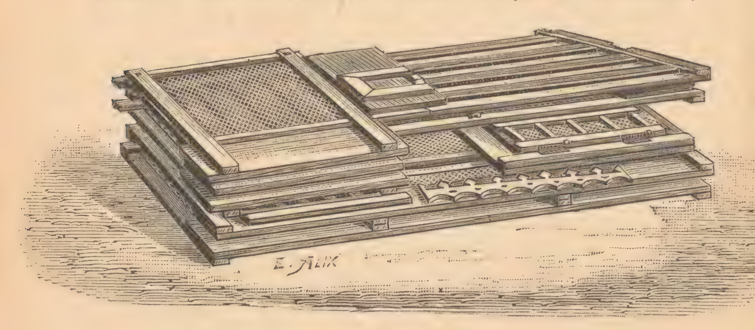


Volière-omnibus montée.

couple de Perdreaux, de Colins ou autres petits gallinacés, une installation luxueuse ; pour des Perruches ou de petits oiseaux d'appartement, l'espace sans limites, avec les illusions de la pleine liberté ;

Faculté de changer de place en cas de déménagement, de contamination du terrain occupé, d'épuisement de la

verdure, et de disposer la volière aux expositions favorables suivant les saisons : à l'est, l'été ; au midi, durant la saison d'hiver. On n'a, pour cela, qu'à capturer les pensionnaires ailés à l'aide de l'épuisette, à les enfermer dans le panier ou le sabot à l'usage des oiseaux qu'on emballe pour un voyage, durant les quelques minutes que durent le montage et le remontage, puis à les installer à nouveau. C'est à peine s'ils s'aperçoivent du changement : pas de panique à craindre, pas d'effarement,



Volière-omnibus démontée.

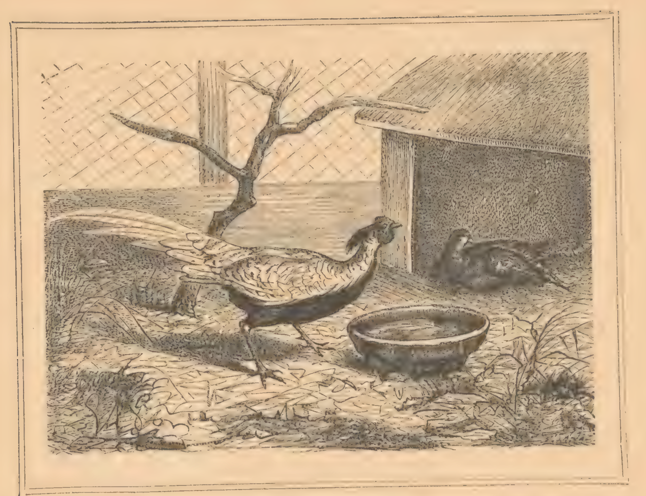
parce qu'ils ne se sentent pas dépaysés. A première vue, ils se reconnaissent chez eux : c'est bien le même parquet, la même cabane, la même salle de bains, rien ne manque de ce qu'ils ont l'habitude de voir à leur portée.

Le prix de la volière peinte à deux couches ne dépasse pas le chiffre de 120 francs, et pour se la procurer, l'amateur n'aura qu'à s'adresser à l'établissement d'aviculture de la Croix-Verte, à Autun.

J'ai fait en sorte de réaliser, dans la mesure du possible, le desideratum de l'ami des Oiseaux.

Le petit édifice est entièrement construit en bois (revêtu en partie de grillage), mais l'emploi du bois était nécessaire pour réunir les conditions de légèreté, de bon marché, de facilité de montage et de démontage, de réduction de volume, qui étaient demandées.

En somme, la construction n'a pas mauvaise apparence et ressemble un peu à un château en miniature. Espérons que son prix modique sera pour beaucoup d'amateurs une occasion de réaliser, en France, le rêve considéré jusqu'ici comme un château en Espagne.



Faisan argenté

CHAPITRE II

Acquisitions.

Œufs à couver. Oiseaux vivants. Emballage. Transport. Déballage. Époques des acquisitions.

Œufs a couver. — Les œufs qui ont voyagé ont mauvaise réputation et ont, plus d'une fois, trompé l'attente des destinataires. Cela tient à diverses fautes, futiles en apparence, mais qui auraient pu être évitées et que je m'empresse de vous indiquer.

J'ai à peine besoin de rappeler que la première condition à observer pour les œufs à couver destinés au transport, consiste en ce que ces œufs soient frais pondus. A ce moment, la chambre à air qui existe au gros bout de

l'œuf se trouve réduite à sa plus simple expression. Nous savons tous que, par suite de l'évaporation naturelle, cet espace vide augmente de jour en jour. Il s'ensuit que plus un œuf est vieux et plus, par conséquent, la chambre à air est spacieuse, — plus accentué est le ballottement des liquides et du germe contenus dans cet œuf lorsqu'il est exposé aux cahots et à la trépidation durant le voyage, et plus grandes sont les chances de désagrégation de ce germe.

Le plus souvent, on se sert, pour expédier des œufs à couver, d'une petite caisse toute prête, prise chez l'épicier, ou chez le parfumeur, ou chez un marchand quelconque; or, bien peu d'expéditeurs s'avisent de se préoccuper de la question de savoir si ladite caisse n'a pas contenu des substances à odeur forte, dont le bois est resté plus ou moins imprégné. D'où risque d'empoisonnement des germes.

Autre risque d'empoisonnement lorsque l'on emploie, comme matière isolante destinée à empêcher la casse, de la sciure de bois de sapin ou de toute autre essence résineuse ou odorante, ou même de la sciure moisie.

Lorsqu'on utilise, pour l'emballage, des caisses en chêne ou en autre bois dur, l'assujettissement du couvercle tel qu'il s'effectue généralement avec des pointes, nécessite des coups de marteau assez violents, qui peuvent avoir pour effet de désagréger les germes. Lorsqu'on n'a pas d'autre emballage à sa disposition, la prudence la plus élémentaire commande de remplacer alors les pointes par des vis, de manière à supprimer toutes chances d'ébranlement. Mais combien s'avisent de ce détail?

Nous venons de passer en revue les plus ordinaires des causes pernicieuses aux œufs à couver destinés au voyage, et qui ont fait à ces derniers une réputation des plus nuisibles aux vendeurs qui en font commerce.

Il résulte de l'inobservation de quelques-unes des précautions dont je viens d'essayer de donner une idée, précautions en apparence futiles, mais qui ont leur raison d'être, une foule de malentendus entre expéditeurs de bonne foi, persuadés qu'ils ont vendu de bons œufs, et acheteurs de non moins bonne foi, qui se croient dupés, ou s'en prennent à l'influence du voyage, lorsque l'incubation ne donne que des résultats dérisoires ou même pas de résultats du tout.

Et pourtant, il m'est arrivé maintes fois de faire venir des œufs de fort loin, et j'ai eu rarement à m'en repentir. Je me suis fait, notamment, expédier de Tlemcen (Algérie), à plusieurs reprises, des œufs de perdrix Gambra qui m'ont donné toute satisfaction. La responsabilité de la réussite ne doit donc pas incomber aux effets du voyage.

Le mode d'emballage auquel j'accorde le plus de confiance, et qui est celui en usage au Jardin d'acclimatation, consiste dans l'emploi : 1° de gros son bien frais comme corps isolant; et 2° d'une caisse en bois blanc, inodore, d'une épaisseur suffisante pour résister à la pression.

Sur un lit de gros son tassé, les œufs sont disposés dans cette caisse soit verticalement, le gros bout en haut ; soit — si l'on veut emballer plusieurs couches — horizontalement, en ayant soin de laisser entre les œufs, et les parois de la caisse, et entre chacun de ces œufs un tampon de ce même gros son d'une épaisseur d'un centimètre environ.

Le remplissage est complété par un lit de la même matière isolante, un peu tassée, de manière à faire bonne mesure, c'est-à-dire de manière que la dernière couche de son, qui est comme le couronnement de l'emballage, dépasse légèrement, en formant dos d'âne, le niveau des bords de la caisse.

En cet état, l'assujettissement du couvercle ne peut s'effectuer qu'en faisant subir au gros son, dont l'élasticité est indéfinie, un dernier et définitif tassement qui

est la meilleure garantie du monde contre tout déplacement et toute chance de casse à l'intérieur (1).

Ainsi emballés, les œufs ne peuvent manquer de parvenir à destination en parfait état, je dirais volontiers dans le même état où ils se trouvaient au sortir du nid, s'il n'y avait pas lieu de tenir compte de l'ébranlement subi par le germe. Or, pour que ce germe reprenne son assiette, un temps de repos est indispensable.

Ce *repos*, d'après les données de l'expérience, doit être *de vingt-quatre heures*, qu'il s'agisse d'œufs ayant accompli un voyage à long terme ou un trajet de courte durée.

Le destinataire, à l'arrivée, n'a qu'une chose à faire : enlever le couvercle de l'emballage, à commencer par les angles, à l'aide d'un ciseau à froid ou de la lame d'un couteau, en évitant avec soin toute pesée à l'intérieur; puis, retirer les œufs un à un et leur faire prendre l'air en les couchant horizontalement sur un lit de grain et ne les confier à la couveuse qu'un jour après le déballage. Cette dernière précaution est de rigueur, et, faute de l'observer, le résultat de l'incubation serait absolument compromis.

Dans ce qui précède, j'ai tenu à établir que la seule influence du voyage est nulle sur les œufs (des œufs fécondés, cela va sans dire) au point de vue des résultats à provenir de l'incubation.

Je me suis proposé, en même temps, de mettre l'amateur à même de déterminer les responsabilités et de se rendre compte, lors des insuccès dans les éclosions, dans quels cas et par suite de quelles négligences le vrai coupable se trouve être :

Tantôt l'expéditeur;

(1) On trouve actuellement dans le commerce des boîtes d'expédition pour œufs, en carton gauffré. agencées de manière à éviter les accidents en cours de voyage.

Tantôt le destinataire ;

Quelquefois l'un et l'autre.

Oiseaux vivants. — La capture des sujets destinés à la volière ou au transport par chemin de fer se fait habituellement *par un temps sec*. Ceci est de rigueur et beaucoup d'éleveurs de ma connaissance se résignent difficilement à livrer par des temps pluvieux. Ils préfèrent aviser l'acheteur et le prier de patienter quelques jours. En effet, la pluie a pour résultat de coller les plumes de l'oiseau, de les rendre adhérentes à l'épuisette ou même à la main, et dans les mouvements désordonnés que le captif fait pour s'échapper, la plume s'arrache naturellement et par grosses touffes, de façon à déparer plus ou moins le sujet et à le dégarnir de sa fourrure naturelle.

La plume repoussera certainement, et, dans la belle saison, ce sera l'affaire d'un mois au plus; mais, en attendant, est-il rien de plus piteux qu'un perdreau à moitié déplumé, ou qu'un coq faisan privé des longues pennes de sa queue?

Transports. — Nous allons voir maintenant comment se transportent les oiseaux de volière.

Cette question, si simple en apparence, ne laisse pas que d'embarrasser plus qu'on ne croit les personnes qui n'en ont pas l'habitude.

Quelle forme et quelle dimension doivent avoir les paniers ou engins d'emballage?

Comment s'y prendre pour y introduire les oiseaux?

Est-il nécessaire de leur mettre à manger et à boire?

Est-il possible de leur faire faire de longs voyages, et combien de temps un oiseau peut-il demeurer enfermé dans un panier sans inconvénient?

Quelles sont les précautions à prendre par le destinataire à l'arrivée?

Autant de questions qui me sont posées fréquemment,

et auxquelles je vais essayer de répondre une fois pour toutes.

1° *Emballage.* — Le mode d'emballage généralement adopté pour le transport des oiseaux de basse-cour — et qui consiste dans un panier à claire-voie — ne saurait convenir au transport d'espèces sauvages, telles que paons, pintades, faisans, perdrix, colins, etc.

Pour ces oiseaux, brusquement enlevés à leur volière et tout à coup séquestrés, tout est sujet d'effroi : le bruit de la voiture, un chien qui passe, le va-et-vient des voyageurs, etc., etc. De plus, le premier souci d'un oiseau sauvage qui entrevoit la lumière est de faire des efforts désespérés pour s'échapper.

L'obscurité — aussi complète que possible — est donc un point essentiel.

A cet effet, le panier qu'il convient d'employer devra être d'un tissu suffisamment serré pour produire à l'intérieur l'obscurité nécessaire. Il sera fermé d'abord au moyen d'une toile d'emballage bien tendue pour amortir les coups que pourraient se donner les captifs en tressautant, et ensuite par un couvercle légèrement bombé pour les préserver des chocs ou des accidents provenant du dehors.

Notre panier sera de forme basse; 15 et 20 centimètres de hauteur sont suffisants si ce sont des colins ou des perdrix qu'on veut expédier; 30 à 35 centimètres, si ce sont des canards carolins, des sarcelles de la Chine, des faisans ou des pintades.

Dans ces conditions, les oiseaux, dont les pieds reposent sur une litière de foin ou de menue paille, sont maintenus dans une posture quasi accroupie et, ne peuvent, dans le cas où ils se trouveraient effrayés, prendre d'élan pour tressauter.

Le panier sera de forme ronde, ou tout au moins ovale,

parce que cette forme permet à l'oiseau de se mouvoir dans tous les sens, sans briser son plumage; de plus, elle présente cet avantage que si plusieurs oiseaux sont réunis dans le même panier, ils ne peuvent se nuire en s'accumulant les uns sur les autres, puisque l'emballage n'a point d'angles.

Dans certains cas particuliers, s'il s'agit par exemple d'expédier simplement un couple de colins ou de perdrix, une boîte cubique de 20 centimètres de côté est tout ce qu'il faut. Vous percez de trous, dans le haut, au moyen d'une vrille, quatre des côtés pour laisser pénétrer l'air, *et vous enlevez le couvercle que vous remplacez par une toile* assujettie au moyen de quatre petites tringles clouées par-dessus sur les quatre côtés de la boîte.

Quant à la dimension des paniers, elle doit être aussi restreinte que possible. — L'expérience a démontré que plus sa prison est étroite, mieux un oiseau supporte le voyage. — Aussi, 20 centimètres de diamètre sont suffisants pour un couple de colins ou de perdreaux, 35 centimètres pour un couple de canards mignons, carolins ou mandarins, 55 à 60 centimètres pour un couple de faisans ou de pintades.

Pour certains faisans à queue très longue, tels que le faisan vénéré, le faisan de lady Amherst, etc., 75 centimètres ne sont pas de trop.

Il faut éviter avec soin de mettre ensemble dans le même panier des oiseaux d'espèces différentes, sous peine de les voir se livrer à une agitation désordonnée qui pourrait avoir des suites regrettables. Si l'on a à expédier *des faisans précieux ou très sauvages*, une bonne mesure consiste à placer *chaque oiseau dans un panier séparé*, et à remplacer le foin, où il pourrait enchevêtrer et briser les pennes de sa queue, par un lit de paille coupée aux ciseaux à 10 ou 15 centimètres de longueur

2° *Introduction des oiseaux.* — Avant d'introduire les oiseaux dans le panier, on assujettit préalablement sur le bord supérieur, au moyen d'une couture en ficelle, la toile d'emballage, de manière qu'elle soit bien tendue ; puis, au moment d'achever l'opération, on arrête sa couture sur un point, en laissant une ouverture assez grande pour permettre l'introduction.

Cela fait, on pénètre le plus doucement possible dans la volière pour éviter d'effrayer les volatiles, et, à l'aide d'une épuisette, on capture un à un tous les sujets destinés au transport. Pour s'assurer du volatile sans risque de dommage, une fois le captif dans le filet, on ne doit l'en extraire que lorsqu'on s'est bien assuré qu'on le tient, de la main droite, tout à la fois par les deux pattes et par la queue, ce qui a pour effet de paralyser ses efforts pour s'échapper.

Chercher à le saisir par une seule patte ou par une seule aile, serait une grave imprudence, dont le résultat serait un accident regrettable : patte cassée ou aile brisée.

Donc, tenant de la main droite le patient par les deux pattes et par la queue, et le maintenant par le poitrail de la main gauche, vous l'insinuez, tête première, dans son panier d'emballage déjà revêtu de sa couverture de toile cousue sur les bords jusqu'aux trois quarts.

L'introduction a lieu dans un compartiment de volière ou dans tout autre endroit fermé. Autrement, on s'exposerait à voir les premiers oiseaux introduits se faufiler par l'ouverture et prendre la clef des champs, manœuvre sur laquelle les faisans de Mongolie surtout, si rusés et si sauvages, sont de première force.

L'introduction faite, on achève de coudre la toile, et, par-dessus, on fixe au moyen de quatre bouts de fil de fer passés dans le bord supérieur du panier et à égale

distance les uns des autres, le couvercle d'osier préalablement muni d'une adresse.

On peut, par surcroît de précaution, capitonner d'un peu de foin l'intervalle qui sépare le couvercle de la toile d'emballage.

3° *Est-il nécessaire de mettre à manger et à boire aux oiseaux qu'on expédie?* — A manger, oui, si le trajet doit être de quelque durée. — A boire, jamais, en aucun cas. Ceci est une recommandation expresse. — L'eau qu'on mettrait à la disposition des oiseaux ne leur profiterait pas, parce qu'elle serait presque aussitôt répandue par suite des mouvements auxquels ils se livrent, ou par suite du transbordement du panier; et non seulement cette eau ne leur profiterait pas, mais leur litière en serait mouillée, leurs plumes salies et collées ensemble, laissant par places la chair à nu et dégarnie de sa fourrure naturelle, ce qui aurait l'inconvénient de déparer les sujets et, dans la saison d'hiver, de les exposer au froid.

Si le voyage doit être un peu prolongé, voici ce qu'il convient de faire : à l'intérieur, et au milieu de la toile qui recouvre le panier, seront fixés par une couture un ou deux pieds de laitue, ou un tampon de verdure quelconque : chicorée sauvage, mouron blanc. Cette nourriture verte est celle qui convient le mieux pour aider les voyageurs à se passer de boisson.

L'aptitude du gallinacé à pouvoir se passer de nourriture durant un temps assez prolongé est mise tous les jours à l'épreuve par une pratique en usage dans presque toutes les basses-cours. Cette pratique consiste, comme chacun sait, — étant donné une poule qu'on veut guérir de l'envie de couver, — à séquestrer le sujet dans un endroit obscur et tranquille et à l'y laisser sans nourriture quatre, cinq, six jours durant.

Toujours est-il qu'il m'est arrivé, à plusieurs reprises.

d'expédier des faisans qui, par suite de retards ou d'encombrements des gares de chemins de fer comme ceux qui se sont produits à la suite des dernières neiges, ne sont arrivés à destination que trois et quatre jours après l'expédition. Aucun n'a paru avoir souffert du voyage; les accusés de réception en font foi.

Pour expédier les petits oiseaux de volière d'appartement, l'emballage consiste dans un sabot ou petite caisse en bois grillagée sur le devant, et munie sur le devant également et à l'intérieur d'une augette fixe, destinée à contenir les menues graines qui constituent les vivres de route. Le devant grillagé est protégé par un petit carré d'étoffe formant rideau, assujetti de manière à ne laisser au bas du grillage qu'un jour de 2 centimètres, juste suffisant pour permettre aux petits voyageurs de prendre leur nourriture, tout en leur ôtant la vue du monde extérieur et tout prétexte à la panique.

Ces petits becs affamés, habitués à gruger des graines sans interruption, sont inhabiles à supporter le moindre jeûne; pour eux, un voyage sans vivres, fût-il d'une durée de moins de vingt-quatre heures, serait un arrêt de mort, ne l'oublions pas.

Le moment le plus favorable pour expédier des oiseaux est le soir. A ce moment de la journée, en effet, leur dernier repas est pris et ils sont repus pour jusqu'au lendemain matin. Ce sont donc environ déjà douze heures de gagnées. De plus, le besoin de reposer après les fatigues de la journée, le travail de la digestion, le bien-être résultant de la douce chaleur qu'ils trouvent dans leur panier, — bien-être qu'ils ne tardent pas à manifester par de petits gloussements de satisfaction, — tout cela les plonge dans une espèce d'engourdissement, dans un état de somnolence qui diminuent d'autant la fatigue et les émotions du voyage.

Avec les moyens rapides de transport dont nous disposons actuellement, l'espace de deux ou trois jours sera, la plupart du temps, plus que suffisant pour expédier même à de grandes distances. — L'expéditeur fera toujours sagement d'avertir par lettre le destinataire du jour et de l'heure du départ.

Déballage. — Le lâcher des oiseaux dans la volière qui leur est destinée doit être entouré de quelques précautions. Préalablement, surtout s'il s'agit d'espèces sauvages, un canari rempli d'eau fraîche ; du grain ou de la pâtée disposés dans un plat ou mieux semés à travers la partie grillagée à ciel ouvert, attendront les nouveaux venus, de manière que, de vingt-quatre heures, on n'ait pas à paraître pour les besoins du service. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas observer, loin de là. Le premier moment de l'installation est un véritable moment psychologique ; il peut se produire des batailles et alors il faudrait intervenir sans délai ; nous verrons tout à l'heure quelles sont les mesures à prendre en pareil cas. La surveillance est donc de rigueur, seulement il faut être caché et s'arranger de façon à voir sans être vu.

L'installation se fait ordinairement de jour, et non le soir et encore moins la nuit. Il est bon qu'avant la nuit venue, vos pensionnaires aient le temps de faire connaissance avec leur nouveau séjour, de le parcourir, d'y prendre leur assiette, d'essayer leurs perchoirs et leur abri pour la nuit. Les déballages de nuit sont gros d'inconvénients qu'il importe d'éviter ; ou les nouveaux venus poussent des cris d'effroi, s'affolant l'un l'autre, et alors ils volent dans tous les sens, au risque de se heurter aux angles de la volière et de s'assommer : c'est la panique avec toutes ses suites ; ou encore, paralysé par la peur, l'oiseau qu'on vient d'installer va se raser dans le premier coin venu, ce coin fût-il trempé d'humidité, et alors si le

lendemain le sujet est pris de raideur dans les pattes, de diarrhée ou d'inflammation d'intestins, il ne faudrait pas lui en vouloir. Ce ne serait pas sa faute.

Ce qui précède s'applique au cas le plus ordinaire, celui d'une pariade de perdrix ou d'un parquet de faisans venus du dehors et installés simultanément. Cette sorte d'installation présente rarement des inconvénients, même lorsqu'il s'agit d'oiseaux de portées différentes et étrangers l'un à l'autre, parce que le dépaysement leur enlève, surtout dans les commencements, beaucoup de leur assurance et de leurs velléités agressives. Ils se tiennent donc, jusqu'à nouvel ordre, l'un vis-à-vis de l'autre, dans ce qu'on pourrait appeler une attitude expectante, sauf de rares exceptions provenant de caractères plus ou moins querelleurs.

Ce n'est pas tout. Cette question du déballage présente, dans la plupart des cas, d'autres difficultés.

Exemple : Vous possédez, je suppose, un couple de faisans dorés. Une maladie, un accident, un imprévu quelconque vient à vous ravir votre poule faisane. Voilà votre faisan veuf. Sa tristesse, son agitation, ses cris d'appel excitent votre compassion. Vite une autre compagne ! — Vous croyez qu'à l'arrivée cette compagne va être l'objet des attentions du pauvre désolé ; eh bien ! pas du tout. C'est, la plupart du temps, tout le contraire qui a lieu. La nouvelle épouse destinée à votre coq vient à peine de mettre les pieds dans la volière, qu'elle se trouve en butte à la colère, aux coups de bec, à la poursuite à outrance du maître de céans.

Cet inconvénient se présentera rarement chez le faisan commun, encore moins chez le Mongol, la timidité naturelle de ces oiseaux sauvages ayant pour effet de paralyser chez eux tout sentiment agressif ; mais il en sera tout autrement avec le faisan doré, l'Amherst ou l'argenté, ou

le faisan de Swinhoë, et leur réunion fortuite avec une nouvelle compagne ne serait pas toujours sans danger pour cette dernière.

Que faire alors? — C'est bien simple. — Vous déposez la nouvelle arrivée dans un compartiment voisin, ou dans le même compartiment séparé en deux par un grillage, de manière à assurer sa sécurité, mais de manière aussi que les oiseaux puissent se voir, se parler dans leur langage, que la connaissance se fasse, que l'habitude se prenne. Au bout d'un temps plus ou moins long. — d'une quinzaine de jours environ, — dès que vous vous apercevez que l'attitude irritée du coq fait place à des manifestations tout autres, vous essayez d'un rapprochement; mais, autant que possible, il est bon que ce soit le coq qui soit introduit dans le compartiment de la faisane, et non le contraire qui ait lieu, parce que tout oiseau qui se sait chez lui a une assurance qui lui donne un grand avantage sur l'intrus. Cela fait, vous surveillez, au début, votre couple. Si, par impossible, les manifestations hostiles se reproduisaient, vous recommenceriez l'épreuve. Mais, la plupart du temps, vous ne tardez pas à voir votre coq, faisant la roue, se rapprocher de la faisane, dans une attitude soumise; puis ramasser un grain ou un gravier et le lui offrir; puis le laisser tomber et le lui offrir de nouveau; — celle-ci, d'abord timide et se souvenant du premier accueil?... hésite... puis finit par ramasser le grain offert. — Dès ce moment, il n'y a plus aucun danger et vous pouvez vous retirer parfaitement tranquille. La paix est faite entre vos oiseaux; l'anneau des fiançailles vient d'être échangé.

Si vos moyens sont restreints et si vous ne disposez que d'une seule installation, vous modifiez ainsi qu'il suit la solution du problème. Vous réunissez d'abord les nouveaux venus à leurs camarades de céans, puis vous ob-

servez. Il peut se faire, surtout si les premiers sont des vétérans de 2, 3 ans et plus, que la réunion se fasse sans encombre, le tout dépend du caractère individuel et du plus ou moins d'assurance de chacun. Si au contraire les nouveaux venus sont malmenés, alors il n'y a pas à hésiter. Vous capturez un à un les mauvais sujets et les enfermez dans un panier obscur deux jours durant ; une aussi courte séquestration n'a pour leur santé aucun inconvénient, puisque c'est celle qu'ils subissent lorsqu'on les fait voyager. Deux jours après, vous les réunissez à vos nouvelles recrues qui ont eu le temps de prendre leur assiette, et qu'ils n'osent plus attaquer, amoindris qu'ils sont dans leur audace et dans leurs moyens par la contrainte qu'ils viennent de subir.

Époques des acquisitions. — L'époque à laquelle on doit faire ses acquisitions d'oiseaux est loin d'être chose indifférente. Il convient d'éviter, autant que possible, de les dépayser en cours de ponte ou même à la veille de l'époque des pontes, sous peine de s'exposer à voir la reproduction de l'année très aventurée et la santé des pondeuses fort compromise.

Le moment le plus favorable pour faire voyager est la période comprise entre la fin de septembre et le commencement de février. Il est essentiel qu'avant l'époque de la ponte, qui, pour certaines espèces, va commencer dans la deuxième quinzaine de mars, les types aient eu le temps de se familiariser avec leurs nouvelles conditions.

Il ne faut jamais omettre de demander à votre vendeur des détails circonstanciés sur le mode d'installation, sur le régime et les conditions particulières auxquelles les sujets sont habitués. Il serait d'une haute imprudence, par exemple, de donner, dans la saison d'hiver, une installation froide à des oiseaux habitués à une résidence confortable et même quelquefois chauffée. La

pneumonie, dans ce cas, ne se ferait pas attendre.

En matière d'espèces très rares, il faut être bien sûr de l'honorabilité de son vendeur. Un véritable amateur ne se défait jamais volontiers de ses beaux types, encore moins de ses œufs précieux, à moins que...

Je ne saurais trop vous donner le conseil d'adopter pour règle en pareille matière : 1° de ne pas faire d'acquisitions d'œufs autrement qu'à bon escient; 2° de n'acheter que des jeunes élèves de l'année et non des adultes, presque toujours d'âge inconnu, à cela près de la perspective d'un retard d'un an pour la reproduction.



Perdreaux en traîne.

CHAPITRE III

Reproduction.

Installation des reproducteurs. Nourriture. Apprivoisement. Choix des types. Conditions spéciales à la perdrix. Récolte des œufs. Incubation. Durées diverses.

Pour mener à bonne fin la reproduction en volière, certaines conditions me paraissent à peu près indispensables. Ces conditions sont, à mon avis, les suivantes :

1° *Une installation judicieuse*, dans un milieu planté d'arbustes touffus figurant un massif, une sorte de petit taillis, où les pondeuses n'auront que l'embarras du choix de cachettes naturelles, et où elles pourront espérer, pour leur chère couvée, le secret auquel elles attachent tant de prix ;

2° *Une nourriture plus riche* que le menu ordinaire

d'une basse-cour. Ainsi, ma pâtée à faisans, dont je vais donner la composition au chapitre IV (mie de pain, œufs durs, chènevis, chicorée sauvage hachée, le tout bien mélangé), répond tellement bien à ce desideratum, que presque tous les oiseaux l'adoptent avec faveur : perdrix, faisans, canards mandarins et carolins, râles et poules d'eau; et même perruches, diamants, bengalis et autres oiseaux d'appartement.

Il n'est pas indifférent, surtout lorsqu'il s'agit d'espèces précieuses ou d'importation récente, d'ajouter par surcroît à ce menu quelques insectes semés par-dessus le grillage : vers de terre à destination des perdrix du Boutan, vers de farine et œufs de fourmis si vous voulez gâter vos perdrix françaises. Les faisans, eux, accueilleront avec faveur, outre les fruits de la saison : mûres, groseilles, framboises, cerises, raisins, etc., de menues distributions de blattes, de grillons de boulanger, et même quelques hannetons. Les aquatiques feront honneur aux lentilles d'eau, qu'il est facile de se procurer à peu près partout. Je ne connais pas de meilleur moyen de disposer les mères à la ponte et de les tranquilliser au sujet de l'alimentation de leur progéniture à venir;

3° *L'apprivoisement* des types reproducteurs, lorsque ces types sont craintifs, a dû vous paraître, et avec raison, une condition tout à fait de rigueur. La contrainte a pour premier effet de paralyser toute velléité de reproduction, et l'on pourrait citer maint exemple d'importés qui ne se sont décidés à donner des jeunes que la deuxième, la troisième et même quelquefois la quatrième année qui a suivi leur introduction chez nous; quelques-uns, même, n'ont jamais reproduit.

L'apprivoisement s'obtient de plusieurs manières, en pprochant les oiseaux avec douceur, en évitant de les surprendre à l'improviste et en annonçant son arrivée en

sifflant avec lenteur. Mais le moyen le plus efficace est, sans contredit, la distribution de friandises, d'insectes vivants;

4° *Le choix des types* destinés à la reproduction est loin d'être chose indifférente. Ces types devront être choisis, sans trop regarder au prix, parmi des sujets *issus des premières couvées*, autant que la chose sera possible. On peut faire mieux encore, et le meilleur souhait qu'on puisse adresser à un amateur, est celui de voir entrer dans ses volières des types provenant d'importations. *Importé et acclimaté;* lorsque vous pourrez mettre la main sur un type réunissant ces deux conditions, vous serez assuré d'une bonne reproduction, et d'une descendance qui s'élèvera, pour ainsi dire, toute seule.

Un pareil sujet, capturé à l'état sauvage, nous arrive avec toute la richesse de tempérament, avec toute la vigueur initiale de sa race.

Ne voyons-nous pas, dans le même ordre d'idées, les faisandiers accorder une faveur spéciale aux œufs d'oiseaux-gibiers récoltés dans les champs, issus de sujets libres, et les préférer de beaucoup aux œufs récoltés en volière chez des oiseaux captifs?

Conditions spéciales à la perdrix. A aucun prix un couple de perdrix ne doit être installé dans un compartiment déjà occupé par des faisans. La reproduction de la perdrix — c'est une expérience que chacun de nous a pu faire — n'est jamais bien assurée que lorsque chaque couple occupe un compartiment bien distinct.

Une volière à petit grillage, mesurant de 12 à 16 mètres carrés, dont un quart bien abrité d'une bonne toiture et les trois quarts à ciel ouvert et bien pourvus de verdure naturelle et d'arbustes, est un milieu très convenable pour un couple.

La partie abritée devra être tapissée d'une bonne cou-

che de sable fin et sec mélangé d'un ou deux sacs de poussière de plâtre et de quelques poignées de fleur de soufre. Ceci pour le bain, qui est un des principaux éléments de la santé chez tout gallinacé et notamment chez la perdrix. Le sable peut se remplacer par de la cendre.

La partie à ciel ouvert devra être aménagée en talus, pour éviter l'humidité et, bordée de petites allées sablées de gravier fin de rivière. — Le gravier est de rigueur pour tous les oiseaux; nous savons tous qu'ils ne peuvent digérer sans cet auxiliaire. — Les talus, revêtus de plaques de gazon rapporté et d'arbustes verts, offriront à vos couples des cachettes naturelles, et, dans ce milieu propice, non seulement votre perdrix vous donnera des œufs, mais la plupart du temps, surtout si le voisinage de son compartiment est respecté, elle consentira à élever elle-même ses petits.

Seulement, dans ce dernier cas, la reproduction sera limitée d'autant.

Du moment où votre intention serait de faire de la culture intensive, et où, au lieu de la ponte ordinaire, vous voudriez obtenir de votre couple un produit de 30, 40 ou 50 œufs, une installation plus restreinte serait nécessaire.

Si vous demandez à ce sujet l'avis de M. A. Geoffroy Saint-Hilaire, voici ce que vous répondra l'expérimenté naturaliste : « Vous voulez obtenir de la perdrix beaucoup d'œufs? — Installez-la dans un tonneau. »

A priori, cette séquestration dans un tonneau ne paraît pas bien favorable à la reproduction, et pourtant l'expérience a démontré la justesse de la recommandation.

Exemple : la boîte à colins.

Est-il au monde un oiseau chez lequel l'exagération de la ponte ait été portée artificiellement aussi loin que chez le colin? N'avons-nous pas vu des colines donner dans une saison jusqu'à 80, jusqu'à 100, jusqu'à 120 œufs? et cela,

dans quelles conditions d'installation? Dans une boîte de dimensions restreintes, grillagée sur le devant et fermée sur toutes ses autres faces. Tout l'artifice est là.

Il faut croire que dans un tel milieu, si différent de son milieu naturel, l'oiseau débarrassé de toute inquiétude, de tout sujet de distraction, n'a plus d'autre souci que celui de se livrer à la multiplication de l'espèce, et Dieu sait s'il le prouve!

Donc, une installation restreinte pour la perdrix destinée à une reproduction à grandes guides.

Cette installation, calquée sur celle du colin, consiste en une caisse cubique mesurant un mètre sur chaque face.

Cette caisse repose sur un socle, ce qui la met à l'abri de l'humidité, et est grillagée sur le devant, que l'on expose au midi, à l'est ou au sud-est. Les planches du plafond sont remplacées par une toile bien tendue pour que les oiseaux, en cas de panique, ne puissent pas se blesser. Le tout est surmonté d'une toiture débordant de 15 à 20 centimètres pour l'abri de la pluie et de la chaleur. Entre le toit et la toile tendue, un capitonnage de paille sèche sert à atténuer les effets des exagérations de température.

Le plancher de la caisse est revêtu d'une couche de 10 centimètres de sable fin, mélangé de plâtre et de fleur de soufre, pour les ablutions, et de gravier fin pour faciliter les digestions.

Dans le fond, à l'une des encoignures, une petite séparation pour abriter le mystère de la ponte; au dehors, une ouverture à trappe correspondante pour enlever les œufs au fur et à mesure sans être vu.

D'autres ouvertures à trappe sont ménagées sur les côtés pour faciliter le service.

Le service, qui se fait chaque matin à heure fixe, consiste à renouveler l'eau contenue dans un canari en grès :

le menu composé de graines diverses (petit blé, sarrasin, millet, etc.), mie de pain, salade hachée, le tout mélangé ; et enfin la motte de gazon avec sa terre, complément de toute installation de perdrix.

A l'époque de la ponte, additionner l'ordinaire de quelques grains de chènevis.

Récolte des œufs. — La récolte des œufs peut se faire de différentes manières, et chaque éleveur a son système. Les uns recueillent les œufs au fur et à mesure ; d'autres les laissent au nid jusqu'à la fin de la ponte. D'autres enfin ne les recueillent pas du tout, préférant laisser aux pondeuses le soin de les couver elles-mêmes.

Je pense que chacun de ces systèmes a du bon, et la preuve, c'est que je les emploie tous les trois suivant les circonstances.

A cet égard tout dépend du point de vue où l'on se place.

Si, en vous livrant à la culture des oiseaux, vous n'avez en vue qu'une simple question d'agrément ou une étude de mœurs, toujours intéressante, dans ce cas, le mieux est de laisser faire, de ne pas toucher aux œufs, de respecter le mystère dont s'entourent vos reproducteurs ; et, la plupart du temps, surtout si vous avez su donner une installation appropriée, votre discrétion trouvera sa récompense dans la découverte d'une foule de petits secrets, dans le spectacle de la vie de famille, toujours attrayant, souvent plein d'imprévu, chez vos pensionnaires emplumés.

Si, au contraire, votre objectif est de faire de la culture intensive, de multiplier à outrance, ainsi qu'il est néces saire de le faire, par exemple, lorsqu'il s'agit d'arriver à la propagation rapide d'espèces nouvelles, ou même d'espèces indigènes dont on veut enrayer la destruction ; alors, dans ce cas, le procédé le plus généralement em-

ployé consiste à enlever le produit de la ponte au moment précis où elle s'arrête, et où la pondeuse va se mettre à couver. Ce produit est confié à l'incubateur ou à une poule couveuse tenue en haleine avec des œufs d'essai. Après quelques jours de dépit, la mère qu'on a privée de ses œufs recommence la plupart du temps une seconde ponte qu'on lui laisse, cette fois, le soin de couver elle-même.

Ces deux procédés s'appliquent spécialement aux espèces monogames : perdrix, colins, râles, poules d'eau, canards de luxe.

Pour les espèces polygames, le faisan par exemple, toute autre est la méthode à suivre, au moins dans les parquets renfermant plusieurs poules. Dans ce cas, il est d'usage d'enlever les œufs au fur et à mesure, car il arrive fort souvent que les femelles se succèdent au même nid pour la ponte, quelquefois l'une attendant l'autre, d'où le danger pour les œufs d'un commencement d'incubation, amené par le contact prolongé de la chaleur de plusieurs pondeuses consécutives.

Il est donc rationnel, dans les parquets à faisans où deux poules au moins sont laissées à chaque coq, de récolter les œufs à mesure de la ponte. Il n'est pas mal à propos, d'ailleurs, d'y apporter quelque discrétion ; d'éviter, par exemple, de trouver la pondeuse au nid ; d'attendre une heure au moins après la ponte, parce que, au sortir du nid, la mère, inquiète, surveille vos mouvements. Au moment de la récolte, vous attirez l'attention des oiseaux du côté opposé par une distribution quelconque de nourriture.

Pour éviter de les dépiter, on peut laisser au nid, soit un œuf marqué à l'encre, dit œuf d'amorce; soit un œuf artificiel; soit un œuf de petite poule à peu près du calibre de l'œuf du faisan.

S'il vous prend fantaisie de laisser à la poule faisane le soin de couver et d'élever elle-même ses jeunes, rien de plus facile, et la gracieuse bête s'y prêtera la plupart du temps. Mais alors il sera bon de faire en sorte qu'elle soit seule dans le parquet durant l'incubation et au moment de l'éclosion : durant l'incubation, parce que ses compagnes viendraient pondre au nid des œufs qui ne seraient pas appelés à éclore en temps utile et qui pourraient surcharger la couveuse au point de compromettre le succès ; au moment de l'éclosion, parce que le massacre des petits par les poules autres que la mère serait un résultat malheureusement à prévoir.

Le mâle faisan lui-même, au moment de l'éclosion, devra être surveillé, parce qu'il est susceptible tantôt d'adopter, tantôt de molester sa progéniture. Cela dépend des caractères et n'est pas spécial à telle ou telle espèce.

Les œufs récoltés sont déposés dans une boîte dont le fond est garni de grain, et couchés horizontalement comme à l'état normal. La boîte est tenue ouverte et disposée dans un endroit frais sans être humide et dans une demi-obscurité.

L'incubation de ces œufs sera d'autant mieux assurée qu'ils seront de date plus récente, et à cet effet chacun d'eux devra porter sa date. Tout œuf pondu depuis plus de vingt jours aurait peu de chances de donner une éclosion. Il y a cependant des exceptions à cette règle, et le moyen de conserver à un œuf ses propriétés le plus longtemps possible, consiste à le retourner tous les jours une fois, de manière à replacer dans sa normale le jaune, qui, plus léger que l'albumine où il se trouve en suspension, tend toujours à monter, jusqu'à venir, à la longue, adhérer à la membrane qui tapisse l'intérieur de la coquille.

Ici se place une observation qui a sa valeur. Combien

de temps une poule, privée de son coq en cours de ponte, peut-elle rester féconde? D'après de nombreuses expériences faites au Jardin d'acclimatation, la poule devenue veuve dans ces conditions, peut encore pondre 7, 10 et quelquefois 11 œufs, aptes à donner la vie.

Incubation. Durées diverses. — L'incubation doit avoir lieu dans un local bien clos, à l'abri des courants d'air, des odeurs fortes, bonnes ou mauvaises, des trépidations résultant du voisinage d'usines ou d'autres causes; maintenu dans une demi-obscurité, et à une température uniforme, de 15 à 18 degrés centigrades environ.

Rappelons en passant que tout œuf qui a voyagé devra subir un repos de vingt-quatre heures avant d'être confié à la couveuse, pour laisser au germe le temps de reprendre son assiette. Ce délai est nécessaire et il est suffisant.

Le nombre d'œufs à confier à chaque poule couveuse est subordonné, d'une part à la dimension de ces œufs, d'autre part à la taille de votre auxiliaire. Le grand point à observer en ceci, consiste à ne lui accorder que juste la quantité d'œufs qu'elle peut soumettre *au contact et à la chaleur de son corps accroupi*. Toute surcharge serait grosse de mécomptes : œufs refroidis, éclosions laborieuses, morts en coquilles, etc., etc.

Dans la plupart des faisanderies, où l'on se sert, pour l'élevage, de poules de ferme de taille moyenne, chaque poule reçoit 15 à 17 œufs de faisan ou 20 à 25 œufs de perdrix.

L'avenir des élèves, dont nous attendons la naissance, se trouvant ainsi assuré, au moins autant que les indications de la prévoyance le permettent, il convient de ne pas perdre de vue nos couveuses, de les surveiller de près aux approches des éclosions; de leur venir en aide s'il le faut, car la fièvre d'incubation est pour elles une

rude épreuve, qui les anémie à la longue, au point que quelques-unes meurent quelquefois à la peine avant de parvenir à l'entier accomplissement de leur tâche.

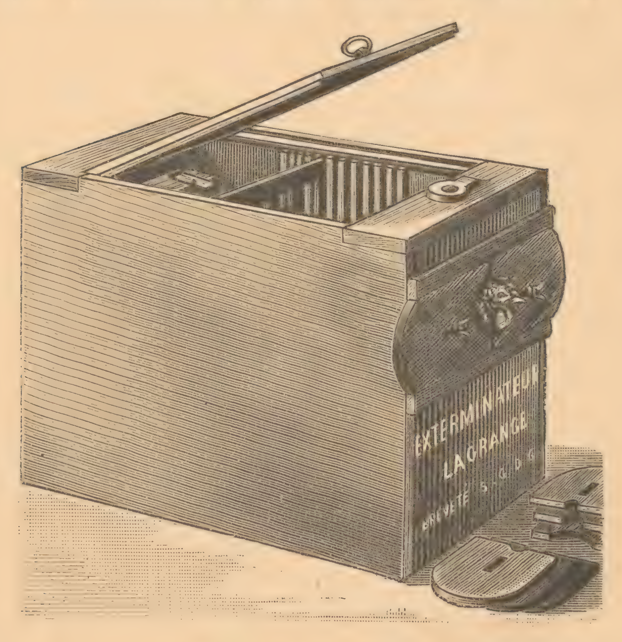
Aussi n'est-il pas prudent, à moins d'absolue nécessité, de confier à une poule qui vient d'amener des naissances, une seconde incubation. Je sais que cela se pratique, surtout dans les faisanderies, où la grande affaire est de produire beaucoup d'élèves avec un personnel de couveuses souvent insuffisant, et où l'on ne regarde pas au sacrifice éventuel de quelques volailles; je n'ignore pas qu'on trouve à la ferme des bêtes pourvues d'une santé exceptionnelle, qui résistent à l'épreuve de deux et quelquefois de trois incubations successives.

Mais les auxiliaires habituels de l'amateur d'oiseaux rares, consistant en poules de parquet naines ou demi-naines, poules de soie, poules nègres ou croisées-nègres, n'ont pas toujours autant d'estomac. Lorsque l'épreuve se prolonge, elles ont perdu de leur chaleur et de leurs moyens; elles s'échauffent, sentent mauvais, et dès lors deviennent une proie tout indiquée à l'invasion de la vermine.

Aux approches du terme de l'incubation, laquelle est assez prolongée pour certaines espèces : Tragopans, Lophophores, Canards mandarins, Bernaches et autres, il n'est pas hors de propos de s'assurer que la couveuse a conservé sa vivacité et son appétit.

Si, lors du lever, à l'heure habituelle du repas, la bête est debout au lieu d'être bien aplatie sur son nid; si ce nid a été sali; si la crête de la couveuse est pâle; si cette couveuse demeure inerte sous la mue sans vouloir manger ni se poudrer; — dans ce cas, il n'est que temps d'aviser : de confier ses œufs à une poule surnuméraire tenue en haleine sur des œufs de porcelaine en prévision des événements, puis d'ausculter la malade sous les ailes, sur le

croupion. Neuf fois sur dix, vous la trouvez envahie par la vermine. Par les temps de grande chaleur et principalement par les temps orageux, l'éclosion de myriades d'insectes tourmenteurs se produit instantanément, en coup



Exterminateur Lagrange.

de foudre, sur une échelle inconcevable, et c'est alors qu'il convient de redoubler d'attention, sous peine de surprises désagréables : poule trouvée raide morte sur le nid ; œufs refroidis et dès lors compromis.

Il importe donc de veiller au grain, de passer à l'inspection chacune de nos auxiliaires au moment de son lever,

et à la moindre apparition de petites bêtes, d'employer sans hésiter les grands moyens. Pas d'épluchages, pas de badigeonnages locaux, pas de demi-mesures, qui laissent toujours échapper plus ou moins de la graine pullulante.

Les grands moyens en question sont de plusieurs sortes.

Ici, je me sers avec succès de l'*exterminateur Lagrange*, sorte d'appareil à bains de vapeurs sulfureuses. La bête contaminée est enfermée dans cet appareil, la tête maintenue au dehors pour lui permettre de respirer, et elle reste ainsi exposée à l'action de la vapeur de soufre durant l'espace de six à sept minutes. Le résultat est radical.

Dans une grande faisanderie de mon voisinage, on s'y prend d'autre manière, et avec le même succès. Là, toute volaille convaincue de vermine est introduite dans une boîte sans couvercle, au fond de laquelle a été répandue une bonne couche de poudre de pyrèthre. Dans cette boîte, le faisandier, qui maintient sa couveuse en la tenant d'une main par les pattes, de l'autre la baigne, la saupoudre, l'imprègne à rebrousse-plume, sur toutes les parties du corps, de la bienfaisante poudre ; les sales bêtes tombent comme fruits mûrs et dûment claquées. Cela fait, l'opérateur lâche la patiente sous la mue et passe à une autre.

Seulement, il y a poudre de pyrèthre et poudre de pyrèthre. Ce produit est trop souvent l'objet de falsifications parce qu'il est assez cher (cinq francs la livre). De plus, il demande à être employé frais. Il est donc prudent de ne l'acheter que dans une maison de toute confiance et dont le débit soit assez courant pour que la poudre n'ait pas le temps d'y vieillir.

Il faut avoir soin de tenir cette poudre au sec pour qu'elle se conserve sans altération.

Pour surcroît de précaution, un badigeonnage du couvercle de la boîte ou du panier de la couveuse à l'aide d'un pinceau trempé d'eau crésylée est tout indiqué. L'air du réduit se trouve assaini d'autant, sans préjudice d'ailleurs, ainsi que j'en ai fait mainte expérience, pour la couveuse ni pour ses œufs. De plus, vous n'êtes pas sans avoir constaté l'antipathie des insectes acariens et autres pour tout ce qui est odeur à base de goudron.

Enfin, par un raffinement qui fera sourire, mais qui m'est commun avec plus d'un amateur de ma connaissance animé du feu sacré, j'ai pris l'habitude, lorsqu'il s'agit de l'incubation d'œufs précieux, d'installer dans ma chambre à coucher, quelques jours avant l'époque présumée de l'éclosion, la boîte contenant la poule et sa couvée.

De cette façon, il ne peut guère se produire d'événement de quelque importance sans que j'aie chance d'en être avisé, même la nuit.

Dès l'avant-veille des naissances, une machine éleveuse amorcée d'eau chaude, lampe allumée, et bien réglée, est à la disposition pour recevoir les poussins à mesure des éclosions.

C'est dans le réduit de cette machine, chauffé à la température de 38 à 40 degrés centigrades, qu'ils se sèchent et attendent, à l'abri de toute chance d'accident, la venue au monde de leurs petits frères.

Pour nous guider sur le moment opportun où nous aurons à prendre toutes ces précautions, il ne paraît pas hors de propos de rappeler ici pour mémoire la durée moyenne des incubations concernant les espèces les plus généralement cultivées en volière.

Cette durée est la suivante pour les espèces ci-après :

Paon..........................	30 jours.
Faisan commun............	24 à 25 jours.
— mongol.............	24 à 25 jours.
— versicolore..........	24 à 25 jours et demi.
— d'Amherst...........	23 jours et demi.
— vénéré..............	24 jours.
— de Swinhoë.........	24 jours.
— lineatus............	24 jours et demi.
— prélat..............	24 jours.
— doré................	23 jours.
— argenté.............	24 jours.
Tragopan de Temminck....	28 jours.
Lophophore................	26 jours.
Hocco......................	31 jours.
Tinamou....................	19 à 20 jours.
Crossoptilon Ho-ki..........	26 jours.
Éperonnier Chinquis.......	21 jours.
Petit Tétras................	21 jours.
Outarde canepetière........	21 à 22 jours.
Râle d'Australie............	19 à 21 jours.
Oie d'Égypte................	30 jours.
Canard mandarin..........	28 jours.
— carolin.............	28 jours.
Poule d'eau................	21 jours.
Caille.......................	17 jours.
Perdrix de Chine...........	17 jours et demi.
Perdrix du Boutan.........	24 jours.
Colin de Californie.........	23 jours.
— de Virginie...........	23 jours.
Francolin de Pondichéry...	24 à 25 jours.
Perdrix grise...............	25 à 26 jours.
— rouge..............	25 à 26 jours.
— gambra............	23 jours.
Perruche ondulée...........	17 jours.
Moineau mandarin..........	13 jours.
Colombe diamant..........	14 jours.

Il est bien entendu que cette durée est une durée moyenne; elle peut quelquefois être avancée d'un jour si la saison est chaude ou si la poule couve avec plus de fièvre. Enfin il peut arriver un retard d'un jour, de deux jours, et même plus considérable, si l'incuba-

bation a été traversée par des accidents : refroidissement des œufs, changement de couveuses et autres.

Il nous reste à examiner, pour vider à fond cette partie de mon sujet, en quoi consiste le gouvernement de nos couveuses. Chez moi j'ai toujours, en matière d'incubation, donné la préférence à la collaboration des poules, et je ne me suis servi de la machine que lorsque je n'ai pu faire autrement; de la machine couveuse, s'entend. Quant à la machine éleveuse, je n'ai à en dire que du bien, et elle est précieuse pour l'élève des infiniment petits.

Dans la faisanderie dont j'ai parlé plus haut, j'ai été à même de constater que l'incubation de milliers d'œufs de faisans et de perdrix était également confiée à des poules.

Là, le lever des couveuses, qui a lieu tous les jours, une fois par jour et toujours à la même heure, est réglé ainsi qu'il suit :

La première levée n'a lieu que trente heures au moins après la mise des œufs en incubation. Il m'a été expliqué qu'à ce début de l'opération, un point très important à observer est de soumettre ces œufs à une chaleur exceptionnellement prolongée, de manière *à déterminer franchement la première évolution du germe*, à provoquer son entrée dans la vie sans hésitation, sans arrêt pouvant résulter d'un refroidissement prématuré.

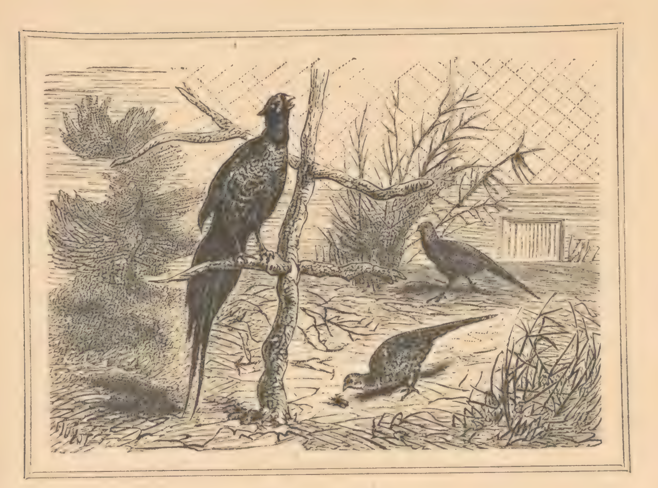
Ceci est essentiel.

Dans le même ordre d'idées, la récréation accordée aux couveuses durant les premiers jours ne doit pas dépasser une durée de plus de dix minutes à un quart d'heure; vers le milieu de l'incubation, de vingt à vingt-cinq minutes; dans la dernière période, quelques jours avant l'éclosion, on peut accorder une demi-heure. Les embryons acquièrent, au fur et à mesure de leur dévelop-

pement, une chaleur propre qui s'accentue chaque jour davantage et leur permet d'attendre sans dommage.

En ce qui concerne les œufs en incubation, et quel que soit l'état de la température, je me suis toujours bien trouvé d'avoir la précaution, lors du lever de mes couveuses, de recouvrir leur nid d'un morceau d'étoffe de laine, destiné à préserver les œufs d'un refroidissement trop brusque.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que, n'ayant pas à ma disposition de couvoir proprement dit, j'utilise pour les besoins de l'incubation, suivant l'état de la température, tantôt un réduit tranquille : buanderie, pièce innoccupée, entrée de cave ou autre; tantôt même, lorsqu'il s'agit d'œufs précieux, ma chambre à coucher ou mon cabinet de toilette.



Faisan commun.

CHAPITRE IV

Avant l'éclosion.

Les préparatifs. — Appropriation de l'outillage. — Les subsistances. — Les fourmilières. — Culture de la fourmi ; du ver de farine. — Vers de terre. — Vers de viande. — Insectes divers. — Pâtées. — Grains.

Nos couveuses installées et chargées d'œufs, c'est le moment de mettre à profit l'intervalle qui nous sépare de l'heure des éclosions pour passer en revue le matériel de notre élevage d'amateur; *laver à l'eau bouillante* les engins ayant servi précédemment, de manière à détruire les germes de microbes ou les œufs de vermine pouvant être recélés dans les jointures.

Pour plus de garantie, il ne sera pas hors de propos, les ustensiles une fois séchés, de les badigeonner à l'aide d'un pinceau, sur toute leur surface intérieure et exté-

rieure, avec de l'eau additionnée de 10 % de crésyl Jeyes. Cette substance, *à base de goudron et soluble dans l'eau*, est un puissant désinfectant, et son odeur a le don d'éloigner la tribu des insectes : poux, acares, et autres, l'une des pestes des agglomérations d'oiseaux de faisanderie et de volière.

En second lieu, je vous proposerai de nous occuper de la question des subsistances, de manière à éviter d'être pris au dépourvu, et à pouvoir assurer le service des repas à partir du moment où les jeunes élèves demanderont à se mettre à table.

Ici, nous allons pénétrer dans un ordre de choses plus compliqué qu'on ne pense, mais qui est d'une importance capitale en élevage, et qu'on peut à bon droit considérer comme l'une des clés du succès.

Faute d'un peu de prévoyance, nous nous exposerions au désagrément d'être pris sans vert au moment psychologique.

Considérez qu'il va nous falloir bientôt : des larves de fourmis, des sauterelles, des grillons, des vers de terre, des vers de farine, des grains de diverses sortes; des verdures variées : herbe à mille feuilles, salades, mouron blanc, laiteron, chicorée sauvage, cerfeuil, etc., etc.

Il n'est donc pas trop tôt de prendre nos dispositions à l'avance et de nous assurer que, dès que le besoin s'en fera sentir, nous aurons sous la main, à notre portée; nous trouverons sans hésitation, sans tâtonnements, les divers éléments indispensables à l'ordinaire des élèves.

Nos promenades sans but vont devenir des promenades intéressées. Nous allons les diriger de manière à nous assurer si les fourmilières de notre connaissance se trouvent toujours à leur place habituelle; si quelques-unes d'entre elles n'ont pas été détruites; si d'autres

n'ont pas émigré, auquel cas il s'agira de découvrir le nouveau siège de leur république.

Nous explorerons en même temps les prairies, les talus, les expositions où se plaisent les sauterelles, pour nous renseigner sur les points où elles foisonnent le plus. Prenons bonne note, en passant, que la fauchaison des foins, qui commence dès les premiers jours de juin, a pour effet de chasser les insectes des massifs de verdure qu'ils occupaient, et de les rejeter en quantités innombrables, comme gibier poussé par la battue, dans les herbes de bordure des chemins ruraux, qui deviennent alors leur dernier refuge. C'est donc à partir de ce moment qu'il est intéressant de suivre le travail des faucheurs, qui fournit l'occasion d'abondantes captures.

Tout éleveur soucieux d'augmenter la somme de ses ressources ne devra pas oublier de passer à l'avance, avec le garçon de son boulanger, de petits arrangements pour s'assurer la fourniture quotidienne d'une provision de grillons. Le grillon est un appoint qui a sa valeur.

C'est le moment de songer à s'assurer des approvisionnements : riz, œufs, farine d'orge, farine de maïs, cœur de bœuf, panses de mouton; verdures diverses : herbe à mille feuilles, plantin, salades et autres *harnois de bec,* dont le besoin se fera bientôt sentir; le tout sans préjudice de la recherche des nids de fourmis se trouvant dans les environs et de l'examen de la situation relativement à nos caisses de vers de farine. La période des naissances qui, pour l'amateur, représente une période de surmenage, ne doit pas le surprendre sans qu'il soit paré.

Faisons remarquer en passant que la capture des larves de fourmis, vulgairement et improprement désignées sous le nom d'*œufs de fourmis*, doit se faire, autant que possible, au jour le jour, au fur et à mesure des besoins,

afin de les avoir toujours fraîches. Les larves de conserve desséchées au four constituent un aliment mal accueilli par les perdreaux et les faisandeaux, parce qu'il a perdu ses sucs et le meilleur de sa saveur. Dans la saison d'été, les larves dont la capture remonte à plusieurs jours, risquent de s'échauffer, et dans ce cas leur emploi est à rejeter. Inutile, dès lors, de faire, de ce côté, des approvisionnements anticipés. Le rôle de l'éleveur devra se borner à reconnaître ses nids de fourmis, de manière à pouvoir y recourir à mesure des besoins, sans tâtonnements ni perte de temps.

La chasse aux fourmis se fait le matin. Dès que les premiers rayons du soleil viennent réchauffer la fourmilière, vous trouvez les fourmis, massées en grappe, au sommet du monticule qui leur sert d'habitation. A ce moment, elles ont fait remonter leurs larves, qu'elles avaient enfermées pour la nuit dans les sous-sols; et en enlevant le faîte de l'édifice, vous trouvez ces larves agglomérées en une masse blanchâtre, comme un tas de riz. Plus tard, au fort de la chaleur, vous feriez maigre capture, les fourmis ayant entraîné leurs larves, pour les mettre au frais, dans la partie souterraine de leur demeure.

Il faut, autant que possible, éviter de procéder à la chasse aux fourmis par une pluie battante, car une fois la toiture enlevée par votre chasse, le nid, n'étant plus protégé, se remplit d'humidité et les insectes sont forcés d'émigrer.

La conduite à tenir et les précautions à observer vont d'ailleurs se trouver expliquées, avec force détails, dans ce qui va suivre, sous ce titre :

La fourmilière à domicile. — C'est de la domestication de la fourmi qu'il s'agit ici; et par fourmi, j'entends la fourmi fauve ou *fourmi charpentière,* la grosse fourmi

des bois et des talus, chère aux faisandiers ; celle qui construit sa cité à l'aide de poutrelles et de brindilles disposées en édifice plus ou moins considérable.

Quant à la *fourmi maçonne* ou petite fourmi des gazons, point n'est besoin de la domestiquer, car elle abonde partout : dans les prairies, le long des fossés des routes, sur les pelouses de nos jardins, où elle trahit sa présence par de petits monticules de terre émiettée et agglomérée. Durant les chaleurs sèches de l'été, on la découvre réfugiée sous les grosses pierres, qu'il suffit de soulever pour y trouver ses larves, qu'elle y a rassemblées pour les mettre au frais.

Il n'y a pas lieu d'en faire fi au point de vue de la faisanderie, car les larves de la fourmi maçonne sont préférables, pour les premiers repas d'oisillons nouveau-nés, aux larves de la grosse fourmi charpentière ou de la *sculpteuse ;* malheureusement, elle est d'un faible rendement et insuffisante pour des besoins d'une certaine importance.

Autant la maçonne est familière, autant la charpentière est ombrageuse, jalouse du secret de sa demeure et prompte à l'émigration. C'est en ceci que réside l'une des principales difficultés de son cantonnement dans le milieu qu'il nous plaît de lui assigner : parc, enclos ou jardin.

L'élevage artificiel du gibier à plumes et des sujets de volière, qui commence à entrer dans nos habitudes, a fait songer, par une conséquence inévitable, à *la culture de la grosse fourmi*, qui est l'élément préféré de la nourriture du jeune perdreau et des autres oiseaux de chasse et de volière, presque tous insectivores durant la première période de leur existence.

La culture artificielle de la grosse fourmi répond donc à un intérêt de premier ordre, en mettant à la portée de

l'éleveur ou du faisandier une réserve d'insectes *toujours frais,* où il peut puiser à mesure des besoins.

La chasse à la fourmi, telle qu'elle se pratique, outre la perte de temps qu'elle nécessite, présente plus d'un inconvénient : d'abord celui-ci, que les larves, empilées dans des sacs et rapportées durant la période des jours les plus chauds de l'été, puis mises en réserve pour les besoins de plusieurs jours, courent le risque de s'échauffer et de constituer une alimentation plutôt nuisible.

En second lieu, l'éleveur, par suite d'une concurrence intempestive, se trouve exposé à plus d'un déboire à l'endroit de l'exploitation de fourmilières existant sur les terrains libres et les bois non enclos. Les monticules de fourmis sur lesquels il comptait, auxquels il ne touchait qu'avec discrétion, laissant une réserve suffisante; respectant les grosses larves espoir de la reproduction; espaçant ses visites; évitant de découvrir l'édifice les jours de grande pluie, n'est-il pas navrant pour lui de les trouver dévastés à fond et sans remède par des chercheurs insensés, qui se conduisent comme si la fin du monde devait arriver dans les vingt-quatre heures?

Fort souvent, ces chercheurs sont des nomades, braconniers à l'occasion, écumeurs de tout ce qui est à leur portée, qui ne repasseront jamais dans la localité et qui n'ont aucune espèce d'intérêt à ménager les ressources fourmilières de votre circonscription. Quelquefois, le chasseur de fourmis est un confrère novice ou inepte, qui tue la poule aux œufs d'or en se tenant le raisonnement suivant : « Autant vaut que ce soit moi qui profite de ce nid de fourmis. Si je ne l'épuise pas, un autre viendra le razzier. C'est toujours autant de pris. »

Ce raisonnement n'est pas spécial aux chasseurs de fourmis. Il est malheureusement suivi quelquefois par plus d'un porteur de fusil, indigne du nom de chasseur, et

présente plus d'un point de parenté avec celui adopté par le pick-pocket lorsqu'il avise un pochard endormi sur un banc et qu'il allège ledit pochard de sa montre et de son porte-monnaie.

La question de la culture de la fourmi à domicile, corollaire de la question de la culture artificielle du gibier et d'un grand nombre d'espèces de volière, vient donc à l'heure actuelle s'imposer aux méditations du chasseur-conservateur, et à celles de l'éleveur.

Il semblerait, à première vue, que la solution doive s'obtenir sans grandes difficultés, puisqu'on a bien résolu le problème, en apparence plus difficile, consistant à cantonner et à domestiquer l'abeille, un insecte ailé et supérieurement outillé pour la fuite.

Mais, dans la réalité, il n'en est pas tout à fait ainsi. Dans cette question de cantonnement, il y a lieu de tenir compte du tempérament particulier et, si j'ose m'exprimer ainsi, de la constitution politique des deux insectes.

En ce qui concerne l'abeille, un insecte soumis au régime monarchique, il a suffi de s'assurer de la reine; le peuple, plein de soumission, a suivi sans murmurer le sort de la souveraine.

Mais la fourmi, vous le savez, est un insecte républicain, jaloux de son indépendance et fanatique de liberté.

Cette distinction vous amène à comprendre que, si vous tenez à amener la fourmi à accepter le joug de la domesticité et à se fixer dans l'emplacement que vous lui aurez assigné, il est du plus haut intérêt que cet emplacement soit choisi dans la partie la moins fréquentée de votre enclos, de manière à lui donner, dans la mesure du possible, l'illusion de l'indépendance et de la liberté.

Il importe, de plus, que cet emplacement soit calqué, aussi approximativement que possible, sur celui de

la fourmilière dont elle est issue : exposition, abris, verdure naturelle, pente du terrain, perméabilité du sol, etc., etc.; l'opération de la création d'une fourmilière à domicile comporte une foule de petites dispositions préliminaires qui se présentent à l'esprit lorsqu'on est suffisamment pénétré de son sujet. Il convient d'éviter, par exemple, d'installer dans un massif de votre parc planté de sapins, un lot de fourmis tiré d'un bois de chênes, et réciproquement. Il est essentiel, en un mot, que vos captives s'aperçoivent le moins possible du dépaysement et puissent se faire l'illusion de se sentir bien chez elles et dans leur vrai milieu.

Lorsque vous aurez choisi votre emplacement aussi judicieusement que possible d'après ces données, et d'autres que votre expérience personnelle pourra vous suggérer, il s'agira de préparer le logement destiné à vos pensionnaires. Pour cela, vous creusez, à l'aide d'une bêche, un trou en forme d'entonnoir renversé, l'orifice ayant environ vingt centimètres de diamètre; le fond, beaucoup plus large, aménagé en manière de four. Au fond de ce four, vous disposerez une litière de tiges de foin sec, chaque lit reposant en croix sur le précédent, et peu pressé, de manière à permettre le passage aux insectes, tout en leur fournissant les premières assises des galeries superposées dont se composera leur édifice. Cette litière, occupant à peu près la moitié de la capacité du four, sera comme la coque du nid, dont la construction est réservée aux soins de vos futures pensionnaires.

Si, au lieu de fourmis charpentières, vous avez affaire à la grosse *fourmi sculpteuse*, ainsi nommée parce qu'elle établit sa demeure dans des troncs d'arbres, où elle creuse, à l'aide des acides dont elle est pourvue, ses cellules et ses galeries de service; — dans ce cas, vous remplacez votre litière de tiges de foin par une souche

creuse et à moitié vermoulue; par le propre tronc qui servait de domicile aux insectes s'il vous est possible de l'arracher, de manière qu'ils se retrouvent pour ainsi dire chez eux, et s'aperçoivent le moins possible du dépaysement.

La fourmi charpentière m'a paru, dans les localités que j'ai habitées, c'est-à-dire aux environs de Paris, beaucoup plus répandue que la sculpteuse.

Celle qui vous donnera le plus de chances de réussite dans un jardin, ou dans un clos non boisé, est la grosse *fourmi charpentière des talus*, qui fait son nid en plaine le long des pentes, sur les berges, et quelquefois en plein champ, dans les luzernes.

Les choses convenablement disposées d'après la connaissance préalable que vous avez prise de la fourmilière que vous vous proposez d'installer chez vous, vous partez de grand matin, *par un temps sec*, muni d'un sac de bonne dimension, et vous capturez non plus simplement les larves comme lorsqu'il s'agit de l'approvisionnement destiné aux perdreaux ou aux faisandeaux, mais, avec les larves, les fourmis elles-mêmes, les brindilles et le plus possible des matériaux dont se compose leur monticule, puis vous fermez votre sac.

Cela fait, vous agirez sagement, en réparant le désordre causé par votre visite, au moyen d'un tampon d'herbes que vous recouvrirez de votre mieux avec ce qui reste de matériaux de la fourmilière, que votre exploitation n'a pas anéantie à fond. Vous n'avez détruit que les étages supérieurs, lesquels sont superposés à des galeries souterraines d'égale importance que vous ne pouvez atteindre et qui ont servi de refuge à un nombre d'insectes suffisant pour reconstituer l'édifice.

En cas de pluie, il est prudent de surseoir à l'opération, parce que les sous-sols, n'étant plus protégés par leur toi-

ture de brindilles, seraient inondés à fond, et la fourmilière irrémédiablement détruite; tandis qu'en procédant par un temps sec, vous vous ménagez la ressource d'une autre capture, que vous pourrez faire quinze jours ou trois semaines après votre première visite.

Ces préliminaires terminés, nous allons procéder au déménagement et à l'installation des fourmis prisonnières dans notre sac.

A cet effet, et nous étant transportés auprès de l'entonnoir que nous avons creusé et aménagé comme il a été dit, nous ouvrons le sac et versons doucement son contenu au bord de cet entonnoir, de façon qu'une bonne partie de notre capture, larves, fourmis et brindilles pêle-mêle, aille recouvrir le fond et remplir aux deux tiers le réduit, tout en laissant une ouverture largement suffisante pour faciliter l'entrée et la sortie des nouveaux occupants. Le surplus du contenu du sac est versé au bord de l'entonnoir, tout autour et en dehors. Enfin, nous retournons notre sac et le secouons pour en faire sortir les fourmis qui y sont cramponnées.

Il se produit alors une effervescence et une activité désordonnée chez les insectes effarés, qui vont, viennent, cherchent à se reconnaître, se transmettent leurs idées en se palpant à l'aide de leurs antennes, et se hâtent, toute affaire cessante, surtout si les rayons du soleil commencent à chauffer, à déménager et à faire disparaître dans les sous-sols les œufs, les larves et les nymphes, espoir de la nation. Après quoi, tout ce peuple procède au déblayage, à la construction et à l'aménagement intérieur.

Notre rôle, pendant ce temps, ne doit pas se borner à regarder faire. Nous devons songer que nos insectes travailleurs, tout entiers à la construction de leur édifice, qui est l'affaire urgente du premier jour, n'ont pas le loisir d'aller aux provisions, et c'est à nous de leur distri-

buer de la nourriture. Leur aliment de prédilection est le sucre, le miel, et les autres substances sucrées : les restes d'un pot de confitures, par exemple; le tout délayé dans un peu d'eau. Disposez à leur portée quelques morceaux de sucre imbibés d'eau et dans quelques minutes ces morceaux de sucre seront noirs de fourmis cramponnées à leur mets favori. Ce n'est pas tout : munis d'une paire de ciseaux, nous coupons menu et à leur portée quelques poignées d'herbe ou de foin dont les morceaux vont devenir poutres et chevrons entre les mandibules de ces charpentières.

Avant la fin de la journée, la construction aura pris l'aspect d'une toiture de chaume en forme de dôme, ladite toiture percée çà et là, à tous les étages, de trous ronds qui constituent l'entrée de galeries superposées par étages et aboutissant à des salles centrales, lieux de refuge, *nurseries*, magasins de dépôt des œufs, des larves et autres richesses de la république. Le soir venu, ces ouvertures se fermeront graduellement à l'aide de menus matériaux, débris de feuilles sèches, etc., et à la nuit la cité sera hermétiquement close. Le matin, les ouvertures sont débarrassées et, s'il fait beau, les fourmis s'entassent au sommet pour jouir des premiers rayons du soleil, après quoi tout le monde se disperse pour vaquer à ses occupations : alimentation des larves à l'intérieur, recherche de la nourriture et de nouveaux matériaux pour exhausser l'édifice, etc.

D'après Huber, « celles des fourmis qui restent au logis attendent leur subsistance des ouvrières qui sont allées à la récolte; celles-ci leur rapportent de petits insectes, ou le corps de ceux qu'elles ont démembrés sur place; alors chacune d'elles attaque le cadavre et il est bientôt dépecé; mais quand elles trouvent des fruits mûrs ou des animaux d'une chair plus molle, comme des vers, des

lézards et d'autres petits quadrupèdes morts, ne pouvant les transporter dans la fourmilière, elles s'abreuvent des sucs qu'ils renferment, et ne reviennent à leur nid que l'estomac plein de ces provisions liquides. A leur retour, elles les dégorgent dans la bouche de leurs compagnes ».

L'aliment préféré de la fourmi est la substance sucrée, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et pour se la procurer, la bestiole a recours aux pucerons attroupés sur les nervures des feuilles d'un grand nombre de végétaux, y compris l'ortie, le chardon, etc. Ces pucerons puisent avec leur trompe les sucs des plantes, et exsudent leur trop-plein sous forme de gouttelettes de liqueur sucrée.

Voici le procédé employé par la fourmi pour se faire livrer cette miellée par le puceron qui, d'ailleurs, s'y prête bien volontiers.

« Je la vois d'abord, observe l'auteur cité, passer sans s'arrêter sur quelques pucerons, que cela ne dérange point ; mais elle se fixe bientôt auprès d'un des plus petits ; elle semble le flatter avec ses antennes, en touchant l'extrémité de son ventre alternativement de l'une et de l'autre, avec un mouvement très vif ; je vois avec surprise la liqueur paraître hors du corps du puceron, et la fourmi saisir aussitôt la gouttelette, qu'elle fait passer dans sa bouche. Ses antennes se portent ensuite sur un autre puceron beaucoup plus gros que le premier ; celui-ci, caressé de la même manière, fait sortir le fluide nourricier en plus grande dose : la fourmi s'avance pour s'en emparer ; elle passe à un troisième, qu'elle amadoue comme les précédents : la liqueur sort à l'instant et la fourmi la recueille. Elle va plus loin : un quatrième, probablement déjà épuisé, résiste à son action ; la fourmi, qui devine peut-être qu'elle n'a rien à en espérer, le quitte pour un cinquième, dont elle obtient sa nourriture sous mes yeux. »

Aussi, les fourmis ont le plus grand soin des pucerons, qui ne paraissent pas les craindre, se prêtent à être transportés par elles d'une place à une autre, demeurant dans l'endroit que leur ont assigné leurs gardiennes, et se laissant rentrer, à l'arrière-saison, dans la fourmilière, pour y passer l'hiver.

Les relations amicales existant entre fourmis et pucerons, relations volontairement subordonnées de la part de ces derniers, ne vous paraissent-elles pas calquées sur celles existant entre l'homme et ses troupeaux de vaches, de chèvres, de moutons, et n'êtes-vous pas amené à conclure :

— Mais alors, *la fourmi est un peuple pasteur.*

Si je me suis attardé quelque peu sur ce point des mœurs de la fourmi, c'est pour bien faire comprendre que pour domestiquer cet insecte, vous n'avez pas de meilleur auxiliaire que le puceron, et que plus le puceron sera abondant dans la circonscription de votre fourmilière, plus prospère sera la colonie que vous aurez fondée. D'où cet axiome qui n'a rien d'exagéré et qui résume tout ce qui vient d'être dit : *Le puceron est le nerf de la fourmilière.*

Comme corollaire, et permettez-moi de faire appel ici à toute votre attention, il est de la plus grande imprudence de faucher, de laisser paître ou de détruire d'une façon quelconque les herbes ou la végétation qui ont poussé dans le milieu où se trouvent cantonnées vos fourmis. En supprimant brusquement cette verdure, dont les pucerons paissaient les sucs à l'aide de leur trompe, vous ruinez leur troupeau, vous coupez les vivres, vous amenez la famine et vous mettez vos fourmis dans la nécessité d'émigrer.

Un certain jour de l'été dernier, le jardinier s'avisa de faucher un massif d'orties qui abritait une de mes four-

milières. Le brave homme croyait bien faire en détruisant cette verdure qui n'est pas généralement considérée comme très décorative dans un enclos. Le lendemain, la fourmilière était déserte. Tous les insectes avaient déguerpi. Je n'en pus retrouver trace.

Il arrivera quelquefois que, par une conséquence naturelle de la maturation, les verdures qui avoisinent le nid de fourmis se dessèchent et deviennent impropres au pâturage des pucerons. Mais alors, dans ce cas, la modification s'opère graduellement et sans secousse; les insectes sont amenés à déménager d'eux-mêmes, à courte distance généralement et dans le premier endroit favorable, et vous ne les voyez pas disparaître subitement comme lorsqu'ils ont été chassés inopinément par une catastrophe brutale.

A ce compte, certaines plantes à verdure constante, telles que les orties, malgré le peu de réputation dont elles jouissent comme plantes d'agrément, mais recommandables à notre point de vue parce qu'elles sont fréquentées par des pucerons noirs, prisés des fourmis, constituent d'excellents massifs pour le but que nous nous proposons.

Dans ce qui précède, j'ai pris l'unité pour simplifier ce que j'avais à dire, mais il est évident que, pour peu que la première expérience nous ait donné des résultats encourageants, l'idée nous viendra, soit de corser notre première colonie à l'aide de nouvelles recrues, soit d'introduire dans notre enclos une deuxième, une troisième fourmilière et même un plus grand nombre, suivant l'étendue et les ressources spéciales de la propriété.

Dans le premier cas, il y a une distinction à observer : si les nouvelles recrues proviennent de la fourmilière où nous avons déjà puisé, l'affaire ne souffrira pas de difficultés, de même que si elles sont empruntées à des suc-

cursales de cette première fourmilière, soit à des cités situées dans un rayon de 50 à 100 mètres de distance de celle-ci.

Mais, dans le cas contraire, nous courrons le risque de faire une opération détestable, car dès que nos fourmis déjà installées se seront rendu compte que les nouvelles venues ne sont pas de leur paroisse, elles se livreront vis-à-vis de ces dernières à un massacre en règle, dont vous ne tarderez pas à avoir un aperçu par la jonchée de cadavres que vous découvrirez à proximité de leur édifice. Je parle ici des fourmis fauves ou charpentières, sur lesquelles s'est portée mon étude. Deux fois j'ai tenté l'expérience, et deux fois cette expérience a mal tourné.

Il y a cependant des circonstances où il n'en est pas ainsi. Il n'est pas un faisandier qui n'ait remarqué que, lors de l'épluchage des nymphes de fourmis destinées à la nourriture des tout jeunes oiseaux, une certaine quantité de fourmis, de toute provenance et parfaitement étrangères l'une à l'autre, s'échappe, va, vient, se démène dans tous les sens et finalement se réunit dans le premier trou venu présentant les conditions favorables aux assises d'un édifice à construire. La misère commune et les difficultés à vaincre triomphent alors de l'esprit de clocher, et l'on voit ces fourmis unir leurs efforts, sans distinction de nationalité, pour fonder une république basée sur des sentiments réciproques d'égalité et de vraie fraternité.

Ces données nous mettent à même de nous conduire aussi judicieusement que possible dans notre œuvre de colonisation et de multiplication de fourmilières captives. Pas d'inconvénient à établir à courte distance les unes des autres des cités composées de peuplades de même origine. Si les nouvelles colonies sont trop rapprochées de la première, celle-ci ne tarde pas à les absorber par

voie de migration, et au bout de peu de jours vous observez des allées et venues, des transports de larves, de nymphes et de matériaux, et vous remarquez que l'un ou plusieurs des nouveaux édifices a diminué de volume et a vu disparaître sa population, pendant que la maison-mère s'est accrue d'autant.

Si, au contraire, vos lots de fourmis sont d'origine différente, il importe de les établir le plus loin possible l'un de l'autre et aux extrémités opposées de votre enclos ou de votre parc, de manière à éviter les batailles ou les émigrations.

La population d'une cité de fourmis fauves ou charpentières, tout en étant soumise au régime égalitaire et démocratique, se compose de deux classes bien tranchées, à savoir : 1° la classe ouvrière, la plus nombreuse, consistant en insectes neutres, à laquelle incombent les divers travaux concernant la communauté : constructions, réparations, aménagements intérieurs, approvisionnements, allaitement des larves, qui se fait à l'aide de sucs nourriciers dégorgés par la bouche, etc., etc.; 2° la classe privilégiée, composée des reproducteurs de l'espèce, mâles et femelles, qu'on reconnaît à leur taille plus grande, et aux ailes dont ils sont pourvus. Cette dernière classe, tout en étant dispensée de tout travail, n'est pas pour cela une classe aristocratique. Elle n'exerce aucune autorité.

Voici comment s'effectue la propagation de l'espèce. Par un beau jour d'été, le sommet de la fourmilière se couvre d'insectes ailés, allant et venant dans tous les sens. Ils montent sur les plantes dont leur habitation est entourée, escortés par les ouvrières qui leur dispensent leur dernier repas et semblent les suivre avec sollicitude et regretter leur départ.

Arrivés au sommet des tiges des graminées sur les-

quelles ils ont grimpé, ils déploient leurs ailes et se mettent à l'essor, les mâles les premiers, les femelles après eux. Vous pouvez dès lors leur dire adieu, car c'est un départ définitif et sans espoir de retour auquel vous assistez. L'idée vous vient, dès lors, de vous opposer à ce départ et de retenir les fugitifs en leur enlevant les ailes. N'en faites rien. Vous vous exposeriez, en agissant ainsi, à dépiter des insectes susceptibles, prompts à la désertion lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on se mêle trop de leurs affaires.

Votre ingérence, d'ailleurs, ne serait d'aucune utilité, parce que, ce que vous méditez de faire, les fourmis ouvrières s'en sont déjà chargées, et ont d'elles-mêmes accompli la petite mutilation sur un nombre suffisant de sujets reproducteurs. Soyez bien persuadé que la masse de celles de vos pensionnaires dont vous regrettez le départ, représente un trop-plein, un excédent hors de proportion avec les ressources naturelles de la cité-mère.

L'accouplement, commencé dans les airs, se termine dans la poussière ou sur le gazon, et si vous avez suivi le tourbillon ailé, vous assistez à une véritable pluie de fourmis.

Peu de temps après la fécondation, les mâles succombent et disparaissent, incapables qu'ils sont de pourvoir à leur subsistance et dépourvus de tout instinct de retour.

Quant aux femelles fécondées, elles se débarrassent elles-mêmes de leurs ailes, désormais inutiles, puis elles se mettent en quête de la première excavation à leur convenance, s'y établissent, vaquent à la recherche de leur nourriture, pondent, soignent leurs œufs en les humectant avec leur bouche, allaitent leurs larves; en un mot, chez cet insecte élevé dans une oisiveté absolue et ne sachant rien faire, l'amour maternel opère des mi-

racles. Chacune d'elles devient ainsi la souche d'une nouvelle colonie. Fasse votre bonne étoile que cet accroissement de population ait lieu dans votre propriété close.

Avant de terminer, permettez-moi une dernière recommandation. Que jamais, mais là jamais, l'emplacement où se trouve cantonnée votre fourmilière ne soit exposé aux incursions de la volaille. Autrement, il n'y aura rien de fait, et vous pourrez faire votre deuil des braves insectes que vous vous étiez donné tant de mal à cantonner chez vous.

Un certain soir du mois de septembre 1892, je partais selon mon habitude à la promenade, lorsque, en suivant la route qui confine par une haie vive à mon enclos, mon attention fut éveillée par un passage de fourmis qui me parut assez anormal à cette heure de la journée, et à cette époque de la saison.

Les insectes traversaient la route, en rangs serrés, les uns porteurs de larves et de nymphes, les autres chargés de fourmis accrochées à leurs mandibules dans une posture arrondie. Tout ce monde marchait sans hésitation, avec ensemble.

Sur le moment, je n'y pris pas garde autrement, bien que le convoi migrateur parût venir de la direction de mon jardin.

Le lendemain matin, en faisant ma ronde habituelle, ma surprise de la veille se changea en stupeur lorsque je constatai que l'une de mes fourmilières, la plus considérable, se trouvait complètement déserte. Plus personne. Tout le monde était parti comme une seule fourmi.

Je me mis aussitôt à chercher la cause de ce départ et voici ce qui résulta de mon enquête. Une couvée de poulets d'arrière-saison était éclose quelques jours au-

paravant, et l'on avait, sans penser à mal, accordé à cette couvée le parcours libre sur la pelouse occupée par la fourmilière. Il faut croire que les jeunes gaillards, avides d'insectes, se permirent des indiscrétions plus qu'importunes à l'égard des bestioles ombrageuses. *Inde iræ*. Il n'en fallait pas davantage pour les déterminer à émigrer en masse. L'exode auquel j'avais assisté la veille était bien celui de mes propres fourmis, et, comme on dit vulgairement, *ça y était*.

Le ver de farine. — L'appauvrissement des nids de fourmis, résultat d'une exploitation exagérée et inintelligente, résultat aussi d'une sorte de braconnage aujourd'hui fort répandu et sur lequel on a tort de fermer les yeux, s'est accentué depuis quelques années d'une façon véritablement regrettable.

La plupart des éleveurs d'oiseaux de chasse et de volière commencent à s'en préoccuper sérieusement et en sont venus à se demander par quels insectes, par quelles substances on pourra suppléer à la fourmi, qui devient rare.

Aussi, symptôme significatif, voyons-nous le commerce, toujours à l'affût de la demande, nous offrir, par la voie de la réclame aux cent bouches, divers produits fabriqués, poudres, préparations granulées, destinées à *remplacer avantageusement* (ce sont ses propres expressions) la larve de la fourmi.

Remplacer, hélas! si j'en crois mes essais, est une expression passablement aventurée. Quant à l'adverbe *avantageusement*, holà! Il est de fait que ces substances, les unes à base de sang ou de viandes desséchés, les autres à base d'insectes pulvérisés, ne remplacent l'œuf de fourmi ni avantageusement ni même désavantageusement. Disons tout de suite qu'elles ne le remplacent pas du tout, si recommandables qu'elles soient, d'ailleurs, au point de vue alimentaire.

La fourmi, sa nymphe et sa larve sont des proies vivantes, qu'on veuille bien le remarquer, et je ne leur connais de succédané que d'autres proies vivantes : vers de terre, vers de viande, vers à soie, vers de farine, chenilles à peau lisse, mille-pieds, perce-oreilles, cloportes, sauterelles, grillons, etc., tous insectes qui remuent, se défendent, résistent de leur mieux, et dont la poursuite et la conquête offrent un attrait irrésistible à la plupart des oisillons, sujets d'appartement ou de volière, et en particulier aux jeunes perdreaux, cailleteaux, faisandeaux, colineaux, etc., tous gibiers plus chasseurs qu'on ne pense.

Parmi ces proies vivantes, recommandables à divers titres, j'ai choisi en premier lieu, pour vous le présenter, le *ténébrion* dont la larve est connue sous le nom de *ver de farine*.

Le ver de farine est l'un des insectes les plus considérés dans le monde éleveur; mais cette bestiole devient difficile à trouver. Votre boulanger pourra bien vous en procurer quelques-unes, mais à son corps défendant, ne se souciant pas de laisser suspecter la bonne tenue de ses approvisionnements.

A une certaine époque, qui ne remonte pas très loin, des industriels spéciaux s'adonnaient à la culture du ténébrion et en faisaient l'objet d'une vente courante. Vous n'êtes pas sans vous souvenir de leurs annonces insérées couramment dans les feuilles de publicité avicole. Le ver de farine s'offrit, dans les débuts, si j'ai bonne mémoire, à raison de quatre francs le mille; puis, la concurrence s'en mêla et les prix baissèrent successivement jusqu'à deux francs cinquante; puis enfin, les feuilles d'annonces devinrent muettes au sujet de cette intéressante branche de commerce.

Il est à présumer que les négociants en vers de farine,

impuissants à lutter contre l'avilissement des cours, se retirèrent des affaires, vraisemblablement après fortune non faite.

Cette industrie est allée rejoindre, dans les limbes de l'oubli, tant d'autres de même farine, qu'on pourrait citer : fabrication d'asticots; commerce de vers de bois pour la pêche; exploitation du poil à gratter. Où sont les spécialistes qui s'en étaient fait une carrière?

Où sont les neiges d'antan?... comme dirait l'autre.

Tout éleveur bien pensant agira donc sagement en ne faisant aucun fonds sur la ressource des annonces ou le bon vouloir de son boulanger, et en ne comptant que sur soi-même pour se créer des ressources solides et de tout repos, par la culture à domicile du ténébrion.

Nous allons voir que rien n'est plus simple et que ce n'est pas la mer à boire.

En abordant l'histoire naturelle du ténébrion, je commence par déclarer, en toute conscience, que j'entends être historien impartial et par reconnaître que la culture de ce petit scarabée, dont les mérites sont universellement reconnus dans le monde éleveur, présente l'inconvénient grave d'être d'un petit rendement.

En un mot, je ne viens pas vous dire : « *La fourmi est morte.... Vive le ténébrion !* »

Ceci établi, et étant compris que le ver de farine est une ressource qui demande à être employée avec économie, nous allons voir que cette larve possède des mérites réels, très suffisants pour motiver une étude un peu approfondie.

Je vais donc essayer de débrouiller de mon mieux ce que la pratique m'a enseigné au sujet du ténébrion : habitat, nourriture, reproduction, culture artificielle.

Habitat. — Il est infiniment probable que c'est par voie de migration que se sont peuplés de ténébrions les mou-

lins à farine, les boulangeries, la halle au blé, dont les émanations spéciales ont dû servir de guide à l'instinct des scarabées en quête d'un milieu favorable pour y fonder des colonies.

Dans ces établissements, le refuge préféré du ténébrion est celui où sont relégués les sons de rebut, les bluteaux hors d'usage et les vieux sacs imprégnés de farines; les fentes des planchers et les boiseries vermoulues; les recoins où s'accumulent les résidus; les vieilles toiles de minoterie auxquelles on ne touche plus, car le ténébrion n'aime pas être dérangé.

Cet insecte recherche l'obscurité, d'où probablement son nom; son tempérament lui permet de supporter, suivant la saison, toutes les températures d'un appartement non chauffé; cependant sa croissance est plus active, sa multiplication plus abondante dans un milieu chauffé de 18 à 25 degrés centigrades.

L'humidité lui est contraire.

Nourriture. — Le ténébrion est bien l'insecte le plus accommodant que je connaisse à l'endroit du menu. Sa larve fait ventre de tout. Outre le son et la farine, elle consomme volontiers une foule de choses de rebut : épluchures de fruits, de pommes de terre, de carottes, débris de choux et de salades, croûtes de pain, os à moelle, viande crue ou cuite. Donnez-lui une poire, par exemple, ou une prune, il importe peu que le fruit soit frais ou gâté, elle s'y installe, comme le ferait un rat dans un fromage de Hollande, jusqu'à complète consommation du fruit, dont il ne reste bientôt plus que l'enveloppe, aussi mince que la bande de votre journal.

L'appétit du ver de farine ne respecte rien, et si vous le laissiez s'échapper dans vos appartements, votre literie, la soie et la laine de vos vêtements en sauraient quelque chose. Il s'attaque même aux mille riens ne con-

tenant, en apparence, aucune substance assimilable : vieux bois, vieilles laines, cuirs, toiles, et même bouchons de liège.

Reproduction. — La ponte du ténébrion a lieu trois fois par an : en mars, en juillet, et enfin en octobre. Le scarabée s'insinue, pour y déposer ses œufs, dans les retraites les plus obscures : fentes des boiseries, replis des vieux sacs ou des étoffes laissés à sa disposition.

La ponte terminée, l'insecte meurt.

Quinze jours environ après la ponte, a lieu l'éclosion des jeunes, sous forme de petits vers minces, oblongs, annelés, cylindriques, de couleur jaune pâle. Cette nuance devient de plus en plus foncée à mesure que le sujet avance en âge, jusqu'à devenir jaune brun.

De même que celle du ver à soie, l'existence du ver de farine est scandée par des changements de peau successifs; seulement, au lieu de rester molle et flasque comme celle du ver à soie, l'enveloppe de la larve du ténébrion est résistante, vernissée, comme la peau du perce-oreille ou forficule, ou comme celle de la crevette.

Vers l'âge d'un mois, le ver de farine a atteint la taille d'un centimètre et demi à deux centimètres de longueur. Un mois après environ, il fait sa dernière mue, son corps se rapetisse, s'engourdit, et se revêt d'une sorte de gaîne d'où sortira, plus tard, l'insecte parfait ou ténébrion. Il est alors, à l'état de nymphe de couleur jaunâtre. Enfin, la nymphe, devient scarabée, de nuance claire d'abord, puis tournant au brun, et enfin au noir. En cet état, le ténébrion se livre à la reproduction sur place; ou bien il déploie ses ailes et émigre, si le milieu dans lequel il se trouve ne lui paraît pas, par suite de l'encombrement de ses pareils ou pour d'autres causes qu'il est seul à même d'apprécier, constituer un milieu favorable pour l'avenir de sa dynastie.

Culture artificielle. — Ces explications vont nous donner la marche à suivre pour la culture artificielle du ver de farine.

Nous avons vu que cet insecte demande, pour prospérer, un milieu obscur, exempt d'humidité, soumis à la température ordinaire d'un appartement clos, et préférablement à une température de 18 à 25 degrés. Nous avons vu de plus combien il est accommodant au sujet de la nourriture.

Nous allons donc, par des procédés artificiels calqués, autant que possible, sur l'état de nature, installer et sustenter le ver de farine de manière à en obtenir un maximum de rendement.

Certains amateurs adoptent, comme installation, un simple pot de grès vernissé à l'intérieur et recouvert d'une toile métallique.

Cette installation n'est pas la mienne : je trouve ce milieu trop froid et, d'ailleurs, trop exigu pour pouvoir donner des produits abondants. Tout au plus peut-il suffire à l'amateur dont les richesses se bornent à un ou deux couples de petits oiseaux insectivores.

J'ai consacré au logement de mes vers de farine trois malles ou caisses en bois blanc de 80 centimètres de long sur 50 de large et 50 de hauteur. Ces malles sont blindées à l'intérieur avec des feuilles de zinc bien soudées ensemble et formant un rebord de 2 centimètres, saillant et incliné à l'intérieur pour empêcher les larves de s'échapper en grimpant.

Comme aménagement et approvisionnement, chacune de ces trois malles est tapissée, au fond, d'une bonne couche de gros son. Le gros son est préférable à la farine sèche ou au remoulage, qui constituent des poussières fines très propres à asphyxier les larves, lesquelles, comme vous le savez peut-être, respirent par les branchies;

pourtant un peu de farine de seigle, saupoudrée sur le menu des insectes, est accueillie avec faveur; mais il faut en user avec modération. Sur cette litière de gros son, je dispose des coupons de flanelle ou de toile hors de service, imprégnés de farine de seigle humectée avec de l'eau légèrement salée, formant pâte *et desséchée*. Ces loques sont disposées, pliées sur elles-mêmes, de manière à former des espèces de réduits, qui sont fort recherchés des larves et des scarabées; sur ces loques, des bouchons de liège disséminés; les bouchons ayant servi, et imprégnés de vin, de cidre, de bière, d'huile à manger, sont préférables à des bouchons neufs. Puis une nouvelle couche de gros son, et sur ce gros son, d'autres coupons de vieille flanelle, de vieille toile à sacs et d'autres bouchons de liège; et ainsi de suite jusqu'à remplir les deux tiers environ de chaque caisse blindée. Puis, pour couronner l'œuvre, et sur la dernière couche, vous pouvez disposer des chaussures de cuir hors d'usage, dont vous trempez de temps en temps le dedans de la semelle dans l'eau et où les insectes viennent se désaltérer. Mais il est essentiel que ces chaussures soient simplement humectées et non remplies d'eau, car autrement il se produirait dans l'installation une humidité pernicieuse qui aurait pour résultat d'amener la moisissure dans l'approvisionnement et la mortalité chez les habitants.

Lorsque le ver de farine est exposé à l'humidité, il devient noir et ne tarde pas à périr. En cet état il constitue, pour les oiseaux, une nourriture malsaine.

Le menu que je viens d'indiquer est suffisant; mais rien ne s'oppose, si vous désirez gâter vos ténébrions, à ce que vous vous amusiez à varier leur ordinaire en y ajoutant : croûtes de pain, restes de la table de vos oiseaux granivores ou résidus de millet, d'alpiste et de chènevis; rondelles de carottes et de pommes de terre

crues, prunes, poires, raisins, dans la saison chaude. Ces dernières nourritures à principes aqueux demandent à être servies, en petites quantités à la fois, sur le dessus de la masse contenue dans la caisse et non à l'intérieur, pour éviter d'y propager la moisissure et l'humidité.

J'ai connu des industriels de la spécialité, des négociants en vers de farine, qui distribuaient à leurs ténébrions de vieux os à moelle et même des cadavres d'oiseaux, mais je ne vous donnerai pas le conseil de les imiter. Outre qu'il résulte de ce régime, que les insectes adoptent, d'ailleurs, avec empressement, une mauvaise odeur caractéristique dans les récipients servant à l'installation, il arrive ceci, qu'au lieu d'une alimentation hygiénique, vous seriez exposé à récolter pour vos pensionnaires emplumés, des insectes farcis de substances suspectes, de principes morbides puisés dans les petits cadavres, et alors gare à la contagion!

Nous devrons donc nous borner, puisque l'appétit complaisant de la larve du ténébrion se prête à tous les régimes, à sustenter cet insecte de choses non répugnantes, avouables.

L'entretien, au point de vue alimentaire, consiste en quelques poignées de gros son répandues sur la couche supérieure à mesure des besoins. Les vers, dans leur travail de fouisseurs, font répartir ce son sur toutes les couches.

L'installation se complète en produisant l'obscurité, qui est un des besoins naturels du ténébrion. Cette obscurité s'obtient en tenant constamment fermé le couvercle de la caisse.

J'ai dit tout à l'heure que la reproduction du ténébrion a lieu trois fois par an : en mars, en juillet et en octobre; mais ici il faut s'entendre. Ces trois époques coïncident, en effet, avec les principales périodes de la multiplica-

tion; je dois ajouter, toutefois, pour être complet, que la reproduction a lieu, mais à un degré moindre, même dans les intervalles, de manière à donner des naissances, pour ainsi dire, à jet continu.

Vous voyez par là que le ténébrion, s'il n'est pas d'un rendement comparable à celui de la fourmi, constitue, en somme, un appoint qui n'est pas à dédaigner; et qu'il a pour lui l'immense avantage d'être une ressource de toutes les saisons, au lieu d'être, comme l'œuf de fourmi, limité à la saison chaude. Le ver de farine a cet autre avantage de pouvoir être cultivé à domicile et de constituer un aliment toujours sain et non suspect, les résidus du blé, dont il se nourrit presque exclusivement, étant sa meilleure garantie. *Dis-moi ce que tu manges...*

Le ver de farine se récolte en soulevant doucement, et couche par couche, les flanelles et les vieilles toiles superposées dans le récipient, et en triant, suivant l'âge ou la taille des consommateurs auxquels on les destine, des insectes de petite, de moyenne ou de grosse dimension.

Il me reste, pour être complet, à vous indiquer comment vous pourrez vous procurer les premiers sujets de peuplement qui seront, dans le genre de culture qui nous occupe, comme votre première mise de fonds, car pour faire du ver de farine il faut nécessairement du ver de farine; de même que pour faire un civet... de lièvre, il faut un lièvre.

Vous trouverez le ver de farine chez presque tous les marchands d'oiseaux, mais alors chez ces industriels vous le paierez plus cher, parce que la plupart d'entre eux sont des revendeurs et qu'ils ont un bénéfice à prélever.

Vous en trouverez également et à meilleur compte à la halle aux blés, où un employé au moins a la spécialité de la vente en gros du ver de farine. Enfin votre bou-

langer et le meunier de votre localité, s'ils y mettent un peu de complaisance, pourront vous procurer votre affaire. Une pièce au garçon aplanit, en pareil cas, la principale difficulté, car il faut vous dire qu'en cette matière une petite question d'amour-propre peut vous créer des embarras. Certains patrons n'aiment pas avouer qu'ils ont chez eux des ténébrions, pas plus que des cafards ou des grillons, dans la crainte d'être accusés d'avoir un établissement mal tenu ou malpropre. Et cependant, tous en ont, surtout lorsque leurs bâtiments sont de construction ancienne. Il y a donc lieu de s'y prendre adroitement.

Le garçon boulanger fait sa capture à l'aide de sacs pliés en quatre et légèrement imprégnés d'eau un peu salée, et saupoudrés d'un peu de son ou de farine, disposés le soir au-dessus du four et retirés le lendemain matin;

Le garçon meunier, en déposant, dans les recoins obscurs du moulin, de petits morceaux de pâte molle, faite de farine ou de remoulage, qui ne tardent pas à être le rendez-vous de tout ce que le moulin renferme d'insectes : vers de farine ou ténébrions.

Ver de terre. — Un insecte qui est à peu près de toutes les saisons et qu'il est facile de se procurer en abondance, c'est le ver de terre. Les vers de terre ont leur valeur et les oisillons sont loin de les dédaigner. Les meilleurs pour l'objet qui nous occupe sont les vers rouges de petite dimension.

Voici une recette facile pour vous en procurer en quantité et sans grand travail :

Sur un sol bien fumé et maintenu humide par quelques arrosages faits le soir, vous étendez un certain nombre de planches épaisses. Les petits vers rouges, et même les mille-pieds, appoint friand, ne tardent pas à venir, comme à un rendez-vous, s'établir à fleur de sol sous vos planches, où ils restent allongés et comme engourdis par

le bien-être. Votre récolte, dès lors, est facile : vous levez successivement chaque planche et vous n'avez qu'à ramasser les vers un à un et à les déposer au fond d'un pot rempli au tiers de mousse fraîche. Après avoir dégorgé vingt-quatre heures, les vers sont bons à servir.

Des pièces de grosse toile à sacs, pliées en trois ou quatre, pareillement disposées et humectées, vous donneront le même résultat. Vous y récolterez les vers, disséminés dans les replis de la toile.

Ver de viande. — Le ver de viande, larve de mouche ou asticot, est la ressource des faisandiers ou des éleveurs à court d'insectes. Je ne saurais en recommander l'emploi, car l'asticot est sujet à caution. Il ne faut donc y recourir qu'avec beaucoup de discernement. Point d'asticot dont on ne connaît pas la provenance, ou alors gare la septicémie.

Si absolument vous ne pouvez vous passer de la larve de mouche, voici le moyen le moins dangereux de produire cette bestiole.

Supposez une caisse à savon posée debout et débarrassée de son couvercle. Vous convertissez cette caisse en une armoire pourvue de trois tiroirs superposés : les deux supérieurs, à claire-voie au moyen d'un grillage servant de fond, et débordant d'un ou deux centimètres pour laisser le passage libre aux mouches pondeuses. Le tiroir inférieur consiste en une caisse en zinc, de dimensions appropriées, chaque tiroir repose sur deux tasseaux.

Le premier des deux tiroirs supérieurs s'amorce avec des têtes de mouton cuites à l'eau. Ainsi préparées, ces têtes de mouton cuites n'exhalent qu'une odeur insignifiante; néanmoins la cuisson dont elles ont été l'objet n'empêche pas les mouches de s'y sustenter et d'y déposer leurs œufs.

Deux ou trois jours après, vous déposez dans le 2e tiroir d'autres têtes de mouton cuites et entièrement fraîches

Les choses ainsi disposées, les larves issues des débris du tiroir supérieur tombent successivement dans le 2e tiroir, où elles se sustentent de viandes non encore faisandées, puis finalement vont échouer dans le tiroir de zinc, rempli préalablement de gros son, où elles s'épurent, deviennent blanches comme du riz, et même, si on les y laisse trop longtemps, finissent par se métamorphoser en chrysalides.

Vous trouverez à l'établissement d'aviculture d'Autun, qui l'a mise dans le commerce, une *asticotière* en forme de commode à tiroirs, qui me paraît bien conçue et peut être très utile aux éleveurs qui ne répugnent pas à l'emploi de l'asticot.

Veuillez tenir bonne note de ceci, néanmoins, que ce que je viens de vous dire à propos de l'asticot, je vous le donne à titre de simple renseignement, mais sans la moindre recommandation. Je n'entends pas endosser la plus petite responsabilité à l'endroit d'une bestiole assez mal famée.

Je me souviens que, vers le commencement de l'été de 1894, je m'avisai, par suite de la difficulté de me procurer des œufs de fourmis, de distribuer à mes élèves Colins, Francolins et Perdrix de Chine, des larves de mouches provenant de têtes de mouton achetées à la boucherie, lesdites larves bien épurées. Le premier jour, les oisillons les mangèrent avec avidité; le second jour, avec hésitation; à partir du troisième jour, ils ne voulurent plus y toucher. Y avait-il, pour motiver cette répugnance, un avertissement secret de l'instinct? L'élevage suivit son cours ordinaire; les sujets étaient beaux en apparence, lorsque, au commencement de septembre, j'eus le regret de ramasser dans ma volière le petit cadavre d'un jeune francolin. L'autopsie me fit voir qu'il avait succombé à la diphtérie intestinale. Peu à peu tout le monde y

passa, colins, francolins, frappés du même mal. Les perdreaux de Chine seuls résistèrent. Peut-être cette espèce est-elle réfractaire à ce genre de maladie ; peut-être, lors des distributions d'asticots, ces perdreaux s'étaient-ils abstenus.

Toujours est-il qu'il m'est resté de cet accident regrettable l'impression qu'il avait été occasionné par les larves suspectes, et qu'à dater de ce moment je les ai rayées de la carte du menu de mes pensionnaires.

Sauterelles. Grillons. Insectes divers. — Un insecte, auquel les oisillons donnent la préférence, et qui m'est chaque année d'un grand secours, c'est la sauterelle.

La sauterelle se montre un peu tard, il est vrai, et on ne la trouve guère chez nous en abondance que vers le milieu de juin. A partir de cette époque, on peut la capturer jusque vers le 15 octobre.

La sauterelle est un insecte très prisé des jeunes élèves, et la plupart la préfèrent même à la larve de fourmi. Seulement la capture en est difficile à réaliser sur une grande échelle, parce que chacun des insectes sauteurs doit être pris à la main, un seul à la fois.

Voici comment se prend la sauterelle : à la main et en fauchant, exactement suivant la méthode employée pour attraper les mouches. Vous attendez que l'insecte soit branché sur une tige d'herbe qui le mette à portée ; s'il ne l'est pas, vous le forcez à se percher, et alors, v'lan ! fauchez de la main et vivement.

Dès que vous le tenez, vous lui écrasez la tête entre le pouce et l'index et le faites glisser dans une boîte à insectes à l'usage des naturalistes, d'où votre capture ne peut s'échapper ; car, malgré le traitement infligé, elle tressaute encore longtemps, assez longtemps pour vous permettre de la distribuer vivante, ce qui est l'essentiel.

Vos premières chasses seront peut-être peu fructueuses, mais on ne tarde pas à se faire la main, et bientôt il ne vous faudra pas plus de quinze à vingt minutes pour capturer votre cent de sauterelles.

De jeunes enfants, moyennant un léger salaire, pourront se charger de vous approvisionner, mais la plupart du temps vous préférerez opérer vous-même, parce que cette chasse, quoiqu'elle ne soit pas considérée jusqu'ici comme un sport, finira par vous captiver et même par vous passionner. Dès lors vous aurez une distraction de plus à ajouter à vos autres distractions champêtres.

Vous trouverez vos premières sauterelles dans les prairies basses, le long des rivières, ou dans les regains de luzerne. Les jours de pluie, ou le matin et le soir, par la rosée, elles sont alourdies au point qu'elles n'offrent aucune résistance et se laissent pour ainsi dire cueillir aux tiges des graminées.

Plus tard, à l'époque de la fauchaison des blés, vous rencontrerez en abondance la grande sauterelle verte, improprement désignée par quelques-uns sous le nom de cigale, que la faux du moissonneur chasse de son couvert jusqu'alors inviolable.

A votre retour, il vous sera donné d'apprécier le cas que vos élèves font de la sauterelle. C'est avec une sorte de frénésie qu'ils tombent sur cette proie encore vivante ; ils la dépècent et se l'arrachent à grands cris, jusqu'à complet épuisement de la provision.

Vous constatez alors par vous-même de quel secours est l'élevage en liberté pour le prompt développement des perdreaux, car alors les élèves, qui vous rendraient des points sur la chasse aux sauterelles, s'en donnent à satiété.

En attendant la sauterelle, qui n'apparaît qu'un peu tard en saison, nous avons sous la main la ressource

des grillons et des blattes de boulanger, dont les jeunes élèves se montrent très avides, surtout des grillons.

Moyennant une légère rétribution mensuelle, le garçon de votre boulanger vous remettra tous les matins, en même temps que votre approvisionnement, la nourriture de vos petits pensionnaires. Seulement, si vous voulez qu'il vous comprenne du premier coup, il ne faudra pas lui parler de grillons ni de blattes. Pour lui, le grillon s'appelle *cri-cri*, la blatte a nom *cafard*.

Dès que vous lui aurez dit que vous désirez des *cri-cris* et des *cafards*, il vous comprendra sans autre explication.

On se sert, pour capturer cri-cris et cafards, d'une boîte en fer-blanc, cylindrique, munie d'une poignée; profonde de 20 centimètres environ et d'un diamètre de 10 à 12 centimètres. Cette boîte est munie de deux couvercles, le premier en forme d'entonnoir; et c'est par celui-ci qu'on entonne les insectes en les raflant à la main par masses, sur les murs ou sur les tables. Une fois dans la boîte, ils ne peuvent plus s'échapper que difficilement. Dans tous les cas, le second couvercle, qui est à poignée et qui ferme hermétiquement, est adapté au système, la chasse terminée, comme couvercle de sûreté.

Cette chasse se fait dans les fournils et la nuit, les insectes ne sortant de leurs repaires que dans l'obscurité; mais ce n'est pas un obstacle pour les mitrons, appelés par leur travail à faire de la nuit le jour et *vice versâ*. Le chasseur intervient brusquement avec une lumière et rafle les insectes nocturnes, comme il vient d'être dit; il doit se hâter, car son entrée est, sur toute la ligne, le signal d'une retraite précipitée. Les nuits d'orage sont celles où se font les meilleures captures.

Le grillon et la blatte se capturent encore dans des

bocaux de verre amorcés avec de la salade et revêtus d'une chemise pour faciliter l'ascension des bestioles, lesquelles, une fois descendues dans le récipient, ne peuvent plus s'échapper, les parois lisses rendant toute fuite impossible.

Nous venons de passer en revue les divers éléments de la nourriture des jeunes oiseaux de volière, au moins les éléments les plus usuels et les plus connus.

Il va de soi que cette nomenclature est susceptible de s'enrichir de plusieurs autres plats du jour, suivant les ressources de la localité que vous habitez : vers à soie, crevettes d'eau douce; petites crevettes de mer; vers de bois bien connus des pêcheurs à la ligne, chrysalides, phalènes, cloportes, punaises des jardins, chenilles vertes du chou et autres à peau lisse. Aussi l'éleveur avisé ne sort jamais sans avoir en poche une petite boîte de naturaliste dans laquelle il emmagasine tout ce que le hasard des courses ou des promenades lui procure d'intéressant pour ses pensionnaires.

J'en passe certainement, car il y en a d'autres, suivant les ressources locales.

Vous capturerez des perce-oreilles dans un piège consistant en une pièce de toile d'emballage roulée sur elle-même et disposée, à hauteur de 1 mètre 50 centimètres dans une enfourchure de branches de lilas, de boules de neige, de syringas et autres arbustes formant massif. Tous les matins en dépliant cette toile vous faites une récolte plus ou moins fructueuse.

Du commencement de juin aux premiers jours de juillet, vous pouvez faire la chasse aux petits hannetons des blés, qui voltigent le soir autour des pruniers, des noyers et autres arbres de plein vent de votre jardin. Ces insectes, une excellente bouchée pour jeunes Tragopans et jeunes faisans, circulent depuis le coucher du

soleil jusqu'à la tombée de la nuit. Cette chasse se fait à l'aide d'une épuisette à petites mailles et constitue un sport d'après dîner très amusant, en même temps que très hygiénique. Quelques gros hannetons, dans la saison, pourront êtres utilisés dans les volières de reproducteurs ou de faisans adultes, mais à la condition de n'en pas abuser, cette nourriture étant échauffante, et d'en mitiger l'inconvénient par une abondante distribution de verdure. La prudence, d'ailleurs, commande de ne donner de ces insectes que vivants ou frais tués, sans attendre qu'ils soient faisandés.

J'ai parcouru à peu près toute la gamme des insectes utiles les plus connus; utiles, s'entend, à notre point de vue, qui est celui de l'alimentation des oisillons de volière.

La question des subsistances, outre les insectes, dont on ne peut se procurer fort souvent que des quantités insuffisantes, comporte, comme plat de résistance, un mélange varié de substances tout à la fois savoureuses et hygiéniques, accepté volontiers par les jeunes oiseaux et désigné sous le nom de *pâtée*.

En pareille matière, chaque éleveur a sa formule.

Voulez-vous me permettre de vous donner la mienne?

Voici comment je rédige ma pâtée :

Mie de pain rassis émiettée menu; œufs durs hachés fin, avec la coquille pulvérisée; chènevis, blé, maïs broyés au moulin à café; cerfeuil haché ou herbe à mille feuilles; chicorée sauvage en forte proportion, coupée aux ciseaux en filaments aussi ténus que ceux du tabac à fumer. Faites le mélange et servez à discrétion.

Quelques amateurs remplacent la chicorée par de la laitue; vous pouvez en donner si bon vous semble, mais, à la première apparence de diarrhée, supprimez la laitue sans hésiter.

J'ai assisté, dans une visite à la faisanderie du feu duc

d'Aumale, à Apremont, à la confection de la pâtée destinée aux jeunes perdreaux et faisandeaux d'élève.

Voici en quoi consiste cette pâtée, dont la formule est assez compliquée, et se modifie suivant l'état de la température :

La pâtée se confectionne dans un laboratoire bien aéré et tenu dans un état irréprochable de propreté. Cette pièce communique avec une sorte de buanderie et est pourvue de l'outillage nécessaire : table de boucherie, hachoir mécanique à plusieurs lames, passoires, instruments à triturer la viande. C'est dans la buanderie que s'opère la cuisson des divers éléments destinés au menu des faisandeaux.

La pâtée, confectionnée sur une échelle suffisante pour subvenir à l'appétit de plusieurs milliers d'élèves, est un mélange savant, composé d'éléments variés, et comporte à peu près tout ce que l'oisillon le plus gourmet peut rêver de plus raffiné.

Jugez-en :

1° Flan composé d'œufs battus dans du lait qu'on fait bouillir, en remuant le mélange avec une spatule, jusqu'à ce que le tout ait pris assez de consistance, puis qu'on verse dans de petits sacs de toile et qu'on pressure pour en exprimer la partie aqueuse. Ce flan, une fois refroidi et devenu consistant, se coupe en tranches plus ou moins minces, qui sont pressées avec la paume de la main sur des clives ou tamis de divers modèles, d'où elles sortent à l'état de petites bouchées oblongues figurant un asticot, et proportionnées, suivant le numéro du tamis, à l'âge des élèves;

2° Riz cuit à l'eau dans des sacs, d'où on le retire froid et à l'état de corps consistant, comme le flan, qu'on coupe en tranches comme ce dernier, puis qu'on passe au tamis comme il vient d'être dit;

3° Œufs durs et mie de pain, les jaunes d'œufs sont mélangés d'abord avec de la mie de pain émiettée, au moyen d'une manipulation bien faite; puis les blancs, mis de côté, sont passés au tamis et mélangés au tout;

4° Viande hachée à l'aide d'un appareil spécial, d'où elle sort à l'état de la chair à saucisses, puis tamisée comme on vient de le voir pour le flan. Cette partie de la nourriture se compose de cœur cru, à peine échaudé, et de panse de bœuf bien nettoyée et cuite à l'eau, le tout très frais et préparé si proprement que volontiers on en mangerait, tant cela sent bon. Telle était, du moins, l'opinion d'un magnifique retriever, qui assistait en ma présence à l'opération, et qui, de temps à autre, tendait la... patte pour obtenir par-ci par-là quelque cartilage éliminé;

5° Chicorée sauvage hachée menu, au hachoir, sur l'une des tables;

6° Herbe à mille feuilles, dont le faisandier fait le plus grand cas, et qu'il fait cultiver. A défaut d'herbe à mille feuilles, feuilles de plantain; mais la feuille de plantain hachée a l'inconvénient de se réduire considérablement, tandis que l'herbe à mille feuilles conserve mieux son volume et sa consistance;

7° Ail haché finement et mis à part, pour être employé au premier repas du matin seulement. L'ail se sert mélangé intimement à la partie herbacée, dans la proportion d'un sixième;

8° Comme dessert, œufs de fourmis, en petite quantité.

Voilà pour le menu, menu compliqué, aussi savant dans son genre que celui d'un dîner du Grand-Hôtel.

Ces divers éléments du repas des élèves sont mélangés dans des proportions variables suivant l'état de la température. Pas de chicorée par les temps humides, ni pour

le premier repas du matin ; en temps de pluie, poudre de gentiane mélangée à la pâtée ; en cas d'humidité persistante et de toux chez les élèves, poivre de Cayenne en poudre mélangé à la gentiane, mais en très faible proportion. Par les temps de chaleur sèche, pas de riz, peu de viande, beaucoup de nourriture herbacée.

Les rations sont servies sur des planchettes à rebords, sur le devant de la boîte où est enfermée l'éleveuse et hors de sa portée. De cette façon, et suivant les restes, le faisandier est mis au courant du plus ou moins d'appétit de ses pensionnaires et il se comporte en conséquence. En cas d'inappétence, il a recours à la poudre de gentiane mélangée à la pâtée, trois ou quatre jours durant, quelquefois même à la mise à la diète.

Les faisandeaux reçoivent, par jour, cinq repas de pâtée : premier repas le matin, à huit heures ; deuxième repas, à neuf heures et demie ; troisième, à midi ; les deux autres, à intervalles, dans la soirée. De plus, trois distributions d'œufs de fourmis, donnés avec parcimonie et seulement à titre de dessert.

La formule en usage dans une autre faisanderie, celle de Laversine, est la suivante :

Pâtée de viande hachée, riz cuit à l'eau, œufs durs hachés menu, verdures diverses, oignons crus ; de l'ail de temps en temps, mais avec modération. Les jours de pluie ou de froid, on supprime la verdure et on la remplace par quelques prises de poivre de Cayenne.

Les diverses substances employées, réduites, par le hachoir et par des clives ou tamis de divers modèles, en bouchées proportionnées à l'âge des petits consommateurs, sont roulées dans de la farine d'orge et de maïs mélangées par moitié, afin de les empêcher de s'agglomérer, et de pouvoir les semer sur le devant des boîtes éleveuses, comme du grain.

A la faisanderie de Chamant, voici comment j'ai vu procéder :

Dans un récipient en zinc, de forme cubique, de la capacité d'une vingtaine de litres environ, l'un des faisandiers répand environ cinq litres de farine d'orge bien tamisée et autant de farine de maïs, puis un litre environ de chènevis écrasé. Le tout est intimement mélangé à la main.

Dans ce mélange on verse successivement, et on brasse à mesure, jusqu'à consistance de petites boulettes non adhérentes entre elles :

1° Riz cuit à l'eau, préalablement pressuré dans les deux mains, poignée par poignée;

2° Œufs durs hachés à la machine;

3° Salade pareillement hachée;

4° Viande provenant de déchets de boucherie, cuite au dehors dans une grande marmite et hachée également à la machine. Cette viande, que j'ai examinée, est une viande desséchée composée en majeure partie de gras-double.

Ces divers éléments mis en miettes, puis brassés dans le mélange farineux qui les empêche de s'agglomérer, se résument en une provision de petites bouchées de composition variée, dont les élèves se montrent particulièrement friands, ainsi que j'ai pu m'en convaincre en assistant à la distribution.

Cette distribution se fait sous forme de semis sur le devant de chaque cabane. La distribution était à peine terminée et nous n'avions pas le dos tourné, que les petits élèves, qui s'étaient enfuis à notre approche, se trouvaient, à l'appel de leur poule, agglomérés comme par enchantement sur l'emplacement où avait été répandue la nourriture.

Rien de curieux comme cette série de petits trou-

peaux rassemblés en tas, en face de leurs petites habitations.

Je viens de vider mon sac en ce qui concerne la nomenclature des insectes et des pâtées. Cela ne m'a pas fait perdre de vue la question des grains, qui joue un si grand rôle dans l'alimentation des oiseaux, soit que ces grains soient servis en nature, soit qu'ils soient moulus et mélangés aux pâtées.

Ici, pour faire face aux besoins de la poulerie des couveuses et de mon petit élevage d'amateur, j'ai pris à cet égard quelques menues dispositions que je n'ai pas l'outrecuidance de vous proposer comme modèle, mais qui pourront peut-être vous servir de point de départ ou de comparaison, ou même vous ouvrir des aperçus inédits sur une branche importante des choses de l'alimentation.

J'ai installé dans une pièce inoccupée de mon habitation, une sorte de magasin aux vivres. Dans ce local sont disposées le long des murs, sur chantiers, comme tonneaux dans une cave, des caisses à savon au nombre de neuf, et contenant, chacune des cinq premières : du maïs, du blé, du sarrasin, du chènevis et du millet. La sixième est vide et sa destination est de servir au bon entretien de ces divers grains. On y transvase au besoin le maïs, puis la caisse au maïs reçoit le blé; celle du blé reçoit le sarrasin, et ainsi de suite, et vice versa, manutention qui se fait, dans la saison d'été, au moins une fois tous les huit jours, pour éviter l'échauffement des grains.

Prenons bonne note, en passant, que toutes et quantes fois un lot de grain sentira l'échauffé, ou le moisi, il ne faudra pas hésiter à sacrifier ce grain sur-le-champ; à l'enfouir ou à le jeter au dépôt d'immondices. Ce faisant, vous aurez fait une excellente opération.

L'économie qui consisterait à vouloir utiliser quand

même ce grain défectueux, serait déplorablement désastreuse.

Grain échauffé, eau corrompue, je ne sache pas de meilleurs agents de propagation de la septicémie ou infection du sang.

Les trois dernières des caisses dont je viens de parler, abritent mes vers de farine.

Chacune des caisses à grains reçoit 50 kilogs de marchandise et pourrait en recevoir le double au besoin, mais un peu d'espace vide est utile pour l'aération.

Les chantiers, destinés à préserver le fond des caisses du contact du sol et de l'humidité, sont de dimensions suffisantes pour permettre le passage à un chat, chargé de la police de céans ; car vous n'êtes pas sans vous douter qu'une pareille agglomération de provisions a pour premier résultat d'attirer dans le local tout ce que les alentours recèlent de souris disponibles, et je puis vous répondre que la fonction du minet, gardien de toutes ces richesses, est loin d'être une sinécure.

Dans le principe, j'avais pensé pouvoir me tirer d'affaire au moyen de souricières ; mais les rongeurs, à même de vivre sans risques dans l'abondance, dédaignaient les amorces des pièges et je n'en capturais que des quantités tout à fait insignifiantes.

J'avais bien la disposition de deux chats blancs : ma bonne chatte Tontaine et son garnement de fils Tonton ; mais quelle assistance pouvais-je attendre de deux minets élevés, dès l'enfance, dans le respect des bestioles de la maison : petites colombes, perruches ondulées, diamants, bengalis, et qui n'auraient pas fait de mal à une mouche? Les souris qu'on leur abandonnait vivantes, pour les entraîner, ils se contentaient de jouer avec elles, sans leur faire de mal, puis ils les laissaient échapper.

Inutile d'essayer de les allumer et de réveiller en eux

les instincts meurtriers de la gent féline. Toute tentative dans ce sens échoua piteusement.

« Tant de nos premiers ans l'habitude a de force. »

La seule capture que se permit l'un de mes chats, le susnommé Tonton, fut celle d'un poisson rouge, certain matin que les eaux de l'aquarium étaient basses. Je surpris ce poisson étendu sur la deuxième marche de l'escalier du grenier, dans une attitude pâmée, provenant sans doute de son défaut d'habitude de se trouver dans un pareil milieu. Sur la première marche, assis sur son derrière, les poings sur la hanche, mons Tonton le considérait avec intérêt, attendant le réveil de son ami poisson pour entamer une partie.

De ce chef, le minet fut gratifié d'une tape, qu'il encaissa en grognant, sans doute contre la tyrannie des maîtres, ces embêteurs du pauvre monde, ces empêcheurs de s'amuser en rond.

Quant au poisson, qui n'avait pas une égratignure et qui avait été amené en ce lieu avec toutes sortes d'égards, il fut réintégré dans son aquarium où, grâce à une douche copieuse et bienfaisante, il ne tarda pas à reprendre sa vivacité.

Et ainsi les choses furent remises au point.

Cependant les souris faisaient rage dans mon magasin. Elles y pullulaient d'une façon indécente.

Vous n'êtes pas sans avoir remarqué la répugnance qu'apportent les oiseaux à consommer des substances imprégnées de l'odeur caractéristique de ces rongeurs.

Je ne pouvais ouvrir une de mes caisses sans constater, à la superficie, des traces accusatrices : grains rongés et réduits en sciure, souillures *suî generis*.

C'était le pillage !

Un jour, en vérifiant la situation de mes vers de farine,

je découvris avec stupeur, dans le pli d'une pièce de flanelle... un nid de souris.

C'était l'anarchie !

Dans cette occurrence désespérée, le hasard voulut bien venir à mon secours.

Dans mon voisinage demeurait une vieille campagnarde, acariâtre, avare, dure à elle-même et à son entourage. Son entourage se composait, en tout, d'un chat qu'elle battait comme plâtre lorsqu'il se risquait à demander à manger et auquel elle ne dispensait aucune autre nourriture, sous prétexte qu'il n'en avait que plus de cœur à faire la chasse aux souris, seul moyen d'apaiser sa faim.

Il arriva que cette mégère, dans un accès de colère condamnable, saisissant son chat par la peau de l'échine, poussa l'oubli des convenances jusqu'à flanquer ledit chat par la fenêtre, située au premier étage.

Ainsi lancé dans le vide, le minet en profita pour retomber sur ses quatre pattes, comme c'est la coutume chez cette espèce. Arrivé à terre, et par grande vitesse, il resta un instant arc-bouté, tremblant, comme étourdi ; mais il se remit bien vite et prit ses jambes à son cou, sans demander son reste. Parvenu devant ma demeure, il franchit la grille du jardin qui donne sur la rue, avec l'agilité d'un minet en état de frousse, puis il se rendit à la cuisine et, avant qu'on ait eu le temps de l'inviter, il tomba sur le reste du repas des chiens, une soupe à la viande de cheval et aux carottes dont il fit ses choux gras et dont il ne laissa pas miette.

Après quoi il ne voulut plus s'en aller.

Positivement, il nous avait adoptés.

Cette manifestation décida de son avenir, et je lui conférai, séance tenante, l'emploi vacant de gardien de mes provisions, qu'il occupe encore à l'heure qu'il est.

Heureux minet, il avait trouvé une position sociale. Enfin! Mais ses commencements avaient été durs.

— Mais, me direz-vous, vous êtes peut-être allé trop vite en besogne. Ce chat ne vous appartenait pas. Votre premier devoir était de le reconduire chez sa propriétaire.

Je vous avouerai que ce scrupule me vint tout d'abord; mais je crus devoir passer outre, et sans le moindre remords de conscience, à la suite du raisonnement que voici:

Je ne me payai pas de cette raison que cet animal m'était tombé du ciel, ce qui était à moitié vrai, pourtant.

Je n'eus pas besoin d'invoquer non plus une théorie qui, plus tard... mais nous n'en sommes pas encore à l'âge de l'émancipation des bêtes, à l'époque où se feront jour les revendications du chien relativement à son droit de choisir lui-même son maître; où surgira la question du chat libre dans l'état libre.

La solution de ces problèmes sociaux viendra à son heure, et, espérons-le, sans révolution violente.

Mais, sans aller si loin, je n'eus tout simplement qu'à m'appuyer sur un usage bien établi, constant, et aussi, si je ne me trompe, sur une jurisprudence courante.

Il est reconnu et hors de discussion que tout individu qui dépose ou qui jette dans la rue ou sur la voie publique des objets qui ont cessé de lui plaire : vieux chapeaux, bottines vénérables, chaussettes percées, etc., etc., est censé avoir renoncé, *ipso facto,* à tout droit de propriété sur ces objets; que, dès lors, lesdites frusques deviennent *res nullius* et appartiennent au premier occupant. L'industrie des chiffonniers n'a pas d'autre base.

Dans cet ordre d'idées, la question qui se pose ici est celle de savoir si, dans l'état actuel de notre civilisation, un chat doit être, oui ou non, considéré comme une

propriété de son maître, au même titre qu'un chapeau, des bottines ou une paires de chaussettes.

Poser la question, n'est-ce pas la résoudre?

Les choses de la correction ainsi réglées, le minet de ma voisine, lequel, après vérification, se trouva être une chatte, fut installé dans ses fonctions de gardien de mes approvisionnements.

Comme prix de ses services, il lui fut alloué, à titre d'appointements, deux repas par jour, indépendamment des extras résultant du produit de sa chasse.

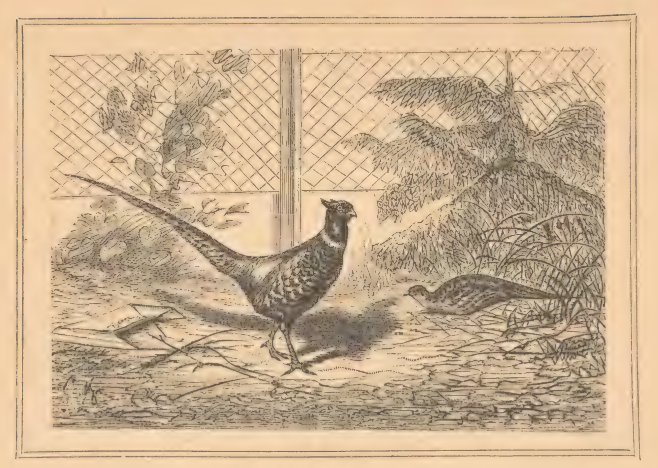
Dans une boîte à élevage ouverte sur le devant, percée de trous et tapissée d'une poignée de foin en guise de rond de cuir, il installa *ses bureaux*.

Au moyen de ces trous, tout en se livrant à la sieste et à la méditation, mon préposé avait toute facilité de voir sans être vu et de se tenir prêt à survenir à l'improviste, au moindre bruit suspect.

Une caisse en zinc, à bords peu élevés, remplie de cendre de temps en temps renouvelée, pour les besoins intimes, compléta son ameublement.

En un mot, il fut entouré de tous les raffinements d'un confortable auquel il n'avait pas été habitué.

Mais si la minette se trouva bien de sa nouvelle situation, je n'eus, de mon côté, qu'à me louer de ses services, et je me plais à lui rendre cette justice que, depuis son arrivée ici, l'ordre règne dans mon magasin aux vivres.



Faisan de Mongolie.

CHAPITRE V

Éclosions. Premier âge.

Mère artificielle. Installations. Nourriture. Émancipation. Protection. Piquage.

Deux ou trois jours environ avant l'éclosion, on commence à percevoir dans l'œuf, lorsqu'on l'applique contre l'oreille, un petit bruissement. Ce bruit ressemble à celui d'une feuille sèche qu'on froisserait doucement. Il est produit par les efforts de l'embryon pour percer la membrane appelée *chorion*, qui tapisse l'intérieur de la coquille et qui est comme la première cloison de son appartement.

Lorsqu'il est parvenu à percer cette membrane et à communiquer ainsi avec la chambre à air qui se trouve au gros bout de l'œuf, le poussin s'empresse d'absorber quelques bouffées de cet air et se trouve réconforté d'autant, au point d'avoir déjà la force de crier. C'est alors que

vous l'entendez *chanter* (c'est le terme consacré) dans sa coquille.

A ces petits cris sortant de l'œuf, la couveuse répond de son mieux, rassurant le poussin, l'encourageant dans son travail, gloussant ses gloussements les plus maternels, retournant l'œuf d'où s'échappe un cri d'appel, de manière à favoriser le bêchage, c'est-à-dire de manière que le bec du petit soit amené à la partie supérieure.

Bientôt, c'est-à-dire quarante-huit heures environ après les premiers cris poussés par l'embryon, le jeune sujet va se mettre à percer la coquille. Il va frapper la paroi avec la pointe de son bec, munie à cet effet d'une sorte de bouton corné suffisamment dur.

La paroi s'étoile, un trou est pratiqué; le petit poussin respire à pleins poumons l'air extérieur. Fortifié d'autant, il redouble d'efforts dans tous les sens pour briser sa prison.

A ce moment, l'enveloppe coquillière, rendue friable par l'évaporation des fluides qui entraient dans sa composition, — résultat des 39 à 40 degrés de chaleur auxquels elle vient d'être soumise pendant la période de l'incubation, — l'enveloppe coquillière, dis-je, va céder et se fendre circulairement suivant une ligne brisée qui commence et vient aboutir au trou pratiqué par le bec du poussin.

Encore quelques instants, chers amateurs, et, douce récompense de vos soins, il vous sera donné de contempler votre petite famille.

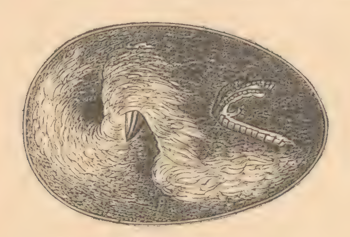
Écoutez! — Entendez-vous ces bruissements de coquilles, — ces piaulements de délivrance des petits; — ces gloussements de la couveuse? Tout va bien.

Ça bêche! (c'est le terme consacré).

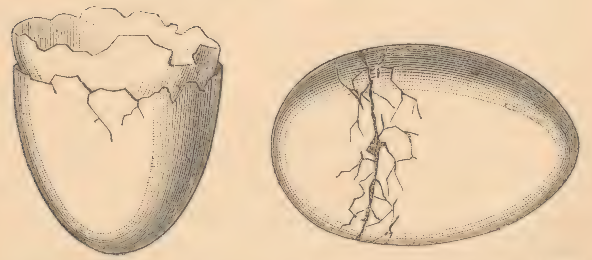
Lorsque a lieu l'éclosion, il est d'usage de retirer au fur et à mesure et avec précaution les nouveau-nés encore

en moiteur et de les installer dans une sécheuse garnie d'ouate et convenablement chauffée, pour qu'ils se ressuient sans crainte d'être écrasés par le retournement des œufs auquels se livre la poule dans son travail d'accoucheuse.

L'éleveuse artificielle, convenablement agencée avec de



Embryon à la veille de l'èclosion.



Coquille bêchée par le poussin, puis séparée en deux par l'éclosion.

la ouate en forme de nid d'oiseau et chauffée suivant la formule, peut remplacer parfaitement la sécheuse, à la condition d'y enfermer les petits, à mesure qu'on les introduit par l'ouverture de cet appareil.

Dès qu'ils sont bien ressuyés, les nouveau-nés peuvent être rendus à leur mère. Ils doivent rester sans nourriture de vingt-quatre à trente-six heures, et même jusqu'à qua-

rante-huit heures; ils sont suffisamment sustentés durant cette période par une portion du jaune de l'œuf dont ils sont sortis, et qu'ils n'ont pas fini de résorber. Ils n'ont besoin, durant ce temps, que de chaleur. Tout refroidissement doit être évité avec soin, comme étant susceptible de contrarier cette résorption et d'entraîner un temps d'arrêt dans la complète digestion de ce jaune, ou vitellus; ceci est très essentiel, tellement essentiel, que la perdrix des champs, au moment psychologique de l'éclosion, se laisserait tuer sur son nid plutôt que de chercher à fuir. Elle sait très bien que, pour ses petits en moiteur, tout refroidissement serait un arrêt de mort.

Aussitôt après les naissances, pendant que les jeunes élèves se ressuient dans leur sécheuse, la couveuse prend son repas et une récréation dont elle a grand besoin, car tant que durent les éclosions, quelquefois vingt-quatre heures et même plus, il est bon de ne pas la lever; si cependant elle en manifestait le désir, il faudrait, en la levant, couvrir ses œufs avec un chiffon de laine pour éviter toute déperdition de chaleur.

Je sais des amateurs qui s'affranchissent du souci de lever quotidiennement leur couveuse, s'en rapportant au savoir-faire de celle-ci pour se gouverner elle-même. Ainsi, ils installent au couvoir leur auxiliaire, mettent à sa portée de la nourriture, un petit vase rempli d'eau et un tas de poussière pour le bain. Les provisions sont renouvelées au fur et à mesure, et la couveuse, restée, libre de sortir du nid et d'y rentrer quand bon lui semble, est abandonnée à son instinct.

L'incubation ainsi menée dispense de bien des soins, et peut, avec certains sujets, donner de bons résultats, témoin cette poule de ferme qui disparaît un beau matin de la basse-cour et qu'on voit tout à coup sortir de la grange, trois semaines après, suivie d'une douzaine de poussins

tous plus drus les uns que les autres, provenant d'œufs *dérobés* qu'elle a couvés avec mystère. Mais tout éleveur avisé devra, suivant moi, rejeter cette méthode comme ne présentant pas une garantie suffisante.

Ainsi, la vermine vient-elle à envahir le nid, vous n'êtes prévenu que le jour où vous trouvez votre couveuse morte sur les œufs. Ces derniers sont-ils tachés enduits d'albumine par suite de casse, visités par les rats, voilà la couvée compromise sans que vous soyez averti. Enfin, il peut arriver qu'une bouffée d'air libre, un chant de coq, ou de pondeuse sortant du nid, mille et une de ces choses qui parlent au cœur de la poule, lui donnent des distractions et lui fassent négliger ses devoirs.

Une couvée d'œufs précieux ne doit pas être subordonnée à toutes ces chances, et le plus sûr est de gouverner ses couveuses soi-même, en les levant à des heures fixes, et en n'oubliant pas de fermer la trappe de leur boîte à couver dès qu'elles seront rentrées au nid.

En temps ordinaire, et les conditions favorables étant observées, à savoir : mise en incubation d'œufs bien frais, traitement régulier de la couveuse, nombre d'œufs proportionné à la quantité qu'elle peut embrasser, observance de la durée spécifique de l'incubation particulière aux œufs d'espèces différentes, etc., — toutes les éclosions ont lieu en même temps.

Vous voilà dès lors à la tête d'une famille en miniature, famille composée, dans les cas de couvées panachées, de poussins variés, dont chacun porte une livrée spéciale, suivant les espèces, et pousse son cri particulier auquel la poule répond de sa voix la plus douce, traitant indistinctement les uns et les autres sans préférence, et leur partageant ses soins maternels, sans s'occuper des différences de races.

Vous pouvez à ce moment, si deux couvées éclosent à

la fois, insinuer tous les petits à la même éleveuse; vous le pouvez même à un ou deux jours d'intervalle; mais, dans ce dernier cas, il faudra vous y prendre le soir, les petits étant couchés. Les nouveaux venus passeront la nuit avec ceux que la poule avait déjà, et le lendemain au matin l'assimilation sera faite, tous courront pêle-mêle après la provende.

Il faut avoir soin cependant de ne pas donner de faisandeaux à une poule qui n'aurait couvé que des perdreaux, ou réciproquement, car alors elle tuerait les nouveaux venus, dont elle ne reconnaîtrait pas le cri.

Quant à la façon dont votre poule prendra ce surcroît de famille, soyez sans inquiétude : elle n'a même pas l'air de s'en apercevoir. La pauvre bête ne sait pas compter.

Lorsque les petits poussins sont bien séchés, l'unique soin à donner consiste à les rapporter un à un sur le devant du nid, la poule replacée; et ils vont d'eux-mêmes sous leur mère, qui les y aide en étalant ses ailes et en les ramenant sous elle avec son bec. — De cette façon, aucun ne court le risque d'être écrasé.

Mère artificielle. — Le moment est venu de faire entrer en ligne un engin dont on ne saurait dire trop de bien et qui m'a rendu les plus grands services dans l'éducation des infiniment petits poussins du Colin, de la perdrix de Chine, de l'éperonnier; d'un engin indispensable à des oisillons éclos sous un incubateur et dont aucune poule ne consentirait à se charger; je veux parler de l'*éleveuse ou mère artificielle.*

Je vais vous décrire, en quelques mots, en quoi consiste l'agencement de l'éleveuse; puis je vous indiquerai la manière de la chauffer, de la régler, d'en maintenir la chaleur au degré convenable. Enfin, nous verrons de quelle manière les jeunes poussins adoptent cette mère

d'un nouveau genre, comment ils se comportent dans leurs rapports avec elle, etc., etc. Tout cela est très simple et ne demande aucune application d'attention extraordinaire, je m'empresse de vous rassurer à cet égard.

L'éleveuse que j'ai entre les mains est l'éleveuse Lagrange. — Pourquoi l'éleveuse Lagrange plutôt qu'une autre éleveuse? — Tout simplement parce que m'étant rendu compte du fonctionnement de cet appareil, j'ai trouvé qu'il correspond, de point en point, avec le système d'engins que je recommande pour l'éducation des oiseaux de basse-cour, de chasse et de volière, durant le premier âge.

Ainsi, chez Lagrange comme dans mon système, l'éleveuse est un appareil composé de deux pièces distinctes, indépendantes l'une de l'autre, et susceptibles de communiquer à volonté.

La première de ces pièces a la forme extérieure d'une boîte cubique. Le couvercle de cette boîte est doublé d'un bassin en zinc revêtu, à sa partie inférieure, d'une pièce d'étoffe. Il est muni extérieurement d'un caléfacteur, contenant la lampe chargée d'entretenir la chaleur nécessaire; et percé de deux goulots destinés à permettre, l'un le remplissage, l'autre la vidange du bassin; suivant les besoins. Ce couvercle repose sur quatre cales fixes disposées au fond et aux quatre coins de la boîte cubique, de telle sorte qu'il reste dans cette boîte un espace libre, une sorte de chambre dont le bassin rempli d'eau chaude forme le plafond : cette chambre est la chambre à coucher des élèves et l'endroit où ils se réfugient pour chercher la chaleur.

Elle est percée de trous permettant la circulation de l'air, et munie d'une ouverture fermée par une porte à coulisse. Pour les petits qui s'y réfugient, la chaleur vient d'en haut, comme pour ceux qui se réfugient sous leur

poule-mère. Afin de les contraindre à se masser, les encoignures sont garnies de menu foin, bien tassé, ou d'ouate, de manière à arrondir le réduit et à lui donner la forme d'un nid d'oiseau. Pour faciliter l'entretien de la propreté, le fond est garni de gros son, qu'on remplace toutes les fois qu'il est nécessaire.

La seconde partie de l'éleveuse consiste en un petit parquet rectangulaire ; terminé à l'une de ses extrémités par une plate-forme destinée à recevoir l'appareil contenant l'eau chaude et les poussins, et muni d'une ouverture fermant par une porte à coulisse, destinée à permettre la communication. Un cadre vitré et un autre cadre revêtu d'un filet à réseau serré servent de complément à ce parquet, et peuvent s'employer alternativement suivant l'état de la température.

Cette description sommaire vous paraîtra sans doute suffisante pour vous donner une idée approximative de l'agencement de la machine. L'instruction qui accompagne chaque exemplaire de cet engin fournit d'ailleurs, à ce sujet, tous les détails désirables. Il me paraît donc inutile de nous y appesantir davantage.

Nous nous bornerons, quant à présent, si vous le voulez bien, à installer l'éleveuse artificielle, à l'amorcer et à la régler; et enfin à voir comment elle se comportera avec les jeunes élèves que nous voudrons lui confier.

L'éleveuse peut s'installer indifféremment soit dans la chambre d'élevage, soit au dehors si la température le permet.

Cet appareil s'amorce avec de l'eau chaude chauffée à 70 degrés environ, qui se verse à l'aide d'un entonnoir, par un tube vertical ménagé dans le caléfacteur, jusqu'à ce que le bassin soit rempli complètement. Un thermomètre incrusté à l'extérieur permet de s'assurer du degré de la température qui règne dans le réduit destiné aux élèves.

Ce thermomètre peut varier entre 40 et 50 degrés; il peut même tomber, sans grand inconvénient, au-dessous de 40, mais il y aurait danger à chauffer l'eau jusqu'à obtenir au delà de 50 degrés. Il est entendu d'ailleurs que la température marquée par le thermomètre est celle de la paroi de bois, dans laquelle cet indicateur se trouve incrusté; mais que *la température du réduit est beaucoup moindre*, et calquée aussi exactement que possible sur le degré de chaleur naturelle de la poule mère (38 *à* 40 *degrés* environ).

L'appareil étant ainsi amorcé et rempli d'eau chaude à 70 degrés, il convient de surveiller les évolutions du thermomètre, de manière à l'amener au degré voulu, ce qui se fait en soutirant un litre ou deux de l'eau du bassin, et en remplaçant cette eau par une égale quantité d'eau froide ou d'eau bouillante suivant les besoins. Il est à remarquer que l'effet ne se produit pas instantanément, mais au bout d'un temps plus ou moins long, une heure environ.

La température moyenne étant obtenue et le thermomètre s'étant fixé aux environs de 45 degrés, il s'agit d'entretenir cette température. A cet effet, une petite lampe à pétrole est disposée dans une cavité ménagée à l'intérieur du caléfacteur. Cette lampe demande à être remplie une fois par jour et la mèche se monte ou se descend de manière à entretenir une chaleur à peu près constante et se rapprochant de la moyenne, soit de celle marquée par 45 degrés du thermomètre extérieur.

Voilà pour la machine. Nous allons maintenant examiner comment se comportent les élèves que nous allons lui confier. Pour les jeunes oiseaux qui n'ont pas encore été menés par une mère naturelle, l'installation ne souffre aucune difficulté. On les dispose dans le parquet à l'entrée du réduit, et on les y pousse légèrement pour peu qu'ils n'y entrent pas d'eux-mêmes. Dès qu'ils ont goûté

du nid chauffé à point, ils ne se font pas prier pour y retourner suivant leurs besoins. Pour les jeunes qui ont eu un commencement d'éducation naturelle et qui ont connu leur poule-mère, leur désappointement se traduit, au début, par quelques piaulements, mais cela ne dure pas. Au bout de deux ou trois heures, toute trace de chagrin a disparu, et chez ces infiniment petits la sensation de bien-être a bientôt fait taire le cri du cœur.

Nous avons vu que le réservoir d'eau chaude, doublé de drap, repose sur des cales fixées aux quatre coins du réduit. Le dessous de ce réservoir doit être maintenu à hauteur convenable pour que, tout en s'imprégnant de la chaleur du plafond, les poussins puissent se mouvoir facilement au-dessous. A mesure de la croissance des jeunes, il convient donc de hausser ce plafond, de manière que, pour l'atteindre, les élèves soient forcés de se dresser légèrement sur leurs pattes. A cet effet, une série de cales de différentes épaisseurs est livrée avec l'éleveuse, et en les superposant, suivant les besoins, sur les quatre cales fixes dont il a été parlé, il est on ne peut plus facile d'obtenir la hauteur de plafond désirée.

L'éducation dans l'éleveuse garnie de son parquet a lieu jusqu'à ce que les poussins aient atteint l'âge de trois semaines. Dès les premiers jours de cette période, que nous désignerons sous la dénomination de *période du premier âge*, un commencement d'émancipation leur est donné en détachant l'éleveuse de son parquet et en la transportant dans la partie couverte de la volière aux élèves.

L'exposé qui précède suffit pour faire ressortir les avantages qu'on peut retirer de cet appareil aussi simple qu'ingénieux :

Chaleur constante tenue à la portée des élèves toutes les fois et aussi longtemps qu'ils en sentent le besoin ;

Accidents résultant du contact et des piétinements de la poule devenus impossibles ;

Pas d'infection imputable au séjour prolongé d'une poule éleveuse dans une boîte étroite et aux fientes de cette bête échauffée ;

Pas de vermine. Si par hasard il s'en produisait, une pincée de poudre insecticide frottée sur le drap qui double le bassin en aurait tout de suite raison ;

Pas de perte de nourriture dévorée par une poule gourmande au préjudice de ses élèves ;

Facilité de réunir ensemble des poussins de diverses provenances, d'âges différents ; ce à quoi il ne faudrait pas songer avec une poule éleveuse.

Nous allons reprendre, si vous le voulez bien, nos petits élèves au point où nous les avons laissés.

A l'âge de cinq à six jours environ, va commencer pour eux une première crise, et c'est d'habitude à cet âge qu'on est exposé à perdre quelques-uns de ses premiers sujets. C'est que la première plume commence à poindre sur les ailerons et au croupion, et vient se substituer à leur chaud duvet.

Leur fourrure naturelle se trouve, dès lors, dégarnie d'autant jusqu'à nouvel ordre, et la pousse des premières plumes, comparable à la crise de la dentition chez les mammifères, fatigue beaucoup les jeunes élèves.

Il faut donc, à cette époque, redoubler de soins, veiller à la propreté, éviter les refroidissements et l'humidité, et gâter les oisillons sous le rapport de la nourriture.

Observation très importante. Ainsi que nous aurons occasion de le constater plus loin, les poussins de certaines races, perdrix de Chine, éperonnier, poule d'eau, canard mandarin, qu'ils soient sous la tutelle d'une poule mère ou d'une éleveuse artificielle, demandent à être sustentés durant les deux ou trois premiers jours d'une façon

particulière bien faite pour dérouter l'amateur non prévenu.

Ainsi, au milieu de l'abondance, malgré les invites de la poule éparpillant à leur intention la nourriture et les larves de fourmis, ils se laisseraient mourir de faim plutôt que de *ramasser* à terre la plus succulente victuaille du monde. Cela tient à ce que, chez ces espèces, les nouveau-nés ont l'habitude de cueillir leurs premières proies au bout du bec de leurs parents naturels, qui les leur présentent ainsi. C'est alors à l'éleveur de venir à leur secours et de leur présenter la bouchée piquée au bout d'une aiguille à tricoter. Alors seulement ils comprennent et saisissent la proie offerte au bout de l'aiguille. Cela ne laisse pas d'être un peu assujettissant ; mais c'est l'affaire de deux ou trois jours seulement, après quoi ils se mettent à ramasser très bien d'eux-mêmes la nourriture semée à leur intention.

Les nouveau-nés, ainsi qu'il vient d'être dit, doivent rester vingt-quatre heures et plus sans manger, et il convient de ne pas leur donner de nourriture avant leurs premières déjections.

Nous venons de voir comment se passe l'éclosion quand elle s'effectue dans de bonnes conditions. Mais il arrive quelquefois que, par suite de causes diverses : — œufs plus ou moins frais, surcharge imposée à la couveuse; température trop sèche, etc., — l'éclosion est laborieuse et que les petits naissent les uns après les autres avec d'assez longs intervalles. Dans ce cas, il faut lever la poule doucement toutes les cinq ou six heures, pour voir où en est la situation; retirer les débris des coquilles, et replacer la couveuse sur les œufs qui lui restent.

Au bout de vingt-quatre heures, si vous avez des retardataires et si la poule, désireuse d'être toute aux petits

éclos, qui déjà demandent à manger, manifeste l'intention d'abandonner ses œufs, vous pouvez confier ces derniers à une autre de vos couveuses, et vous réunirez ensuite à leurs frères les petits retardataires à mesure qu'ils seront éclos et séchés.

Si, au contraire, votre couveuse, plus patiente, persiste à rester sur ses derniers œufs, vous pouvez lever les petits éclos depuis l'avant-veille, toutes les deux heures, pour les faire manger, et les replacer ensuite dans la sécheuse ou l'éleveuse.

Il arrive quelquefois que le petit poussin a peine à sortir de sa prison et se trouve, en quelque sorte, collé à la membrane qui tapisse l'intérieur de la coquille. Dans ce cas, par le côté de l'œuf qui a été bèché par le petit, et qui est étoilé, vous pouvez dégager adroitement le bec du jeune oiseau et, pour lui donner des forces, lui faire avaler deux gouttes de vin sucré tiède étendu d'eau, puis, par l'ouverture de la coquille, introduire quelques gouttes du même liquide pour humecter la membrane. Souvent, ainsi, vous aidez beaucoup le patient à se tirer d'affaire ; mais il arrive quelquefois que, malgré ce secours, le petit s'épuise en efforts sans pouvoir sortir de son enveloppe.

Dans ce cas, certains éleveurs lui viennent en aide en brisant circulairement avec une clef la coquille vers le milieu, puis en replaçant l'œuf sous la couveuse. Cette opération ne doit avoir lieu qu'en dernière analyse, et lorsque l'éclosion par les voies naturelles paraît désespérée, parce qu'elle a l'inconvénient de détruire la résistance opposée par l'enveloppe coquillière au poids du corps de la poule et d'exposer le petit à être écrasé.

Il faudrait alors n'en avoir qu'un faible regret, car ce sujet, qui n'avait pas la force d'éclore seul, n'était vraisemblablement qu'un sujet incomplet, anémique et sans

vigueur, qui se serait élevé difficilement ou pas du tout, et qui vous aurait causé plus d'un ennui.

Installations. — L'une de nos premières préoccupations sera d'installer les nouveau-nés à la chaleur. Au sortir d'un œuf chauffé à 40 degrés l'on n'est pas apte à passer toujours impunément à une température quelconque.

A cet effet, la chambre d'élevage sera chauffée, dans les premiers jours surtout, à une vingtaine de degrés environ : 18 degrés centigrades au *minimum;* 25 degrés au *maximum.*

L'installation consistant, comme on l'a vu au chapitre Ier, en un parquet volant adapté à la boîte contenant la poule et ses élèves, — la poule étant retenue captive,— l'installation, dis-je, sera disposée à l'abri de l'humidité, au moyen d'un petit plancher de la dimension du parquet volant et sur lequel ce dernier sera disposé. Le plancher sera saupoudré de sable fin, mélangé si l'on veut de poussière de plâtras, pour le bain des élèves, et pour absorber les petites ordures.

La boîte contenant la poule sera tapissée d'une menue couche de gros son, également pour ce dernier usage de propreté. — Plancher et boîte seront alors d'un nettoyage facile. On n'aura qu'à les vider au dehors et à les garnir à nouveau ainsi qu'il vient d'être dit. Ce nettoyage aura lieu environ une fois par jour.

Nourriture. — Provisoirement, il s'agit de pourvoir aux premiers besoins des nouveau-nés. Sur le plancher de leur petit parquet, qui a été tapissé de sable fin ou encore de menu gravier bien sec, a été disposé un petit vase en faïence contenant, avec la terre des racines, une belle touffe de mouron blanc fleurie et débordante, à laquelle les élèves, friands de verdure, ne tarderont pas à donner l'assaut.

Larves de fourmis, bien épluchées et bien fraîches, seront semées à travers le gravier, quelques-unes à portée de la poule mère, pour donner à l'oiseau éleveur la possibilité de montrer à ses petits élèves comment cette nourriture se mange, et de leur indiquer par ses appels réitérés le cas qu'il convient d'en faire.

La larve de fourmi, pendant les deux premiers jours au moins, doit être servie bien épurée, exempte de fourmis vivantes qui, par leurs piqûres, jetteraient la panique chez des oisillons enclins, dès leurs premiers pas dans la vie, à la peur de l'inconnu.

Quelques jours après, plus aguerris, plus forts, plus agiles, ils se débarrasseront à grands coups de bec des fourmis qui leur pincent les jambes, et alors en ayant goûté et les ayant trouvées savoureuses, de la défensive ils ne tarderont pas à passer à l'offensive et à faire la guerre aux insectes rageurs. Le point à observer est de ne pas leur donner de ces insectes en grande quantité dès le début et de ne pas exposer les petits consommateurs à se trouver débordés.

Le plat de résistance consistera en une pâtée rédigée suivant l'une ou l'autre des diverses formules indiquées au chapitre IV.

Comme boisson, pas d'eau crue, mais expressément de *l'eau bouillie* additionnée, si l'on veut, de quelques gouttes de vin, ou de tisane d'herbe à mille feuilles.

Il est bon de ne donner que peu de nourriture à la fois et de recommencer souvent. — Si les petits font des restes, diminuez la dose et donnez ces restes à la poule éleveuse. On doit s'abstenir de mélanger les restes à la ration fraîche, car à cette époque de l'année (juin), la nourriture s'aigrit ou sèche en peu de temps. Cette nourriture devra être placée hors de la portée de l'éleveuse, qui dévorerait tout en un clin d'œil ; mais il faudra, dans

les commencements, en mettre de temps en temps un peu à sa portée, pour qu'elle appelle ses petits et leur montre à manger.

Le parquet des petits sera muni, comme nous l'avons vu plus haut, de verdure, pour qu'ils en aient à discrétion : gazon, mouron blanc.

La verdure qu'ils préfèrent est le mouron blanc, dont ils commencent à becqueter les petites fleurs, puis les feuilles, puis enfin les tiges.

Un excellent moyen pratique de tenir cette verdure constamment fraîche et de l'empêcher de se faner, consiste à la planter avec sa motte de terre et ses racines dans un vase rond ou ovale à bords peu élevés. Vous arrosez la terre copieusement. Mais avant de servir, il faut attendre que la rosée soit tombée.

Celà fait, vous déposez votre plat au beau milieu du parquet.

Vous ne tardez pas à voir les poussins attablés tout autour, chacun tirant à soi cette verdure qui déborde, mangeant d'abord avec discrétion comme au râtelier, puis bientôt s'émancipant, passant par-dessus bord et mettant les pieds dans le plat.

Cette verdure, au surplus, ne doit être administrée que dans la chambre d'élevage. Aux heures de sortie, ils la trouveront d'eux-mêmes, lorsque vous les lâcherez dans leur parquet sans fond, disposé sur un endroit sablé et gazonné de votre enclos.

La nourriture est la même pour tous vos élèves, faisandeaux, jeunes tragopans, petits canards d'agrément, perdreaux et colins.

Il faut avoir grand soin d'éviter que vos petits se mouillent et prennent froid aux pieds, ce qui entraînerait la diarrhée. Pour cela, vous ne les sortez que lorsque la rosée est tombée et le sol suffisamment échauffé, vers huit ou neuf

heures du matin, et vous les rentrez le soir avant la fraîcheur, vers six ou sept heures, ou dans la journée s'il vient à pleuvoir.

Ce n'est pas tout. Les oiseaux en général, et les vôtres en particulier, recherchent avidement le soleil. Or, si le froid doit être évité, la trop grande chaleur doit l'être également; les températures extrêmes et les transitions trop brusques ne peuvent qu'être pernicieuses. A l'heure donc où l'ardeur des rayons solaires est dans sa force (de dix heures du matin à quatre heures du soir), vous devrez tenir vos petits à l'ombre, ou les protéger en couvrant leur parquet de feuillage ou de brins de paille suffisamment espacés pour tamiser ces rayons et en amortir l'effet.

Au milieu de tous ces soins, il ne faut pas oublier votre éleveuse, et j'ai indiqué plus haut, au chapitre de l'outillage spécial, à propos de l'usage du parquet, comment il fallait soigner cette utile auxiliaire. Vous mettez à sa portée la boisson des petits et quelques grains ou des miettes de pain; vous la levez deux fois par jour, le matin et le soir, pour la délasser, en choisissant, pour que cette opération puisse se faire sans grand inconvénient, le moment où les élèves prennent leur premier et leur dernier repas. Il faut avoir soin de la porter loin d'eux et sous une mue, car souvent ils l'appellent, et elle ne pourrait se retenir de chercher à les rejoindre et ne prendrait pas la récréation qui lui est nécessaire.

Les petits aquatiques dont l'éducation est confiée à des poules ne devront pas, tant que durera la première enfance, avoir à leur disposition de bassin pour se baigner. Ceci paraît, à première vue, une anomalie; mais il faut tenir compte de la constitution particulière de la poule, dont le plumage est perméable à l'humidité. Il arriverait naturellement que les petits baigneurs, en venant se réchauffer sous leur éleveuse, la mouilleraient au point de

la rendre impropre à leur communiquer la moindre chaleur. On se bornera donc à mettre à leur disposition, outre leur canari; un petit plat très peu profond, où ils viennent à chaque instant barboter leur nourriture, suivant l'habitude particulière à ces espèces. L'eau de ce plat devra être fréquemment renouvelée.

Nous venons d'installer nos jeunes et de voir comment ils se comportent durant les premiers jours. Nous avons vu ce qu'ils demandent au lendemain de la naissance : 1° de la chaleur; 2° le plus d'insectes possible, larves de fourmis, vers de farine, petits vers de terre, etc.

Nos jeunes élèves mangent aussi de la pâtée, pas avec le même enthousiasme; mais, l'exercice et la faim aidant, ils ne font pas devant cette pâtée trop mauvaise figure.

La vivacité de nos oisillons, dès la première enfance, est extrême et c'est en cela surtout qu'ils diffèrent des poulets. Aussitôt qu'ils ont mangé, vous pouvez remarquer qu'ils se fourrent de suite sous la poule éleveuse et conclure de là que la chaleur, chez eux, est une condition indispensable pour bien digérer. Leur petite tête mutine apparaît quelquefois sur le devant de la boîte, à demi cachée sous les plumes de leur mère ; leurs yeux pétillants de malice semblent vous dire : « Cette boîte est ma chambre, mon chez-moi inviolable; cette poule est ma bonne. » Celle-ci se prête docilement à tous leurs caprices. On lui saute sur le dos, on lui tire la crête, on lui donne de petits coups sur le bec. Ces marmots n'ont pas l'air, en vérité, de se souvenir qu'ils sont sortis d'un œuf.

En attendant la saison des sauterelles, qui n'a guère lieu qu'à partir de la deuxième quinzaine de juin, on commence à ajouter à leur menu des insectes de grosses tailles : grillons de boulanger coupés en menus morceaux, dont ils dépècent les tronçons et qu'ils se disputent à grands cris.

Dans le petit plat d'eau des aquatiques, on dispose des lentilles d'eau avec les animalcules qui s'y trouvent mélangés : petits scarabées d'eau, crevettes d'eau douce, mollusques, têtards de grenouilles, etc.

Les petits canards consomment beaucoup, mais en revanche ils grossissent rapidement, et à quinze jours le jeune mandarin a trois fois la taille d'un faisan de même âge.

Du douzième au quinzième jour, on peut transporter la boîte contenant la poule éleveuse et ses faisandeaux dans un compartiment de la volière aux élèves agencé comme nous l'avons vu, c'est-à-dire divisé en deux parties : la cabane close; et l'enclos grillagé à ciel ouvert, bien gazonné et communiquant avec la première par une porte et des ouvertures à trappes.

On choisit, pour opérer le déménagement, un après-midi favorable et une série de beau temps à peu près assuré. Les petits sont lâchés, la poule toujours captive dans sa boîte, d'abord dans la cabane de leur compartiment garni de perchoirs et d'une échelle graduée pour y atteindre. Dès qu'ils sont suffisamment familiarisés avec leur nouveau logement, c'est-à-dire une heure ou deux après leur installation, ouvrez la porte et les trappes, et vos petits élèves ne se feront pas prier pour parcourir en tous sens l'espace gazonné mis à leur disposition.

Pendant ce temps, vous pouvez lever la poule durant dix minutes environ, nettoyer sa boîte au moyen d'une truelle et renouveler la litière de gros son. Ce petit soin de propreté se donne deux fois par jour, le matin et le soir. L'extrait suivant de mon carnet de notes de 18.. va nous initier, au surplus, à l'état des choses d'une manière pour ainsi dire vivante. Je copie textuellement. Il s'agit d'oisillons nés le 15 mai.

« Bientôt les faisandeaux commencent à percher le soir

sous l'abri et à lâcher leur poule, sauf à recourir à sa chaleur le matin.

« C'est ainsi que, dès le 29 mai, quelques-uns des petits swinhoë faisant partie de mon premier troupeau, troupeau panaché, composé de 17 élèves, se sont installés pour la nuit; puis, peu à peu, un à un, ces jeunes braves se mirent à déserter et à rapatrier leur poule; à la nuit, il n'en restait plus qu'un seul, qui, soit par fausse honte, soit par suite de la peur qui envahit ces petits êtres aux ténèbres, était demeuré au perchoir. Je le fis passer sur mon doigt sans difficulté et le rendis à sa mère.

« Le lendemain 30, cinq swinhoë couchèrent au perchoir et je les y laissai.

« Le 31, ils étaient tous branchés; quelques-uns désertèrent et finalement sept y passèrent la nuit, à savoir : six swinhoë et un lineatus. Le tragopan, qui est plus lourd, ne fait pas mine d'envier lés hauteurs.

« Le 1er juin, trois élèves seulement passèrent la nuit perchés : il faisait froid.

« Mais enfin le branle est donné, et pour peu que la température se montre favorable, d'ici à huit jours, mes dix-sept premiers élèves passeront la nuit branchés. »

Si je m'appesantis avec quelques détails sur cette période de l'élevage et sur ce commencement d'émancipation, c'est que la plupart des éleveurs considèrent que c'est là un grand point obtenu. Quelques-uns vont même jusqu'à prétendre que tout faisandeau qui se perche est un sujet assuré.

« La mise en volière des jeunes sujets dès l'âge de 12 ou 15 jours est donc on ne peut plus favorable à leur développement, en ce sens qu'elle les place de bonne heure dans leurs conditions naturelles et leur permet de prendre de l'exercice et de se livrer à leur gymnastique particu-

lière. Aussi, dès aujourd'hui 2 juin, mes oisillons, qui sont nés le 15 mai, se perchent, se déperchent, courent, voltigent comme des pierrots, ce qui est infiniment préférable à l'existence étiolée qu'ils auraient menée dans leur petit parquet de la chambre d'élevage. »

D'ailleurs cette mise en volière, pour la plupart d'entre nous, n'est-elle pas nécessitée par les circonstances?

En cette saison les naissances se succèdent; de nouvelles séries d'élèves nous tombent sur les bras et alors il faut faire place aux nouveaux venus.

« Le 28 mai, il me naissait cinq swinhoë et huit amhers, qu'il me fallait installer vingt-quatre heures après, c'est-à-dire le 29, dans la chambre d'élevage; le 2 juin il vient de m'éclore treize colineaux et j'attends pour demain 3 juin une fournée de canards mandarins, sans compter la suite. »

Il faut donc faire place aux arrivants, mais auparavant il est une précaution indispensable, et qu'on ne saurait trop recommander, celle de faire litière neuve dans chaque parquet ayant déjà servi, autrement dit, de changer les draps.

« Actuellement, 20 juin, nos premiers sujets sont âgés de cinq semaines. Les 17 faisandeaux avec lesquels je vous ai fait faire un bout de connaissance, et qui, vous vous le rappelez, sont nés le 15 mai, sont devenus de grands garçons : depuis quelque temps déjà, ils ont pris la forme élégante de leurs parents et la livrée des femelles. Le petit tragopan a pris l'étoile sur le front; le lineatus, un rudiment de huppe noire. Leur petite taille seulement et un reste de duvet mélangé aux plumes du cou, viennent nous rappeler que ce sont des enfants.

« Malgré la température froide et humide que nous

venons de traverser, ils ont pris l'habitude de se brancher le soir et ils passent la nuit, tous les dix-sept, sur les perchoirs. Ils s'habituent insensiblement à se passer de leur poule, qui bientôt va les lâcher.

« Dès qu'elle se va mettre à pondre, il faudra la leur retirer, car, à dater de ce moment, elle ne les connaîtra plus et même les chassera à coups de bec.

« Pour faciliter le sevrage, c'est le moment de mettre à la disposition des jeunes, sous l'abri, une boîte éleveuse ouverte, tapissée d'une litière, de paille brisée ou de foin bien sec. Ils vont volontiers s'accroupir, à certaines heures de la journée, sur cette litière et s'y massent les uns contre les autres pour s'y réchauffer et y faire la sieste.

« Ils commencent à manger du grain, qu'il est bon de leur donner varié (millet, blé, alpiste, sarrasin, chènevis) ; et ils trouvent d'eux-mêmes, dans leur volière, de la verdure et des vermisseaux. Je leur continue néanmoins la pâtée, les œufs de fourmis, et, dans la mesure du possible, les grillons et blattes de boulanger, dont se montrent particulièrement friands les élèves de gros format, faisandeaux et autres.

« Les jeunes colins et perdreaux de Chine sont installés sur un parquet en bois et surélevé du sol, par crainte de l'humidité, à laquelle ces espèces sont très sensibles. Ce parquet est abondamment pouvu de sable et de gravier. Comme graines, les meilleures à leur distribuer sont les balayures de grenier à foin, dans lesquelles ils grattent à l'envi, et trouvent à chaque instant d'infiniment petites grenailles dont ils font leur profit. Outre la pâtée qui leur est continuée indéfiniment, ils reçoivent de menus insectes. Pas de blattes ; ils n'y touchent pas. Mais de petits vers rouges, des mille-pieds, des cloportes, des vers de farine, des sauterelles, — puis des œufs de fourmis, qu'il n'est plus, depuis longtemps, nécessaire d'éplu-

cher. — Tous les matins, une motte de gazon exempte de rosée.

« Les jeunes canards sont en plumes et il n'y a plus d'inconvénient à les installer au dehors avec leur poule dans un compartiment pourvu d'une cabane et d'un bassin. On peut même réunir à leurs parents naturels



Installation des poussins au jardin, poule captive.

les jeunes mandarins, toujours accompagnés de leur poule éleveuse, à la condition, bien entendu, que lesdits parents n'aient pas déjà des jeunes élèves par eux-mêmes. Cette condition observée, vous serez tout étonné de voir les petits intrus faire la loi aux auteurs de leurs jours, qui leur cèdent à chaque instant la place. N'oublions pas les lentilles d'eau. »

Émancipation — La première émancipation des jeunes sujets d'élèves : faisandeaux, perdreaux, colineaux et autres, aura lieu dans un compartiment de volière, comme nous l'avons vu plus haut, et encore mieux dans

le jardin ou dans l'enclos, la *poule éleveuse* tenue *captive* dans sa boîte à barreaux, de manière à être maintenue constamment à leur disposition. Au bout de quelques jours, par un beau temps, lorsqu'ils auront pris de la force, on pourra lâcher les élèves *avec la poule libre.*

Le moment le plus favorable pour ce lâcher, est le matin vers huit ou neuf heures, lorsque la rosée est



Poussins lâchés avec la poule libre.

tombée; ou le milieu de la journée, mais alors dans un endroit ombragé.

Les élèves ainsi mis en demi-liberté ne tardent pas, après une hésitation plus ou moins prolongée, à prendre leur récréation et à se livrer à leur sport favori qui est la chasse aux insectes, le broutage des graminées et des fleurs de mouron blanc.

A ce régime, calqué sur celui de la vie sauvage, et tout à fait favorable à leur développement et à leur santé, vous les verrez pousser à vue d'œil.

Protection. — Seulement, il est entendu que leur séjour au jardin ou dans l'enclos aura lieu *sous la protection de votre présence,* car ils ne manquent pas d'enne-

mis que leurs pépiements ont le don de mettre en éveil : chats, pies, geais, corbeaux, belettes, rats, etc., etc., et jusqu'à des bestioles réputées sans conséquence : les loirs, et d'autres faux bonshommes à l'encontre desquels je ne saurais trop vous mettre en garde.

En ce qui concerne les loirs, voici dans quelles circonstances je fus amené à faire la connaissance de ces sales bêtes.

J'avais, lors de mes débuts en aviculture, cru pouvoir adosser, par économie, mes premiers parcs d'élèves à un mur du jardin. C'était la dépense d'un pan de clôture en moins. Mais ce mur était construit grossièrement, en pierres non équarries, et il s'ensuivait, entre ces pierres et mon grillage, par en haut, de petites ouvertures par suite d'une adhérence insuffisamment complète.

La saison venue, je me mis en devoir d'installer dans l'un de ces parcs une jolie couvée panachée se composant d'une dizaine de perdreaux de Chine et de trois petits éperonniers nés en même temps et ayant pour mère une machine à eau chaude, mode d'élevage qui est celui qui réussit le mieux pour les espèces délicates.

Or, un matin, en ouvrant le compartiment pour servir à ces élèves leur premier repas, j'eus la surprise de trouver les petits oisillons, au moins ce qu'il en restait, éparpillés dans tous les coins, refroidis, piaulant de peur, ne voulant plus rester dans le réduit de leur machine où je les faisais entrer pour les réchauffer. Il manquait à l'appel un éperonnier et deux perdreaux dont je retrouvai les restes sanglants. D'autres élèves, entamés de coups de dents, périrent dans la journée.

Sans perdre de temps, je procédai au déménagement de ce qui restait du petit troupeau.

Cela fait, je tendis, à la place où le massacre avait été

commis, un bon piège à ressort amorcé avec le petit cadavre de l'une des victimes.

Le lendemain matin, un loir était pris, aplati comme une punaise.

Cette première donnée, cette prise de connaissance de l'ennemi était une indication précieuse.

Ce loir n'était pas sans avoir des complices et je me promis de pincer toute la bande, ce qui n'était pas difficile, car vous n'ignorez pas que si le rat est un finaud, au point qu'on n'en pourrait prendre plusieurs de suite au même piège, il n'en est pas de même de son proche parent le loir. L'opération ayant pour objectif de capturer ce dernier se résume à une simple question de pain d'épice, lequel, pour cette engeance, est une amorce irrésistible.

Pièges à ressort et pièges à trappe furent dès lors amorcés en conséquence. Je fis même bien les choses : j'eus la prévenance d'aromatiser d'une goutte de rhum le pain d'épice d'amorce, de manière que l'odeur s'en répandît au loin et parvînt à la connaissance de chacun.

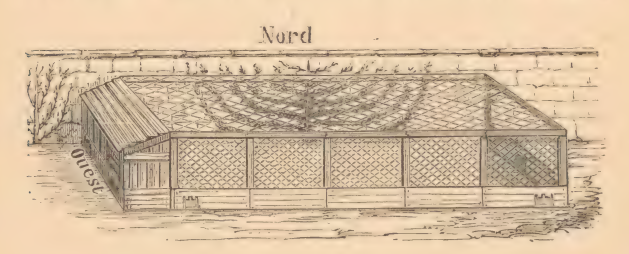
Le résultat ne se fit pas attendre, et, durant quelques jours, je fis de bonnes captures; une fois même je trouvai deux jeunes loirs pris dans le même piège à trappe. Ce qu'ils demandaient à s'en aller!

Bientôt mes pièges ne rendirent plus rien. A ce signe, je pus reconnaître que j'avais purgé la contrée de cette race de bandits.

Il y a de ces prises qui vous confondent, et le piège vous livre quelquefois de ces bonshommes en apparence à l'abri du soupçon et auxquels vous auriez donné, comme on dit, le bon Dieu sans confession.

Un après-midi de juin 188., le père Desaint, alors garde faisandier au service du duc d'Aumale, en passant la revue de ses boîtes à élèves faisans disposées dans un

jeune taillis, remarquait, avec une pointe de surprise, que l'une de ses installations était jonchée d'une certaine quantité de plumes. Ces plumes étant exclusivement des plumes de poule, et le comptage lui ayant fait reconnaître que les faisandeaux étaient au complet et tous intacts, le garde mit ce léger déplumage sur le compte de la mue et passa outre. Mais, le lendemain, à l'heure habituelle de sa tournée, la surprise du faisandier se changeait en stupeur. La poule de la veille, sa meilleure éleveuse, gisait massa-



Volière adossée à un mur.

crée et en partie rongée dans la boîte à barreaux qui la retenait captive.

Un malandrin de la pire espèce avait passé par là.

Rien n'est sacré pour cette engeance.

Illico, un piège fut disposé à l'intérieur de la boîte, et amorcé avec le cadavre encore chaud, à la place même occupée par la victime. « A présent, mon bonhomme, tu peux écrire à tes parents, » fit le brave serviteur, en continuant sa ronde. Cependant, il ne laissait pas que d'être fort intrigué. Ce meurtrier maladroit, qui n'avait pas mis moins de deux jours pour accomplir sa sinistre besogne, déroutait sa vieille expérience. A quelle classe de criminels pouvait-il appartenir? Évidemment ce ne pouvait être qu'un novice.

A son retour, quelques heures plus tard, le coupable était pincé; mais à sa vue, la surprise du brave Desaint fut telle, qu'il ne put articuler que ces deux mots, qui en disaient long :

« Toi aussi! »

Il est de fait qu'il y avait de quoi tomber de son haut.

Pur de tout casier judiciaire, appartenant à une classe réputée honnête, laborieuse, de mœurs paisibles, appréciée pour les services qu'elle rend dans la campagne, jouissant de l'estime, publique tel était le captif retenu par le piège.

Pas moyen cependant de faire grâce : préméditation, guet-apens, violation de domicile, et enfin... assassinat; les charges étaient accablantes. Et puis, la loi est formelle : « Tout coupable d'assassinat... sera puni de mort. » (Article 302 du Code pénal.)

Le nom du misérable, vous ne le devineriez jamais, quand je vous le donnerais en cent. J'aime mieux vous le dire tout de suite. Eh bien, l'assassin de la poule du père Desaint, c'était... un hérisson!

Durant le premier âge de vos élèves, qui s'étend depuis le jour de la naissance jusqu'au vingt-deuxième jour en suivant, c'est-à-dire qui dure trois semaines, les soins à leur donner seront assez multipliés. L'humidité et le froid aux pattes devront être évités avec soin, et les heures de sortie n'auront lieu qu'au moment le plus chaud de la journée, de huit ou neuf heures du matin à six ou sept heures du soir. On profitera des instants qu'ils passent au dehors dans le jardin pour renouveler l'air de la chambre d'élevage et changer le sable qui tapisse le fond de la boîte-parquet.

Le matin, depuis six heures jusqu'au moment de la sortie; le soir, après la rentrée jusqu'à la nuit, et les jours de pluie ou de froid, les élèves seront lâchés dans leur

petit parquet disposé sur le fond qui en a été détaché et installé dans la chambre d'élevage. Dans le cas où il surviendrait de grands froids, ce qui a lieu même à cette époque avancée de la saison, la température de la chambre d'élevage devrait être maintenue à dix-huit ou vingt degrés centigrades environ. Dans ce cas, outre la nourriture ordinaire, il ne faudrait pas manquer, au moyen d'une motte de gazon toujours fraîche, d'approvisionner à discrétion vos élèves de nourriture herbacée, ce qui est une des conditions de leur santé.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer paraîtront peut-être un peu multipliés, mais ils ont leur utilité, et un peu de pratique fera reconnaître au lecteur que je n'ai rien dit de trop.

Les soins minutieux dont nous venons de parler, au surplus, ne s'appliquent qu'aux tout jeunes oiseaux et à cette période de leur existence que nous sommes convenus d'appeler le premier âge. A partir de trois semaines, la force de vos élèves va vous venir en aide et vous permettre de vous relâcher d'une bonne partie de ces soins, qui, au surplus, ne sont pas sans quelques compensations.

Déjà, dès l'âge le plus tendre, vos petits commencent à vous donner quelques satisfactions et à devenir intéressants, soit lorsqu'ils accourent prendre dans vos mains la nourriture que vous leur présentez, soit en manifestant leur joie par leurs cris et leurs battements d'ailes lorsque vous les lâchez au soleil dans leur parquet installé au dehors, soit même lorsqu'ils se poudrent, tous en tas, dans le sable, comme de petites poules.

Vous prend-il fantaisie de voir comment ils se comportent la nuit dans la boîte qui leur sert de dortoir; allez les visiter à la lumière et levez doucement le couvercle à charnière de cette boîte. Regardez et voyez. Huit ou dix petites têtes curieuses, surgissant à travers les plumes de la

mère, comme à travers autant de lucarnes, vous regardent d'un œil étonné. Votre poule chargée, on pourrait dire surchargée, de l'éducation de vingt, vingt-cinq, quelquefois trente perdreaux par exemple, a trouvé moyen, en déployant ses ailes dans toute leur étendue, d'abriter et de réchauffer toute cette famille, une vraie fourmilière. — Arc-boutée dans un coin de la boîte, qui lui sert de point d'appui, elle aura la constance de rester ainsi jusqu'au matin. Si votre visite nocturne a dérangé quelques-uns de vos petits, elle les rassure de sa voix la plus douce, puis les fait rentrer avec son bec, sans changer de place pour ne pas déranger ceux qui dorment.

Fermons doucement la boîte et respectons le sommeil de notre petite famille.

Nos perdreaux, nos faisandeaux ont trois semaines; ils ont grandi et vont commencer à se trouver à l'étroit dans leur boîte à élevage, et l'agglomération les porterait à *se piquer*.

Piquage. — Voici ce que c'est que le piquage :

Au moment où la jeune plume commence à poindre sur le dos et sur le croupion des faisandeaux et des perdreaux, ce premier rudiment, qui consiste en un petit tuyau rempli de sang, assez semblable à un grain d'avoine, a la propriété d'exciter la convoitise des jeunes oiseaux, et ils sont portés à se piquer et à s'arracher cette jeune plume, par une sorte de manie qui dégénère en fureur dès que le sang paraît. Si on les laissait faire, en quelques minutes toute la famille serait en sang. Le piquage est imputable à deux causes principales : l'insuffisance de nourriture animalisée, d'une part; et, d'autre part, l'agglomération des oiseaux dans un espace trop restreint.

Le moyen que j'emploie, et à l'aide duquel *je n'ai jamais eu de blessés ni même un seul cas de piquage,* consiste tout simplement à augmenter le parcours des élèves

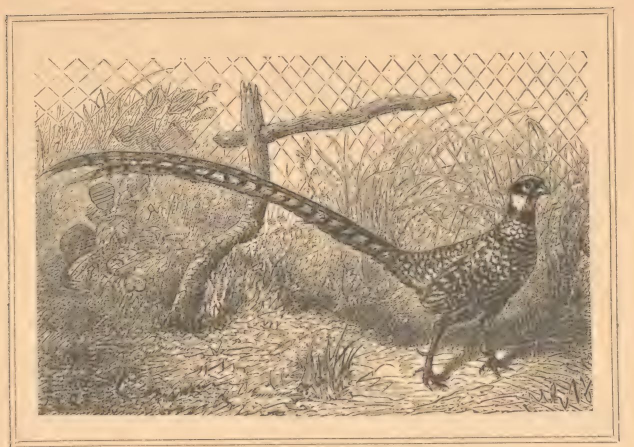
et à leur donner le plus de liberté possible, soit dans un jardin, après avoir coupé les plumes d'une aile, soit dans une volière abondamment pourvue de verdure et d'abris. — Là, la recherche de leur nourriture, l'exercice, la jouissance d'une sorte de demi-liberté, les absorbent au point de leur ôter l'idée de se piquer, et si par hasard l'envie leur en prend, ils ont toute facilité de se garer les uns des autres au moyen des abris multipliés et des cachettes naturelles que leur offre la végétation du jardin ou de la volière.

Dans ce qui précède, comme dans ce qui va suivre, la question de l'hygiène n'a pas été perdue de vue. C'est qu'à l'aide de l'hygiène bien comprise, nous n'aurons guère à compter, à moins d'imprévu, avec les maladies.

Je crois donc n'avoir pas à m'occuper des diverses affections desquelles peuvent se trouver justiciables les oiseaux soustraits à leurs conditions naturelles. Il y faudrait tout un livre.

Le sujet a été traité à fond, d'ailleurs, avec une grande compétence, par un spécialiste dont le nom fait autorité en la matière, et auquel je ne puis que renvoyer le lecteur (1).

(1) *La médecine des oiseaux. Causes, nature et traitement de leurs maladies.* Un volume in-8° de 400 pages, 56 figures, planche en couleur hors texte, par le docteur Mégnin, 12, boulevard Poissonnière, Paris. Prix : 6 fr. 50.



Faisan vénéré.

CHAPITRE VI

Deuxième âge.

Crise de la mue. — L'éjointage. — L'entrave.
Domestication des perdreaux gris.

Vos élèves ont atteint l'âge de trois semaines. Ce ne sont plus des bébés; ils commencent à être grands garçons; leur taille s'affine, leur vivacité s'accentue; ils commencent à manger des graines, et leur plat de résistance va consister dans la pâtée, car ils se mettent à consommer de façon appréciable, et il serait difficile de les satisfaire à l'aide des seuls insectes. Il est utile de continuer, cependant, à leur en distribuer de temps en temps, à titre de hors-d'œuvre et suivant vos moyens. Les ressources de la

saison vont, d'ailleurs, vous fournir un appoint qui n'est pas à dédaigner : mûres, fraises, groseilles, cassis, framboises ; puis cerises, prunes, dont il convient de retirer le noyau; enfin raisins, suivant les produits du milieu que vous habitez.

La poule mère peut être mise en liberté, d'abord en lui donnant la jouissance de la cabane, où elle reste confinée à l'aide de barreaux adaptés à l'une des ouvertures ; puis, lorsque ses élèves sont assez forts, en lui laissant l'entière liberté de les gouverner à sa guise, partageant leurs conditions d'existence : promenades, poudrettes de poussière, broutage des herbes, recherche des insectes, glanage des grains. La pâtée, dont elle pourrait abuser par gourmandise ou par voie de gaspillage, pourra être mise à l'abri de ses convoitises et de ses prodigalités en la servant dans une augette de faïence disposée dans un exemplaire vacant de la boîte-parquet revêtue de son grillage, fermée par son cadre à barreaux et ainsi convertie en réfectoire. On en sème quelques bribes à l'entrée pour servir d'indication aux oisillons, et ils ne tardent pas à prendre l'habitude d'aller se restaurer à ce buffet improvisé.

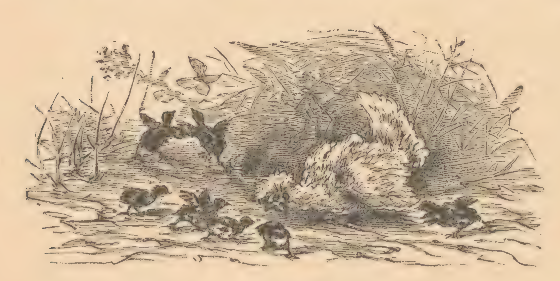
Quant à la boîte éleveuse du premier âge, il conviendra de la laisser indéfiniment dans un des angles de l'intérieur de la cabane, après l'avoir tapissée de menue paille ou de foin sec, car il peut arriver que, par une période de temps pluvieux ou de refroidissement de température, la poule, inconsciente du besoin de chaleur particulier à ses élèves d'espèce à elle étrangère, les traiterait comme s'ils étaient des poulets de basse-cour et ne se prêterait pas à leur offrir à chaque instant le manteau de ses ailes et le réconfort de sa chaleur naturelle.

Dans ce cas, on la confine jusqu'à nouvel ordre dans la boîte éleveuse nursery ou dortoir du premier âge.

La boîte éleveuse trouve encore sa raison d'être dans l'intérieur de la cabane, en ce qu'elle peut servir de refuge éventuel, relativement confortable avec sa litière sèche, pour le cas où quelque poussin viendrait à tomber du perchoir durant la nuit.

Crise de la mue. — Vers l'âge de deux mois, vos oiseaux vont entrer dans une phase bien critique : l'épreuve de la mue va commencer pour eux.

Jusqu'à deux mois, ils ont été peu vêtus; un maigre



L'âge d'or.

plumage avait à grand'peine remplacé le duvet du premier âge, laissant à nu la chair toutes les fois qu'ils étendaient leurs ailes ou que leur jabot se gonflait de nourriture. — Bientôt la saison rigoureuse va venir, et la nature va les pourvoir d'un vêtement approprié aux froids de l'hiver, riche et chaude fourrure composée de doubles plumes duvetées en dessous, de plumes lisses, aux couleurs brillantes, imperméables à la pluie, en dessus. Mais cette fourrure ne va s'obtenir qu'aux dépens de la masse du sang, puisque ce sont des tuyaux remplis de sang qui vont être la racine, le premier rudiment du nouveau plumage. Il est donc indispensable qu'à l'époque de la mue, l'oiseau soit pourvu d'une exubérance de sève,

d'un trop-plein de santé qu'il n'acquiert qu'aux dépens d'une nourriture riche et variée; en un mot, du deuxième au troisième mois, il faudra gâter vos élèves.

Lorsque la poule mère a été rendue libre et réunie à ses élèves, elle se trouve par là même appelée à prendre part aux friandises qu'on leur distribue à la volée et à intervalles par-dessus les mailles du grillage. Il faut lui rendre cette justice qu'elle n'abuse pas tout d'abord des bouchées fines qui ne lui sont pas personnellement destinées, et qu'elle y apporte quelque conscience, prenant plaisir à appeler à grands cris ses chers enfants pour leur présenter au bout de son bec l'insecte ou le fruit qu'elle a ramassés à leur intention et qu'on se dispute à l'envi.

C'est l'âge d'or.

Cette période de l'âge d'or se prolonge plus ou moins longtemps, mais tout a une fin en ce monde. Insensiblement, notre éleveuse en vient à donner des coups de canif dans la réserve qu'elle s'était d'abord imposée. Sous ombre de montrer comment se mange une larve de fourmi ou un ver de farine, elle pousse la démonstration jusqu'au bout et avale pour son propre compte, avec discrétion d'abord, puis avec sa gloutonnerie naturelle, écartant à coups de bec la concurrence. Bientôt elle se met à pondre, et dès lors elle répudie sa famille, qu'elle commence à maltraiter. C'est le sevrage.

C'est le moment de délivrer les élèves et de rendre l'éleveuse à sa basse-cour.

Avant de clore ce chapitre, je ne puis faire autrement que de dire deux mots de l'éjointage, une mutilation cruelle, mais imposée par la nécessité pour ôter à certains oiseaux qu'on veut tenir en liberté la possibilité de s'échapper. On n'y a guère recours que vis-à-vis de palmipèdes de luxe.

Éjointage. — L'*éjointage* est une opération qui con-

siste, sans pour cela déparer l'oiseau, à le priver de l'usage d'une aile, de façon à lui rendre le vol impossible, l'équilibre étant rompu.

Je ne saurais donner une idée plus nette de cette opération qu'en citant le passage suivant de la notice de M. Mercier sur l'éducation des oiseaux.

« Les grandes plumes des ailes sont appelées *rémiges*, mot qui signifie rames. Les rémiges, qui partent de la main, c'est-à-dire du carpe, du métacarpe et des doigts, sont au nombre de dix ; on les nomme *rémiges primaires;* en avant de celles-ci naissent les *rémiges bâtardes*, lesquelles sont fixées à l'os du pouce et forment dans le pli de l'aile une sorte d'appendice supplémentaire; en arrière des rémiges primaires sont les *rémiges secondaires* dont le nombre varie ; elles partent des os de l'avant-bras; les pennes attachées à l'humérus sont moins fortes et portent le nom de *pennes scapulaires;* les petites plumes qui recouvrent le bas des rémiges se nomment *tectrices*.

« Il s'agit d'enlever *sept rémiges primaires,* et conséquemment de détacher de l'aile le métacarpe et les doigts; pour cela, on passe la lame d'une paire de ciseaux bien tranchants sous le pouce qui supporte les deux ou trois rémiges bâtardes, qu'il faut épargner, et à un centimètre, près de l'articulation, couper vivement, puis immédiatement cautériser la plaie au moyen du morceau de nitrate d'argent ou avec un fer rouge.

« Avec le métacarpe et les doigts disparaissent les sept plus grandes rémiges primaires, les trois autres restent fixées sur le carpe, que l'on épargne, parce qu'il se trouve à l'articulation.

« Il est important que les ciseaux soient bien aiguisés, afin de ne pas briser les os en éclats en voulant les couper.

« Les rémiges bâtardes du pouce sont ménagées pour

cacher la plaie et pour la protéger contre les objets qui pourraient la heurter et briser la croûte qui se forme au bout des os coupés, en attendant la guérison... »

A ces explications si claires, je n'ai qu'une observation à ajouter, à savoir qu'il faut avoir bien soin, lors de l'opération, de pratiquer la section dans le sens des plumes, de manière à ne pas couper en biais les racines de quelques-unes d'entre elles; autrement, ces racines restées dans l'os serviraient à former de nouvelles plumes, et le but de l'éjointage ne serait pas complètement rempli.

En outre, la cautérisation au fer rouge ne me paraît pas indispensable; elle est difficile à appliquer et ne peut que causer aux oiseaux une souffrance inutile. Pour mon compte, je me borne à trancher l'os comme il vient d'être dit, et de crayonner la blessure au nitrate d'argent jusqu'à l'arrêt plus ou moins complet de l'hémorragie ou de la badigeonner au perchlorure de fer.

L'opération est sans danger; le sujet aussitôt lâché ne paraît pas beaucoup s'en apercevoir; il ne tarde pas à chercher sa nourriture, et dès le lendemain il a repris sa gaieté et ses allures habituelles. Un procédé nouveau d'éjointage, appliqué pour la première fois à l'école vétérinaire de Bruxelles, consiste à faire une ligature à l'endroit voulu, avec un cordon de caoutchouc; la circulation est interrompue immédiatement, et le quinzième jour environ, la partie isolée est déjà desséchée et se détache d'elle-même.

A ce système je préfère le précédent, qui me paraît plus expéditif et auquel je trouve l'avantage d'abréger singulièrement la durée des souffrances du patient. Je suis à peu près certain que les oiseaux, s'ils pouvaient parler, seraient de mon avis (1)!

(1) Choisir pour l'éjointage un temps doux; ni fortes chaleurs ni température glacée.

L'entrave, aujourd'hui en usage dans les fermes à gibier où il se fait de grandes quantités d'élèves qu'on ne pourrait songer à tenir en volière ; l'entrave, dis-je, est venue détrôner l'éjointage, et présente le grand avantage de ne pas mutiler un oiseau à perpétuité, et de donner la possibilité de le faire rentrer à volonté dans la plénitude de ses moyens.

L'entrave est un instrument momentané de servitude, qui soumet le volatile à notre merci, sans le gêner autrement. Le seul inconvénient qu'il en éprouve, c'est l'impossibilité de se mettre à l'essor. A cela près, on peut dire que l'oiseau conserve intacts tous ses autres moyens : la fuite à pattes, l'accouplement, la nidification, la ponte, l'incubation, la conduite des jeunes.

Les soins à donner à vos oiseaux vers la fin du 2e âge et dans l'âge adulte se sont bien simplifiés. Ils consistent uniquement à leur distribuer deux fois par jour la nourriture indiquée plus haut, et, à l'époque des grands froids, à remplacer par de l'eau chaude celle de la veille ou du matin, qui gèle rapidement.

Leurs progrès durant cette période de leur existence sont intéressants pour l'amateur qui les voit se développer tous les jours davantage, et constate depuis longtemps déjà la distinction des sexes par la différence du plumage, les mâles ayant commencé dès le deuxième âge à se revêtir de quelques-unes des plumes de leur livrée, qui devient de plus en plus riche.

Un très joli tableau, que tout éleveur matinal peut s'offrir à volonté, c'est celui du jeune troupeau, massé dans les premiers rayons du soleil levant, lissant ses plumes et procédant à sa toilette du matin.

Dès que vous, éleveur auquel ils sont habitués, vous présentez à la porte de la volière, tous accourent à l'envi ; une poignée de fourmis, de hannetons, ou même de

grain, les rassemble; vous pouvez ainsi les compter, et vous assurer que tous sont présents, vifs et en santé. Si vous vous baissez, leur offrant un raisin, une groseille, une tête de soleil, un épi vert, une noix cassée, c'est à qui viendra manger dans votre main ce succulent dessert. J'en excepte cependant le faisan de Mongolie, qui reste toujours plus sauvage.

Domestication des perdreaux grix. — Quant au perdreau gris, rien de plus facile à apprivoiser; toute la sauvagerie de sa race a disparu. Le perdreau élevé en volière aime la société de l'homme ; il veut qu'on s'occupe de lui.

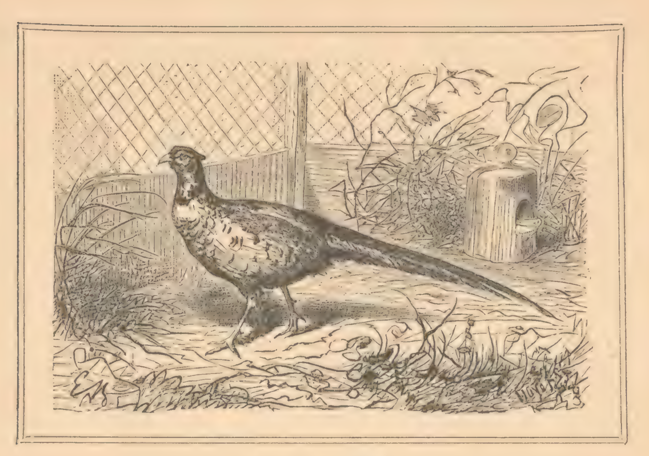
Ayez un perdreau favori, — entravé, — auquel vous laissez, si votre habitation vous le permet, toute liberté d'aller et de venir, et vous découvrirez chez cet oiseau des aptitudes, un attachement qui vous surprendront. Vous serez pour lui un ami, un frère, et de fait, outre sa poule, a-t-il connu d'autres parents que vous, qui l'avez élevé? Soyez absent, il s'inquiète, il appelle, il a soif de votre présence. Soyez dans votre cour ou votre jardin, occupé à une lecture ou à un travail quelconque, il viendra becqueter vos chaussures ou le bas de vos vêtements pour solliciter votre attention. Il veut qu'on s'occupe de lui. Aussi et plus familier qu'un chien, il vient sauter sur le banc où vous êtes assis; il se pose sur vos genoux. Chassez-le, il revient avec l'obstination d'une idée fixe. A l'heure de votre déjeuner, il est exact; il sait qu'une caresse, assaisonnée d'une friandise, l'attend. Si votre salle à manger donne sur la cour ou sur le jardin où il a sa résidence, il vient sauter sur l'appui de la fenêtre, et de son bec frapper à la vitre, demandant à être introduit. Tant que la table ne sera pas desservie, gardez-vous d'en rien faire, car, à cette heure de la journée, le drôle, qui vient de se poudrer, et qui, dans sa hâte à venir vous

trouver, n'a pas pris le temps de faire sa toilette, n'aura pas plutôt mis les pieds sur la table, qu'il va hérisser ses plumes et se secouer comme un caniche qui sort de l'eau, couvrant de poussière toutes les victuailles. — En fait de familiarité, d'espièglerie d'effronterie, même, je crois qu'on peut s'attendre à tout de la part d'un jeune perdreau.

Pour ce qui me concerne, je me suis trouvé, jadis, en relations suivies avec une femelle de perdrix grise, mon élève, d'une rare intelligence et d'une familiarité poussée à un degré invraisemblable. Gogo, c'était son nom, errait en liberté dans l'habitation; elle était éjointée et on ne l'enfermait que le soir. Elle avait su se rendre compte de l'heure des repas et trouver le moyen de se faire inviter. Sautant sur le rebord de la fenêtre de la salle à manger, elle frappait la vitre à coups de bec répétés. On la faisait entrer et alors, sans se faire prier, elle faisait le tour de la société, ramassant les miettes. Après le dessert, on la déposait sur la table munie préalablement, et pour cause, d'un journal de grand format. Là, elle se gavait de tout, miettes de gâteaux, groseilles, framboises, raisins, suivant la saison; elle buvait du vin et même du café. Seulement, dans ce cas, l'effet de ces extras ne se faisait pas attendre. De là l'utilité du journal.

Le soir à la veillée, on la déposait sur la table à ouvrage où ronronnait ma chatte Tontaine, absorbée et méditative. Alors miss Gogo, désireuse d'entamer une partie, s'approchait de la minette, lui faisait des avances, la lutinant, lui distribuant quelques coups de bec, puis finalement, agacée par l'impassibilité dédaigneuse de la bête féline, elle sortait des bornes et poussait l'inconvenance jusqu'à lui tirer les poils de la barbe. Tontaine alors, outrée, se contentait de gronder, mais s'abstenait de voies de fait, en chatte habituée à respecter les oiseaux

de la maison. Cependant, n'y tenant plus, elle s'empressait de déguerpir, ne voulant pas endurer plus longtemps les impertinences de ce volatile sans éducation.



Faisan panaché.

CHAPITRE VII

Les Faisans.

I. Faisans de chasse : Commun ; Mongol ; Versicolore ; Vénéré. — **II. Faisans de volière** : Doré ; de Lady Amherst ; de Swinhoë. — **III. Les hybrides.**

Les faisans constituent une classe tellement nombreuse et difficile à classer que, pour sortir d'embarras, je me trouve dans la nécessité de les subdiviser en faisans de chasse et faisans de volière, encore ne suis-je pas bien certain que ce subterfuge me tirera d'affaire, parce que quelques-uns d'entre eux, qui promettent de devenir d'excellents sujets de chasse (l'Elliot entre, autres) sont encore et jusqu'à nouvel ordre tenus en volière.

FAISANS DE CHASSE

La variété la plus répandue est celle connue sous le nom de faisan commun ou faisan de Bohême.

Le faisan commun, comme chacun sait, nous vient d'Asie, et son apparition chez nous remonte à quatre siècles environ. Son aptitude à adopter tous les climats fait qu'on le trouve dans les contrées boisées en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suède et jusqu'en Sibérie.

Définition générale. — Forme gracieuse et allongée : bec court et arrondi; tour des yeux papilleux; ailes courtes et concaves; queue très longue, formant deux plans; composée de dix-huit pennes; tarses nus, armés d'un éperon; chez le mâle quatre doigts reliés à la base par une légère membrane.

Tête et cou d'un vert bronzé à reflets bleus; flancs et poitrine marron pourpré brillant; manteau brun bordé de marron; queue gris olivâtre à bandes transversales noires.

Depuis son introduction, le faisan commun a donné naissance aux variétés suivantes :

1° Le *faisan à collier*, né de son croisement avec l'Indien ou le Mongol, ainsi que l'indique son collier d'un blanc pur;

2° Le *faisan blanc*, qui paraît être un résultat d'albinisme produit par la dégénérescence. En effet, l'éducation du faisan blanc présente, paraît-il, plus de difficultés que celle du faisan commun;

3° Le *faisan panaché*, provenant du faisan commun en voie de métamorphose dans le sens de l'albinisme.

Depuis l'importation du faisan commun, que tout le monde connaît, d'autres variétés ont été introduites qui ont fait leurs preuves et qui commencent à être appréciées.

Les plus connus de ces faisans, d'importation relativement récente, sont :

1° Le *faisan à collier de l'Inde*, d'une forme plus mince

et plus allongée que l'ordinaire, et de couleurs plus clai-



Le faisan de Bohême.

res. On le dit d'une grande fécondité et plus précoce pour la ponte que le commun.

Ce faisan est aujourd'hui presque introuvable à l'état pur.

2° Le *faisan de Mongolie*, plus fort que le faisan de l'Inde, auquel il ressemble beaucoup. Je connais particulièrement ce faisan, que j'ai élevé durant des années. Plus petit que le commun, mais plus élégant, plus riche de couleurs, il a sur le premier l'avantage — précieux au point de vue de la chasse — d'être d'une sauvagerie excessive, ce qui le rendrait difficile à surprendre par le braconnier, le renard ou l'oiseau de proie.

3° Le *faisan versicolore*, du Japon, semblable au commun, quant à la forme, mais qui en diffère par la taille qui est plus petite et par la couleur de son plumage. Ce faisan ne prend ses belles couleurs qu'un mois après le faisan commun.

Depuis que je me suis adonné à l'élève de ce faisan, j'ai été à même d'apprécier chez lui les mêmes qualités de rusticité, de sauvagerie et de fécondité que chez le Mongol.

Ces trois espèces ont beaucoup d'affinités avec le commun et sont susceptibles, entre elles et avec ce dernier, de croisements qui donnent des variétés aptes à se perpétrue sans altération des couleurs.

En croisant le faisan de Mongolie avec la faisane commune, on a obtenu un très joli faisan à collier, aussi gros que le commun, et très facile à élever.

Parmi les variétés tenues en volière, il existe des faisans qui donneront, et il en est qui ont déjà donné d'excellentes recrues pour la chasse.

C'est par la retenue en captivité et la mise au régime de la volière, qu'ont dû nécessairement commencer les premières expériences d'acclimatation et de multiplication de gibiers étrangers.

Il ne fallait pas songer à lâcher en liberté dans nos tirés,



Le faisan de Mongolie introduit dans nos chasses.

hic et nunc et sans préparation, des oiseaux d'importation récente, frais débarqués, venant de subir les fatigues d'un long voyage, les épreuves d'une séquestration plus ou moins prolongée, d'un changement de climat et de nourriture; et qui nous arrivaient anémiés, dépaysés, ahuris sans, initiation préalable aux ressources comestibles et de défense d'un pays inconnu, d'une végétation étrangère.

De plus, les premiers exemplaires étaient d'un prix élevé, quelques-uns très rares et difficiles à remplacer.

C'eût été folie que de les exposer, dans des conditions aussi défavorables, aux entreprises de leurs ennemis naturels : les bêtes de proie, les chiens errants et les braconniers, qui les eussent trouvés sans défense.

Dès lors, le régime de la volière s'imposait.

La propagation, dans nos tirés, de quelques faisans d'espèces étrangères, n'a pas présenté de difficultés. Le *faisan de Mongolie*, le *faisan versicolore du Japon* s'y sont installés comme chez eux, s'y sont croisés avec notre faisan commun, avec lequel ils ont de grandes affinités, et en lui infusant un sang nouveau, lui ont communiqué une bonne partie de leur sauvagerie, de leurs moyens de défense et de leur riche fécondité.

Le seul reproche, si c'en est un, qu'on puisse adresser à ces deux variétés, c'est la petitesse de leur taille. Ce reproche serait injuste, car ce n'est pas le Mongol, ce n'est pas le versicolore qui sont trop petits, comparés au faisan commun : c'est plus justement celui-ci qui est trop gros; plus gros que la nature ne l'a fait. Les bons soins dont il est entouré depuis des générations, ont beaucoup augmenté son volume, et en ceci il tend à s'éloigner de l'état sauvage pour se rapprocher de l'état d'oiseau de basse-cour. Il est dans la situation d'un rentier qui a pris du ventre, au grand détriment de son endurance, de son agilité, de ses moyens de défense.

Faisan de Mongolie. — D'un bon tiers plus petit que le faisan commun, le Mongol se distingue de ce dernier par un bec légèrement crochu, une tête fine et aplatie surmontant un col long et ondulant comme celui d'une couleuvre, des formes plus élancées, un ensemble de livrée de couleurs plus claires, d'un dessin plus précis.

Cette livrée, chez le mâle, comporte les particularités suivantes : calotte cendrée, encadrée d'une ligne blanche ; cou vert à reflets bleus, orné d'un collier d'un blanc pur ; flancs jaunes tachetés régulièrement de noir ; gorge et abdomen réunissant toutes les nuances du cuivre ; miroir nacré sur les ailes ; croupion bleu clair à reflets vert émeraude ; queue rayée de noir et de marron.

La femelle a le plumage de la poule commune, mais plus clair, plus luisant, d'un dessin plus net.

Constamment sur ses gardes, le Mongol porte la queue relevée, les ailes pendantes, comme s'il était en état d'alerte intransigeante.

Sa fécondité est remarquable. J'ai possédé en volière des poules mongoles qui m'ont donné jusqu'à soixante et quelques œufs.

Aussi le faisan de Mongolie s'est-il fait une belle situation dans nos chasses ; on l'y a utilisé avec succès comme sujet de croisement, et actuellement une bonne partie des faisans qui peuplent nos tirés portent son empreinte.

Le nombre de ses bâtards ne se compte plus, et je puis constater tous les jours, dans des faisanderies de mon voisinage, qui s'approvisionnent d'œufs en Angleterre, des sujets se rapprochant plus ou moins du type Mongol : taille plus petite que celle du faisan de Bohême ou faisan commun ; collier blanc, couleurs plus claires, et, au pli de l'aile, miroir nacré, qui est comme son estampille.

Mes relations avec le faisan de Mongolie datent de 1870,

époque à laquelle je fis l'acquisition d'un couple de ces oiseaux.

La ponte de la faisane donna, la première année, 73 œufs, de couleur vert de mer, d'un tiers plus petits que l'œuf de la faisane commune. Cette ponte, commencée le 17 avril, se prolongea jusqu'en octobre, ponctuée de temps d'arrêt.

J'ai eu depuis lors la confirmation constante de ce fait que la fécondité de la poule Mongole comporte une ponte moyenne d'une soixantaine d'œufs au moins, ce, bien entendu en *volière*. — Je dis en volière, parce qu'à l'état libre, il est évident que, pour tout oiseau, la ponte s'arrête aussitôt qu'il a amassé la quantité d'œufs qu'il peut embrasser et couver. Mais, même au point de vue de la reproduction en liberté, cette fécondité n'en est pas moins précieuse à constater, parce qu'elle donne la certitude que la faisane Mongole est plus à même que la commune de réparer ses pertes. Qu'un accident — une pie, un loir, un hérisson, une belette, — détruise la couvée, une deuxième ponte et, au besoin, une troisième peuvent avoir lieu.

Les jeunes élèves mongols sont rustiques, et leur élevage ne présente aucune difficulté particulière, à leur sauvagerie près.

Je me souviens qu'en 1871, j'élevais dans mon jardin des faisandeaux d'espèces variées, sevrés depuis peu de leurs éleveuses nègres.

Malgré leur jeune âge, les élèves Mongols, mélangés à des faisandeaux dorés, argentés, communs, se montraient déjà d'une méfiance remarquable.

C'était au moment de la mue, et, pour faciliter aux oisillons le passage de cette période critique, je lâchais tous les matins en liberté mes élèves, les plumes d'une aile coupées, pour leur ôter la possibilité de s'échapper. Une

porte à coulisse pratiquée dans une encoignure de leur volière, et levée à leur intention, leur donnait la clé du jardin.

On les rentrait seulement le soir, en poussant doucement le jeune troupeau dans un coude formé par le mur du jardin et la partie de la volière munie de cette porte à coulisse tenue ouverte pour la rentrée.

Les élèves dorés, argentés et même communs rentraient sans trop se faire prier ; mais pour faire rappliquer les Mongols, c'était toute une affaire. On n'a pas d'idée de la ruse, de l'astuce déployées par ces faisandeaux pour échapper à l'obligation de reprendre leur prison.

La rentrée avait lieu au coucher du soleil, et, dans les lignes d'ombre projetées par les plantes exposées aux rayons obliques, ils savaient si bien se raser, se dissimuler, — observant le dessin, les lignes du milieu où ils se cachaient, de manière à s'harmoniser avec ce dessin, à ne pas heurter ces lignes en se mettant en croix, — que nous avions toutes les peines du monde à les retrouver. Il nous fallait battre et rebattre trois ou quatre fois le terrain, plante par plante, buis par buis, touffe par touffe, et, chose étrange! il nous arrivait souvent de retrouver un des fugitifs tapi derrière une touffe déjà vérifiée à trois ou quatre reprises.

Qu'était-il arrivé? — Nos oisillons, se sentant poursuivis, ne perdaient pas un de nos mouvements, et, tout en se dissimulant, changeaient de place avec un art savant qui trompait notre attention, et s'avançaient derrière nous sans paraître, profitant des accidents du terrain. En un mot, on eût dit que les rôles étaient intervertis et que c'était nous, les chasseurs, qui étions les chassés.

Ainsi, au contraire de la peur bête qui saisit le faisan commun lorsqu'il est poursuivi, et qui le fait simplement

se raser, se raser pour se raser, qui le paralyse, qui le met à la merci souvent d'un coup de bâton, la peur du faisan Mongol est une peur raisonnée, intelligente, savante, qui l'oblige à se garder *quand même*, à observer l'ennemi tout en se cachant, à changer de place suivant les circonstances, de poursuivi à se faire au besoin poursuivant, tout en observant ses distances.

L'un de mes jeunes, entre autres, m'intrigua d'une façon incroyable.

Il manquait au comptage fait au moment de la rentrée, et ne pouvait se retrouver. Était-il retourné en Mongolie? C'était peu probable. Avait-il été croqué par un chat? Mystère!

Toujours est-il que je le considérais comme perdu. J'en avais fait mon deuil, lorsque, quelques jours après, les élèves étant au pâturage, je m'avisai de les compter... Ils étaient au grand complet; personne ne manquait au troupeau. J'avais retrouvé mon élève.

A la rentrée du soir... encore un de moins... (le même probablement). — J'étais fort intrigué.

Où était-il passé? On chercha ; on rechercha... peines perdues! Enfin! de guerre lasse et voulant en avoir le cœur net, je pris une lumière dans la soirée, vers neuf heures, et je parcourus le jardin. Je n'omis aucun recoin et inspectai tout, jusqu'au bas des murs. A la fin, ma recherche fut couronnée de succès.

La lumière de ma lampe, se projetant sur un petit œil noir tout grand ouvert, me fit découvrir mon drôle. Voici ce qui s'était passé.

A la base du mur, — un vieux mur aux teintes grises, — et à un demi-pied du niveau du sol, une pierre manquait, qui s'était détachée depuis un temps plus ou moins long. Il y avait là un vide, une cachette qui n'avait pas échappé à l'attention du faisandeau, et mon élève, met-

Une famille de faisans.

tant à profit cet accident, s'était avisé de remplir le vide avec son corps et de s'incruster, pour ainsi dire, dans la maçonnerie.

La teinte grise du mur était observée, l'alignement aussi, c'était le faisandeau qui remplaçait la pierre absente.

Faisan versicolore. — Le faisan versicolore doit son nom à la teinte de sa livrée, où le vert domine. Cou violet; abdomen et flancs d'un vert bronzé; dos vert, plumes rayées de jaune; tectrices alaire rayées de jaune, de noir, de vert et de violet; rémiges brunes tachées de blanc; rectrices grises maculées de noir.

Quoique moins répandu jusqu'ici que son confrère de Mongolie, sans doute à cause de son prix plus élevé, le faisan versicolore possède les mêmes aptitudes de fécondité, de rusticité, de sauvagerie, à ce point qu'on peut dire de ces deux faisans qu'ils font la paire. La faisanderie de Mériel les croisait l'un et l'autre avec le commun, sans doute en vue de retremper le sang de ce dernier, et elle offrait aux annonces indifféremment les métis issus de ces deux croisements.

Les poules de ces trois faisans : commun, Mongol et versicolore, se ressemblent étonnamment; leurs croisements donnent des sous-variétés aptes à se perpétuer sans altération de la livrée obtenue.

Il arrive souvent que les poules faisanes, même d'espèces sauvages, demandent à couver en volière, surtout si cette volière est spacieuse et bien pourvue d'abris.

Mais, dans ce cas, il est prudent d'isoler la couveuse, au moins à la veille de l'éclosion. Non seulement son coq, mais ses compagnes si elle en a, doivent être, au moyen d'une trappe entr'ouverte, puis refermée après leur départ, relégués dans un autre compartiment.

L'inobservation de cette précaution me coûta, une certaine année, quelques jeunes sujets que je regrette encore.

A la suite d'une ponte assez prolongée, l'une des deux poules de mon parquet de versicolores se mit à couver quelques-uns de ses derniers œufs que j'avais, avec intention, laissés au nid, après avoir reconnu chez elle des velléités d'incubation.

Dans l'intervalle, la couveuse fut dérangée par sa compagne chaque fois que celle-ci allait pondre, car elles avaient adopté toutes deux le même nid, ce qui enrichissait ce nid d'un nouvel œuf, mais ce qui amenait surcharge et promettait des naissances fort irrégulières.

L'éclosion eut lieu dans la nuit du 5 au 6 août. Un grand bruit d'ailes et des cris qui m'éveillèrent et que j'attribuai d'abord à une panique, avaient une autre cause dont je me rendis compte au matin. Je pus alors constater que la naissance des jeunes avait été le signal d'une bataille : la faisane mère, battue à la fois par son coq et par sa compagne, était reléguée dans un coin ; les œufs non éclos avaient été cassés et les nouveau-nés, assommés à coups de bec, gisaient épars aux abords du nid.

J'allai les recueillir. Tous étaient déjà froids et la plupart mis à mal. Pourtant, cinq d'entre d'eux, moins grièvement blessés, purent être réchauffés et rappelés à la vie.

La mère ayant été installée dans un compartiment séparé, on lui rendit ses cinq petits qu'elle se mit à rallier et à maintenir sous ses ailes, puis elle s'accroupit pour bien se les assimiler.

L'éducation suivit son cours ; dès le 10 août, les jeunes commençaient à s'éparpiller et à chercher d'eux-mêmes leur nourriture ; à l'âge de 15 jours, ils se mirent à percher avec leur mère.

D'autres œufs de versicolore, confiés à des couveuses de basse-cour, donnaient des naissances également le 6 août, ce qui me valut l'occasion de faire une étude comparée esd deux genres d'élevage. Je pus constater, et cela n'a

rien de surprenant, les résultats incontestablement supérieurs de l'éducation par la poule faisane. Les petits de celle-ci étaient plus vifs, plus alertes, plus pétulants, plus élancés; le plumage plus lisse; l'allure plus fière.

Faisan vénéré. — Il est à peine besoin de décrire le faisan vénéré, que l'on peut voir actuellement partout. Sa livrée est une parure de plumes jaunes cerclées d'un liséré noir, figurant un manteau d'écailles d'or. Tête originale : calotte blanche, bec noir, collier blanc bordé d'un double collier noir. Queue très longue, dont les grandes pennes mesurent jusqu'à un mètre trente centimètres et plus.

Le faisan vénéré doit son nom à la superstition des Thibétains, qui le considèrent comme un oiseau sacré. Aussi, sa capture était-elle hérissée de difficultés et les premiers sujets importés furent-ils hors de prix. M. Polvliet, de Rotterdam, l'un des premiers et des plus éminents pionniers de l'aviculture, nous apprend qu'il fit en 1868, au Jardin zoologique de Paris, l'acquisition d'un couple de ces oiseaux au prix de deux mille trois cents francs.

Notons à ce propos qu'une des principales difficultés du peuplement des chasses à l'aide de gibiers étrangers réside dans le haut prix des sujets nouveaux et dans la nécessité où l'on se trouve de les emprisonner tout d'abord et de les tenir en tutelle et en volière, comme des plantes de serre. On ne saurait songer à exposer des gibiers de valeur et difficiles à remplacer, à la merci du coup de fusil d'un braconnier ou d'un innocent.

Force est donc de commencer par obtenir des reproductions en captivité, et plus tard, lorsqu'à la suite d'une riche multiplication, le faisan vénéré, par exemple, sera diminué de valeur au point de tomber, du prix de deux mille trois cents francs, valeur primitive, à celui

d'une trentaine de francs le couple, valeur actuelle; plus tard, dis-je, on pourra songer à des lâchers en liberté.

Sans doute, mais alors et jusqu'à nouvel ordre, le gibier nouveau aura perdu une bonne partie de ses moyens de défense naturels, de ses aptitudes à se suffire et à vivre de la vie libre; de ses instincts d'orientation indispensables pour lui permettre de retrouver de lui-même ses cantonnements. Aussi, durant longtemps encore ne posséderons-nous le faisan à l'état de gibier qu'au prix d'une continuation de la tutelle, dont il a été parlé plus haut, exercée sous forme de surveillance, de protection, d'agrainages.

Nous avons vu, plus haut, le cours du faisan vénéré tombé, de nos jours, à la suite de multiplications successives, à trente francs environ le couple.

Un certain nombre d'amateurs favorisés de la fortune n'ont pas attendu jusqu'ici pour se payer des lâchers de ces oiseaux en liberté.

Pour n'en citer que quelques-uns, M. Henry V..., directeur d'une des principales maisons de vins de Champagne à Reims, risquait, dès 1876, le vénéré dans les tirés de sa propriété, située dans les environs de cette ville.

Vers la même époque, le prince de Wagram en faisait autant dans son parc de Grosbois (Seine-et-Oise).

C'étaient là des tentatives osées, le cours du faisan vénéré se trouvant alors de deux cent cinquante à trois cents francs le couple.

L'introduction dans les chasses de ce nouveau gibier a suscité plus d'un point d'interrogation.

Le faisan vénéré, qui est d'un naturel querelleur, ne ferait-il pas la guerre aux faisans d'autres espèces?

L'éclat de son plumage ne l'exposerait-il pas, d'une façon particulière, aux entreprises du braconnier?

Est-il susceptible de se croiser avec les races que nous possédons déjà.

Une lettre du prince de Wagram, adressée au président de la Société d'Acclimatation de Paris (*Revue des Sciences naturelles appliquées* du 20 mai 1894, page 468), va nous donner là-dessus des renseignements très intéressants :

« Le faisan vénéré (écrit le prince), au début de son introduction dans le parc, se montrait peu sociable ; mais depuis longtemps la concorde la plus parfaite règne entre les différentes races. Quant à l'inconvénient d'être plus exposé qu'un autre aux attaques des braconniers à cause de l'éclat de son plumage, il n'existe pas. Au contraire, le faisan vénéré est moins facilement victime que les autres, car il se laisse très difficilement approcher et se branche trop haut pour être surpris la nuit. En 1893, cent onze coqs ont été tués en battue, et il en reste néanmoins encore beaucoup trop. La race est donc très productive. Il est à observer qu'aucun croisement ne s'est opéré entre les différentes espèces vivant en commun. »

Il résulte de la lettre précitée, que la fécondité du faisan vénéré est des plus satisfaisantes.

Quant au caractère agressif du vénéré, j'en ai fait maintes fois la constatation, surtout au moment de la reproduction, au point que j'étais obligé de me munir d'une sorte de bouclier lorsque j'allais faire la cueillette des œufs ; le mâle cherchait à me sauter à la figure ; mais cet inconvénient n'en est un que lorsqu'il s'agit de faisans d'espèces différentes parqués et emprisonnés dans un emplacement restreint. Dans les espaces illimités d'une grande propriété, les choses se passent tout autrement, parce qu'alors les sujets les plus timides vont se cantonner à part, loin de l'habitat choisi par les plus hargneux.

En ce qui concerne les aptitudes du vénéré à ne pas se laisser surprendre par le braconnier, l'auteur de la lettre précitée a oublié de mentionner que sa meilleure sauvegarde consiste dans son quasi-mutisme. Ce faisan est silencieux, à l'opposé de ses congénères de Bohême, de Mongolie et versicolore qui, par leurs cris d'appel retentissants, se dénoncent, le soir à l'heure de la perchée, aux détrousseurs de gibier.

Lui, reste presque absolument muet; sa voix est sans éclat, et ne dépasse pas le diapason d'un simple gloussement. A l'époque des amours, il se borne, pour toute manifestation, à déployer ses ailes et à les faire bruire avec force, produisant un son comparable à un sourd roulement de tonnerre; mais alors il faut être tout près pour percevoir ce bruissement.

Cette particularité est la meilleure explication de l'inaptitude du vénéré à se croiser avec les autres espèces voisines. J'entends parler du faisan vénéré vivant à l'état libre. Il a été reconnu qu'il en serait tout autrement en volière ou en captivité.

Je n'apprendrai rien à un sportsman ayant quelque habitude de la chasse, en lui rappelant que chez certaines espèces polygames : les tétras, les faisans, — à l'inverse de ce qui se passe chez la perdrix, — dans la saison printanière, c'est le mâle qui attire à lui les femelles des alentours par ses démonstrations et ses appels.

Cette particularité est même mise à profit par quelques propriétaires de chasses, plus malins que consciencieux, qui se savent entourés de domaines où l'écoquetage se pratique sur une trop grande échelle. La malice desdits propriétaires consiste à conserver chez eux une quantité notable de mâles et alors, vienne l'époque de la pariade, les poules des voisins, séduites par les appels réitérés de ces mâles, franchissent leurs limites, accourent à l'envi et se mettent

à se cantonner franchement dans la propriété qui n'est pas la leur.

Or le faisan vénéré ne parle avec un éclat suffisant aucune langue, puisqu'il est à peu près muet. Son appel, consistant uniquement dans le bruissement de ses ailes, n'a aucune chance d'être compris; il n'est même pas entendu par les poules étrangères, cantonnées au loin.

C'est en ceci, à mon avis, que réside l'improbabilité des croisements du vénéré *à l'état libre.*

Le seul intérêt que présente le croisement du faisan vénéré avec le commun, consiste en ceci que les métis issus de ce croisement, sont plus faciles à élever que les sujets de pur sang. Ils sont aussi beaucoup plus gros que le faisan commun, et à à ce titre ils sont très prisés dans les tirés.

Malheureusement, et par suite d'un manque d'affinité suffisante entre les deux races, les produits ainsi obtenus artificiellement *sont inféconds.*

Je suis depuis longtemps fixé sur l'aptitude du faisan vénéré à se défendre à l'état libre, sans notre protection, par un exemple tout personnel, et voici, à l'appui de ce que j'avance, ce que je publiais dans les colonnes de la *Chasse Illustrée* (n° 14, du 8 avril 1882) :

« Je viens de voir chez Buchillot, naturaliste à Reims, la dépouille d'un magnifique spécimen de coq vénéré, tué l'hiver dernier à Chigny, dans la propriété de Mme Pommery, et qui était une vieille connaissance à moi. J'avais cédé ce coq, il y a plus de trois ans, à M. H. Vasnier, associé de la maison Pommery. Peu après l'installation dans la volière, la maladresse d'un garde fut cause que l'oiseau prit la clef des champs. Il la prit même si bien qu'il la garda jusqu'à la fin de l'hiver dernier, où il fut tué dans la propriété, dont il ne s'était jamais guère éloigné. »

Ainsi, voilà un faisan qui est resté plus de deux ans en

rupture de volière, qui a vécu de la vie vagabonde, livré à ses propres ressources, qui a traversé sans abri deux hivers, notamment le fameux hiver de 1879-1880, qui a su échapper à ses ennemis : le renard, l'oiseau de proie, le braconnier ; on ne saurait donc lui contester la qualification d'oiseau-gibier.

Notez que je n'invente rien. Je cite les noms, je cite les dates, je cite les faits. Chacun peut vérifier.

Ma première étude du faisan vénéré remonte au printemps de 1873, époque à laquelle la Société d'Acclimatation voulut bien me confier, à titre de *cheptel*, un couple de cette splendide variété.

Ces oiseaux, nés au mois de juin 1872, étaient par conséquent âgés de moins d'un an à l'époque où la ponte a commencé. Je cite ce petit détail parce que j'estime qu'il a sa valeur.

Ils arrivèrent chez moi le 1er janvier 1873, dans la matinée. La volière les attendait.

Les premiers moments d'étonnement passés (étonnement bien naturel après une nuit d'inquiétude, au sortir d'un panier obscur), la femelle, moins sauvage que le mâle, se mit en devoir de lisser ses plumes, exemple que ce dernier ne tarda pas à imiter ; — c'est ainsi que tout voyageur, à l'arrivée, doit un coup de brosse à son vêtement ; — puis on se mit à manger.

L'installation était faite.

Graines variées (orge, blé, avoine, sarrasin), pain émietté, qu'ils aiment beaucoup : tel fut, avec la verdure dont était tapissée leur habitation, le menu de nos oiseaux durant l'hiver.

A dater du 1er mars, ils furent soumis au traitement spécial indiqué au chapitre III, en vue d'une bonne reproduction, et le voisinage de la volière fut rigoureusement respecté.

La ponte commença vers le 10 avril.

Depuis ce jour jusqu'au 18 juin, date à laquelle elle prit fin, j'obtins trente-huit œufs de couleur mastic, de forme ovoï-conique, un peu plus gros que l'œuf du faisan commun.

La ponte était ordinairement d'un œuf par jour, sauf quelques interruptions les jours de froid.

Voilà pour la fécondité.

L'amateur qui ne la trouverait pas satisfaisante serait bien difficile.

J'ai pu observer que, durant la ponte, le mâle veille près de la pondeuse, et, s'il survient quelque sujet d'inquiétude, se met à glousser, et cherche, en s'éloignant avec une demi-précipitation calculée, à détourner sur lui l'attention.

Tout le temps que durera la ponte, le voisinage de la volière devra être sévèrement consigné. Ni passage de chiens, ni jeux d'enfants, ni visites de curiosité inopportunes. Cette dernière précaution fut si fidèlement observée pour mes faisans vénérés que je ne m'aperçus de la ponte que lorsque déjà trois œufs se trouvaient dans le nid, sorte de trou rond pratiqué en terre, en forme de cuvette, derrière un genévrier.

Soucieuse de la sécurité de ses œufs (qui lui étaient régulièrement enlevés par crainte des nuits froides), la pauvre bête changea quatre fois de nid durant la ponte pour mieux dérouter le ravisseur inconnu.

Les six premiers œufs obtenus furent confiés sans retard à une poule couveuse, tenue disponible à cet effet au moyen d'œufs d'essai. L'incubation, commencée le 21 avril au matin, dura vingt-sept jours; l'éclosion eut lieu le 18 mai seulement, à raison, sans doute, de la rigueur de la température. L'incubation de la série d'œufs qui suivit, commencée le 20 mai dans la matinée, donnait des

éclosions le 13 juin, c'est-à-dire au bout de vingt-quatre jours.

Des œufs de faisan commun, confiés simultanément à la couveuse dans le but de faire une étude d'incubation comparée, amenèrent des poussins le même jour : d'où la conclusion que la durée moyenne de l'incubation pour les œufs de faisan vénéré serait la même que pour les œufs de faisan commun, c'est-à-dire de vingt-cinq jours, avec un écart d'un ou deux jours en plus ou moins, suivant la température, la qualité de la couveuse, etc., etc.

Les six premiers œufs obtenus (je parle des œufs de faisan vénéré) étaient tous fécondés, mais trois seulement donnèrent des éclosions. Les trois autres renfermaient des poussins bien conformés en apparence, prêts à éclore, mais morts dans la coquille. Il n'est pas inutile d'ajouter que, le 18 mai, jour de l'éclosion, je fus visité par un violent orage que je soupçonne d'avoir contribué à ce résultat regrettable. Des onze œufs qui suivirent, six seulement étaient fécondés; les cinq autres étaient clairs.

En résumé, sur mes trente-huit œufs, six seulement se sont trouvés clairs. Les trente-deux autres étaient fécondés. Eu égard à la température exceptionnelle du printemps, de glaciale mémoire, la fécondation peut être, je crois, considérée comme très satisfaisante. Je n'ai obtenu néanmoins que vingt-trois sujets vivants, neuf étant morts dans la coquille au moment d'éclore.

L'éducation de la première série d'élèves fut confiée à une poule nègre du Japon, chargée en même temps de faisandeaux dorés, argentés, Mongols et communs.

Pour l'une des séries suivantes, je réunis aux jeunes vénérés des faisandeaux communs, des perdreaux et trois poussins de colins. — J'ai toujours eu la manie de ces mélanges. Je trouve dans cette réunion d'oisillons différents

des éléments précieux pour une étude comparée. Le seul soin à observer pour l'amateur qui veut confier à la même poule l'élevage d'oiseaux d'espèces différentes, est de lui donner à couver des œufs de chacune des espèces dont il désire faire l'élevage simultané. Il y aurait imprudence à confier des perdreaux, par exemple, à une poule qui aurait couvé exclusivement des œufs de faisans et *vice versâ;* mais la même poule peut parfaitement, ainsi que j'en ai fait vingt fois l'expérience, couver simultanément, malgré la différence de grosseur, des œufs de faisan, de perdrix et même de colin. — En pareil cas, je charge ma poule en ayant soin de tenir compte de la différence de durée de la période d'incubation des uns et des autres.

Rien de remarquable à signaler durant les huit premiers jours, si ce n'est le caractère querelleur des faisandeaux vénérés. Ces oisillons attaquaient leurs frères mongols ou communs, et même se battaient entre eux avec un acharnement incroyable, se poursuivant jusque dans les pattes de l'éleveuse avec force coups de becs assénés sur la tête. Hâtons-nous d'ajouter que cette manie batailleuse ne dégénéra jamais en accidents graves. Le tout se bornait à un petit battu qui s'en allait piaulant et que la poule, qui n'y pouvait mais, consolait de son mieux.

La mise en volière — dans une grande volière d'adultes — s'effectua de façon à éviter une transition trop brusque dans les habitudes de la petite famille. Ainsi, la poule et ses élèves, enfermés dans leur boîte, furent apportés dans la cabane, dont les trappes de communication avaient été levées. La boîte fut placée près de l'ouverture fermant par une de ces trappes, puis la trappe de la boîte elle-même fut levée. La communication était établie. — Le petit troupeau ne tarda pas à parcourir, timidement d'abord, puis bientôt avec des explosions de joie, l'espace immense inondé de soleil (8 mètres de long sur

2 de large) mis à sa disposition, — espace tapissé d'une longue nappe de verdure (gazon, petit trèfle blanc, pissenlits, épis d'orge), boisé d'arbustes verts (thuyas, groseilliers, petits sapins), et bordé tout autour d'une mince allée de sable de rivière.

Un peu plus tard, dès que les jeunes, abandonnant la boîte où ils étaient nés, commencèrent à se percher, la poule fut tirée de sa prison et lâchée dans la cabane même, où elle resta confinée et tenue à leur disposition encore quelque temps. Puis elle se mit à pondre. Dès que l'éleveuse commence à pondre, c'est le moment de sevrer les petits, car elle ne les connaît plus, et même quelquefois se met à les battre. Je rendis dès lors la liberté à cette brave auxiliaire et l'envoyai se refaire au poulailler.

A dater de ce moment, je supprimai les œufs de fourmis. Seulement j'avais installé le long de la volière, et extérieurement, une fourmilière artificielle qui servait aux menus plaisirs des élèves. Toute fourmi qui se hasardait à l'intérieur, ou qui s'avisait de circuler sur le grillage, était rigoureusement happée au passage.

Les vers de terre, les insectes de passage, la verdure, les épis verts, dont les petits se montraient friands, — puis des graines variées (moha, sarrasin, riz, blé et chènevis), des pieds de laitue ; pâtée de pain trempé dans du lait et mélangée avec du son les jours de grande chaleur : — telle fut la nourriture des élèves durant la période parcourue du 21 juin au 22 août.

Au commencement d'août, j'eus un moment critique à traverser. La mue commençait. Par contre, la verdure, les vers de terre, les épis d'orge se trouvaient presque épuisés.

Mes petits (ils étaient une trentaine à cette époque, parce que j'avais réuni deux couvées), mes petits, dis-je, commençaient à perdre de leur vivacité. Je ne laissais pas d'être inquiet. Je me décidai à les lâcher au jardin, après

leur avoir coupé les plumes d'une aile. Bien m'en prit. Je réunis en un seul tous mes troupeaux (soixante et quelques faisans), sevrés de leurs poules éleveuses, et leur abandonnai le pillage du jardin, ce dont ils s'acquittèrent en conscience. Carrés de moha, plates-bandes de laitue, petits champs de blé vert, tapis de gazon, ensemencés à leur intention, tout fut saccagé. Cela prit quelque temps, mais, sauf le gazon et les touffes des buis des allées, tout y passa.

Seulement les soins devinrent plus compliqués. Une surveillance active fut nécessaire; puis, chaque soir, il fallut effectuer la rentrée dans la cabane de la volière, — abri muni de perchoirs pour la nuit; — puis enfin, chose assez difficile par suite de la mobilité d'un pareil troupeau, le comptage des vénérés. — On ne comptait que ceux-là.

Les communs, et surtout les Mongols, se montraient les plus récalcitrants à la rentrée, et il savaient si bien se raser que plusieurs passèrent la nuit dehors, la plupart sans dommage, mais quelques-uns en y laissant la plume et puis le reste avec.

Au bout de quelque temps, cependant, la rentrée du soir souffrit moins de difficultés et se régularisa. Il suffisait de chasser les élèves en frappant dans ses mains, et, à ce signal, auquel les oiseaux s'étaient habitués, vénérés, dorés, argentés, Mongols, etc., enfilaient une allée longeant un grand mur, et prenaient un à un le chemin de l'abri qui devait les recevoir pour la nuit, et dont la porte et la trappe les attendaient toutes grandes ouvertes.

Cette longue procession, cet interminable défilé, étaient un spectacle assez original qui m'attirait souvent, à cette heure de la journée, des amateurs et des curieux.

Ce qui avait surtout aidé à faciliter la rentrée du soir

à la volière, c'est que nos oiseaux savaient que le souper les y attendait, souper fin composé de graines mélangées (riz, sarrasin, blé, orge, moha de Hongrie), souper assaisonné d'un bon appétit à la suite d'une journée d'exercice bien employée à l'air libre. La rentrée était d'abord suivie d'un bruit confus, celui d'une ruche turbulente; c'étaient des discussions entre faisandeaux, des querelles pour une place plus ou moins avantageuse aux perchoirs; enfin l'installation pour la nuit se régularisait, puis tout se taisait.

Pour compléter cette étude et répondre, une fois pour toutes, aux demandes qui me sont adressées sur la valeur pratique du *faisan vénéré* considéré *comme gibier*, je n'ai que quelques mots à ajouter.

Comme gibier est bien dit, car ce fastueux faisan, malgré sa beauté, ne fera jamais un oiseau d'ornement. Il est trop sauvage. Il lui faut de grands espaces. Ce qui l'a maintenu en volière jusqu'à ce jour, c'est son prix élevé.

Quant à ses qualités, le lecteur les connaît déjà, et il me suffira de les rappeler :

1° Beauté splendide; grosseur exceptionnelle;

2° Aptitude à la reproduction dès l'année qui suit la naissance, — et à quelle riche reproduction! — Trente-huit œufs pondus par une seule femelle, dont trente-deux fécondés, sont là pour le dire;

3° Facilité d'élevage et développement précoce qui lui permet de supporter plus facilement que le faisan commun la crise de la mue;

4° Sauvagerie et quasi-mutisme (deux qualités s'il en fut pour un gibier);

5° Au point de vue comestible, chair fine, succulente, moins sèche que la chair du faisan commun.

FAISANS DE VOLIÈRE.

Le faisan doré. — L'un des plus aimables hôtes de nos volières, le plus gai de caractère, le plus familier, est sans contredit le *faisan doré* ou *faisan tricolore* (*Thaumalea picta*), originaire du nord de la Chine.

Gracieux de formes, enrichi des couleurs les plus éclatantes, cet oiseau est beau d'une beauté invraisemblable, d'une beauté bizarre, chinoise, et c'est tout naturel, puisque la Chine est son pays d'origine.

Sa livrée est celle-ci : huppe jaune d'or, collerette orange bordée de noir, plumes vert bronzé à la naissance du cou, ventre rouge feu, croupion et dos jaune doré, rémiges premières brunes, les autres d'un beau bleu ; queue très longue, de couleur fauve, à réseau noir, flammée de rouge éclatant. La livrée de la femelle est brun clair et jaunâtre, zébrée par des lignes plus foncées, dont le dessin rappelle le plumage de la bécasse.

Le cri du coq est un : « Kuick! Kuick! » Le soir et dans le courant de la nuit, il fait entendre un chant plaintif d'une modulation étrange.

Gai, vif, espiègle, le faisan doré est la vie et la joie d'une habitation en même temps qu'il en est l'ornement.

Il se grime, change de costume, et vous le voyez tantôt le dos recouvert de franges d'un beau jaune doré, les ailes cachées sous ces franges abondantes, tantôt le dos gris, marron et bleu suivant qu'il a ramené ses ailes sur le dessus.

Constamment amoureux, ce don Juan des faisans passe la plupart de son temps à faire sa cour à ses compagnes, passant de l'une à l'autre avec la légèreté du papillon. Voyez-le, sémillant, sautillant, barrant le passage succes-

(1) La faisane revêt quelquefois, plus ou moins, la livrée du mâle. C'est là un indice de vieillesse, d'une sorte de retour d'âge et d'infécondité.

sivement à chacune d'elles pour que son hommage ne puisse rester inaperçu, faisant entendre une espèce de sifflement, inclinant toute sa personne et ramenant son collier orange en demi-cercle sur la partie qu'il présente, jusqu'à cacher son bec.

Son hommage sera admis, mais seulement vers la fin de mars ou le commencement d'avril, ce jusqu'à la fin de la ponte.

Vous vous en apercevrez aux pennes caudales de la femelle plus ou moins fripées et cassées par places; car c'est en marchant sur la queue de la robe de sa compagne qu'il l'arrête et la contraint de se prêter à ses désirs.

Il est bon que la volière du faisan doré soit garnie de perchoirs, d'arbustes, de planches adossées le long des parois de son hangar, car il n'est pas rare de voir ses hommages dégénérer en poursuites, ses poursuites en actes de férocité, et l'on trouve quelquefois la femelle acculée dans un angle de la volière la tête en sang, le crâne mis à nu par les coups de bec. Vite enlevons la pauvre bête, lavons la plaie à l'eau un peu alcoolisée et mettons-la dans un compartiment à part.

La guérison sera prompte, du reste, mais nous ne la rendrons au sacripant que lorsqu'elle sera complètement rétablie, — et après avoir eu soin d'aménager la volière comme il vient d'être dit, car perchoirs, arbustes, planches adossées sont autant d'obstacles ou de refuges qui rompent la poursuite et permettent à la faisane, en se perchant, en faisant des crochets, en se dissimulant derrière les abris, d'échapper à son tyran.

Je sais un moyen pratique, souverain, infaillible de mettre à la raison le coq faisan doré et son compatriote le coq faisan de Lady Amherst, car tous deux ont exactement les mêmes mœurs.

Ce moyen consiste à introduire dans la volière une ou deux poules de la basse-cour; vous choisissez les plus criardes, les plus hargneuses, les dames Angot de l'espèce. Ces poules ne tardent pas à recevoir les hommages du coq faisan, mais ont bientôt fait de le mettre à la raison. C'est souverain. Essayez-en. L'une de mes poules naines de combat m'a rendu, chez mon coq Amherst, bien des services. Il se mène parfois beaucoup de bruit, dans ce ménage interlope, mais durant ce temps, la poule du faisan reste en paix.

La mue du faisan doré a lieu vers la fin de juin et dure environ de cinq à six semaines.

Durant cette période, privé de sa queue, de son riche plumage, à peine vêtu, il devient d'une belle laideur; il semble au surplus avoir conscience du désagrément qui lui incombe, car il se tient soigneusement caché, jusqu'à la réapparition de sa splendide livrée.

A son empressement à venir recevoir les hommages du visiteur, on voit combien il est fier de sa beauté.

Le soin qu'il prend, lorsqu'il est effrayé, de se précipiter contre le grillage de sa prison — *les pieds en avant* — vous dit assez quels égards il professe pour la moindre plume de son riche vêtement.

Il craint la trop grande ardeur du soleil.

N'oubliez pas de disposer des perchoirs sous son hangar.

C'est là, dans la partie la plus reculée, qu'il passera ses après-midi dans la belle saison, et vous l'y surprendrez juché à l'ombre, paupières closes, ensommeillé.

Examinez-le, beau en ce moment comme il l'est toujours, — mais sous un autre aspect; — l'attitude perpendiculaire et non plus horizontale, — sa longue queue flammée de rouge vif tombant presque jusqu'à terre.

Aux légers soubresauts qui agitent de temps en temps son aigrette, aux monosyllabes qui s'échappent de son bec, vous avez compris qu'il voyage en plein pays de rêves.

Le faisan doré comprend plusieurs variétés : l'ordinaire d'abord, puis la variété dite *charbonnier* à joues noires (la femelle a le plumage comme saupoudré de poussière de charbon), et enfin la variété *isabelle,* qui diffère de l'ordinaire en ce que les plumes de la poitrine, au lieu d'être rouges, sont d'un beau jaune d'or.

La poule de ce faisan est excellente couveuse, tellement appliquée à sa besogne de mère qu'elle en perd le boire et le manger tant que dure l'incubation.

J'ai connu à Reims un amateur passionné, M. C..., possesseur d'un couple de faisans dorés qui faisaient ses délices.

Ces faisans étaient ses oiseaux privilégiés, ses amis. Il leur avait donné des noms, leur causait familièrement et ils avaient l'air de le comprendre. Ils accouraient à son appel et venaient manger dans sa main. On les lâchait dans le jardin et ils ne songeaient pas à s'échapper : c'étaient des oiseaux de confiance. On ne les enfermait dans la volière que le soir, ou lors des absences, par crainte des chats.

Un beau jour, Joséphine, c'était le nom de la poule faisane, Joséphine, dis-je, ayant terminé sa ponte, se mit à garder le nid. Dès lors, par prudence et pour éviter qu'elle fût tourmentée, M. C... fit passer le mâle dans un compartiment voisin.

Tout alla pour le mieux et M. C... prenait plaisir à montrer à tout venant, à titre de curiosité, la faisane couveuse bien affaissée sur ses œufs et tellement apprivoisée qu'elle ne songeait même pas à prendre ombrage de ces visites. C'est dans cette situation que je fus invité

à contempler Joséphine, une quinzaine de jours après la prise du nid.

« Croiriez-vous, me disait M. C..., qu'elle en perd le manger. Tous les jours je lui renouvelle sa petite provision, mettant à sa portée tout ce qui pourrait la tenter : mie de pain trempée de lait, pâtée d'œufs durs, etc., elle ne touche à rien, et tous les matins je trouve son petit plat de victuailles absolument intact. Il y a mieux, je me suis assuré qu'elle ne se lève même pas pour satisfaire ses besoins naturels. En a-t-elle une constance! »

L'incubation suivit son cours ordinaire et, quelque temps après, M. C... me montrait avec satisfaction la poule faisane suivie de sept petits faisandeaux, dont elle semblait très fière.

J'appris alors que la brave bête ne s'était pas levée de dessus ses œufs tant qu'avait duré l'incubation; M. C... trouva près de son nid un bouchon de matière agglomérée, de la grosseur d'un œuf de pigeon, représentant la somme des déjections accumulées depuis le début de l'incubation.

Cette particularité d'incubation ininterrompue n'est pas spéciale au faisan doré.

J'en ai eu des exemples, notamment chez la perdrix de Chine.

Les abonnés du journal *le Chenil et l'Écho de l'élevage*, édité par le Jardin d'acclimatation, ont peut-être encore présent à la mémoire un compte rendu publié dans cette feuille il y a quelques années, sous la signature de Fauque, faisandier en chef de cet établissement, et faisant connaître qu'une nichée d'œufs de Nandou fut amenée à bien dans les mêmes conditions d'abstinence de l'oiseau couveur, durant le temps énorme que nécessite l'incubation chez cette espèce.

L'étude du faisan doré, qui nous fait apprécier ce

splendide oiseau comme un sujet familier, est des plus intéressantes.

Le mâle, chez cette espèce, a même été pris en flagrant délit d'incubation, ce qui représente une hérésie considérable chez un oiseau polygame.

Exemple :

(J'extrais textuellement ce qui suit du *Bulletin de la Société d'Acclimatation*, année 1883, page 615.)

— M. Lagrange écrit de La Croix-Verte-lez-Autun à M. le Président : « J'ai lu à différentes fois dans le *Bulletin* de la Société des communications relatives à des femelles de faisan doré qui avaient couvé et même élevé leurs petits, qu'elles avaient amenés à bien ; ce fait n'est pas rare ; chez moi, en général, toutes les femelles de mes faisans dorés et autres demandent à couver après leur ponte. Mais je n'avais jamais vu un faisan mâle couver les œufs de sa femelle ; c'est pourtant le fait qui s'est passé ici.

« Je vous soumets mes notes concernant mon parquet de dorés.

« Le 29 avril, n'apercevant pas le mâle faire sa cour à ses femelles, comme cela avait lieu ordinairement, je craignis un accident et entrai dans le parquet pour le rechercher.

« Je le trouvai bientôt, accroupi sur un nid placé sous la partie couverte de la volière. Je crus à une indisposition ; mais voulant le prendre, il se sauva, très vif et très gaillard.

« J'avais relevé les œufs deux jours avant ; il y en avait trois dans le nid, bien chauds et bien arrangés, comme quand la poule couve ; cela m'intrigua. Je revins trois heures après et retrouvai mon coq doré sur le nid, les plumes ébouriffées : il n'y avait plus à s'y méprendre, mon mâle couvait.

« Le lendemain, je le trouvai à son poste; il était tellement assidu, qu'il se laissait passer la main sur le dos sans qu'il fît mine de se sauver; ce n'est qu'en voulant le prendre, qu'il s'envola très bruyamment.

« Il y avait quatre œufs, la femelle en avait donc pondu un depuis la veille. Je préparai un nid dans un autre coin, y mis quatre autres œufs de dorés, et la femelle ne pondit plus dans celui occupé par le mâle.

« Les 19 et 20 mai, trois faisandeaux sont éclos bien vifs. »

Le faisan de Lady Amherst. — Ce fastueux rival du faisan doré nous vient, comme lui, du Thibet. Ils doivent avoir des liens étroits de parenté, car l'agencement et le dessin de leur livrée est identique : même collerette de plumes érectiles, même attitude élancée, même manière de faire la roue. La couleur seule diffère. Le faisan doré représente la beauté rouge, à collerette jaune d'or; l'Amherst, la beauté vert bronzé, à collerette blanc argent.

Esquissons plus en détail le portrait du Lady : tête verte ornée de plumes rouges, fines et soyeuses, dirigées en arrière; collerette luxuriante, composée de plumes argentées, cerclées de bleu, puis de noir en bordure; les plumes de la gorge et du cou d'un vert brillant, bordées de noir, recouvrant une partie du dos; les grandes couvertures des ailes bleues; les rémiges grises; les plumes du dos jaunes et les plumes du croupion rouges; l'abdomen blanc. — La queue, d'une longueur plantureuse, mesure près d'un mètre de longueur.

Les poules de chaque variété, la dorée et la Lady, sont vêtues d'une livrée gris-brun presque identique, et les croisements donnent des descendants féconds, portant les couleurs des deux faisans, et dont quelques-uns sont plus beaux que le type pur.

Tous deux, d'ailleurs, sont désignés par les naturalistes sous le nom commun de Thaumalés : *Thaumalea picta*, le faisan doré, qui semble peint, tant la richesse tapageuse de ses couleurs est invraisemblable, et *Thaumalea Amherstiæ*, son proche parent le Lady Amherst.

Le faisan Lady Amherst, *race pure*, se reconnaît par le ventre, les flancs et le bas de la poitrine d'un blanc pur, le fond de la couleur de la queue doit être aussi d'un blanc parfait ; les moindres plumes rouges aux flancs ou à la poitrine sont un signe évident d'un croisement avec le doré, de même que la teinte brune de la queue. Les pattes sont d'un gris bleuâtre chez l'Amherst, dans les deux sexes, et jaunes chez le doré.

Le premier couple de faisans de Lady Amherst introduit au Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne a été acheté à Anvers, au prix de 5.000 francs.

En 1874, il avait encore une grande valeur, et vous avez peut-être encore présente à la mémoire une nouvelle à sensation parue dans les journaux de l'époque, et signalant la perte d'un coq de Lady Amherst dévoré par les rats dans une des volières du Jardin zoologique pendant une nuit néfaste de l'hiver de 1874. Ce coq était estimé douze cents francs au cours d'alors.

Depuis cette époque et grâce aux efforts de M. Geoffroy St-Hilaire qui a donné tous ses soins aux premières multiplications de ce splendide oiseau, et les a favorisées par des cheptels confiés à des mains expertes, le Lady Amherst s'est reproduit au point que sa valeur actuelle est à peu près la même que celle du faisan doré.

Ces deux faisans, comme la plupart de leurs congénères, demandent plusieurs femelles. J'ai tenu en volière un coq Amherst qui en a eu jusqu'à six, et qu'il a, toutes, fécondées.

Aussi, la plupart des accidents de volière proviennent de mariages monogames.

Il y a des circonstances, je le reconnais, où la rareté et la cherté des sujets empêchent de donner plus d'une femelle à chaque coq ; mais alors, il y a à prendre quelques précautions que je m'empresse de vous indiquer.

Le premier couple de faisans Amherst que j'eus en ma possession me causa plus d'un souci. Vers le commencement d'avril de l'année 187., le coq, sous l'empire d'une de ces hallucinations trop fréquentes qui portent ces oiseaux aux extrêmes, se mit à persécuter sa faisane avec des allures qui n'avaient rien de rassurant ; et celle-ci, qui ne se faisait pas d'illusion sur le genre de poursuites dont elle était l'objet, poussait des cris d'effroi. Ce n'était pas drôle du tout ; à cette époque l'Amherst était encore rare, il valait encore ses mille francs le couple et je n'avais que cette seule poule. La reproduction était compromise. Je crus bien faire en transportant la faisane dans un compartiment séparé, mais contigu à celui du coq faisan ; je les tins ainsi quelque temps, isolés l'un de l'autre, mais pouvant se voir néanmoins et peut-être se réconcilier au premier jour. En effet, peu de temps après, je vis le coq faire la roue, dans une attitude très respectueuse, et la poule, confiante cette fois, sauter après le grillage pour se rapprocher. J'ouvris une trappe de séparation et j'eus la satisfaction de constater que je venais de faire deux heureux.

Cependant, la bonne harmonie ne dura pas ; on était en pleine ponte et la persécution avait recommencé. J'avais affaire, décidément, à un de ces coqs vicieux que rien ne corrige.

De guerre lasse, il me vint à l'idée d'aller chercher à la basse-cour une petite poule d'une espèce tapageuse,

criarde, intransigeante, et d'introduire dans la volière où régnait la mésintelligence une poule combattante naine. « Si celle-ci ne suffit pas, me dis-je, à rétablir le bon ordre, j'en introduirai deux, j'en introduirai trois. » Je n'eus pas cette peine. Le résultat dépassa mon attente. Succès complet.

La petite tapageuse n'eut pas plutôt mis les pattes dans le parquet, que le coq faisan fit mine de la persécuter à son tour et de lui faire sentir le poids de sa colère. Oh! alors, les choses changèrent de face. La petite poule, habituée à toutes sortes d'égards de la part du coq de sa basse-cour, accueillit sa poursuite avec des piailleries, des éclats de voix qui partaient comme un bouquet de jurons. On eût dit une écaillère épuisant à l'endroit de ce malappris tout le vocabulaire des Halles, lui jetant à la tête les noms les plus malsonnants. Tant et si bien que ce fastueux Asiatique, si absolu à l'endroit des privilèges du sexe fort, en restait confondu, ahuri. Le bec lui en tombait. Cette distraction énergique eut pour résultat de couper court à sa colère et de le faire passer à un ordre d'idées plus pacifique.

La poule naine resta dans le parquet toute la saison en compagnie de la poule Lady et je n'eus pas d'accident à enregistrer. Je vous recommande le moyen.

Le faisan argenté. — L'un des faisans d'agrément les plus répandus, est le *faisan argenté* ou fais an *nycthémère* (nuit et jour), originaire, lui aussi, du nord de la Chine. — Plumage d'un blanc éclatant moiré de noir; gorge, thorax et abdomen d'un bleu-indigo très brillant; huppe noire; tarses et pieds rouges. La livrée du mâle faisan argenté est d'une grande beauté, non d'une beauté éclatante comme celle du doré, mais d'une beauté sévère, châtiée. Sa livrée est la livrée du demi-deuil. Son chant est une espèce de roucoulement monotone et plaintif.

La femelle est couleur suie, d'un plumage uniforme.

Ce faisan est très gros, très élégant, et, de même que le doré, très familier, à ce point que beaucoup d'amateurs tiennent ces deux variétés en liberté, sans les enfermer dans des volières.

Si vous voulez gagner ses bonnes grâces, offrez-lui des vers de terre, dont il est friand, et surtout des escargots qu'il avale avec la coquille, sans se donner la peine de les extraire. La ponte de la femelle argentée est une des plus précoces et débute vers le 12 ou 15 mars.

Faisan de Swinhoë. — Un beau faisan, d'un élevage facile, d'une ponte précoce et qui est généralement apprécié au point de vue ornemental, est le faisan houppifère *de Swinhoë.*

Ce magnifique oiseau, à la démarche scandée et pleine de noblesse, est originaire de l'île Formose.

Il est beau d'une beauté sévère comme l'argenté, avec lequel il a, par ses mœurs, la facilité de son élevage, son cri, son attitude, ses habitudes, sa ponte précoce, beaucoup d'analogies.

La livrée du mâle est d'un beau bleu foncé à reflets métalliques, d'un dessin formant des lignes sur le cou et la poitrine et des écailles sur les couvertures des ailes et le croupion. La monotonie de la nuance uniforme de cette livrée se trouve rompue d'une façon originale par une large collerette de plumes blanches sur le milieu du dos, deux plumes blanches tranchant sur les plumes bleues de la queue, une huppe blanche et une membrane rouge dilatée autour de l'œil.

Lorsque le mâle est excité, il fait entendre une sorte de gloussement monotone, ses caroncules rouges se dilatent démesurément en forme de carré, les plumes du croupion se hérissent au point de doubler son volume, ce qui ajoute

à l'harmonie de ses formes et à l'opulence de son riche manteau.

Le plumage de la femelle est d'un brun fauve sur le dos, chaque plume terminée en fer de flèche d'un beau jaune d'or; la gorge et les parties inférieures, d'une nuance plus claire losangée de jaune.

La famille des faisans est nombreuse; mon intention n'est pas de faire une nomenclature qui, complète aujourd'hui, aurait l'inconvénient de ne l'être plus demain, puisque nos collections s'enrichissent tous les jours de variétés nouvelles. Le mode d'élevage de tous ces oiseaux est d'ailleurs partout le même, et c'est surtout l'élevage que nous avons en vue. Je crois donc qu'il serait sans intérêt, au point de vue que j'ai entrepris de traiter et qui consiste dans *l'éducation en volière,* de faire passer sous les yeux du lecteur toutes les espèces connues.

LES HYBRIDES.

On donne le nom d'hybrides aux produits issus du mariage d'espèces différentes.

Ces sortes de produits, la plupart du temps, sont affaire d'amateur de curiosités; mais les sujets issus de ces mariages irréguliers sont condamnés, en général, à rester inféconds, à moins qu'il ne s'agisse de l'union de reproducteurs présentant entre eux de grandes affinités.

Ainsi, les produits du mélange du faisan de Bohême avec le faisan versicolore ou celui de Mongolie, ou de ces deux derniers entre eux;

Ou encore les produits du mélange du faisan doré et du faisan d'Amherst, deux Thaumalés, donneront des variétés fécondes et participant des caractères généraux et du plumage des deux facteurs.

Mais l'union des faisans vénéré, doré, argenté avec le commun ne donne que des produits inféconds.

Le coq faisan est susceptible de se croiser avec la poule de la basse-cour. Ce croisement est quelquefois la ressource de l'amateur pris au dépourvu par le trépas de la compagne ou des compagnes de ce coq faisan resté veuf et sans emploi. Le produit obtenu s'appelle du nom de *coquard*.

Mais il y faut une poule vierge, c'est-à-dire privée de son coq depuis longtemps, une poule sortant de couver, par exemple ; autrement la grappe ovarienne aurait chance de se trouver fécondée à la basse-cour préalablement à la réunion dans la volière, et alors les œufs pondus par la poule risqueraient de ne donner que de vulgaires poulets.

Les poules ainsi dépaysées finissent par se familiariser avec le coq faisan, et dès la fin de mars, ce dernier ne tarde pas à faire la roue près d'elles et à les entourer de ses assiduités. Seulement, par suite de la différence des espèces, le croisement souffre quelques difficultés dans les commencements, et les premiers accouplements n'ont lieu qu'à la suite d'une sorte de prise de vive force.

J'ai obtenu de la sorte, en 1872, d'un coq faisan commun et d'une poule de Bantam un coquard qui, parvenu à l'âge adulte, avait un plumage gris, avec quelques plumes brillantes du coq faisan sur le dos ; la forme plus massive que celle du faisan, mais plus allongée que celle du poulet ; le croupion relevé de ce dernier.

Ce coquard était très gourmand, fut facile à élever, et ne tarda pas à devenir très familier.

Il recherchait volontiers les caresses.

Au printemps de 1873, il sut se rendre intéressant au possible. A l'imitation des poules de basse-cour, au milieu desquelles il vivait, il se mit à couver, fit éclore des œufs de faisans, et se prit bientôt d'une telle fièvre d'incubation, qu'il devint impossible de l'empêcher de garder le

nid ; tant et si bien qu'à la fin, le pauvre animal, après avoir suppléé, à plusieurs reprises, les couveuses insuffisantes et mené à bien l'éclosion de plusieurs series d'œufs, contracta un échauffement qui le fit périr. Il mourut sur ses œufs, au champ d'honneur.

Inutile d'ajouter qu'il fut regretté comme il le méritait par son bon caractère, sa nature caressante, son bon vouloir et son empressement à se rendre utile.

Un amateur expérimenté de ma connaissance, M. Mérel, a réussi à obtenir dans ses volières de Neuilly, d'une poule combattante naine argentée, enfermée dans un compartiment habité par un coq perdrix Bartavelle devenu veuf, des poussins hybrides infiniment curieux comme exemple des excentricités de la nature.

Ces deux oiseaux si disparates : le coq perdrix et la poule naine, lui ont donné plusieurs années durant, et lui donnent peut-être encore à l'heure qu'il est, des produits de leur union bizarre.

Ceux des visiteurs assidus du Jardin d'acclimatation dont les souvenirs remontent à l'année 1878, ne sont pas sans avoir remarqué, dans une des cases de la grande volière de cet établissement, le produit vivant d'un croisement fort curieux : celui du coq faisan doré avec la poule perdrix rouge.

Je vois encore d'ici cet extraordinaire spécimen : taille d'un pigeon à peu près : livrée roux clair, uniforme ; corps élégant, oblong, terminé par de longues pennes légèrement arquées ; pattes d'un rouge vif, d'une petitesse relative invraisemblable ; le buste du coq faisan doré monté sur des pattes de perdrix rouge.

Plet, alors faisandier du Jardin, avait fait de ce curieux hybride (1) l'un de ses favoris et prenait plaisir à l'atten-

(1) Voir *Bulletin des Sciences naturelles appliquées*, année 1879, page 873.

tion dont il était l'objet. Aussi ne se fit-il par prier pour me raconter l'histoire de son pensionnaire privilégié et des circonstances de son entrée dans les volières confiées à sa direction.

L'ironie des choses se donna carrière en cette affaire, et il ne serait pas exagéré d'intituler le récit qui va suivre :

Une omelette de huit cent quarante francs.

Je vais mettre le lecteur à même d'en juger.

Voici les faits, et notez que tout ceci est de l'histoire vraie.

Au commencement de l'année 187., un particulier avait hérité, dans la banlieue de Paris, d'une volière garnie de ses habitants, à savoir : un coq faisan doré et une femelle de perdrix rouge.

Désireux de donner une compagne à ce coq, qui était un très bel exemplaire de l'espèce, notre héritier s'en fut tout droit au Jardin d'acclimatation, demanda le faisandier et se fit conduire au compartiment des faisans dorés, pour y faire son choix. Mais, dès les premiers pourparlers, Plet reconnut tout de suite qu'il avait affaire à un profane, à quelqu'un qui n'était pas du bâtiment. En effet, la première question de son client fut celle-ci :

« Est-ce que c'est bon à manger, ces bêtes-là?

— La poule dorée, repartit le gros Plet devenu goguenard, est loin d'être un rôti indifférent, surtout quand on n'oublie pas les truffes. Mais il n'est pas donné à tout le monde de s'en flanquer des indigestions.

— Q'entendez-vous par là?

— C'est bien simple. Vous n'êtes pas, Monsieur, sans savoir que le prix d'une poule dorée a été établi, dans nos tarifs, à trente-cinq francs (c'était le cours à cette époque).

— Trente-cinq francs ! Ah ! mince alors ; elle est raide celle-là. »

Et tournant les talons, notre homme s'en fut à grands pas, non sans se retourner de temps en temps d'un air effaré. Tel un chien à la queue duquel on aurait attaché une casserole.

Plet avait complètement oublié ce petit épisode, lorsque, quelques mois plus tard, dans le courant de septembre, nouvelle visite de notre amateur. Il ne venait pas pour acheter, cette fois, mais pour faire offre.

Il paraît que la poule perdrix et le coq faisan provenant de l'héritage n'avaient pas perdu leur temps. Un beau matin, la bonne avait surpris, dans une petite excavation au pied d'un arbuste de la volière, une nichée de douze œufs. Bonne aubaine. Ces douze œufs firent les frais, au déjeuner, d'une savoureuse omelette, omelette d'autant plus appréciée qu'elle était gratuite.

Puis, 25 jours après, environ, nouvelle surprise. Cette fois, c'était à n'y pas croire : sur la pelouse de la volière, la perdrix rouge promenait un petit poussin, un poussin unique, mais d'une belle venue, auquel elle prodiguait les soins d'une mère.

Le premier mouvement de surprise passé, il fallut bien se rendre à l'évidence. Le coq doré et la poule perdrix avaient contracté une de ces unions désignées sous le nom de faux ménage, et de ce commerce irrégulier était né le petit bâtard qui se prélassait sur la pelouse, issu, sans doute, d'un œuf de fin de ponte.

A sa vue, notre philistin ne put se défendre d'un vague regret d'avoir, à la légère, sacrifié les douze premiers œufs. Au lieu de cet unique poussin, il n'eût tenu qu'à lui d'en posséder treize... Enfin !

Cependant l'enfant de l'amour prospérait à vue d'œil ; et, dès qu'il fut devenu grand garçon, son propriétaire

songea à en tirer parti et il lui vint à l'idée de le porter au Jardin zoologique du Bois de Boulogne, où les oiseaux étaient cotés si cher. Si seulement il pouvait obtenir, en échange, la poule de faisan doré convoitée depuis si longtemps!

Dès qu'il fut en présence du faisandier :

« Seriez-vous acheteur du *moigneau* que voici, et quel prix en donneriez-vous?

— Diable! C'est assez embarrassant. Celui-ci ne figure pas sur le catalogue. Veuillez m'attendre là un instant. Je vais prendre l'avis du patron. »

Le patron consulté, et le patron n'était autre que M. Geoffroy Saint-Hilaire (jugez par là si mon récit est authentique), Plet, la figure radieuse, revint avec une réponse des plus favorables.

« En échange de votre coquard, le directeur vous offre non pas une poule, mais bien deux poules de faisan doré, d'une valeur de soixante-dix francs les deux.

— Quoi, deux poules!

— Parfaitement, deux poules; et, croyez-m'en, ce ne sera pas trop de deux épouses pour votre mâle doré; quel gaillard! Vous avez là, mon cher Monsieur, un coq qui me fait l'effet d'être un fameux lapin. »

Chose étrange, au lieu de l'explosion de joie à laquelle il s'attendait pour la bonne nouvelle, Plet, à sa grande surprise, vit son client changer de couleur et trébucher comme un homme ivre.

Ah! c'est que ledit client venait de se souvenir. La logique des faits, la logique des chiffres, une logique implacable, lui criait que chacun des douze œufs de sa perdrix, qu'il avait anéantis à la légère, représentait un poussin d'une valeur de soixante-dix francs, et que son omelette de douze œufs lui revenait à la somme formidable de *huit cent quarante francs*.

Une rude brioche cette omelette.

« Et alors, balbutia-t-il dès qu'il put recouvrer l'usage de la parole, c'est bien soixante-dix francs que vous estimez ce que vous appelez mon coquard.

— Incontestablement. Et puis, vous savez, si vous en avez d'autres, ne vous gênez pas. Nous vous les prendrons tous au même prix. »



L'œdicnème criard.

CHAPITRE VIII.

Les Perdrix. — La Caille.

Perdrix grise. — Perdrix rouge. — Perdrix bartavelle. — Colin ou perdrix de Virginie. — Colin ou perdrix de Californie. — Perdrix de Chine. — Perdrix du Boutan. — Caille.

LES PERDRIX.

Définition générale. — Bec de médiocre grosseur, tête petite, cou court, corps arrondi, ailes concaves, queue courte et pendante, jambes courtes et fines, tarse orné d'un tubercule chez le mâle dans plusieurs espèces, quatre doigts.

La perdrix est répandue sur presque toutes les parties du globe.

Les espèces les plus connues chez nous sont :

1° La *perdrix grise,* au manteau brun tacheté; gorge gris cendré, avec un fer à cheval de couleur marron chez le mâle. Cette espèce habite de préférence les plaines, les champs cultivés, et surtout les prairies artificielles, où pullulent les insectes, sa nourriture favorite.

Mentionnons pour mémoire une perdrix que les chasseurs rencontrent quelquefois à l'arrière-saison : *la roquette, perdrix de passage* ou *perdrix de Damas*, qui offre beaucoup de ressemblance avec la perdrix grise, quant au plumage, mais qui est d'une taille plus petite, d'une nuance plus claire, et qui en diffère essentiellement par ses habitudes nomades. Cette perdrix vole en troupes d'au moins trente individus, est très difficile à approcher, et ne se cantonne pas. Ses mœurs nous sont inconnues et nous ne la voyons que par apparitions. Il paraît qu'elle est abondante en Syrie, en Égypte et en Turquie.

2° *La perdrix rouge.* — Bec, tarses et pieds rouges, parties supérieures brun olivâtre, front cendré; joues, gorge et haut du cou blanc, ainsi qu'un trait à l'angle postérieur de l'œil; collier figurant une bande noire qui descend sur les côtés du cou et se dilate sur la poitrine en une gerbe de taches noires oblongues; plumes des flancs bleu cendré rayées de noir, de roux et de blanc.

Cet oiseau affectionne les lieux boisés et accidentés, les coteaux coupés de gorges et de vallées et couverts de bruyères, de haies, de taillis, de vignes.

3° *La perdrix bartavelle, perdrix græca* ou *saxatilis,* présente beaucoup de ressemblance avec la précédente, quant au plumage, mais est beaucoup plus grosse. — J'en ai tué à la chasse qui pesaient jusqu'à six cents grammes. Elle hante les hautes montagnes, les rochers, les lieux escarpés. On la trouve principalement dans le Jura, les Pyrénées, les Alpes, l'Auvergne, la Nièvre. — Elle habite

F. ADE. X.A.

L'espoir de l'ouverture.

les cimes, et ne descend dans les régions inférieures que lorsqu'elle est chassée des sommets par la neige, qui lui ôte ses moyens de subsistance.

Ce qui distingue la perdrix bartavelle de la perdrix rouge n'est pas tant la différence de taille (qui est peu sensible chez certains sujets), que cette particularité que le collier de la bartavelle est un collier pur et simple, exempt de l'accessoire de la gerbe de taches noires signalée chez la perdrix rouge.

Chez les deux races, le mâle se distingue de la femelle par un bourrelet assez prononcé à la patte, à la place où le coq faisan porte l'éperon.

La perdrix a des habitudes terrestres, c'est-à-dire qu'elle ne se perche pas, sauf certaines espèces qui le font accidentellement, ou lorsqu'elles sont pourchassées. (Je parle, bien entendu, de la perdrix française.) Elle court avec une rapidité surprenante et se fie plus à ses pieds qu'à ses ailes. Elle ne prend le plus souvent son vol qu'en cas de nécessité et pour franchir de grandes distances, ou lorsqu'elle est surprise ou poursuivie de trop près.

Les perdrix sont éminemment *sociables,* c'est-à-dire aptes à la vie de société avec leurs semblables. Elles vivent une grande partie de l'année en familles appelées *compagnies*, composées des parents et des jeunes de la dernière couvée, et ne se séparent qu'à la pariade, au mois de février. A cette époque, les coqs se livrent des combats furieux, et la famille se dissout par couples.

Les perdrix ont cela de commun, que toutes les espèces (à de rares exceptions près) se cantonnent, c'est-à-dire qu'elles habitent tel lieu où elles ont été élevées, qu'elles n'abandonnent que fort rarement, et dans lequel elles reviennent avec une constance remarquable lorsqu'elles en ont été éloignées par cas fortuit.

Lorsqu'un danger quelconque a disséminé la compa-



Les joies de la maternité

gnie, les perdrix se rappellent pour se rassembler. Toutes ont des habitudes naturelles réglées et constantes. Elles ont des heures pendant lesquelles elles vaquent à la recherche de leur nourriture et des moments de repos.

Le matin, au point du jour, on les entend caqueter; puis elles prennent leur vol pour secouer l'engourdissement causé par la fraîcheur des nuits, et s'en vont pâturer leur premier repas jusque vers dix heures.

A ce moment de la matinée, elles abandonnent les lieux cultivés et vont faire la sieste et se poudrer, soit dans un labour, soit à l'ombre d'une haie ou à l'abri d'un bois, et retournent aux champs vers trois ou quatre heures de l'après-midi pour y prendre leur deuxième repas.

Pendant l'hiver, leur nourriture étant plus rare, on les voit plus longtemps occupées à la chercher, et il en résulte qu'elles ne tiennent pas en place; de là la difficulté qu'éprouve le chasseur à les approcher.

Dès que le jour commence à décliner, elles se rappellent et cherchent un endroit abrité pour y passer la nuit, presque toujours le même, ce que tout le monde est à même d'observer, en voyant les laissées de différentes dates déposées par les perdrix dans les champs où elles ont l'habitude de se coucher.

La méfiance de ces oiseaux les porte à s'éloigner des grands arbres pour y passer la nuit. Les perdrix grises choisissent les endroits découverts, les chaumes, les guérets, d'où l'on puisse apercevoir de loin l'ennemi. Les perdrix rouges choisissent, au milieu d'un taillis, les places à charbon, les terrains vagues garnis seulement de serpolet, de gazon ou de pierrailles.

La perdrix se nourrit d'insectes et de graines de toutes sortes, puis de gazon, trèfle, verdure.



Les bartavelles.

La perdrix rouge et la bartavelle ajoutent à cette nourriture des jeunes pousses d'arbustes, fruits de ronces, baies, glands, etc.

Toutes les espèces sont monogames.

La perdrix grise commence à faire son nid vers les premiers jours de mai, dans les blés s'ils sont assez hauts, mais de préférence dans les prairies artificielles, qui leur offrent, dès ce moment, un abri complet, par suite de la précocité de leur végétation, et qui, plus tard, seront pour leur jeune famille d'un précieux secours, à cause des insectes de toute nature qui y pullulent.

La perdrix rouge fait son nid dans les broussailles, les bruyères, et aussi dans les prairies artificielles avoisinant les bois. Ce nid consiste dans une légère excavation qu'elles pratiquent avec leurs pieds, et où elles amassent quelques brins d'herbe ou quelques feuilles sèches. La ponte, qui a lieu en mai, varie de douze à vingt œufs. En cas d'accident, la perdrix recommence une deuxième et même une troisième ponte.

La femelle construit seule le nid, sans l'aide du mâle, et couve seule; mais le mâle, durant la ponte et tout le temps de l'incubation, reste à sa portée et veille à sa sécurité. Il défendra, le cas échéant, avec beaucoup de courage, la couveuse sa compagne, et plus tard la jeune famille. — La durée de l'incubation est de vingt-cinq à vingt-six jours pour les œufs de perdrix grise, de perdrix rouge, et de bartavelle. — La première nourriture des petits consiste en vermisseaux que leurs parents trouvent en grattant la terre, non comme les poules, — qui grattent avec leurs pattes, — mais bien avec leur bec; en insectes, larves d'insectes et verdure.

A la Saint-Jean, dit le proverbe, perdreaux volants. — A cette époque, les jeunes prennent les mœurs des parents

et forment, sous la conduite de ceux-ci, ce qu'on appelle une compagnie.

L'éducation en volière de ces différentes perdrix ne présente aucune difficulté particulière, si ce n'est que les jeunes doivent être préservés de l'humidité, à laquelle ils sont très sensibles.

Les chapitres V et VI, qui traitent du mode d'élevage commun aux diverses espèces de gallinacés de volière les plus répandues, s'appliquent aux petits de la perdrix, et je crois devoir me borner à renvoyer le lecteur à ces chapitres, pour ne pas tomber dans des redites inutiles.

Je m'étendrai davantage sur des espèces moins connues, très intéressantes, ayant fait leurs preuves comme sujets d'une acclimatation facile et comme types doués d'une grande fécondité.

Les espèces dont je parle sont toutes *percheuses*, à la différence de nos perdrix françaises qui sont *terrestres*.

Je vais raconter ce que m'a appris une longue fréquentation :

1° Des colins ou perdrix de l'Amérique du Nord;

2° De la perdrix de Chine;

3° De la perdrix du Boutan.

Les colins sont des perdrix. Quelques auteurs les désignent sous la dénomination de cailles, sans doute à cause de leur petite taille; mais, à mon avis, la taille ne fait rien à l'affaire et les colins sont trop *monogames* pour ne pas mériter le nom de perdrix.

Je crois devoir m'étendre avec quelques détails sur les deux espèces les plus connues, qui sont les suivantes :

Le Colin Ho-ouï ou Colin de Virginie (*Ortyx Virginiana*). — *Ho-ou-ï!* tel est le cri, clair, aigu, que pousse cette variété dans la belle saison, principalement le matin dès l'aurore, et qui lui a valu son nom.

Le colin de Virginie tient à peu près le milieu, comme grosseur, entre la caille et la perdrix grise. Voici, en peu de mots, son signalement :

Bec très arrondi, noir chez le mâle, gris-brun chez la femelle ; parties supérieures d'un roux foncé, les plumes bordées de noir, de cendré et de jaune havane ; front noir avec double sourcil blanc chez le mâle ; gorge blanche résillée de noir, flancs roux ; plumes de la queue bleu ardoise, droites et disposées comme celles de la queue du merle et de la grive.

A première vue, le colin Ho-ouï ressemble assez à une grosse caille ; le plumage cependant est d'une teinte plus foncée, tirant sur le roux.

Le Jardin d'acclimatation avait reçu, au commencement de l'année 1888, un troupeau assez considérable de ces oiseaux, tous *sujets importés*, qui me parurent en excellent état, et je me décidai à en acheter un couple.

Ce couple fut installé dans un compartiment de volière de huit mètres carrés de surface, dont un quart abrité et le surplus revêtu de plaques de gazon rapporté et bordé d'une allée sablée. Petit sapin au milieu de la verdure ; perchoirs sous l'abri.

L'installation eut lieu au mois de février 1888.

Malgré la nourriture stimulante qui leur fut servie à dater de la fin de mars (blé, sarrasin, chènevis, millet, pâtée à la mie de pain et aux œufs durs), la ponte fut assez tardive. Ce ne fut que le 12 juin, dans la matinée, qu'il me fut donné d'apercevoir leur premier œuf dans une petite excavation pratiquée au fond de la volière, dans l'un des coins, au milieu d'une touffe de verdure formant voûte.

Du 12 au 28 juin, la ponte fut de quinze œufs. La ponte paraissant terminée, cette première série d'œufs fut confiée, le 28 à midi précis, à une petite poule Nagasaki



Le nid du Colin.

tenue en haleine sur des œufs d'essai en prévision des événements.

Le 21 juillet, à sept heures du matin, l'éclosion battait son plein; je retirai de dessous la couveuse sept petits éclos, puis à huit heures et demie trois autres, puis deux, en tout douze jeunes. Trois embryons étaient morts en coquille.

Au fur et à mesure des naissances, et encore en moiteur, les nouveau-nés furent introduits dans une éleveuse Lagrange, chauffée et réglée depuis la veille, et où ils achevèrent de se sécher. La chambre chaude de l'appareil avait été garnie circulairement de menu foin bien tassé et aménagée de manière à donner au réduit la forme d'un nid d'oiseau, pour contraindre les petits à se masser les uns contre les autres et à ne pas s'égarer dans les angles.

Le lendemain 22, dans la matinée, la petite porte à coulisse de l'appareil fut levée et la communication établie entre le réduit chauffé et le parquet; mais les oisillons ne firent ce jour-là que quelques sorties de peu de durée, se bornant à becqueter quelque nourriture, puis retournan aussitôt à la chaleur. Leurs premiers repas se composaient d'œufs de fourmis des gazons bien épluchés, petits vers de farine et petites sauterelles coupés en morceaux, puis de ma pâtée à faisans (mie de pain, œufs durs, chènevis et blé écrasés, laitue hachée fin, le tout bien mélangé); comme boisson, de l'eau bouillie, additionnée de quelques gouttes d'infusion d'herbe à mille feuilles. Litière de gros son à l'intérieur du réduit; de très menu gravier dans le parquet; enfin, dans l'un des angles de ce dernier, un petit tas de sable de grès pour le bain.

Tel fut le régime des trois premiers jours; après quoi je commençai à donner quelques petites fourmis vivantes mélangées avec les larves de fourmis; de menues saute-

relles; de petits vers de farine servis entiers. De toutes ces nourritures, c'est le ver de farine qui obtint invariablement la préférence, une préférence très marquée. Une motte de mouron blanc bien frais, renouvelée tous les matins et servie avec sa terre dans un petit récipient, vint compléter l'ordinaire. Les petits élèves broutaient avec plaisir cette verdure, et s'installaient volontiers, serrés les uns contre les autres, sur la petite éminence formée par la motte de terre. Ils ne tardèrent pas à prendre l'habitude de se poudrer dans leur tas de sable, dès qu'ils le sentaient chauffé à point par les rayons du soleil.

Je trouve à ces élevages à la machine d'espèces de petite taille le grand avantage de ne donner presque pas de prise aux accidents : pas de petits écrasés; pas d'infection; pas de gaspillage de nourriture; chaleur à la volonté des petits élèves. Le seul point à observer, c'est le maintien de la température de l'appareil à un degré aussi uniforme que possible. Un écart en trop serait pernicieux. C'est ainsi que, le 25 juillet, la flamme du caléfacteur s'étant activée fortuitement, sans cause appréciable, il en résulta, à l'intérieur du réduit, une chaleur intense qui me coûta deux jeunes. Ce fut, du reste, le seul accident à déplorer pour cette couvée, et les dix survivants purent être amenés à bien.

Le 5 août, les jeunes colins s'étaient développés à vue d'œil; la plume avait remplacé le duvet de la première enfance; il leur était poussé de petites queues, ainsi que de grandes plumes aux ailes, et ils s'essayaient à voleter çà et là. Malheureusement, le peu de hauteur de leur parquet, revêtu d'un filet, ne leur permettait pas de se mettre à l'essor, et je dus songer pour eux à une installation plus en rapport avec leur état de développement.

C'est alors que me fut d'un réel secours la *volière omnibus*, dont j'ai donné la description au chapitre Ier.

Un exemplaire démonté de cette volière était déposé dans une grande pièce inhabitée, attendant le moment où j'aurais à en faire usage.

Le montage de l'appareil fut l'affaire de quelques minutes, et la volière, installée en face d'une fenêtre ouverte au soleil levant, fut en un clin d'œil prête à recevoir mes petits pensionnaires.

Le montage effectué, je dus procéder à l'aménagement intérieur; le sol de la cabane fut tapissé de sable sec pour le bain; celui du parquet, d'une bonne couche de balayures de grenier à foin. Des perchoirs furent établis en échelons. Enfin, à l'intérieur, une planchette fut adaptée à plat, juxtaposée à l'une des deux ouvertures à coulisse pratiquées au bas de l'appareil et destinées à communiquer avec l'ouverture du réduit de l'éleveuse, réduit mobile et fermant également par une porte à coulisse. Sur cette planchette, saupoudrée de menu gravier, fut déposé, dans le même ordre, tout le mobilier garnissant le parquet de l'éleveuse : canari, plat de verdure, plat de pâtée, plat de millet; car, depuis quelques jours, on commençait à manger de menu grain. D'après mon estime, il importait que les élèves, lors de leur changement de milieu, et de leur passage du parquet d'élevage à la volière, se trouvassent aussi peu dépaysés que possible.

Cela fait, le 5 août, vers dix heures du matin, je fis rentrer, non sans peine, les colineaux dans le réduit chauffé de leur éleveuse. Je les y enfermai à l'aide de la porte à coulisse; j'enlevai ce réduit (qui est indépendant du système) de la plate-forme sur laquelle il reposait, et je vins l'adapter extérieurement, dans un angle de la volière, à celle des ouvertures en face de laquelle j'avais disposé le menu. Cela fait, je levai les deux portes, celle du bas de la volière et celle du réduit. Les communications étaient ouvertes.

Le premier jour, les jeunes élèves en profitèrent peu. Ce grand espace de 4 mètres, l'élévation de la volière, au sortir de leur petit parquet de 1/2 mètre carré, semblait leur donner le vertige. Deux heures durant ils se tinrent cois. Je mis à leur portée quelques vers de farine; enfin, deux des plus hardis hasardèrent quelques pas, observant à droite et à gauche, puis rentrèrent aussitôt pour ressortir un peu plus tard. Les autres suivirent à tour de rôle, l'air très intrigué, ralliant à chaque instant leur réduit chauffé. Ce ne fut que le lendemain qu'ils s'émancipèrent d'une façon à peu près complète.

Je commençai à ajouter à leur menu un mélange de grains variés : blé, criblures de riz, sarrasin, chènevis; ils trouvaient, en outre, d'eux-mêmes, en grattant la couche de balayures de grenier à foin qui leur servait de litière, un appoint de menue nourriture que je crois très appropriée.

Dès que leur promenade était terminée, ils avaient l'habitude de se rassembler en rond sur un point quelconque de leur litière, formant une masse compacte et serrés les uns contre les autres, toutes les têtes en dehors. De temps en temps, l'un de ceux qui était en bordure passait sur la masse de ses frères et venait s'insinuer au centre, manœuvre qu'ils exécutaient l'un après l'autre et à tour de rôle. Cette manière de faire doit être dans les habitudes du colin de Virginie, car je la leur ai vu pratiquer même plus tard, en volière, lorsqu'ils furent adultes, et c'est même souvent ainsi que ces oiseaux, pourtant percheurs, passèrent la nuit à terre, massés sur un point de leur pelouse.

Le 12 août, au soir, deux élèves se branchèrent pour la nuit, d'un seul coup d'ailes et sans hésitation; les jours suivants, le nombre des percheurs augmenta graduellement. Les retardataires continuaient à passer la nuit dans

une boîte simplement garnie de foin, qui avait, depuis le 9 août, remplacé le réduit chauffé; se communiquant mutuellement leur chaleur naturelle, laquelle était très suffisante, eu égard à la température de la saison. Bientôt ils s'émancipèrent et tous se mirent à passer la nuit hors de la boîte, tantôt sur les perchoirs, tantôt en tas sur leur litière.

Le 2 septembre, les élèves furent installés dans une volière au dehors. Cette volière était pourvue d'une cabane close par un grillage, dans laquelle se trouvait un perchoir disposé en échelons. Je leur accordai le parcours libre durant la journée; mais le soir, durant les premiers temps, je ne manquais pas de les enfermer sous l'abri de la cabane, dans la crainte de l'humidité et des nuits froides. La cabane, comme la volière omnibus qu'ils avaient quittée, était tapissée d'une bonne couche de balayures de grenier à foin, pour les garantir du contact immédiat de l'humidité du sol. Je suis convaincu que ces balayures, milieu chaud aux pattes, en même temps que garde-manger constamment remué, ont été mes meilleures auxiliaires.

Les colineaux n'eurent pas à souffrir de leur changement d'installation, parce que je les avais aguerris contre les écarts de la température extérieure en maintenant ouverte, jour et nuit, la fenêtre de la chambre où se trouvait dressée la volière omnibus.

Dans l'intervalle, une deuxième ponte avait eu lieu, et le 23 juillet, à huit heures du matin, je confiais à une petite poule couveuse quatorze nouveaux œufs, puis le soir, un autre, pondu dans l'après-midi : en tout quinze œufs.

Décrire par le menu la suite donnée à cette nouvelle série, serait tomber dans des redites. Je me bornerai à donner le résultat et à dire que treize nouveaux colins étaient éclos dans la nuit du 15 août; que ces colins furent installés dans le petit parquet, où se passa la pre-

mière phase de leur éducation; que l'un d'eux mourut d'indigestion le 19 août, le jabot bondé d'œufs de four mis; que dans la nuit du 20 août un second poussin succomba à l'action du froid, la lampe servant à alimenter la chaleur du réduit s'étant fortuitement éteinte; qu'enfin les onze élèves restants demandaient à leur tour à changer leur installation dans le petit parquet contre celle plus spacieuse de la volière omnibus disposée dans l'appartement.

Le 16 septembre, trouvant les élèves de la deuxième série suffisamment forts, je risquai une expérience qui fut suivie d'insuccès, mais que je tiens à relater pour qu'elle puisse servir de guide aux amateurs qui seraient tentés de m'imiter. Donc, je m'avisai de réunir à leurs aînés, installés au dehors, ces sujets de la deuxième portée; mais les intrus furent reçus à coups de bec, et force me fut de leur donner une installation séparée.

Enfin, une troisième ponte eut lieu. Le 9 août, dans un coin de la cabane de la volière où j'avais installé le couple reproducteur, je découvrais deux œufs. Cette troisième ponte fut de onze œufs, que la coline se mit à couver elle-même. C'était bien le moins que je laissasse cette satisfaction à cette brave petite bête, si pleine de bonne volonté.

Le 11 septembre, à midi, j'aperçus des coquilles rejetées loin du nid, et la petite couveuse aplatie sur son trésor. Il y avait eu éclosion.

Le lendemain, 12, dans la matinée, dix colineaux se promenaient sous la tutelle de leurs parents. Un œuf, resté au nid, fut reconnu infécond. Ce résultat me parut d'autant plus satisfaisant que, le 9 septembre au soir, l'avant-veille de l'éclosion, il avait fait un orage épouvantable. Cette circonstance est à noter.

Malheureusement, cette dernière couvée, si intéressante

sous la conduite des parents, fut cruellement éprouvée dès le début. J'avais pu remarquer que les jeunes colineaux se montraient, dès leur premier jour de sortie, très entreprenants; s'éparpillant à la recherche de leur nourriture, et à d'assez grandes distances de leurs père et mère. Or, il arriva que, pendant une courte absence que je fis, cinq d'entre eux, ayant trouvé une issue qui avait échappé à mon attention, s'introduisirent dans un compartiment voisin du leur, occupé par des râles d'Australie, et s'y firent massacrer.

A dater de ce moment, le petit troupeau d'élèves si éprouvé, ne subit plus aucune perte; leur croissance sous la tutelle des parents fut rapide et ils se montraient plus éveillés et plus forts, à âge égal, que leurs aînés élevés artificiellement.

En résumé, j'ai obtenu, pour l'année 1888, et malgré la ponte tardive, une reproduction de quarante-un œufs ayant donné trente-cinq éclosions. Des trente-cinq poussins obtenus, vingt-six élèves ont été amenés et cédés au Jardin d'acclimatation dans l'ordre suivant : les dix premiers le 16 octobre; les onze suivants le 2 novembre; les cinq derniers le 24 dudit mois de novembre.

Je serai bref dans la relation de mon élevage de colins de Virginie de 1889, pour ne pas fatiguer le lecteur. Le premier œuf du couple du Jardin fut aperçu dans une cavité en forme de four creusée au pied du sapin, le 10 mai à quatre heures du soir. Il n'est pas hors de propos de remarquer que la ponte commençait, la deuxième année, en avance d'un mois sur la ponte de la première année. Ce progrès me paraît devoir être attribué à l'influence de l'acclimatation; on n'a pas oublié qu'il s'agit d'un couple importé. La ponte a été en tout de cinquante œufs, à savoir dix de plus que l'année précédente, autre résultat de l'acclimatation.

Ces cinquante œufs m'ont permis d'amener au total trente-deux élèves que j'ai offerts aux amateurs ainsi qu'on l'a pu voir aux annonces. On eût pu mieux faire, car l'élevage ainsi que je l'ai compris, est une opération d'une sûreté presque infaillible; mais il faut faire la part de l'imprévu et des accidents.

On a vu que mon élevage comporte trois étapes :

Première étape. — Aussitôt l'éclosion, et les petits encore en moiteur, installation dans le réduit chauffé d'une éleveuse, vingt-quatre heures durant; puis éducation dans cette éleveuse pendant une quinzaine de jours environ.

Deuxième étape. — Transfert des élèves âgés de quinze jours dans une volière de 4 mètres de surface, disposée dans un endroit clos, exposé néanmoins, par la fenêtre maintenue ouverte, à la température extérieure, avec laquelle les jeunes doivent se familiariser de bonne heure. La couche de menu foin qui tapisse cette volière d'appartement est la meilleure garantie contre les influences de l'humidité du sol ou du froid aux pattes, si pernicieuses aux gallinacés.

Troisième étape. — Émancipation complète par l'installation en volière au dehors, sous la condition de la rentrée des élèves le soir sous l'abri de cette volière durant les premiers jours, ou lorsque le temps se met à la pluie persistante, ce jusqu'à l'achèvement de la dernière mue connue sous le nom de *relevage de queue*.

Dans mon élevage de 1889, j'ai réalisé un progrès dû à l'expérience de l'année précédente et dont je tiens à faire profiter le lecteur.

Nous avons vu plus haut que du transfert des jeunes sujets de l'éleveuse à la volière en chambre, et de la volière en chambre dans un compartiment de la faisanderie, il résultait, à chaque opération, pour les élèves, un senti-

ment de peur, un état craintif qui les retenait tapis dans leur réduit, durant de longues heures, avant qu'ils se décidassent à profiter de l'aubaine que leur valait leur changement de résidence.

J'ai pu me rendre compte que cet état de contrainte était la conséquence de la manière défectueuse avec laquelle je procédais. En les faisant rentrer de force ou en les capturant pour les emprisonner malgré eux dans leur réduit, en vue du déménagement, j'éveillais subitement chez eux les instincts de sauvagerie qui subsistent toujours, à l'état latent, chez de jeunes oiseaux-gibier, et cette panique s'aggravait de la crainte de l'inconnu dès qu'ils ne se reconnaissaient plus dans leur milieu habituel.

L'opération demande donc de l'à-propos, de la patience et un certain doigté.

Aussi, la seconde année, voici comme je m'y suis pris :

J'ai observé l'heure de la journée à laquelle les jeunes rentraient d'eux-mêmes et tous ensemble dans leur réduit pour la sieste. La porte à coulisse de ce réduit, préparée à l'avance en guillotine, retombait d'elle-même, rien qu'en la touchant du doigt, une fois les petits rentrés jusqu'au dernier et présumés assoupis. Une minute après, j'enlevais légèrement le réduit mobile, garni de ses prisonniers sans le savoir, je le portais à sa nouvelle destination, puis, au bout de quelques minutes, je levais la porte sans bruit. De cette façon, la chose se passe en douceur; pas de prétexte à la panique.

Aussi, leur sieste terminée et rien n'étant changé, en apparence, à leurs habitudes, les petits élèves sortaient à la queue leu-leu sans se faire prier, s'enhardissant les uns les autres, et ne paraissant pas s'apercevoir qu'on les avait dépaysés. Je vous recommande le procédé.

Le colin de Californie. — Le colin de Californie est à peu près de la taille du Virginien.

La nuance générale de sa livrée est le bleu-ardoise.

A voir les bizarreries de dessin de cette livrée, les tatouages étranges qui sillonnent les joues, les sourcils et le front de l'oiseau, la huppe de plumes noires qui orne sa tête, crânement penchée en avant, comme pour défier le scalp, on se croirait volontiers en présence d'une miniature de chef indien, Comanche ou Apache, — et, involontairement, le regard cherche sur lui le tomahawk.

Le colin de Californie ne porte pas de tomahawk, mais il montre autant de courage que s'il en portait un, lorsqu'il s'agit de défendre sa compagne et ses petits.

Il m'est arrivé, durant l'automne de 1874, de ramasser dans ma grande volière deux cadavres de mâles colins, qui n'avaient pas craint de se mesurer avec des coqs faisans dorés et vénérés.

C'est que le colin nous vient des États-Unis d'Amérique, un pays où l'on ne reconnaît pas de suprématie et où l'on fait fi des distances sociales.

Lui aussi est républicain, j'en répondrais; protestant, peut-être; mais ce que je puis garantir, c'est qu'il n'est pas Mormon.

Non : le colin a des mœurs; il n'a qu'une seule épouse, à laquelle il demeure constamment fidèle.

Avec elle il partage les soins du ménage, l'éducation de la famille, et même les fatigues de l'incubation.

Sous ce rapport, il pourrait servir de modèle au coq de notre perdrix, — rouge ou grise, — qui se borne, lui, à prêter à sa famille sa surveillance et son courage.

Le nid des perdrix américaines, — tant celles de Vir-

ginie que celles de Californie, — plus compliqué que celui de nos perdrix françaises, représente une espèce de four, avec une ouverture, juste suffisante pour l'entrée. Ce four est capitonné de tiges de foin sec ou de graminées affectant une forme arrondie et voûtée. Il est rattaché, pour la plus grande solidité de l'édifice et le plus grand secret de la couvée, au pied d'une touffe épaisse de buis ou de végétation quelconque.

C'est dans ce nid — que souvent le coq colin a la prévenance de chauffer préalablement — que la coline va pondre.

La ponte, qui commence vers la fin de mars dans nos climats, est d'un œuf par jour, sauf, par-ci par-là, une relâche d'un ou deux jours si le temps se met au froid.

Tant que la femelle est au nid, le mâle veille à peu de distance, perché pour mieux voir de loin; s'il survient quelque chose d'inquiétant, il avertit la pondeuse par un cri particulier, et se découvre ostensiblement pour attirer sur lui le danger.

Alors, celle-ci quitte le nid et apparaît à son tour, mais après avoir fait quelques pas sous le couvert, de façon à ne pas trahir le secret de son trésor.

Après une ponte de quinze, vingt œufs, au plus, il arrive quelquefois — pas toujours — que la coline demande à couver.

Le mieux, en pareil cas, est de la laisser faire, car l'enlèvement de ses œufs, lorsqu'elle est prise de la fièvre d'incubation, lui cause un violent chagrin.

D'un autre côté, ce rapt aurait pour conséquence de vous priver vous-même du spectacle, cher aux vrais amateurs, de la vie de famille, — si intime et si intéressante chez ces charmants oiseaux.

Cependant il arrive souvent, par une anomalie qui est



Colins de Californie, mâle et femelle.

le résultat de la séquestration, que la coline ne demande pas à couver. Alors sa fécondité est inouïe.

Elle pond, elle pond, elle pond.

Sa ponte, commencée fin mars, se prolonge parfois, sauf quelques intervalles de chômage, jusqu'aux premiers jours d'octobre.

Il n'est pas rare de voir des colines donner ainsi — chose à peine croyable — jusqu'à quatre-vingts, jusqu'à cent, jusqu'à cent vingt œufs, dans une saison.

En pareil cas, il faut confier ces œufs à une petite poule ou à un incubateur; mais il est bon d'en laisser toujours un au nid, pour ne pas dépiter l'oiseau.

Lorsque la coline se décide à couver, le mâle l'aide dans ses fatigues, et au besoin la supplée.

Il lui cherche des insectes, l'appelle lorsqu'il est l'heure de manger, et la reconduit au nid dès qu'il juge le moment venu.

Sa compagne venant à faiblir, c'est lui qui la remplace sur les œufs et continue l'incubation.

Les lecteurs de *la Chasse Illustrée* n'ont peut-être pas oublié ce que j'ai raconté à l'occasion d'un mien couple colin de Californie, dont les petits furent amenés par le mâle.

La femelle étant tombée malade dès les premiers jours de l'incubation, les rôles furent intervertis; ce fut le mâle qui vint se placer sur les œufs pendant que la femelle veillait. Un matin, celle-ci fut trouvée morte, étendue à l'entrée du nid.

Le mâle continua jusqu'au bout l'œuvre maternelle, et j'eus le bonheur d'assister à l'éclosion.

Le colin, à mesure des naissances, rejetait avec son bec les coquilles des nouveau-nés, et montrait une intelligence des menus détails de la chose qu'on ne trouverait certainement pas à ce degré chez une poule de basse-cour.



Coline de Californic et ses petits.

14.

L'éclosion obtenue, il sortit du nid et promena ses petits dans le parquet, parsemé à leur intention d'une poignée d'œufs de fourmis. Il ramassait ces œufs et les leur offrait tour à tour, du bout de son bec noir, avec un petit cri nsistant de : « Ko ! ko! ko! »

Si quelques-uns avaient peine à comprendre, il laissait retomber l'œuf de fourmi, puis le ramassait de nouveau, le tortillait dans son bec en l'offrant de rechef à moitié écrasé; tant et si bien que le petit, persuadé par cette pantomime expressive, cueillait l'œuf au bec de son père et finalement l'avalait.

La première leçon de choses était donnée.

Je pus remarquer que, bien que la température fût assez douce, le colin abritait à chaque instant ses petits sous ses ailes, et ne les laissait au grand air qu'une demi-minute environ à la fois.

Il semblait avoir conscience du danger qu'il y avait, pour ces petits êtres à peine séchés, à passer de la température de 40 degrés, qu'ils avaient dans la coquille qu'ils venaient de quitter, à la température ambiante, qui n'était guère que de 20 à 22 degrés.

Ce colin avait bien tous les instincts maternels que comportait son rôle.

Il me réservait d'autres surprises.

Deux jours après, je tentai de lui adjoindre, pour augmenter son petit troupeau, une couvée de colineaux éclos — ceux-ci — sous une poule nègre, et de même échantillon à peu près que ceux qu'il avait fait éclore lui-même.

Pour cela, je saisis le moment où les petits étaient sous les ailes de leur père, et, levant la trappe de leur compartiment, j'introduisis avec précaution et successivement un, deux, trois des petits étrangers.

Il se mit à les appeler de son plus doux « Ko! ko! ko! »

mais les nouveaux venus, habitués à leur poule nègre, furent pris d'hésitation et cherchaient à fuir.

C'est alors que je pus juger du degré d'intelligence de l'oiseau éleveur.

Se levant brusquement, il déploya ses ailes et lança dans toutes les directions ses propres petits, les excitant à s'éparpiller pour aller à la nourriture.

Cette manœuvre eut un succès complet.

Les intrus, subitement encadrés dans les élèves du parquet, se mirent à manger pêle-mêle avec ceux-ci, échangèrent de petits cris dans la même langue et firent bande commune. Puis, la connaissance étant faite, le colin fit quelques appels et se tapit dans un coin pour réchauffer sous lui ses enfants.

Ceux-ci, sans se faire prier, arrivèrent un à un; puis, comme moutons de Panurge, cédant à la contagion de l'exemple, les nouveaux venus les suivirent sans difficulté jusque sous les ailes de leur père.

La fusion était faite.

Une seconde épreuve, faite quelques instants après avec ce qui restait des colineaux de la poule nègre, fut couronnée du même succès complet.

Je venais d'assister à une scène d'adoption des plus intéressantes et aussi satisfaisante que possible.

Si j'insiste sur cette particularité, c'est que je considère, d'accord avec nos meilleurs praticiens, qu'il y a un excellent parti à tirer de ces données, et qu'en matière de repeuplement artificiel de gibier, l'instinct d'adoption sera notre plus précieux auxiliaire.

Divers essais d'acclimatation en liberté ont donné des résultats encourageants, que j'ai signalés dans le livre précité *Repeuplement des chasses*, qui est comme le complément du présent volume.

Je suis convaincu que les expériences se généraliseront,

et cela d'autant plus facilement que le colin se trouve aujourd'hui partout à des prix abordables.

La Perdrix Ouakiki ou Perdrix percheuse de la Chine (*Bambusicola thoracica*). — Au point de vue du repeuplement de nos chasses, la perdrix de Chine me paraît appelée à un grand avenir.

C'est un oiseau monogame, comme toutes les perdrix; mais avant de vous initier à ce qui va suivre, je crois qu'il est convenable de vous la présenter et de vous faire faire avec elle un bout de connaissance sommaire; après quoi, nous la verrons à l'œuvre.

Voici d'abord son portrait :

Bec noir, œil noir, calotte gris cendré foncé; bande bleuâtre partant de la commissure du bec et allant se perdre derrière l'occiput, dessous du bec couleur feu, plastron bleu clair doublé de feu à sa partie inférieure; flancs jaune clair parsemés de plumes marron en demi-cercle, ventre jaune clair; dos gris cendré, tiqueté de points blancs et de plumes marron; ailes brun clair ocellé de marron foncé; queue droite, cendrée et traversée de lignes ondulées fauves et marron.

La perdrix Ouakiki tient le milieu, comme taille, entre le colin et notre perdrix grise, à laquelle elle ressemble beaucoup, vue à quelque distance, à cela près que les nuances, chez la Ouakiki, sont plus foncées.

La livrée, chez les deux sexes, est identique; mais le mâle se distingue de la femelle par un éperon très accentué, acéré comme celui du coq faisan.

La perdrix de Chine paraît fort sauvage; à la moindre alerte, elle se ramasse sur elle-même, de façon à cacher son plastron qui, chez elle, — elle le sait, — est la partie voyante. Elle s'affaisse sur la terre, dont son dos a la teinte grise, tête basse, queue rabattue, en motte.

Il faut alors qu'elle remue pour qu'on la voie, même la sachant là.

A ce moment, elle pousse à voix très basse son cri d'alarme : « Tarr!... tarr!... »

Le matin, dès l'aube, et à certaines heures de la journée, principalement lorsqu'il va pleuvoir, le mâle fait entendre un chant prolongé, perçant, aigu, cuivré, qui se perçoit de fort loin.

La matinée est employée, jusque vers dix heures, à la recherche de la nourriture; puis, de dix heures du matin à quatre heures du soir environ, l'oiseau de la Chine, suivant l'état de la température, reste branché à l'ombre ou vautré dans l'herbe au soleil, ou se livre aux douceurs du bain de poussière.

Vers quatre heures de l'après-midi, il parcourt le sol ou les branches des arbres pour y chercher sa nourriture et faire la chasse aux insectes.

Le soir, on le trouve invariablement perché, le plus haut possible, pour rester branché toute la nuit.

La femelle seule fait exception à cette règle tant que dure l'incubation et tant que les jeunes sont hors d'état de voler.

Le couple dont nous allons nous occuper, qui m'avait été confié en cheptel par M. A. Geoffroy St-Hilaire, me parvint le 13 janvier 1878 dans la soirée. Le lâcher en volière eut donc lieu le lendemain matin; nous avons vu plus haut les inconvénients des installations de nuit et les paniques qui en résultent pour les pauvres oiseaux dépaysés.

Mon premier soin avait été de me renseigner sur un point bien essentiel en aviculture, sur *les antécédents des sujets.*

1° Les oiseaux étaient-ils *importés* ou nés en France?

2° Quel était leur *âge?*

3° Étaient-ils *consanguins* ou issus de familles différentes?

4° A quel *régime* étaient-ils habitués?

5° Demandaient-ils à être *rentrés l'hiver* ou pouvaient-ils être exposés *toute l'année à l'air libre?*

Voici ce qu'il me fut répondu :

« Bois de Boulogne, 15 janvier 1878.

« Les oiseaux sont âgés de deux ans;

« Sont de familles différentes;

« Nés de sujets importés;

« Ils étaient placés dans une volière en plein air;

« Leur nourriture se composait de blé et millet mélangés; verdure à discrétion. »

J'étais fixé.

J'ai dit tout à l'heure que l'installation des oiseaux dans le compartiment qui leur était destiné avait eu lieu le lendemain de leur arrivée, dans la matinée.

Ce compartiment, construit sur une terrasse en pente et faisant suite à d'autres volières, comporte environ dix mètres carrés de surface. Il est suffisamment abrité du nord par un mur très élevé, et de l'ouest par ma chambre d'élevage, distante d'une douzaine de mètres du compartiment, avec lequel elle se relie par une série de volières grillagées, susceptibles à volonté de communiquer avec la chambre d'élevage, entre elles et avec le compartiment, qui clôt la série.

Adossée à la muraille et sur un monticule entouré d'arbustes, s'élève une petite construction en bois, en forme de pagode, d'un mètre de long sur 50 centimètres de large et de $1^{m},50$ de hauteur, avec deux étages de toits formant saillie pour donner de l'ombre et de l'abri.

Cette pagode, grillagée sur l'une de ses faces, est percée à sa base d'ouvertures pour l'entrée et la sortie, et tapissée au rez-de-chaussée d'un mélange de sable fin, plâtre en poudre, cendre du foyer : c'est la salle de bain.

Le compartiment est à ciel ouvert et ne renferme aucune toiture autre que celle, fort restreinte, de la pagode.

Le point essentiel, à mon avis, était d'imiter, autant que possible, la nature, et de voir comment les sujets seraient susceptibles de supporter, à l'état libre, nos températures si brusquement variables.

Sur le devant de la pagode, à l'exposition du midi, un second monticule gazonné, de 4 mètres de surface, remplace avec avantage la motte de gazon traditionnelle qui est le complément ordinaire de toute installation de perdrix.

Ce monticule gazonné est surmonté, à son centre, d'un petit sapin de l'espèce *abies pinsapo,* à branches basses, horizontales, longues et touffues.

Le surplus du compartiment est boisé, gazonné et entouré d'une allée de 25 centimètres de large, sablée de fin gravier.

L'ordinaire des oiseaux, outre l'eau fraîche, et la verdure qu'ils trouvent chez eux à discrétion, se compose d'un mélange de mie de pain et graines diverses : blé, sarrasin, millet, quelques grains de chènevis.

Des perchoirs sont adaptés au haut de la pagode, sous l'abri du toit supérieur; d'autres sont plantés dans le mur, à l'air libre. Quelques pieds de vigne, dont les branches supérieures sont disposées horizontalement, procurent en outre des perchoirs naturels.

Les choses ainsi disposées, les oiseaux furent installés le 14 janvier 1878, de grand matin.

Ils ne se décidèrent à sortir de leur panier qu'au bout d'un instant, puis se mirent à voltiger dans tous les sens avec des cris d'effroi.

Profitant d'un moment où mes pensionnaires, retombés à terre, se tenaient cois, je me hâtai de disparaître, et, durant vingt-quatre heures, leur voisinage fut respecté, pour les habituer à se sentir chez eux.

Dès que je les vis suffisamment familiarisés avec leur installation, je m'appliquai à triompher de leur naturel sauvage, condition essentielle pour arriver à la reproduction en captivité; à les habituer à ma présence, condition indispensable pour pouvoir les observer à fond.

Pour cela, je multipliai les prévenances et les moyens de séduction, les abordant avec lenteur et, à chacune de mes visites, leur distribuant de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié : fruits et insectes de la saison, œufs de fourmis, sauterelles, etc., etc.

Je parvins ainsi à gagner leur confiance, au point de rendre mes perdrix de Chine aussi familières que les poules de la basse-cour.

Elles ont supporté sans encombre l'hiver de 1878, soumises à toutes les températures du dehors, sans autre refuge que leur pagode, où elles n'entraient guère que pour leurs ablutions de poussière, sans autre abri que leur petit sapin.

Elles ont de la répugnance à rester enfermées et préfèrent séjourner sur leur monticule, exposées à la pluie, à la neige, au soleil, en un mot à l'air libre.

J'obtins de la reproduction dès la première année de leur arrivée; mais mon inexpérience vis-à-vis d'une espèce jusqu'alors peu connue et sur laquelle je n'avais aucune donnée, fut cause que je ne pus amener un seul élève durant la campagne de 1878.

Ainsi, ayant confié à des poules naines les œufs récoltés

dans le parquet des Ouakiki, j'obtins sans difficulté des naissances; mais j'eus le regret de constater invariablement que les nouveau-nés, très vigoureux au lendemain de l'éclosion, dépérissaient de jour en jour sans cause apparente et finissaient par succomber au bout de 4, 5 ou 6 jours. Pourtant leur parquet était jonché d'insectes et de larves de fourmis; mais, circonstance dont j'étais à cent lieues de me douter, j'ai appris depuis qu'ils se laissaient mourir de faim au milieu de l'abondance.

Dès lors je résolus de changer de tactique et de laisser au couple Ouakiki le soin de se gouverner comme il l'entendrait; puis, d'étudier avec précision la manière dont les choses se passent chez cette espèce abandonnée à ses instincts : ponte, incubation, éducation des jeunes.

La campagne de 1879, dont je vais donner le récit circonstancié, va nous livrer la clé du mystère et l'explication de mon échec en 1878.

Voici ce que portent mes notes, tenues avec soin jour par jour, et pour ainsi dire heure par heure. Je me bornerai, pour éviter la monotonie, à en extraire les données les plus saillantes, les faits les plus instructifs pour l'objet qui nous occupe.

J'ouvre mon carnet et j'y lis ce qui suit :

24 avril 1879. — Trouvé derrière un paillasson, auquel j'ai accès par une trappe qui me permet de tout voir sans rien déranger, deux œufs disposés côte à côte dans une petite excavation creusée par la perdrix.

Ces œufs sont couleur beurre frais, pointillés de blanc, de forme allongée, très pointus d'un bout, plus petits que l'œuf de la perdrix grise, plus gros que l'œuf du colin.

1er mai. Deux heures de l'après-midi. — La poule Ouakiki se dispose à pondre.

Reconnaissons-le à ce signe :

Elle prévient le coq en se plaçant devant lui et en re-

culant de trois ou quatre pas, puis s'arrêtant court, l'extrémité de la queue piquée en terre; elle recommence à plusieurs reprises ce manège...

Quatre heures du soir. — Le couple se trouve réuni. C'est le moment de lever la trappe : il y a six œufs.

La ponte a donc eu lieu à raison d'un œuf tous les deux jours.

3 mai. Quatre heures du soir. — Le nid contient sept œufs.

4 mai. — A partir de l'après-midi, la poule n'a plus reparu. Le soir, le coq est perché seul. Donc, elle couve derrière son paillasson.

5 mai. — La poule reste invisible. Le coq, perché sur une branche de vigne, veille, le regard tourné du côté du paillasson. Écoutons : « katt! katt! katt! » fait-il à voix très basse.

« Katt! katt! katt! » lui est-il répondu sur le même ton de derrière le paillasson.

6 mai. Une heure après-midi. — La poule Ouakiki est dehors; elle a quitté son nid et est perchée à proximité. Elle manifeste une inquiétude inusitée. Il est évident que ma présence la contrarie beaucoup. Peut-être veut-elle reprendre le nid sans être vue. Je m'éloigne aussitôt.

Un quart d'heure après, elle a disparu. Donc, elle a repris le nid.

Il est probable que c'est à la suite d'une panique qu'elle avait quitté ses œufs, car c'est la seule fois durant le cours de l'incubation que je l'ai vue levée.

Peut-être prend-elle sa nourriture de grand matin.

Peut-être, suivant les curieuses observations de M. Coutelier (de Reims), à propos de la poule du faisan doré, vit-elle sans manger depuis le jour où elle prend le nid jusqu'à celui de l'éclosion (1).

(1) Voir le volume *Repeuplement des Chasses* déjà cité.

21 mai. Une heure après-midi. — Nous sommes au dix-septième jour de l'incubation. Pas encore d'éclosion. Il est vrai qu'il fait une température ingrate; de la pluie froide presque tous les jours.

22 mai. Une heure après-midi. — La couveuse est hors du nid. Son attitude n'est plus la même. Elle fait quelques pas, scandant sa marche, fière, la queue relevée et agitée d'un mouvement saccadé. Pas d'apparence d'éclosion. Elle retourne au nid.

Trois heures du soir. — Une moitié de coquille, rejetée hors du paillasson, s'aperçoit à l'entrée du nid.

Donc, éclosion.

L'incubation avait duré dix-huit jours.

Trois heures et demie. — La perdrix est dans la volière, posture accroupie. Temps chaud; soleil éclatant. Les petits sont sous elle. Elle se lève. Les voici : leur livrée, plus foncée que celle du perdreau gris, est fauve brun rougeâtre. Comptons-les : quatre, cinq, six..., puis... c'est tout.

Mais il y avait sept œufs au nid : il y en avait même huit, car la poule Ouakiki, comme la plupart des poules des gallinacés, avait pondu un dernier œuf en se mettant à couver.

Restent donc deux œufs non éclos. L'un d'eux, soumis au mirage, est reconnu infécond. L'autre renferme un poussin en train de bêcher, ainsi que l'indique une cassure circulaire caractéristique.

Confions-le à l'une de nos couveuses et revenons à notre petite famille. Jetons par-dessus le grillage une poignée d'œufs ou plutôt de larves de fourmis bien épluchées.

Le père et la mère ramassent chacun une larve, l'offrent, la laissent retomber, l'offrent à nouveau en la tortillant dans leur bec comme une cigarette, l'écrasent à demi, en exprimant les sucs pour la rendre plus appétis-

sante aux enfants, le tout avec force petits cris d'insistance :

« Pé-té-ré! Pé-té-ré-pé-pé! »

Les perdreaux ne ramassent pas à terre, mais cueillent chaque bouchée au bec des parents.

Le coq partage avec la mère le soin de conduire, de nourrir, de couvrir les jeunes; c'est même lui qui se prodigue le plus. La mère, elle, sans doute par besoin de se refaire de ses dix-huit jours de séquestration, va, vient, se détire, se baigne, se délasse.

23 mai. Sept heures du matin. — Le petit Perdreau compromis et confié à une poule est ressuyé. Avisons au moyen de le réunir aux six autres. Je lève la trappe et l'introduis dans le compartiment.

Il piaule : le père et la mère le rappellent, mais, retenus par ma présence sans doute, ou peut-être parce qu'ils détiennent leurs autres petits, ne vont pas à lui. Alors il les rallie cahin-caha, en trébuchant, mais sans hésitation.

Il va se fourrer sous les ailes du coq.

Nous pouvons remarquer que la perdrix de Chine détient presque constamment ses nouveau-nés sous elle, au contact de sa chaleur naturelle, évitant avec le plus grand soin de les laisser refroidir.

Elle ne les lâche que juste le temps de les laisser manger. A peine le repas pris, vite sous le manteau de ses ailes, pour digérer au chaud.

Aussi, avec elle, point de diarrhée, point d'inflammation d'intestins, suites de mauvaises digestions, cas si fréquents dans les éducations conduites par des poules de basse-cour.

Dix heures du matin. — Le temps se met à la pluie; les petits évitent les atteintes de l'humidité en grimpant, comme sur des échelons, sur les plumes hérissées de leurs parents.

24 mai. Cinq heures du matin. — Chant retentissant du couple Ouakiki. Matinée froide.

Huit heures du matin. — Le soleil donne de chauds rayons. Le couple perdrix se tient debout sur la grève, le long du mur inondé de lumière tiède. Les jeunes sont couchés en rond aux pieds de leurs parents.

Huit heures du soir. — Le mâle est perché seul. La mère détient les jeunes, qu'elle a conduits, pour y passer la nuit, au sommet du tertre de gazon, sous les branches basses de l'abies pinsapo.

L'herbe, très haute en cette saison, se confond avec les basses branches, et les perdrix, en broutant et en piétinant cette herbe, ont formé sous l'arbuste une sorte de galerie en forme de corridor voûté. La mère se tient à l'avant de ce corridor, où elle gîte, ses petits sous elle.

Le coq est perché la tête tournée de l'autre côté de la galerie, de manière que les deux issues de ce refuge se trouvent simultanément gardées.

25 mai. Sept heures du matin. — Il ne reste plus que six jeunes. Le septième, probablement le dernier-né, celui qui n'avait pas eu la force d'éclore à temps, n'a pu supporter la crise de la première mue. Trouvé le petit cadavre au pied du tertre.

Les autres petits profitent à vue d'œil et sont d'une vivacité incroyable; ils commencent à s'éparpiller pour chercher leur nourriture chacun pour son compte. Ils mangent la pâtée : mélange de mie de pain, œufs durs, chènevis écrasé, chicorée sauvage.

27 mai. Matin. — La première mue des jeunes s'accentue; leurs ailerons commencent à se revêtir de grandes plumes. C'est une épreuve pour leur santé. Aussi les père et mère redoublent-ils de précautions, les détenant sous eux plus longtemps pour les fortifier au contact prolongé de leur chaleur naturelle.

29 mai. Sept heures du matin. — Temps frais et humide; les petits paraissent souffrir, leurs ailes tendent à traîner. Ils mangent bien cependant et cherchent des vermisseaux.

Trois heures du soir. — Ils marchent en relevant la queue, qui n'est encore qu'un moignon, à l'imitation de leurs parents. Leur croissance s'accentue à vue d'œil.

1er juin. — Orage, pluie et grêle. Dans les accalmies, les perdreaux se couchent épars sur les flancs du monticule de verdure, pendant que la mère se poudre et que le père, tout en les gardant, vaque à sa nourriture.

Le soir, cinq des petits sont perchés, sauf l'un d'eux qui ne peut y parvenir et piaule avec insistance.

Le temps étant froid et pluvieux, je me décide à forcer la compagnie à se dépercher. Elle passe la nuit à terre sous les ailes de la mère.

2 et 3 juin. — Journées pluvieuses et froides. Mêmes cris de l'un des petits, mêmes entraves à la perchée.

4 juin, dans la matinée. — Le petit souffreteux est mort dans la nuit; les tuyaux de la jeune plume, remplis de sang, indiquent qu'il a succombé à la crise de mue, contrariée par les froids.

Répandu dans la journée, à bonne exposition, un demi-sac de poussière de plâtre. Cinq minutes après, la mère et les cinq poussins restants, tous vautrés dans le plâtre, savourent les douceurs du bain, le premier que prennent les jeunes.

Sept heures du soir. — Toute la compagnie, père, mère et enfants, est perchée pour la première fois au complet.

Remarquons en passant que l'éclosion ayant eu lieu le 22 mai et la première tentative de perchée le 1er juin, le jeune poussin de la perdrix de Chine est apte à voleter et à se brancher dix jours après sa naissance.

6 juin. Cinq heures du matin. — Chant matinal du couple Ouakiki.

Une heure après-midi. — Le coq a sous lui ses cinq enfants, déjà grands; on s'en aperçoit à l'ampleur de son pardessus de plumes et aux soubresauts qui agitent l'étoffe. La mère s'approche de lui, lui épluche le cou, et lui donne sur la tête de petits coups de bec d'amitié.

Trois heures. — Les perdreaux sont couchés en grappe sur le gazon, au soleil.

Quatre heures. — La mère vient se poser sur l'un des barreaux de l'échelette destinée à faciliter la perchée. Elle appelle un des petits, le plus à portée. Il en vient un, puis deux, puis trois, puis tous. Alors, en leur présence, elle s'épluche, passe successivement dans son bec chacune des plumes de ses ailes, puis de sa queue.

Eux l'imitent, tout en échangeant avec elle toutes sortes de monosyllabes, — la répétition peut-être de la leçon qu'elle vient de leur donner, — après quoi on se détire. Puis la perdrix épluche successivement chaque petit sur la tête et sur le cou, parties où leur bec n'avait pu atteindre.

Sept heures. — La pluie commence à tomber. Le couple Ouakiki est perché sous l'abri du toit supérieur de la pagode, trois des petits sous les ailes du père. Il en reste deux qui n'ont pas encore rallié. Voyons un peu comment ils vont s'y prendre. L'un d'eux vient se percher à côté de sa mère et, se rapprochant, parvient à se fourrer sous son aile gauche. Dès lors, de ce côté, il n'y a plus de place pour le second. Comment va s'y prendre ce dernier? Voici : à l'appel de la mère, il vient se percher sur son dos; elle, alors, entr'ouvre son aile droite et l'enfant s'y laisse glisser d'en haut, comme une valeur dans une poche de portefeuille. Arrivé au perchoir, il prend pied et s'arrête.

Ainsi rivés à leurs parents, faisant pour ainsi dire

corps avec eux et protégés par les ailes de ceux-ci, les petits peuvent braver les intempéries de la nuit.

7 juin. Sept heures du matin. — La poule Ouakiki est trés agitée et semble chercher une issue pour s'échapper. — Il est évident que ma présence la gêne et voici pourquoi :

Midi et demi. — Aperçu un œuf sur le devant du couloir pratiqué sous le pin *sapo.*

Notons en passant que, durant la ponte, qui a eu lieu dans la matinée, les petits avaient fait bonne garde, postés autour d'elle, à 25 ou 30 centimètres de distance.

8 juin. Deux heures après-midi. — Le nid contient un deuxième œuf.

10 juin. Huit heures du matin. — Il y a trois œufs au nid.

11 juin. Midi. — Quatrième œuf.

12 juin. Deux heures après-midi. — Cinquième œuf.

Toute la compagnie est éparpillée à la recherche de la nourriture. Passe un oiseau de proie. Cri d'alarme du coq. Tout le monde se rase, quelques-uns l'œuf de fourmi au bec, et l'on reste ainsi dans une immobilité absolue. Puis, le danger passé, le coq donne un signal, chacun se lève et continue de manger.

13 juin. Trois heures du soir. — Un sixième œuf.

Remarquons que la ponte, dans la saison chaude, est plus accélérée que la ponte printanière, qui ne donnait qu'un œuf tous les deux jours.

Les petits, depuis quelques jours, font des stations sur les perchoirs, voltigent à de courtes distances, et parcourent les branches des arbustes pour y cueillir des larves d'insectes ou des œufs de fourmis restés suspendus.

La perdrix de Chine, en temps de neige, ne serait donc pas prise au dépourvu, et saurait trouver sa nourriture sur les arbres.

15 juin. Dix heures du matin. — Les œufs aperçus au nid se trouvant trop en évidence, ce qui pourrait compromettre l'incubation, je pénètre avec précaution dans le compartiment et je plante sur le devant du nid trois branches de genévrier, qui forment un rideau à peu près impénétrable ; tout en ménageant une éclaircie imperceptible pour faciliter mon observation.

Une heure après-midi. — Septième œuf.

Sept heures du soir. — La poule Ouakiki manque au perchoir. Donc, elle couve. Lorsque j'ai planté mon rideau de genévrier, il était temps.

La poule Ouakiki couve donc pour la deuxième fois. Certes, ceci est bien étrange, mais nous ne sommes pas au bout de nos étonnements.

Voyons ce que deviennent les jeunes privés de l'abri maternel.

Le mâle a fort à faire au perchoir. Deux des jeunes sont sous son aile droite ; les trois autres sont à sa suite, en brochette ; puis on change de place, on s'arrange, on se dérange ; on saute sur le dos du père, on se laisse glisser d'en haut par son aile entr'ouverte, et l'on finit par s'arrêter à l'agencement suivant : deux des petits sous l'aile droite, deux des petits sous l'aile gauche ; le cinquième reste en dehors, à côté, appuyé extérieurement contre l'aile droite de son père.

17 juin. Trois heures de l'après-midi. — Les perdreaux sont couchés sur le tertre, près de leur mère qui couve. Ils pépient et elle répond à voix basse.

Ils ont grandi d'une façon marquée et sont déjà presque aussi gros que des cailles.

Ils commencent à dédaigner un peu l'œuf de fourmi, cette nourriture de la première enfance ; ils vont au plat de pâtée, broutent la jeune verdure et trouvent probablement en abondance des vers et autres insectes.

Ils mangent des grillons de boulanger, mais dédaignent absolument les blattes.

Leur tête se trouve entièrement emplumée.

20 juin. — Les oisillons ont pris forme d'oiseaux; la livrée s'est complétée, le col s'est allongé, le corps s'est élancé. Ce ne sont plus des enfants : ce sont des adolescents.

22 juin. — Pleine mue du coq, qui a perdu toutes ses pennes caudales.

Sept heures et demie du soir. — Quatre des jeunes sont perchés à ses côtés. Le cinquième s'est posé sur une branche supérieure. Nous voyons qu'ils commencent à s'émanciper.

26 juin. — Les jeunes perdreaux, devenus forts, supportent sans paraître en souffrir les températures si ingrates de l'été de 1879. Ils couchent seuls, perchés en brochette, le père se tenant à part, à 10 centimètres de distance, et leur faisant faire, à mesure qu'ils prennent de la force, l'apprentissage du *self government*.

Ils ont adopté pour la perchée du soir une branche de vigne horizontale, et ils s'organisent dans le feuillage de façon à se masquer, de façon aussi à s'abriter des ondées, chaque feuille étant utilisée comme parapluie.

3 juillet. Six heures du matin. — Vents froids. La poule Ouakiki est toujours accroupie sur son nid.

Une heure de l'après-midi. — Elle est encore à la même place, mais *debout* cette fois. Il doit y avoir éclosion.

L'incubation, commencée le 15 juin, a duré dix-huit jours.

Trois heures. — La couveuse n'a pas bougé; elle est tantôt levée, tantôt accroupie. Donc, éclosion laborieuse.

Giboulées froides, temps orageux, vents froids.

Les petits ne se montrent pas de la journée.

4 juillet. Cinq heures et demie du matin. Rien encore. La perdrix est sur le nid, accroupie.

Il nous tarde de voir comment va s'opérer la fusion de la nouvelle famille avec la précédente.

Sept heures du matin. — Il est né quatre petits. Le coq détient sous ses ailes deux d'entre eux; la poule promène les deux autres pêle-mêle avec les cinq aînés.

Il reste trois œufs au nid, dont deux renferment chacun un embryon mort au début de l'incubation; le troisième, un poussin mort quelques jours avant terme.

Revenons à nos perdreaux et jetons par-dessus le grillage une poignée d'œufs de fourmis.

Ici, nous assistons à un spectacle merveilleusement curieux.

Le coq et la poule, avec force petits cris d'insistance, offrent, en le tortillant dans leur bec, ainsi que nous l'avons déjà vu, l'œuf de fourmi.

Les perdreaux de la première portée, plus agiles et plus tôt prêts que leurs petits frères, cueillent cette proie, puis l'offrent à leur tour aux nouveau-nés, qui la cueillent eux-mêmes au bec de leurs aînés; en un mot, on fait la chaîne.

Cependant, personne de ces derniers ne s'oublie, et pas mal d'œufs de fourmis sont avalés par les présentateurs; mais, comme il y en a pour tout le monde, il s'ensuit que les plus jeunes reçoivent amplement ce qu'ils demandent. Ils n'ont qu'à tendre le bec, et souvent deux ou trois larves leur sont présentées à la fois.

6 juillet. Quatre heures un quart du soir. — A mon approche, deux des perdreaux de la première portée, arc-boutés l'un contre l'autre, se séparent. Il sort de dessous leurs ailes trois de leurs petits frères, qu'ils réchauffaient maternellement; la mère détient le quatrième petit.

Du 7 au 10 juillet, temps froids, pluies froides, température hivernale et tout à fait contraire.

10 juillet. Dix heures du matin. — Vent froid. Toute la compagnie est massée sous le pin *sapo* pour se réchauffer mutuellement.

Trois heures du soir. — Les derniers-nés circulent encore et nous les voyons manger, mais, hélas! ils se chapent.

11 juillet, matin. — Mort un petit dans la nuit.

Six heures du soir. — Les trois petits survivants sont sans vivacité; ils ont les pattes raides; ils poussent des piaulements plaintifs.

12 juillet. Six heures du matin. — Deux des trois perdreaux nouveau-nés restants sont morts dans la nuit. Temps humide et froid. Il ne reste plus qu'un seul des quatre sujets de la deuxième portée. Il piaule; ses parents semblent le considérer comme perdu et se promènent à travers la rosée sans s'arrêter à ses cris.

Huit heures du soir. — La poule Ouakiki est couchée à terre avec le seul petit qui lui reste et qui pousse constamment des cris plaintifs.

14 juillet. Neuf heures et demie du matin. — Recueilli le petit perdreau couché sur le dos et expirant...

En présence de ces quatre petits cadavres, sujet d'amère tristesse, ma responsabilité m'oblige à quelques explications.

Nous avons vu que la dernière incubation nous a donné trois morts en coquille.

Cependant, les œufs n'avaient pas été soustraits à la loi naturelle; ils avaient été pondus à la place librement choisie par la mère, couvés par elle librement, par conséquent *selon la formule* imposée par la nature.

Mais nous avons pu constater que la période de l'incubation a été traversée par des orages, par des variations atmosphériques intenses, de chaleur excessive suivie de pluie souvent glacée; en un mot, par une température

sinistre, impossible à prévoir et telle que, de mémoire d'homme, on n'en a vu d'aussi ingrate.

Nous connaissons tous l'influence néfaste des orages sur les embryons contenus dans les œufs en incubation. De cette influence, les plus maltraités ou les moins robustes meurent avant de naître; de là nos trois morts en coquille.

De cette influence, ceux des embryons qui ont survécu doivent se trouver atteints dans leur constitution, au point de se présenter amoindris et déjà entamés dans la lutte de la vie.

Aussi, dès la première crise de la mue, avons-nous vu nos quatre derniers élèves faiblir, se plaindre, se chaper, puis périr l'un après l'autre.

Il y eut des moments où je me reprochai l'insuffisance de mon installation, où je me dis que j'aurais dû l'établir mieux close, plus abritée, plus confortable.

Sans doute; mais, en agissant ainsi, je faussais l'étude que j'avais entreprise. Il fallait absolument l'installation à ciel ouvert. Ce qui importait surtout, ce n'était pas d'amener un nombre plus ou moins considérable d'élèves; c'était de voir comment se comporterait, en liberté, l'oiseau de Chine.

Recueillir les petits élèves, les emmener au chaud, les confier à une poule naine, il n'y fallait pas penser.

Quel brouhaha, quel affolement de la compagnie lorsqu'il eût fallu les capturer! D'ailleurs, une poule naine, si douce qu'elle fût, consentirait-elle à adopter les petits étrangers? Ceux-ci consentiraient-ils, après un commencement d'éducation par leurs parents naturels, à adopter la poule naine?

Enfin, à l'époque (juillet) où s'est produit le désastre, il était permis d'espérer de jour en jour, d'heure en heure, le changement d'une température jugée jusqu'alors impossible en cette saison.

Une série de quelques jours de beau temps, et les petits eussent pu se percher. Dès lors, échappant au contact permanent de l'humidité, ils étaient sauvés.

Malheureusement, cette série n'eut pas lieu.

Ces regrets bien naturels accordés aux petites victimes, nous allons, si vous le permettez, poursuivre notre étude.

Je n'ai pas besoin de faire observer que, de mes notes tenues avec exactitude jour par jour, je n'extrais que les données les plus saillantes, celles qui ont un rapport sérieux et direct avec le but que nous poursuivons, celui de reconnaître si la perdrix de Chine aurait de l'avenir chez nous *comme gibier*.

21 juillet. Dix heures du matin. — Dans un nid creusé en forme de four, comme le nid du colin, au milieu d'une touffe d'herbe et dans un angle de la volière, trouvé un œuf.

La perdrix de Chine tient à nous enseigner qu'elle est susceptible de fournir trois portées par an.

22 juillet. Midi. — Un deuxième œuf.

23 juillet. Trois heures du soir. — Troisième œuf.

Du 23 au 29 juillet, à quatre heures du soir, cinq nouveaux œufs s'ajoutent aux précédents, ce qui porte le produit de cette troisième ponte à huit œufs.

Cette fois, je me décide à confier ces huit œufs à une petite poule couveuse.

Voici mes motifs :

La température continue à être inclémente, et je tiens à éviter de nouveaux sacrifices, d'autant plus qu'ayant déjà assisté à la fusion d'une portée de perdreaux nouvellement éclos avec les perdreaux de la portée précédente, et ayant vu comment ces deux séries d'élèves d'âge différent se comportaient entre elles, comment leur éducation marchait parallèlement, nous savons ce qu'il importait de savoir. Inutile, dès lors, de risquer une troisième

portée dont la fusion ne nous apprendrait rien de plus.

D'un autre côté, il n'est pas sans intérêt d'expérimenter, après avoir assisté à l'éducation naturelle, ce qu'on pourrait attendre de l'éducation artificielle.

30 juillet. — Pas de ponte. Le nid a perdu son creux et paraît défait.

1er août. Une heure après-midi. — Confié les huit œufs à une poule naine.

2 août. — Dans un nouveau nid creusé en excavation et recouvert d'un dôme de verdure, aperçu un œuf.

Décidément, c'est une production à jet continu.

Certes, il eût été facile de profiter des aptitudes merveilleuses du couple que j'avais entre les mains et de pousser à l'exagération de la ponte, de viser aux produits. Pour cela, je n'avais qu'à enlever les œufs au fur et à mesure.

On a vu que ce n'était pas mon avis. Ce n'était pas non plus celui de M. Geoffroy Saint-Hilaire qui, par moi consulté, me répondait ceci :

« Bois de Boulogne, 1er mai 1879.

« Mon avis est de laisser la perdrix couver; mais je vous engage cependant à suivre vos inspirations. Pour moi, je crains les pontes forcées sans repos. »

8 août. Midi. — Le nid renferme cinq œufs.

Sept heures et demie du soir. — La poule Ouakiki manque au perchoir. Donc, elle couve.

Cette fois, je laisse faire cette brave bête. Il en adviendra ce qu'il pourra. Si je lui retirais ses œufs, elle serait capable de pondre encore une fois et il importe de ne pas la laisser s'épuiser.

19 août. Six heures du matin — Éclosion des œufs confiés à la poule naine, après dix-sept jours et demi d'incubation. Six naissances; deux œufs clairs.

Installation de la poule naine et de ses élèves dans un petit parquet disposé dans la chambre à élevage dont la température est portée à 22 degrés.

Midi. — Répandu des œufs de fourmis dans le parquet, à portée de la petite poule : celle-ci les leur présente, puis les avale pour son compte sans y mettre l'insistance de la mère naturelle.

Les nouveau-nés mangent au bout de mon doigt des œufs de fourmis tortillés et à demi écrasés. Puis, pour aller plus vite, je pique au bout d'une épingle longue, et une à une, les larves, que je présente ainsi aux petits perdreaux. Ceux-ci se familiarisent très vite avec ce mode, calqué sur ce que j'ai vu faire à leurs parents.

Au bout de trois jours, ils ramassent seuls les œufs de fourmis, et de petites sauterelles coupées en deux, dont j'ai soin d'arracher les grandes pattes. Ils mangent aussi de petits vers de terre.

27 août. Sept heures du matin. — Colle mon oreille à la cloison qui me sépare du nid de la poule Ouakiki. Entendu pépier des nouveau-nés. L'incubation, commencée le 9 dans l'après-midi, a duré dix-sept jours et demi.

Cinq heures du soir. — Les derniers nés, au nombre de quatre, suivent en trébuchant le coq et la poule Ouakiki. Temps couvert et froid. Avec mille précautions, je parviens, au moyen de trappes ouvertes, à faire pénétrer le couple et ses petits dans la chambre à élevage chauffée dont il vient d'être question. Ils y occupent un espace grillagé de 4 mètres carrés et semblent avoir perdu toute sauvagerie, comme des animaux pris au piège.

Les père et mère Ouakiki écoutent, par moments, les pépiements qui s'échappent du parquet de la poule naine, et paraissent fort intrigués.

3 septembre. — Introduit chez les Ouakiki l'un des jeunes de la poule naine. Le coq et la poule Ouakiki

cherchent à l'accaparer, mais le petit demande à retourner avec sa poule. Retiré ce perdreau, mais son père se montre très irrité et se lance après les grillages pour le reprendre.

7 septembre. Soir. — Les Ouakiki font percher leurs jeunes.

8 septembre. Huit heures du matin. — Ouvert, dans la pièce vitrée, les trappes de séparation. Fusion des petits perdreaux. Le couple Ouakiki adopte les élèves de la poule naine; la poule naine, les élèves du couple Ouakiki : puis la poule se met à attaquer ce couple.

Établi une séparation à claire-voie qui permet aux jeunes de se mêler sans que les parents puissent se battre.

Je crois le moment venu de clore cette étude, pour ne pas tomber dans la monotonie. Ce qui précède me paraît suffisant et la perdrix de Chine nous a appris tout ce qu'il nous importait de savoir.

Nous avons pu regarder par-dessus le mur de sa vie privée. Elle nous a livré ses secrets les plus intimes, ses aptitudes, ses mœurs si intéressantes; sa vie de famille, si originale; son mode de reproduction, qui nous confond d'étonnement.

Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est le petit nombre d'œufs de chaque couvée. Mais le nombre que nous avons constaté à chaque ponte n'est pas une limite extrême. Il est une conséquence de la constitution spéciale, du degré de fécondité particulier du sujet que nous venons de voir à l'épreuve, et la perdrix percheuse de la Chine est susceptible, ainsi qu'on en a fait l'expérience au Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne, de donner des couvées qui se rapprochent davantage, comme quantité d'œufs, des couvées de nos perdrix.

Cette étude, prise sur le vif, vécue avec le sujet, nous

a montré la perdrix Ouakiki telle qu'elle doit être en liberté, telle qu'elle serait dans un parc, abandonnée à elle-même et suivant librement les instincts de sa nature.

Nous l'avons vue installée sans autre abri que celui destiné à tenir au sec les éléments du bain, et dans lequel elle ne se réfugiait que pour ses ablutions de poussière.

Nous avons constaté avec quelle facilité elle adopterait notre climat, comme l'ont adopté déjà du reste la plupart de ses compatriotes du nord de la Chine : le faisan de Mongolie, celui dit de l'Inde, les faisans doré, de Lady Amherst, vénéré, le tragopan de Temminck, le canard mandarin, etc.

La perdrix du Boutan. — La perdrix percheuse du Boutan (*Perdix Hodgsoniæ*), dont je vous demande la permission de vous entretenir, est originaire, comme on sait, du versant méridional de l'Himalaya. Il paraît qu'elle y habite des sommets couverts de neige, ce qui la rend apte à supporter nos températures les plus froides et semblait la désigner *a priori* comme très susceptible de s'acclimater chez nous.

Nous allons voir comment elle va justifier ces présomptions.

Le couple que j'ai en volière (portent mes notes de l'époque) me vient du Jardin zoologique du Bois de Boulogne, où, sur le conseil de M. A. Geoffroy Saint-Hilaire, j'en fis l'acquisition le 25 avril 1882. C'est un couple importé.

L'oiseau du Boutan a les formes trapues et arrondies : à ce point de vue, c'est bien une perdrix. Mais ses tarses très hauts, comme ceux de l'échassier, ses doigts allongés et pourvus d'ongles droits et acérés, sa queue rabattue et dépourvue de plumes rectrices, son bec pointu rappelant celui du râle, révèlent, chez cette espèce, des aptitudes particulières.

La perdrix du Boutan est de la taille d'une forte perdrix rouge; elle a le bec noir; les parties supérieures d'un gris cendré zébré de marron; les ailes tigrées de larges taches marron foncé disposées en forme de V; les flancs bleu cendré semés de points blancs; les pieds et les tarses jaune foncé.

La livrée de la femelle rappelle un peu, comme dessin, celle de la bécasse. Le mâle en diffère par la couleur de sa tête, qui est jaune-roux, par la nuance de sa poitrine, qui est bleu cendré, et par son collier noir doublé d'un collier blanc.

Le cri, ou le chant, de cette espèce est entièrement différent, plus prolongé et plus compliqué que celui de nos perdrix françaises. Les premières notes rappellent un peu le cri du colin Houï. Ce chant peut se traduire à peu près ainsi :

« Ho-ho-ho! Ho-ho-ho! Ho-ho-ho! Où-là! Où-là! Ko-kott! Ko-kott! Ko-kott! »

Dès le printemps, et même dans les jours d'hiver lorsque la température est adoucie, le mâle, à certaines heures de la journée, entonne sa chanson étrangère; mais, dès que la ponte est commencée, et tant que dure l'éducation des jeunes, toute modulation cesse de se faire entendre. Sa prudence d'oiseau sauvage, d'oiseau gibier, le veut ainsi.

Le coq du Boutan se montre plein d'attentions pour sa compagne; passe les nuits branché près d'elle; l'appelle dès qu'il a trouvé un insecte, pour le lui offrir, et veille à sa portée lorsqu'elle est au nid.

Le couple fut installé dans une volière mesurant 12 mètres de surface, dont 4 mètres de hangar et 8 mètres à ciel ouvert; cette dernière partie plantée d'arbustes, gazonnée et sablée.

La première année de son séjour chez moi demeura

sans résultat, au point de vue de la reproduction : ce couple était, je viens de le dire, un couple d'importés, et les oiseaux d'importation, comme on sait, ne reproduisent pas toujours dès la première année. Quelques-uns même ne s'y décident qu'au bout de quatre ou cinq ans et quelquefois pas du tout.

Je dois dire, d'ailleurs, que l'ordinaire auquel j'avais assujetti mes pensionnaires, et que, faute de savoir, j'avais cru devoir calquer sur celui des colins, des perdrix françaises et des perdrix de Chine, consistait uniquement en graines diverses : millet, alpiste, blé, sarrasin, avoine, et en mie de pain.

Or cette nourriture, dont ils se contentaient à la rigueur, n'était pas tout à fait celle indiquée par leur tempérament particulier. Nous venons de voir que la structure de la perdrix du Boutan se rapproche, par certains côtés, de celle du râle, un petit échassier mangeur d'insectes. Ses habitudes, d'ailleurs, ne laissent aucun doute au sujet du genre de nourriture qu'elle préfère à tout. Constamment elle gratte la terre pour y trouver des racines, des graines germées et surtout des vers et vermisseaux. Chez elle le tarse est très fort, ce qui lui ôte de l'élégance, mais ce tarse est la pièce principale de son outillage de fouilleuse. C'est le levier dont elle se sert pour soulever des mondes... de lombrics et de plantes germées, dont elle se montre particulièrement avide. On la voit passer des heures entières à gratter la terre avec ses grands ongles, à la piocher avec son bec pointu, bouleversant les allées, retournant les mottes, déracinant les gazons, creusant, pour peu que le sol soit friable, des trous suffisants pour l'ensevelir.

L'année 1882 s'écoula, comme je viens de le dire, sans donner de reproduction : soit par suite de ce que les oiseaux, fort sauvages à leur arrivée, n'étaient pas suffi-

samment habitués à leur nouveau milieu, soit peut-être parce que l'alimentation que je leur donnais était trop différente de celle demandée par leur tempérament particulier.

Aussi, dès le printemps de 1883, je m'arrangeai de façon à procurer à mes pensionnaires le plus possible de leur nourriture favorite. Je fis mettre de côté les vers obtenus lors du bêchage du jardin, et, de temps en temps, je leur jetais de ces vers par-dessus les grillages. Le mâle, moins sauvage que la femelle, s'emparait des lombrics, appelait sa compagne par un cri particulier, les lui offrait avec insistance, et ne ramassait pour son propre compte que lorsque celle-ci était repue.

Mais cette aubaine de lombrics provenant du labour des plates-bandes ne pouvait être que passagère, et il me fallut songer à modifier l'installation de telle manière que les oiseaux pussent trouver d'eux-mêmes, à leur moment et suivant leurs besoins, couramment et sans interruption, le principal élément de leurs repas.

Pour cela, je pris modèle sur l'aménagement de la volière aux faisans destinés à la chasse, aménagement qui avait attiré mon attention dans mes promenades au Jardin zoologique du Bois de Boulogne. Cette volière, comme chacun a pu le remarquer, est jonchée d'une épaisse couche de feuilles mortes, que les faisans retournent presque constamment, pour y trouver les vers qui s'y attachent.

Je me mis à calquer de mon mieux cet agencement; seulement je le modifiai en ce sens qu'au lieu de feuilles tombées, je me servis de menues pailles et de poussières provenant de battage. J'en comblai les allées à une hauteur d'au moins 20 centimètres, et j'y répandis tous les jours les grains destinés à l'alimentation. La pluie et les arrosages en imprégnant cette menue paille, les oiseaux

en la grattant et la mélangeant avec la terre et le sable de leur volière, en firent un compost qui, comme garde-manger *sui generis*, ne laissa bientôt rien à désirer.

Ce qu'il germe de menues graines, ce qu'il pullule de vers et de vermisseaux dans un pareil milieu, est quelque chose d'incalculable.

Le couple perdrix du Boutan se mit de suite à l'œuvre, s'escrimant de son mieux des pieds et du bec; à toute heure de la journée on peut le surprendre sur la couche de menue paille, grattant et piochant...

Le résultat de ce nouveau régime ne se fit pas attendre, et, le 9 mars, dans l'après-midi, je surprenais la poule du Boutan jetant avec son bec des brins de paille par-dessus son dos, ce qui, comme chacun sait, est l'indice d'une ponte récente ou imminente. Le coq imitait ce manège. J'allai voir au nid : rien encore. Je dois ajouter que, ce jour-là, la température était très froide.

Le lendemain 10, vers quatre heures du soir, j'aperçus le coq faisant le guet près de l'entrée du nid. Évidemment la ponte avait lieu en ce moment, mais je ne pus m'en assurer que le 11 au matin, parce que la nuit vint et je ne voulais pas déranger les oiseaux à l'heure de la perchée.

Le nid de la perdrix du Boutan, comme celui du colin et de la perdrix de Chine, ces autres perdrix percheuses, a la forme d'un four un peu creusé en terre et voûté. Ce nid avait été construit sous l'abri, dans une encoignure masquée par une touffe de lilas. Il consiste en une sorte de voûte, longue de 30 à 35 centimètres, terminée par une cuvette, dans laquelle a lieu la ponte, et revêtue d'un énorme amas de brins de paille. A l'entrée se trouve, fichée par le travers, une tige de paille ou de foin sec, sorte de précaution suggérée par l'instinct pour s'assurer que le réduit n'a pas été violé.

Je dus me coucher à plat ventre pour voir l'œuf qui était au fond de ce réduit. Cet œuf me parut relativement énorme.

L'œuf de la perdrix du Boutan, ainsi que j'ai pu le vérifier plus tard, est entièrement blanc, de forme conique, très pointu d'un bout, et de la grosseur d'un œuf de faisan versicolore. Ceci me parut regrettable, parce que je ne crois pas que l'oiseau puisse embrasser, dans son travail d'incubation, plus de cinq ou six de ses propres œufs, ce qui est d'ailleurs la moyenne des pontes que j'ai obtenues en dernier lieu; mais nous allons voir que ce défaut est racheté par la rapidité de la croissance des jeunes, qui s'accomplit presque en six semaines, et par la multiplicité des pontes; j'en ai obtenu quatre cette année.

Le premier œuf fut donc pondu le 10 mars. Mais la reproduction fut contrariée par la température inaccoutumée du printemps de 1883. Il gelait à glace et il faisait un froid intense.

Le 12 mars, vers quatre heures du soir, l'œuf était enterré, la paille affaissée, le four rétréci. Il neigeait. Peut-être la pondeuse voulait-elle garantir à sa manière son trésor contre les atteintes de la gelée.

Le 14 mars dans l'après-midi, l'œuf était déterré et la cuvette du réduit préparée comme pour une nouvelle ponte. Durant quelques jours je résolus de suspendre mes visites pour ne pas dépiter les oiseaux, qui sont très ombrageux.

Le 19 mars, dans la matinée, je trouvai le nid modifié, l'entrée changée de direction. Donc il n'était pas abandonné. Malheureusement, ayant fait apporter du gazon dans un compartiment voisin, les allées et venues du jardinier eurent un résultat regrettable, et le 20 mars le nid était défait, les œufs, au nombre de deux, épars sur

le sable de l'abri. Force me fut de confier ces deux œufs à une petite poule couveuse.

La première portée n'avait donc été que de deux œufs, pondus à plusieurs jours d'intervalle. Mais il faisait une température hivernale, et bien que les oiseaux supportassent vaillamment ce contretemps, comme ils ne pouvaient gratter la terre gelée, il s'ensuivit que leur menu se trouvait appauvri de ses meilleurs éléments : insectes et graines germées.

Le 25 mars, le nid était refait à la même place que précédemment, la paille disposée en voûte, et comme recouvert d'un toit de chaume.

Le 4 avril vers midi, la poule perdrix couvait. Le mâle veillait à peu de distance du nid. Le soir il était seul au perchoir.

Le 5 avril, à six heures du matin, je trouvai la poule levée et piochant les gazons. Le passage d'un chat, d'un oiseau de proie ou quelque cause de panique dont je ne pus me rendre compte, fit qu'elle ne reprit pas le nid. Vers dix heures et demie, les œufs, au nombre de quatre, étant refroidis, je les confiai à une petite poule de Nagasaki, dont je complétai la couvée avec six œufs de faisan houppifère de Swinhoë. Le nid fut défait, les pailles éparpillées par les oiseaux dépités.

Le 14 avril, l'un des deux premiers œufs de perdrix du Boutan confiés à une petite poule donnait une éclosion, après vingt-quatre jours d'incubation. Le second œuf, probablement le premier pondu, ayant eu trop à souffrir des atteintes de la gelée, ne contenait qu'un liquide gâté. L'embryon ne s'y était même pas développé.

Le 17 avril, le nid des perdrix du Boutan était reconstruit pour la troisième fois, et, chose remarquable, toujours au même angle du hangar masqué par la touffe

de lilas. La ponte, commencée le 20 avril au soir, ne fut complétée que le 10 mai au matin; à cette date elle était de six œufs, que la mère se mit à couver, veillée par le mâle, qui se tenait à portée du nid, le jour; perché au-dessus, la nuit.

Cependant le petit perdreau du Boutan né le 14 avril se développait; durant les premiers jours, il parut dédaigner les larves de fourmi, les ténébrions, la pâtée à faisans, et il préférait à tout les petits vers de terre, dont il fit sa nourriture exclusive. Le 20 avril, à l'âge de six jours, il se mit à gratter une motte de gazon disposée dans son parquet, suivant les instincts de son espèce; le 24 avril, il mangeait des vers de farine qu'il avalait sans prendre la peine de les tuer.

Le 29 avril, éclosaient deux nouveaux perdreaux du Boutan et six poussins de Swinhoë couvés par la poule naine depuis le 5, c'est-à-dire après vingt-quatre jours d'incubation. Cette couvée était de dix œufs, dont quatre de perdrix du Boutan; malheureusement l'un de ces œufs fut écrasé par la couveuse peu avant l'éclosion; un autre, ayant glissé à travers la paille du nid, se trouva refroidi au point d'amener la mort de l'embryon. Tous les œufs étaient fécondés.

Je réunis à ce petit troupeau le premier perdreau éclos le 14, c'est-à-dire âgé de quinze jours, et que la poule voulut bien adopter. Ce jeune sujet montrait aux poussins à manger des œufs de fourmi, qu'il avait fini par accepter, et leur présentait cette nourriture, que ses cadets lui cueillaient au bec. Dès le 3 mai il était presque aussi gros qu'une caille, commençait à voler et venait se percher familièrement sur mon épaule.

Le 13 mai, le premier des trois élèves perdreaux du Boutan se trouvait en pleine mue. Il paraissait souffrir de cette crise, qui lui fut fatale ainsi qu'à l'un des deux au-

tres plus jeunes élèves, car il périt le 25 mai et son frère peu de jours après.

J'attribuai cet accident, qui ne s'est plus renouvelé, à ce que l'état de la température m'avait mis dans la nécessité d'élever en chambre de jeunes sujets dont le besoin le plus impérieux est de trouver, en grattant le sol, des proies d'une nature particulière, auxquelles je ne pouvais suppléer qu'imparfaitement avec mes larves de fourmis, mes vers de farine, mes lombrics et ma pâtée à faisans.

Le troisième perdreau du Boutan vint à bien avec les six élèves faisans Swinhoë, et est depuis longtemps parvenu à son entier développement. C'est une femelle.

Cependant la poule perdrix du Boutan continuait avec assiduité son travail d'incubation, et je ne la voyais que par échappée, le matin, lorsqu'elle grattait, en quête de sa nourriture. De temps en temps, je renouvelais la litière de sa menue paille.

Le 6 juin, j'aperçus deux poussins suivant leur mère à travers la volière ; les arbustes et les obstacles de toutes sortes m'empêchaient de voir suffisamment. Il restait au nid deux œufs refroidis, sur six qui avaient été couvés, et je ne tardai pas à m'assurer que le couple traînait à sa suite quatre jeunes paraissant très vifs.

Dès le 7 juin, ces jeunes vagabondaient de tous côtés, sans trop suivre leurs parents, grattant et cherchant leur vie chacun pour son compte. Ils se montrent très sauvages. L'un d'eux s'étant pris dans les grillages, je m'en fus le délivrer, mais à son cri le mâle accourut sur moi, les ailes tendues, comme pour le défendre.

Le 11 juin, ces quatre derniers élèves, gros comme des noix, commençaient à voleter ; le 21, ils étaient gros comme des cailles et poussaient à vue d'œil, malgré l'humidité et le temps froid, si fatals aux autres perdreaux.

Le 21 juin, toujours dans le même nid, je trouvais un nouvel œuf chez les perdrix du Boutan. La femelle avait commencé une nouvelle ponte : la quatrième et la dernière de cette année.

Le 29 juin, les quatre derniers perdreaux, âgés de trois semaines, commençaient à passer les nuits au dehors, perchés et cachés dans les branches du lilas qui masquait le nid de leur mère.

Le 24 juin, deuxième œuf; le 27, troisième œuf; le 30, quatrième œuf; le 1er juillet, cinquième œuf et commencement d'incubation de la perdrix.

Le 4 juillet, j'eus à constater une panique dont je n'eus l'explication que quelques jours après. Les jeunes paraissaient affolés, poussaient des cris de terreur, couraient dans tous les sens et se cachaient sous les arbustes; puis, en ma présence, le calme revint et la petite famille reprit ses allures habituelles, sous la protection du père. Puis le 17, il se fit chez les perdrix du Boutan un bruit inusité et je surpris la mère, qui avait quitté son nid, pourchassant ses jeunes, qui ne savaient, cette fois, où se fourrer. — Alors je compris tout.

La perdrix du Boutan venait de m'enseigner que, différente en ceci de la perdrix percheuse de la Chine, qui, elle, élève ses diverses portées successivement et pour ainsi dire couche par couche, les derniers venus pêle-mêle avec leurs aînés; elle, chasse impitoyablement ses jeunes à mesure qu'elle entreprend une nouvelle couvée.

Il faut reconnaître aussi que chez la perdrix du Boutan, la croissance des petits s'effectue très rapidement, si rapidement que, dès l'âge de six semaines, ces derniers sont aptes à se suffire et ont déjà revêtu leur livrée au point de permettre de distinguer les sexes. Cette particularité est à noter pour l'époque où nous voudrons essayer de

naturaliser dans nos chasses l'oiseau du Boutan à l'état de gibier libre.

Je dus donc pénétrer dans le compartiment pour reprendre les quatre élèves, déjà presque à leur grosseur et bien en plumes. Il y avait deux mâles et deux femelles.

Ils furent installés avec leur aînée, que les faisandeaux de Swinhoë commençaient à molester, dans un compartiment séparé, amplement pourvu de menue paille.

Mais la capture de ces jeunes ne put s'effectuer sans un certain brouhaha, dont le résultat fut que les cinq œufs qui étaient au nid et dont l'incubation était commencée, furent abandonnés momentanément jusqu'à refroidissement presque complet.

Force me fut de retirer du nid ces cinq œufs pour les confier à une poule naine de Java noire. Puis, par une sorte d'ironie du sort, à peine ces œufs étaient-ils enlevés, que la perdrix reprenait sa place au nid. Trop tard.

Je regrettai ce contretemps, mais, en somme, je savais ce qu'il importait de savoir : la perdrix du Boutan m'avait montré qu'elle ne supporte plus ses jeunes dès qu'elle entreprend un nouvel élevage.

Le 24 juillet, les cinq derniers œufs, dont l'incubation interrompue avait été reprise en sous-œuvre par la poule de Java, me donnaient quatre éclosions : le cinquième œuf, qui avait été refroidi, était bêché, mais la coquille tellement brisée et friable, qu'il y avait danger à le laisser à la poule; l'embryon eût été infailliblement étouffé ou écrasé. Je le plaçai dans le tiroir d'un incubateur Lagrange où il vécut deux jours, puis finalement il succomba. Le poussin n'avait pu résorber le jaune ou vitellus ainsi que le démontra l'autopsie.

Restaient donc quatre poussins vivants, qui, dès le 2 août, furent installés, avec leur poule captive, dans la

partie couverte d'un compartiment de volière, et nourris de vers de terre, de sauterelles, de larves de fourmi et de pâtée à faisans.

Le 26 août, j'ouvris la boîte, et la poule fut laissée libre de circuler avec ses élèves. Les premiers moments de cette réunion ne furent pas sans me donner quelque souci : les petits prirent peur. Tant que la poule fut dans sa boîte obscure, à l'état d'édredon vivant, tout alla bien ; mais dès que cette bête aux amples proportions, à la livrée étrangère, fut lâchée au dehors, leur parlant une langue qu'ils ne comprenaient pas, se livrant à des battements d'ailes et à des mouvevements désordonnés, alors la panique s'empara du jeune troupeau qui ne savait où se cacher. La poule, de son côté, s'évertuait à les chercher et à les appeler à grands cris, et plus elle appelait, plus ils avaient peur. Enfin je la réintégrai dans sa boîte à barreaux, où ses petits la rallièrent peu à peu ; je recommençai l'expérience à deux ou trois reprises et la bonne intelligence finit par s'établir entre l'éleveuse et ses élèves.

Le 7 août, elle les promenait dans la volière, grattant dans la menue paille pour leur montrer à y chercher des friandises, jouant de son mieux des pieds et du bec ; mais bientôt elle ne fut pas de force à ce jeu, et ses petits, creusant de véritables trous, lui rendaient des points.

Le 14 août, ils commençaient à voleter et avaient leurs premières plumes et leur première livrée, les flancs pointillés de blanc, les plumes des ailes mouchetées de marron, en forme de V.

Le 16 août au soir, ils perchaient, et leur poule, peu habituée à voir percher des poussins à cet âge, et qui les attendait dans sa boîte pour y passer la nuit, dut les rejoindre au juchoir.

Depuis cette époque, portent mes notes, ils grossissent

à vue d'œil, sont très vifs, et je considère leur éducation comme assurée.

En résumé, j'ai obtenu, pour cette année, une reproduction de neuf jeunes, quatre mâles et cinq femelles, actuellement vivants, qui eût pu être plus abondante sans les fautes commises et sans la température ingrate que nous avons subie cette année, durant les mois de mars et d'avril.

La perdrix percheuse du Boutan s'est révélée à nous comme un oiseau d'une acclimatation facile, très apte à supporter l'humidité, qui, depuis quelques années, tend à devenir la température dominante de notre pays.

J'ai été assez heureux pour trouver, dans mes rapports avec cette espèce rustique, le régime qui lui convient le mieux. Je suis porté à croire que l'emploi de mon système de compost conviendrait pour assurer la réussite de l'éducation d'autres espèces fouisseuses, telles que le Lophophore, par exemple.

Je suis persuadé que la perdrix du Boutan se plairait dans les terres légères et humides, boisées, puisqu'elle est percheuse, et, dès que cet oiseau se sera suffisamment répandu par l'éducation en volière au point de nous permettre de faire des essais multipliés, peut-être nous sera-t-il donné de voir nos chasses s'enrichir d'un gibier nouveau.

LA CAILLE

Ce succulent petit gibier, qui se fait de plus en plus rare, nous vient d'Afrique, par voie de migration.

Il arrive chez nous et s'installe dans nos blés vers la fin d'avril. Il annonce sa venue par un chant joyeux que nous avons traduit par ces trois mots :

« Paye tes dettes! »

Bientôt, pour peu que la température se montre clémente à cette frileuse Africaine, elle fait son nid au mi-

lieu des champs, pond, couve; mais à partir de ce moment, les chants cessent. Il importe de ne pas trahir le secret de la couvée.



Caille au nid.

Aussitôt éclos et séchés, les cailleteaux quittent le nid pour n'y plus revenir, abandonnant sans regret les débris de coquilles qui les ont retenus prisonniers, et partent, sous la conduite de la mère, à la chasse aux insectes.

La caille s'élève volontiers en volière; des œufs de ce petit gallinacé, mis à découvert par la fauchaison des prairies artificielles et qui seraient perdus, sont souvent recueillis par des amateurs, qui alors confient la suite de l'incubation à de petites poules naines très douces. L'éducation ne présente aucune difficulté, mais au mois de septembre, dès que l'heure de l'émigration et du retour en Afrique a sonné pour la caille, les sujets ainsi élevés, sous l'empire d'une loi mystérieuse, entrent dans un état d'agitation extrême. A ce moment, il importe de les installer dans des cages *ad hoc*, fermées à leur partie supérieure par une toile mollement tendue pour amortir les chocs, car alors ils se démènent et cherchent à prendre leur essor avec l'élan de bêtes qui tiennent à ne pas manquer le train migrateur. En volière, ils s'abîmeraient la tête contre les grillages dans leurs envolées désordonnées.

La caille, malheureusement, se fait de plus en plus rare, depuis quelques années, dans nos sillons. D'un autre côté, il lui est fait une guerre sans merci, à l'époque de son départ, sur la côte africaine, en Sicile et en Italie. Les paquebots méditerranéens les apportent à Marseille par centaines de mille. Le nombre de ces bestioles importées certaine année a, paraît-il, dépassé le chiffre de douze cent mille sujets, livrés à la consommation. Et voilà pourquoi la caille se fait rare dans nos sillons.



Canard mandarin.

CHAPITRE IX

Palmipèdes et Aquatiques de volière.

Le Canard mandarin. — L'Oie d'Égypte. — La Poule d'eau.

Le canard mandarin. — *Canard mandarin*, *sarcelle de la Chine*, *sarcelle à éventail*, tels sont les noms sous lesquels on désigne ce brillant palmipède, l'honneur du corps.

La science nous le présente sous la dénomination caractéristique d'*Aix galericulata;* et, en effet, son attitude lorsqu'il est à flot, sa poitrine bombée, son cou et sa tête rejetés en arrière, arrondis en forme de proue, ses ailes ornées chacune d'une plume saillante déployée comme une voile, donnent au mâle la plus grande ressemblance avec la galère des temps romains.

Outre ces deux plumes originales, développées en éventail et auxquelles il doit l'un de ses noms, le mâle man-

darin porte, derrière la tête, un panache de plumes frangées et touffues qui s'abaissent sur le cou lorsque l'oiseau est au repos, et qui se déploient comme la crinière d'un poney lorsqu'il est animé d'un sentiment quelconque : amour, joie, colère.

Sa livrée est un assemblage de dessins bizarres, de peintures chinoises, de reflets changeants qui défient toute description et font le désespoir du peintre.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que le canard mandarin est aussi éclatant dans son genre que le faisan doré, son compatriote, l'est dans le sien, et que tous deux sont des oiseaux décoratifs au premier chef.

La femelle, comme en général les femelles de presque tous les oiseaux à brillant plumage, est plus modestement vêtue. La tête est bleu ardoise, sans panache ; l'œil est entouré d'un cercle blanc et relié à l'oreille par un trait, blanc également, qui semble brider le regard et lui donner une expression mutine. La poitrine et les flancs sont gris cendré, parsemés de taches ovales et blanchâtres ; le ventre est blanc ; le dos, les ailes et la queue, vert bouteille, vert olive et gris cendré.

Ces quelques aperçus de description préliminaire nous amènent, par une pente naturelle, à la partie vive de notre sujet, et nous allons examiner ensemble le canard mandarin, au point de vue physiologique, si je puis m'exprimer ainsi, puis au point de vue pratique. En d'autres termes, nous allons nous occuper, en premier lieu, de son caractère, de ses mœurs, de ses habitudes, et en second lieu de ses aptitudes comme oiseau de volière ; de son acclimatation chez nous ; de sa nourriture, de son installation, de sa reproduction, de son éducation en captivité.

Tout, dans le palmipède chinois, déroute nos idées reçues sur le canard domestique.



Canards de la Caroline, mâle et femelle.

Chez nous, canard veut dire : oiseau de basse-cour effronté, gouailleur, épicurien, ventru, cancanier, criard, libertin, sale, terre à terre, barboteur, etc., etc.

Chez l'oiseau de la Chine, rien de semblable.

Le mandarin est un fils du ciel : c'est un oiseau percheur. Ses doigts palmés sont terminés par une griffe recourbée qui lui permet de se brancher, et c'est sur les arbres — entre ciel et terre — qu'il passe une partie des heures de la journée, et qu'il se réfugie le soir pour passer la nuit. C'est aux arbres, et non à la terre, qu'il confie l'espoir de sa descendance. Pour cela, la femelle choisit une grosse branche creuse où elle s'arrange un nid et où elle va déposer ses œufs. Elle choisit de préférence une branche surplombant un étang ou une rivière; dès que ses petits sont éclos, elle les pousse avec son bec et les fait tomber dans l'élément liquide, — leur garde-manger naturel; — puis elle vient les y rejoindre et leur apprend à trouver d'eux-mêmes leur nourriture d'insectes aquatiques.

Ni sale, ni glouton.

Le canard de la Chine se respecte; il ne barbote jamais et paraît avoir le plus grand souci de son riche vêtement, qu'il évite avec soin de tacher.

D'un bec discret, qui semble à peine y toucher, vous le voyez ramasser un à un, avec grâce, les grains de blé ou de sarrasin qui, avec la verdure et les quelques vermisseaux qu'il peut trouver, composent sa nourriture.

Gouailleur, il l'est; son regard fin vous l'indique; mais ce n'est pas la gouaillerie de notre canard domestique, cette gouaillerie de faubourg, criarde, effrontée, épicée crue, cynique.

Non. Sa gouaillerie à lui est une gouaillerie fine, de bonne maison, contenue, comme il faut, sachant dire à demi-mot.

Avez-vous par hasard oublié de renouveler sa provision, son regard s'adresse à vous plein de malice, et lorsqu'il a obtenu votre attention, son bec s'abaisse à terre à diverses reprises, pour vous montrer qu'il n'a plus rien à se mettre sous la dent et que la provende est épuisée.

Ce qui rend surtout l'oiseau à éventail intéressant, recommandable, ce sont ses habitudes de famille qui pourraient servir de modèle.

Ce canard n'est pas, comme celui de nos basses-cours, un effronté, courtisant indifféremment toutes les canes et passant sans vergogne de la blanche à la grise, de la noire à la verte ou à la cailloutée.

Non. Le mandarin a des mœurs; il se choisit une compagne, une seule, et lui demeure fidèle.

On ne saurait mieux comparer le ménage d'un couple mandarin qu'à celui d'un couple de tourterelles : même fidélité, mêmes prévenances, mêmes tendresses. Aussi est-il d'usage, en Chine, d'offrir en cadeau de noces aux jeunes époux une paire de sarcelles à éventail, comme emblème de la fidélité conjugale.

L'oiseau de la Chine et sa cane ne se quittent pas plus que leur ombre. C'est entre eux deux un échange de doux gazouillements, d'épanchements communiqués de bec à bec. Ils s'épluchent réciproquement l'un l'autre.

Il faut voir comme la cane donne le dernier cachet à la toilette de son canard. Elle le trouve beau, son canard; elle l'aime et elle en est fière.

Lui, en retour, la couve du regard et l'entoure de toutes sortes de prévenances délicates. Trouve-t-il un insecte? il la conduit, discret, de ce côté, sans lui rien dire, lui laissant la surprise d'avoir fait elle-même la découverte.

Le cri qu'il fait entendre est un cri nasal, contenu, peu retentissant. — « Kruips! kruips! » fait-il; et, si après

avoir poussé ce cri vous le voyez prendre ses ébats dans le bassin, exécuter de joyeux plongeons, tenez pour certain que la pluie n'est pas loin.

L'eau fait sa sécurité et constitue l'un de ses meilleurs moyens de défense. Aussi, il ne perd jamais de vue son bassin, prêt à s'y réfugier en cas d'alerte. Vienne l'ennemi, vite il s'élance à l'eau; trois bonds, et il est à flot. Là, il bat l'onde de coups d'ailes répétés, et l'adversaire s'empresse de déguerpir, inondé, ahuri, les yeux noyés, y voyant, comme on dit vulgairement, trente-six chandelles.

Cette tactique est souveraine, et Tontaine (ma chatte blanche) pourrait vous en dire quelque chose. S'étant avisée un jour de vouloir lier connaissance de trop près avec les mandarins, elle reçut inopinément une telle trempée d'eau froide, qu'oncques depuis elle n'a voulu s'y refrotter. Elle se le tient pour dit, et actuellement elle contemple, mais à distance, les beaux oiseaux. Eux observent, le regard bridé, finement railleur, un œil sur la chatte Tontaine, un autre sur le bassin... dans lequel il y a toujours de l'eau!...

L'accouplement a lieu tantôt sur le sol, tantôt sur l'eau, mais préférablement sur l'eau. En ce moment, la femelle s'accroupit et reste immobile, la partie supérieure du corps à fleur de l'onde. La mâle, éclatant d'ardeur, éventails déployés, panache au vent, court des bordées avec force « Kruips! kruips! » puis couvre la cane, laquelle disparaît un moment sous l'eau jusques et quelquefois y compris la tête. Après quoi, tous deux reparaissent et manifestent leur allégresse par de joyeux battements d'ailes et force plongeons.

Le canard mandarin reproduit parfaitement en France, notamment sous la zone des environs de Paris, et dans les conditions les plus défavorables en apparence, telles que :

mutilation d'une aile, espace limité, bassin exigu, toutes choses contraires aux conditions naturelles d'un oiseau aquatique et percheur.

Seulement, il y a canard mandarin et canard mandarin.

La grande question, à mon avis, consiste à se procurer des sujets nés en France, de première année ou ayant donné des produits. — Ainsi :

J'ai eu pendant trois ans dans mes volières, comme cheptelier de la Société d'acclimatation, un couple mandarin de plein vol *importé* de la Chine, duquel je n'ai pu obtenir aucun résultat. La première année, la cane fit un nid, mais tout se borna là. — La deuxième année, elle fit encore un nid, puis elle le défit. — La troisième année, elle ne fit rien du tout.

D'œufs, point.

Je dois ajouter que les oiseaux, quoique pleins de santé, étaient farouches en diable, et que j'ai toujours soupçonné que c'étaient des sujets capturés en Chine à l'état sauvage et à l'âge adulte. Or, tout le monde sait que la première condition pour qu'un oiseau puisse reproduire en volière, c'est qu'il ait été élevé ou amené à l'état privé.

Le couple que j'ai actuellement en ma possession est absolument familier. Il est, de plus, éjointé; c'est un couple de jeunes de l'année.

L'espace mis à sa disposition est un petit enclos mesurant 14 mètres de surface et adossé à un mur exposé au midi. Au pied du mur est disposé un bac de pierre, enterré jusqu'à fleur du sol, mesurant 90 centimètres de longueur sur 48 de largeur et profond de 40 centimètres. Ce bac se remplit à l'aide d'une pompe qui le surplombe, et se vide en débouchant un trou pratiqué au fond, qui permet à l'eau d'aller se perdre dans un puisard creusé au-dessous et voûté comme une cave.

D'un côté du bassin, une cabane tapissée de foin sec pour la sieste; de l'autre, une touffe de lilas. En face du bac et au milieu de l'enclos s'élève une montagne, mesurant 3 mètres de diamètre à sa base, revêtue de gazon rapporté et plantée, au sommet, de trois sapins et d'arbustes, dont les branches, formant dôme, constituent une espèce de fourré impénétrable aux rayons du soleil. Le sol de la volière est entouré d'une allée de gravier ou gros sable de rivière. Sous les sapins et sur la plate-forme qui se trouve au haut de la montagne, — station de prédilection des oiseaux, — est disposée une petite caisse tapissée de menu foin sec, revêtue d'un toit avec ouverture au midi, destinée à servir de pondoir. Un massif de plantes grimpantes, occupant l'une des encoignures de a volière, y forme un réduit des plus discrets.

C'est dans ce domaine ainsi agencé que furent installés, dans les derniers jours de septembre, — leur éducation étant achevée, — les oiseaux (des jeunes de l'année) que nous allons étudier ensemble.

Mie de pain, blé, sarrasin, tel fut leur ordinaire, avec le gazon que contenait leur compartiment et les quelques vers ou insectes que le hasard pouvait leur procurer.

Ils passèrent, sans paraître en souffrir, les rigueurs de l'hiver au dehors et en plein air. Les jours de grand froid, l'eau de leur petit bassin étant gelée, je mettais à leur disposition, trois fois par jour, de l'eau tiède dans une casserole de fer.

Vers la fin de février, le mâle commença à poursuivre sa femelle, et j'ajoutai à leur menu quelques grains de chènevis pour les échauffer. J'y ajoutai même de la pâtée dont j'ai donné la composition, et qui me réussit si bien pour les faisans; mais je pus remarquer qu'ils n'y touchaient point. Je changeai alors de système, et, dès que je pus m'en procurer, je jetai dans leur bac quelques

poignées de *canilles* ou *lemnas*, ou *lentilles d'eau*, qui eurent un meilleur succès.

Ces plantes aquatiques à racines filamenteuses dont les feuilles, petites et arrondies comme des lentilles, flottent à la surface de l'eau dans les fossés, que je pêchais à l'aide d'un râteau et que je rapportais dans un sac de toile fourmillent d'insectes et d'œufs d'insectes enchevêtrés dans le réseau de leurs racines : petites sangsues, petits coquillages, crevettes d'eau douce, dytiques, hydrophiles, vermisseaux aquatiques.

J'obtins un plein succès avec mes lentilles d'eau, et la cane — plus gourmande que le mâle — n'avait pas même la patience d'attendre que mon sac fût délié. Dès que j'arrivais, elle entrait dans l'eau et tendait le cou de mon côté, semblant réclamer avec instance les friandises ardemment convoitées.

Dans la belle saison, les oiseaux se tenaient volontiers au sommet de leur monticule, à l'ombre des sapins, et y restaient des heures entières, immobiles et contemplatifs.

Aussi était-ce là que j'avais installé ma boîte-pondoir. Néanmoins, par surcroît de précaution, et dans l'incertitude où j'étais de savoir si la cane adopterait cette boîte, je disposai dans le massif et à l'abri, des regards, un paillasson en forme de bocal, couché à terre, muni d'une ouverture suffisante pour le passage de la cane et dirigée au midi.

J'obtins ce paillasson-bocal au moyen de deux paniers à figues pris chez l'épicier, emmanchés l'un dans l'autre jusqu'au tiers de leur longueur, et figurant un manchon dont l'un des bouts fut ouvert à l'aide d'une paire de ciseaux. — Soyez-moi indulgents pour ces détails : je vous ai promis des renseignements pratiques.

Le 27 mars, je surpris le canard — lequel s'était in-

troduit dans mon paillasson — passant la tête par l'ouverture et tirant à lui sa cane par les plumes du cou pour l'engager à y pénétrer à son tour. Cela me donna quelque espoir.

Néanmoins, la ponte fut tardive et commença chez moi le 19 avril seulement, c'est-à-dire environ trois semaines après l'époque habituelle.

Il est vrai que mes sujets étaient de première année.

Le premier œuf fut pondu, non dans le paillasson, mais dans la cabane, au sommet du monticule. Je le laissai, ainsi que les suivants, pour ne pas dépiter la pondeuse, qui avait soin de les cacher en ramenant dessus quelques brindilles de foin et quelques becquées de son duvet.

Le surlendemain 21, je comptais un deuxième œuf; le 22, un troisième; le 23, un quatrième; le 25, un cinquième; le 26, un sixième; le 27, un septième. Le 28, la cane fit mine de couver, et déjà, les jours précédents, elle avait fait sur le nid des stations assez prolongées; ce détail est à noter pour l'intelligence de ce qui va suivre.

L'affaire de tout éleveur étant d'obtenir le plus de produits possible, cette première nichée de sept œufs fut enlevée dans le but de déterminer une seconde ponte. Je reprends mon carnet de notes.

Le 29 avril, je récoltai un huitième œuf, non plus dans le nid violé, cette fois, mais au bord du bac. — La ponte paraissant terminée, une poule nègre fut chargée, le 3 mai au matin, des huit œufs obtenus. — Le 4 mai, un neuvième œuf, trouvé encore auprès du petit bassin, fut réuni aux huit autres.

Cependant, au bout d'une huitaine de jours, la cane se mit à faire des absences. Elle disparaissait dans la matinée, et le mâle, resté seul, semblait veiller. Je supposai qu'elle avait commencé une seconde ponte.

On chercha dans la cabane : rien; dans le paillasson

bocal : rien. — Enfin, ce paillasson ayant fini par s'affaisser par suite de stations que le mâle mandarin s'obstinait à y faire, on voulut l'enlever, mais alors on découvrit — dans un trou creusé en terre, au-dessous du paillasson et capitonné de duvet — six nouveaux œufs. La cane avait trouvé moyen de dépister les recherches et de cacher à sa manière son cher trésor.

Ceci se passait le 18 mai.

Les choses furent replacées en l'état, et je résolus cette fois de laisser faire et d'accorder à cette brave bête le plaisir de couver elle-même. Elle continua sa ponte, qui fut en tout de huit œufs, puis elle se mit à couver fort assidûment durant les premiers jours, puis à intervalles irréguliers; à la fin, elle abandonnait son nid durant des heures entières et ne couvait plus que par caprice.

Dès lors, cette seconde ponte se trouvant compromise, je me décidai à la lui enlever et à confier la suite de l'incubation à une poule. — Mais ces œufs, au résultat, ne donnèrent rien que des embryons morts en coquille à divers degrés de développement. Tous, tant ceux de la deuxième ponte que ceux de la première, étaient fécondés. Quant à ces derniers, ils donnèrent cinq petits vivants et quatre morts en coquille. Encore, dans les petits, trois naquirent avec la plus grande difficulté, et il fallut les aider.

L'éclosion eut lieu en temps normal, c'est-à-dire après vingt-huit et vingt-neuf jours d'incubation.

On prétend que la durée moyenne de l'incubation des œufs de cane est de trente jours; il doit s'agir, sans doute, d'œufs de cane couvés par une cane. Je crois que la poule, couvant plus chaud, doit amener des éclosions avec une avance d'un ou deux jours.

Certains éleveurs recommandent, quelques jours avant l'éclosion d'œufs de cane couvés par des poules, de

passer sur ces œufs, tous les matins, en levant la couveuse, une éponge imbibée d'eau légèrement tiédie, — ce, pour tenir lieu des gouttelettes d'eau que la cane couveuse, en venant reprendre le nid, ramène toujours avec elle sur ses œufs. D'autres éleveurs prétendent que cette précaution est inutile, et les fermières, auxquelles il arrive fréquemment de confier des œufs de cane à des poules, ne prennent pas cette peine et ne s'en trouvent pas plus mal. Le mieux est donc, en pareille matière, de suivre son inspiration. Quant à moi, j'avais passé l'éponge sur les œufs, précaution qui, si elle ne fait pas de bien, ne paraît devoir engendrer aucun mal et me mettait d'accord avec les procédés de la nature.

Mais revenons à nos cinq petits canards. Cinq petits sur dix-sept œufs, tous féconds, c'est là un piètre résultat, sans contredit ; mais nous avons vu par ce qui précède que le succès, fatalement négatif pour les œufs de la deuxième portée, devait être douteux pour ceux de la première, qui avaient vraisemblablement reçu avant leur enlèvement du nid, un commencement d'incubation.

De tout ceci il y a à tirer un enseignement qui a sa valeur, à savoir, qu'il est imprudent de laisser à des canards de la Chine, séquestrés dans un espace restreint et placés trop en dehors de leurs conditions naturelles, le soin de se charger eux-mêmes de leur postérité, et que le mieux, au moment de la ponte, est d'enlever les œufs au fur et à mesure, en en laissant un au nid comme amorce pour ne pas dépiter la pondeuse.

En s'y prenant ainsi et en confiant l'incubation des œufs et l'éducation des jeunes à de bonnes poules nègres, on est presque certain d'arriver, j'en ai fait depuis l'expérience, à un succès plus satisfaisant. D'autant mieux, que l'éducation des canetons ne présente aucune difficulté, comme nous l'allons voir.

Dès l'éclosion, la poule fut installée dans sa boîte fermée par des barreaux, juxtaposée à un petit parquet, dans la chambre d'élevage maintenue à une température de 18 à 25 degrés centigrades. Le parquet contenait, à portée de la poule et de ses élèves, un plat creux peu profond rempli d'eau pour les canetons, qui ne prennent aucun aliment sans venir préalablement le triturer dans l'eau, et un canari contenant de l'eau pour la boisson. A l'autre extrémité était disposé à fleur de terre, pour le bain, un petit bassin rempli d'eau tiède, dans laquelle fut versée une poignée de lentilles d'eau.

On essaya de diverses nourritures : œufs durs et mie de pain; les canetons ne paraissaient pas s'en soucier. Quelques œufs de fourmis, des vers de terre et des asticots, des grillons de boulanger et des blattes coupés en morceaux, furent reçus avec plus de faveur; puis, enfin, et malgré les cris de rappel de l'éleveuse, les canetons furent prendre possession de l'élément liquide et se mirent à flot dans le petit bassin rempli d'eau où les attiraient les lentilles.

Trois d'entre eux cependant restaient presque constamment entre les pattes de leur poule nègre et périrent dès les premiers jours de la naissance. C'étaient les trois petits qu'on avait dû aider à venir au monde.

Règle générale, tout poussin qui a peine à briser lui-même sa coquille est un poussin maladif, ayant souffert dans son développement, soit d'une maladie héréditaire, soit d'une incubation irrégulière, et il est rare qu'un pareil poussin vienne à bien, encore plus rare qu'il fasse un sujet vigoureux. La faute que j'avais involontairement commise en laissant les œufs au nid, exposés aux velléités intermittentes d'incubation de la cane, portait donc de plus en plus ses fruits.

Il n'est pas inutile d'ajouter que cette faute s'était com-

pliquée d'une maladresse : celle de mettre de l'eau de bain à la disposition des petits canards.

Lorsque les jeunes sont élevés par la cane elle-même, le bain liquide est une excellente chose et ne présente aucun inconvénient. Lorsque, au contraire, c'est une poule qui est chargée de l'éducation, il arrive à chaque instant que les petits barboteurs viennent mouiller le ventre de leur mère, dont la plume, au contraire de celle de la cane, est perméable à l'humidité et garde sa moiteur, ce qui la rend impropre à leur donner la chaleur nécessaire.

Aussi, règle à observer, ne pas mettre de bassin à la disposition d'aquatiques dont l'éducation est confiée à des poules. Un simple canari est suffisant, et les sujets que j'ai le mieux réussis sont ceux que j'ai élevés concurremment avec des faisandeaux. Le régime est identique pour les uns et pour les autres.

Ceci compris, reprenons.

Quant aux canetons, leur éducation ne m'a paru souffrir aucune difficulté, et au bout d'une huitaine de jours ils étaient devenus accommodants à l'endroit du menu, au point de me permettre de suppléer à l'insuffisance de leur ordinaire d'insectes par une addition de pâtée de mie de pain et de farine d'orge trempées dans du lait bouilli et sucré.

Bientôt, la température aidant, je pus les sortir et les installer, avec leur poule captive, à portée du bac, séparé en deux à leur intention au moyen d'un grillage, et dans ce bac, au milieu de lentilles d'eau souvent renouvelées, ils se développèrent rapidement.

J'ai dit : la température aidant, et cela avec intention, car il paraît que si le jeune canard en duvet supporte sans inconvénient les bains d'eau, il n'en est pas de même de l'eau de la pluie, qui a pour effet de coller les barbes de son duvet au point de le priver de la protection de son

vêtement naturel, laissant la chair à nu. Les barbes ainsi collées restent durcies et l'oisillon se trouve compromis.

J'apportais à mes deux élèves de gros vers de terre, des blattes et des grillons de boulanger qu'il n'était plus besoin de dépecer; les petits couraient à l'eau, passaient les insectes au laminoir de leur bec, et après les avoir bien rincés et bien barbotés, les avalaient entiers.

A l'âge de six semaines, ils étaient de la grosseur du poing environ, et je les lâchai en liberté avec leur poule nègre dans la volière du couple mandarin. Celle-ci, dans les premiers temps, eut à les défendre contre leurs parents, qui faisaient mine de les molester. Pour mon couple, les canetons étaient des intrus.

La poule ralliait ses petits le soir et passait avec eux la nuit, les tenant sous ses ailes, dans la boîte-pondoir disposée au haut du monticule, et où je les enfermais jusqu'au matin.

Dans le but de hâter leur développement, je les laissai vagabonder dans le jardin, pêle-mêle avec de jeunes poulets Houdan éclos à l'incubateur et élevés sans mère, c'est-à-dire très effrontés. Cette fréquentation rendit mes canetons très familiers, au point qu'ils me suivaient partout dans les allées.

Dès que je prenais la bêche, l'un d'eux, le plus petit, le benjamin, que j'avais nommé *Canichon,* ne manquait pas de m'emboîter le pas, sachant bien qu'à chaque coup de l'outil il retournait des vers de terre dont il était avide au delà de toute expression. Mais les Houdan, gens friands de vers aussi, accouraient à leur tour, au grand dépit de Canichon, qui se montrait jaloux et rageur en diable. Il essayait de les intimider, allongeant vers eux son bec grand ouvert avec des mouvements de couleuvre, et les poulets, que ce bec aux proportions étranges influençait, reculaient volontiers, mais se maintenaient toujours à

portée de happer quelques vers. Il en résultait parfois des altercations curieuses à observer.

Ainsi, un matin, je fis présent à Canichon d'un gros lombric. L'un des Houdan, qui était aux aguets, eut l'indélicatesse de lui cueillir cette proie jusque dans le bec. Tant d'effronterie eut pour résultat de mettre mons Canichon hors des gonds. Furieux, il s'élança sur les traces du larron, et parvint à le happer par les plumes de la queue. Le Houdan piaulait, mais sans lâcher son ver, et cherchait à lui échapper. Le caneton, arc-bouté sur ses jambes, tirait en sens contraire et de toutes ses forces, tant et si bien que les deux plumes auxquelles il s'était cramponné finirent par céder, et que Canichon se trouva subitement renversé sur le dos, ses deux plumes de poulet au bec, agitant en vain ses pattes dans le vide sans pouvoir parvenir à se relever. Les Houdan faisaient cercle, et, sans être précisément initié à la pantomime de ces gens-là, je suis porté à croire que le patient était l'objet de lazzis peu charitables et qu'on riait à ses dépens à se tenir les côtes, car, lui étant venu en aide, je ne l'eus pas plutôt remis sur son séant qu'il se mit à les charger avec rage. Il ne leur a pas encore pardonné.

Dès les premiers jours d'août, mes élèves mandarins étaient en plumage, et il devint possible, à l'inspection du bec et des tarses, de discerner leur sexe.

Cette observation me fait souvenir que j'ai à combler une lacune et à vous entretenir d'une métamorphose singulière à laquelle sont assujettis les canards mandarins adultes après la ponte. Après la ponte commence la *mue.*

Vers la fin de mai, le mâle perd une à une toutes les pièces de son brillant uniforme : plumes aux vives couleurs, éventails qui sont comme les basques relevées d'un habit de garde française, brandebourgs, aiguillettes, soutaches, panache, etc. Tout cela tombe comme feuilles

à l'automne et, finalement, il prend le plumage gris terne de la femelle. Mêmes nuances, même dessin. On dirait deux sœurs. Autant le mâle était facile à discerner,

En le voyant sous l'habit militaire,

autant il devient difficile de le distinguer de sa femelle pour quiconque n'en a pas l'habitude.

Pourtant, il ne serait pas rigoureusement vrai de lui appliquer la formule de signalement de la plupart des permis de chasse : « Signes particuliers : aucun. » Il y a des signes particuliers qui·échappaient à première vue. Les voici :

Le mâle a le bec rouge lie de vin foncé, le tarse et les doigts jaune orange. La femelle a le bec entièrement noir, le tarse et les doigts vert-olive.

Je disais tout à l'heure que, dès les premiers jours d'août, je pouvais discerner le sexe de mes élèves. Chez tous deux, une ligne en demi-cercle se dessinait un peu au-dessous du pli de l'aile, la commissure du bec prenait des teintes rouge lie de vin, la couleur des pattes tournait au jaune orange. J'avais deux mâles.

Dans le même temps (commencement d'août), je profitai d'une série de jours relativement frais pour éjointer mes canetons. L'éjointage est une mutilation barbare, à première vue, mais à laquelle on se rallie volontiers lorsqu'on réfléchit à la somme de liberté qu'elle permet de donner à l'oiseau qui en est l'objet...

Je termine ici cette étude que vous aurez sans doute trouvée trop longue, mais j'ai tenu à vous montrer que l'acclimatation du canard mandarin est chez nous aussi complète qu'on peut le désirer.

Vous avez pu voir combien peu il est exigeant sous le rapport de la nourriture, de l'espace, de l'eau, mis à sa

disposition; combien ses mœurs sont intéressantes à observer.

Comme animal d'ornement, d'agrément et de société, nul, à mon avis, ne mérite plus que lui d'embellir votre séjour et de partager vos loisirs à la campagne. Avec lui, vous passerez des heures charmantes.

Hâtez-vous donc de l'introduire au château et à la villa.

Dignus est intrare.

Tout ce qui précède : mœurs, nourriture, installation, éducation des jeunes, s'applique également au canard de la Caroline, une jolie sarcelle percheuse, rivale de la sarcelle mandarine, à laquelle elle n'a rien à envier comme richesse de livrée.

L'Oie d'Égypte. — C'est un dieu, ni plus ni moins, que je vous présente cette fois.

Les types que j'ai en ce moment sous les yeux sont de sérieux personnages. Ils se promènent tous deux (c'est un couple) sur la pelouse, en silence, l'air majestueux, d'une gravité biblique.

Jadis, — il y a de cela quelques années, — leurs ancêtres avaient place dans l'Olympe égyptien. Leur image, répétée à satiété par les sculptures de l'obélisque de la place de la Concorde, indique surabondamment de quelle faveur ils ont joui sous les Pharaons.

Cette faveur, que l'oie d'Égypte partageait notamment avec l'ibis sacré, lui était venue de ce qu'elle avait su, avec une remarquable entente des choses de son époque et un flair infaillible, annoncer l'inondation bienfaisante et périodique du Nil; et l'on peut appliquer à ce palmipède la citation suivante empruntée aux *Portraits zoologiques* de M. Fulbert Dumonteil : « Il apparaissait et le Nil débordait. Cette coïncidence heureuse a fait la fortune de l'ibis, dont le mérite consistait à se montrer à propos. C'est beaucoup dans la vie. »



Vues des îles du jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne.

L'oie d'Égypte, connue aussi sous le nom d'*Oie armée* ou de *Bernache armée,* à cause d'une pointe cornée très saillante qu'elle porte au pli de l'aile, est assez haute sur pattes; ses formes élancées, son port élégant qui rappelle celui de la cigogne; son bec et ses pieds roses; son plumage marron coupé régulièrement de blanc et de noir sur l'aile, en font un très bel oiseau d'ornement.

Elle n'a rien qui rappelle l'attitude commune de l'oie domestique, — une ventrue à l'allure titubante. Sa démarche, à elle, est remplie d'aisance. Son cri est contenu, ou plutôt elle n'a pas de cri. Elle se sert, pour exprimer ses idées, d'une sorte de langage qui est comme un gazouillement discret, et ne ressemble en rien aux éclats de voix discordants de nos oies, si mal embouchées.

A coup sûr, ce n'est pas elle qui eût préservé le Capitole.

La plupart du temps, vous la surprenez au repos perchée sur un pied, au bord de la pièce d'eau, songeant sans doute à sa grandeur passée, absorbée et méditative comme si elle contemplait quarante siècles.

D'autres fois, vous la voyez s'agiter : la voici qui étend ses grandes ailes, à l'envergure énorme, dont elle frappe l'air à coups redoublés. Dès lors, vous pouvez tenir pour certain...

— Que le Nil va déborder?

— Pas précisément; mais que la pluie est imminente.

L'oie d'Égypte est essentiellement végétarienne. Son milieu le plus naturel est la pelouse, dont elle broute assidûment la verdure.

Surtout, ne vous avisez jamais de l'introduire dans la basse-cour, ni dans la société d'oiseaux de volière. Elle est d'humeur batailleuse (une oie armée!) et vous ne tarderiez pas à voir poules, canards, dindons, faisans, etc., attaqués et mis à mal comme si les sept plaies d'Égypte se

trouvaient déchaînées sur la poulerie ou la faisanderie.

Son ordinaire se compose principalement de verdure, ainsi que nous venons de le voir. Elle est très friande de vers de terre; elle se nourrit volontiers de grains : petit blé, avoine, sarrasin et surtout maïs; elle rebute l'orge qu'elle trouve trop dure et qu'elle ne peut broyer; elle adore le pain, et rien ne vous sera plus facile que de gagner sa confiance et de vous en faire une amie, si chacune de vos visites est accompagnée d'une petite distribution de menus morceaux de pain.

L'oie d'Égypte, malgré la différence de température de son pays d'origine, adopte parfaitement nos climats, et le couple que j'ai ici a supporté l'hiver dernier, sans paraître en souffrir, — au dehors et en plein air, accroupi simplement sur la glace, — des nuits durant lesquelles le thermomètre est descendu jusqu'à 14 degrés au-dessous de zéro.

Vous pouvez, si vous y tenez absolument, lui construire un chalet ou une cabane; mais alors cette construction aura simplement pour effet d'agrémenter la pelouse. Quant au palmipède égyptien, je puis vous garantir qu'il ne profitera pas de cet abri. Il préfère le ciel ouvert, peut-être parce que ses traditions font qu'il le considère comme son vrai milieu.

Il doit à cette habitude, j'allais dire à ces principes religieux, une santé des plus robustes. Il ne connaît pas les maladies, et ne meurt guère que de vieillesse, à l'âge de trente ou quarante ans.

La première ponte de la femelle de l'oie d'Égypte a lieu au commencement du printemps, de février à avril. L'époque en est variable suivant l'âge des sujets, la rigueur de la température, l'installation plus ou moins favorable, etc., etc. Elle donne ordinairement de sept à huit œufs, que la pondeuse cache avec le plus grand soin et qu'elle couve elle-même très assidûment.

La durée de l'incubation est de trente jours.

A l'éclosion, les jeunes, chaudement vêtus d'une épaisse fourrure de duvet, n'ont pas besoin d'être rentrés, malgré la température quelquefois hivernale qui règne chez nous à cette époque de l'année. L'éleveur n'a pas à s'en occuper. Le père et la mère se chargent eux-mêmes de l'éducation et s'en acquittent avec un soin extrême. Le jars est même considéré en Égypte comme l'emblème de l'amour paternel.

Durant le premier mois, la nourriture des jeunes consiste en pain émietté et en avoine ; ils mangent beaucoup d'herbe et cherchent des vers et toutes sortes d'insectes.

Dès qu'ils sont assez forts, il est indispensable de les éjointer. Sans cette précaution, aussitôt que leurs grandes ailes pourraient les porter, ils seraient tentés de faire voile vers le Delta, pour aller voir si le Nil déborde, et, dès lors, vous pourriez leur dire adieu.

On les éjointe donc aussitôt qu'ils ont atteint l'âge de six semaines environ. A cette époque de leur vie, l'aileron est encore à l'état cartilagineux, et l'opération est sans danger et n'amène presque pas d'hémorragie. On peut, par surcroît de précaution, saupoudrer la petite plaie de poudre d'amidon ou de poudre de riz. L'opération faite, l'oisillon n'a pas l'air de s'en apercevoir.

L'éducation suit son cours, sous la tutelle des parents, jusqu'au printemps qui suit la naissance, sans que vous ayez à intervenir autrement que par quelques distributions de la nourriture indiquée plus haut. A cette époque, les père et mère ne peuvent plus supporter la présence des jeunes et les chassent sans pitié. C'est là leur manière de les émanciper.

Chaque couple peut donner deux et même trois portées par an.

L'oie d'Égypte est monogame. Un duel à mort ne tarde

pas à vous démontrer, lorsque deux femelles sont réunies au même mâle, que l'une d'elles est de trop.

La bernache égyptienne, en somme, a ses qualités et ses défauts; mais telle qu'elle est, elle constitue un oiseau d'ornement d'un excellent effet au milieu d'un parc, sur le bord d'un bassin; d'ailleurs, je n'ai pas besoin d'ajouter que rien ne rehausse l'éclat d'une pelouse comme la présence d'un ancien dieu.

La Poule d'eau. — Un oiseau que je m'étonne de pas voir plus répandu dans les volières, c'est la poule d'eau.

Rien d'original, d'élégant, de gracieux, de coquet, comme ce petit échassier, si facile à apprivoiser, si accommodant sous le rapport de l'installation, sous celui de la nourriture.

Son vrai milieu est le marais avec ses roseaux, ses nénuphars, sa végétation flottante aux tiges enchevêtrées où fourmillent les insectes dont elle se nourrit : petites sangsues, crevettes d'eau douce, larves de libellules, dytiques, phryganes, hydrophiles, punaises d'eau, etc., etc.

C'est au marais ou dans les coudes formés par les cours d'eau que vous la surprenez, le plus souvent le matin dès l'aube ou le soir après le coucher du soleil, nageant sans bruit, et, dans la saison chaude, suivie de la flottille de ses poussins. Elle les rallie à sa portée par un petit cri, auquel ceux-ci répondent de leur mieux par une note aigre qui ressemble à un miaulement.

A la moindre alerte, elle file avec rapidité vers le massif de joncs le plus proche, où elle disparaît en plongeant ainsi que toute sa bande. Alors, le corps sous l'eau, la tête cachée sous une feuille flottante, le petit troupeau observe, invisible, et ne reparaît que quelques minutes plus tard, lorsqu'il juge que tout danger est passé.

Mais la poule d'eau est amphibie et sa double nature

lui permet de s'accommoder volontiers d'un mode d'installation moins aquatique.

J'ai connu une poule d'eau appartenant à un marchand des quatre-saisons, qui a vécu des années dans une simple cage à tourterelle pourvue d'un plat d'eau juste suffisant pour ses ablutions.

Chez votre serviteur, l'installation comporte une miniature de bassin construit en briques maçonnées, en pente douce, de 80 centimètres de diamètre, disposé au milieu d'une pelouse plantée d'arbustes verts et entourée d'une allée de gravier.

Dans un semblable milieu, si différent de ses conditions naturelles, la poule d'eau sait s'arranger de façon non seulement à vivre en santé, mais encore à reproduire sous les yeux de l'amateur. Seulement, ici, la poursuite des insectes aquatiques est remplacée par la chasse aux vers de terre, aux limaces, aux petits mollusques. L'insuffisance de cette nourriture est complétée par la verdure de la pelouse, qu'elle broute volontiers, et par les menus grains, la mie de pain, la salade hachée qu'on veut bien lui dispenser.

Rien de coquet comme son allure sur le sol de la volière. Elle semble éviter avec le plus grand soin de tacher sa robe, sorte de livrée de soie noire reposant sur une jupe d'une blancheur éclatante. Aussi, chacun de ses pas est-il scandé par un hochement de sa queue blanche, déployée en éventail, qu'elle a soin de relever jusqu'au niveau de la jarretière, avec toutes les précautions de la plus exquise propreté.

La seule chose qui dépare la poule d'eau, ce sont ses pieds, aux doigts d'une longueur démesurée.

J'ai dit tout à l'heure qu'il ne tient qu'à nous de faire de la poule d'eau l'un des hôtes familiers de nos volières d'agrément, et nous allons voir que la chose ne souffre aucune difficulté

La Poule d'eau.

Mes relations avec la poule d'eau datent de 187..

Le 18 juillet de ladite année, un voisin m'apporta une couvée d'œufs trouvée en rivière. Il se trouva que Calypso (c'était le nom de ma poule nègre) couvait en blanc depuis quelques jours. Séance tenante, Calypso fut installée dans une boîte à couver sur ces œufs, supposés *a priori* déjà couvés et qu'il ne fallait pas laisser refroidir. Il y en avait six, gros comme des œufs de faisan commun, de forme allongée, de couleur verdâtre, et parsemés de taches rousses.

La bonne bête s'aplatit de son mieux sur son trésor, et nous fermâmes le couvercle de la boîte.

L'incubation des œufs, au moment où ils me furent apportés, touchait à son terme, car dès le lendemain soir on entendait les petits *chanter* dans la coquille. Quand je dis chanter, c'est pour me servir d'une locution en usage, d'une expression technique, car le cri du poussin de poule d'eau ne ressemble guère à un chant. Figurez-vous un cri aigre, criard, assez semblable au cri du petit de la pie, quelque chose d'affreux pour l'oreille. Il y avait de quoi déchirer les entrailles de la pauvre couveuse, car le cri n'avait rien... de gallinacé.

Le dimanche 20 juillet, elle amenait trois petits, puis, le lendemain matin, deux autres. Le sixième, qui sans doute avait été refroidi dans le trajet, n'eut pas la force d'éclore. Le lendemain de l'éclosion, Calypso et ses poussins, à bec rouge et à tête bleue furent installés dans la boîte à couver, dont la paille fut remplacée par un lit de gros son, adaptée à un petit parquet reposant sur un sol sablé et gazonné, au milieu duquel j'avais disposé un vase rond rempli d'eau et à fleur de terre.

Rien de curieux comme cette poule à duvet blanc chargée de la petite famille à duvet noir. Seulement, dès le début, commença pour l'éleveuse la série des malen-

tendus, des contrariétés, des inquiétudes de outes sortes.

La poule et ses élèves ne se comprenaient pas. Dès que Calypso, éparpillant la nourriture, conviait ses poussins au pillage, ceux-ci, hébétés, regardaient en l'air, lui tiraient la crête, essayaient de lui becqueter les yeux, et semblaient attendre leur nourriture d'en haut. Les petits poulets d'eau ne savent pas ramasser à terre.

Là-bas, dans la rivière, leur élément, le long des rives formant dôme, à l'envers des feuilles de nénuphar formant voûte, poules d'eau et leurs poussins s'en vont, tirant vers, petites sangsues, limaces d'eau, crevettes d'eau douce, dytiques, insectes, œufs et larves d'insectes suspendus aux voûtes... ce que Calypso ne savait pas. Et la pauvre bête éparpillait en vain la pâtée, en vain elle multipliait les appels les plus pressants. Elle piaillait dans le désert.

Il me fallut suppléer à l'insuffisance de l'éleveuse, et, durant quelques jours, présenter aux élèves, en hauteur, suspendue au bout des doigts, la nourriture qui leur était destinée.

Disons en passant que rien n'égale la voracité de ces petits aquatiques : vers de terre, mou de veau coupé en petits morceaux, tiges de bœuf bouilli ; pain trempé dans du lait ; groseilles à maquereau écrasées ; pâtée d'œufs durs ; mie de pain et laitue, tout leur est bon.

Trois jours après l'éclosion, on m'apporta deux nouveaux sujets noirs, pris en rivière, à peu près du même âge, et que je réunis aux cinq autres. L'augmentation de famille ne souffrit aucune difficulté, et les deux arrivants furent les bienvenus.

Bientôt nos petits aquatiques, attirés par la vue de l'eau, s'approchèrent instinctivement pour s'y baigner. Calypso était au désespoir. Passant sa tête au travers

des barreaux de sa boîte, elle s'évertuait en vain à rappeler les poussins et poussait des cris de folle. Évidemment, elle appelait au secours.

Eux cependant, tout joyeux, parcouraient leur bassin, nageant avec leurs grands doigts verts, plongeant, battant l'eau du bout de leurs ailerons, et enfin, venaient se sécher sous leur mère, à demi morte d'inquiétude.

Les petits poussèrent vite, car le poulet d'eau, de même que le caneton, est très gourmand. Il mange de tout.

Passant leur temps à gargoter et à barboter, les petits rentraient à chaque instant dans la boîte, leurs grands pieds verts mouillés ou couverts de boue, à la violente indignation de Calypso, qui avait fort à faire pour sécher ces mauvais garnements.

Vers la fin de septembre, les élèves, qui avaient poussé vite, étaient devenus de drus gaillards et se trouvaient en état de se suffire.

Une volière bien gazonnée et pourvue d'un petit bassin fut mise à leur disposition, et Calypso, qui avait commencé à pondre dans sa boîte, fut rendue à sa basse-cour.

Cette sorte d'éducation, tout artificielle, obtenue à l'aide d'œufs pris en rivière, déjà couvés, et confiés à une poule nègre, laisse dans l'obscurité une foule de points qu'il est intéressant d'élucider, à savoir :

La durée précise de l'incubation des œufs de la poule d'eau;

Le mode d'éclosion : simultané, ou à intervalles;

Le rôle du mâle durant l'incubation;

La conduite des jeunes après l'éclosion, etc., etc.

Autant de problèmes qui demandent à être résolus, pour éviter à l'amateur les tâtonnements et les mécomptes inséparables de tout élevage mal connu.

L'éducation en volière, calquée autant que possible sur l'état de liberté, peut seule nous donner la solution cherchée.

Nous allons, pour bien nous renseigner, prendre un couple de poules d'eau, l'enfermer dans le compartiment, pourvu d'un petit bassin, dont j'ai donné la description, et le faire travailler sous nos yeux.

Au préalable, il est dans les usages que je vous présente les sujets.

Le couple soumis à notre étude se compose d'un mâle très familier, *âgé de onze ans,* point à noter, et d'une femelle, acquise par moi du Jardin d'acclimatation au printemps de 1879, dont l'âge m'est inconnu. Cette femelle était fort sauvage : aussi la première année fut-elle nulle comme produits. Deux œufs pondus cependant, à intervalles, me donnèrent l'assurance que l'oiseau n'était pas stérile et je conçus quelque espoir pour l'avenir. L'essentiel était d'amener d'abord le sujet à perdre de sa sauvagerie.

De bons soins et surtout la fréquentation du mâle qui, lui, était familier au possible, amenèrent en partie ce résultat, et, le 20 mai 1880, un premier œuf était trouvé dans une boîte revêtue d'un petit toit, disposée au bord du bassin et pourvue d'une entrée à l'exposition du midi. L'entrée de cette boîte avait été obstruée par de petites branches disposées par l'oiseau; l'œuf reposait sur un lit de feuilles sèches et de brindilles.

Le lendemain, 21, deuxième œuf.

A dater de ce moment, on évita de passer à proximité, et le nid fut respecté, pour ne pas dépiter l'oiseau.

Le 24 mai, la femelle poule d'eau ne parut plus; elle couvait.

Tant que dura l'incubation, le mâle, tout en vaquant à sa nourriture, se tenait à portée de sa compagne, l'aver-

tissant par un cri particulier dès qu'on approchait. Il est à présumer qu'il assistait la couveuse à sa manière, car de jour en jour l'entrée du réduit occupé par celle-ci se calfeutrait de plus en plus au moyen de feuilles sèches et même de tiges d'herbes vertes qu'il apportait aux heures où il n'était pas surveillé.

Malheureusement, au cours de l'incubation, une porte mal fermée permit à un chat de s'introduire dans la volière, et le 11 juin, au matin, le pauvre mâle périssait étranglé au moment même où l'on volait à son secours.

Le 14 juin, au matin, la couveuse était sortie du nid, suivie de trois jeunes, trois petites boules de soie noire à tête bleue.

L'incubation, commencée le 24 mai, avait duré *vingt et un jours*.

Le nid, visité ce jour-là, contenait encore un petit, mort sur les œufs, un autre mort en bêchant sa coquille, et quatre œufs refroidis que je confiai sur-le-champ à l'une de mes poules couveuses.

La ponte avait été de *neuf œufs*.

Quant au nid lui-même, assis à l'origine sur un lit de brindilles, il s'était élevé progressivement au cours de l'incubation au moyen de matériaux apportés sans doute par le mâle : feuilles sèches, tiges d'herbes, etc., au point d'atteindre à peu près le plafond de la boîte et de donner un volume équivalant à celui d'une demi-botte de foin.

Les œufs étaient disposés tout au haut. Il est présumable que l'instinct des oiseaux les portait à construire, en prévision d'inondation, une sorte de demeure destinée à surnager, et que la femelle, au cours de l'incubation, par le jeu de ses pattes, de ses ailes et de son bec, faisait remonter ses œufs d'un degré au fur et à mesure.

Le 16 juin, l'un des quatre œufs refroidis donnait une

éclosion; les autres suivirent à intervalles et la dernière éclosion avait lieu le 20 juin.

Il semble résulter de ce qui précède, le premier des neuf œufs ayant été pondu le 20 mai et l'incubation ayant commencé le 24, *que la ponte avait continué au cours même de l'incubation,* ce qui explique l'irrégularité des naissances et l'éclosion des premiers œufs effectuée six jours au moins avant l'éclosion des derniers.

Il est à supposer, — l'accident arrivé au mâle de la poule d'eau ne pouvant permettre que des conjectures, — que sans cet accident, le mâle aurait assisté la femelle en se chargeant de la conduite des premiers nés, ainsi que cela a lieu chez certaines espèces, pendant que celle-ci aurait continué son travail d'incubation.

Ce travail se trouva forcément interrompu par suite de ce que les premiers nés, sollicités par la faim, mirent leur mère dans la nécessité de les sortir pour vaquer à leur nourriture, et d'abandonner le reste de ses œufs à leur malheureux sort.

Nous venons de voir que l'éclosion avait eu lieu le 14 juin au matin.

Le bac fut aussitôt rempli de lentilles d'eau jusqu'au bord, et un plat de pâtée (œufs durs, mie de pain, laitue hachée, grains de millet) fut disposé au bord du petit bassin.

La première journée ne donna lieu à aucune observation particulière; mais, le lendemain 15, je surpris les trois jeunes flottant avec leur mère dans le petit bassin, et fourrageant la plante aquatique. Dès qu'ils s'apercevaient de ma présence, les oisillons, avertis par leur mère, quittaient le bac en toute hâte et disparaissaient dans l'herbe de la pelouse où ils demeuraient blottis. De son côté, celle-ci, se sentant observée, s'éloignait avec affectation, traçant un sillage dans la verdure, et se laissait apercevoir, fuyant dans une direction opposée.

Une minute après, les poussins la rappelaient, de leur petit cri aigre; et il est probable qu'ils ne tardaient pas à la rallier, sans se laisser voir, car, quelques instants après, les cris avaient cessé.

Dès le 18 juin, ils commençaient à chercher seuls leur nourriture, sans l'assistance de la mère.

L'éducation se poursuivit sans encombre et assez rapidement, mais je ne pouvais observer mes élèves que de loin en loin et comme par surprise, leur mère ayant conservé et leur ayant inculqué une partie de sa sauvagerie. A l'âge de six semaines, ils étaient emplumés et déjà à moitié taille. Je pus me convaincre, par leurs laissées, qu'ils passaient la nuit perchés sur les branches des petits sapins dont leur volière était pourvue.

Les lentilles d'eau furent supprimées ainsi que la pâtée à faisans qui avait été leur première nourriture, et, dès le mois d'août, je me bornai à leur jeter, à travers la volière, quelques poignées de blé, qui, avec les vers et la verdure qu'ils trouvaient d'eux-mêmes dans leur compartiment, leur constituait un ordinaire très suffisant. Je pus remarquer seulement qu'ils donnaient la préférence au grain lorsqu'il était germé.

Cette étude, par suite de l'accident survenu, par suite aussi de la sauvagerie des sujets observés, n'est pas aussi complète que je l'eusse désiré; mais, telle qu'elle est, elle renferme des données qui, je crois, pourront être utilisées par des amateurs désireux de se livrer à l'éducation de la poule d'eau. Le point essentiel serait de se procurer des types suffisamment familiers, et ce point serait facile à obtenir en élevant soi-même les sujets destinés à la reproduction, avec l'aide d'une poule bien apprivoisée, une nègre par exemple.

La poule d'eau, en somme, est un oiseau très rustique, très résistant; elle ne demande aucun des soins minu-



Le nid de la marouette.

tieux indispensables à la plupart de nos oiseaux de volière, et elle est d'un excellent effet sur une pelouse et sur un bassin.

Plusieurs naturalistes considèrent comme des variétés de la poule d'eau :

La judelle, qui n'en diffère guère que par sa taille, qui est plus grande, et par une tache blanche placée au-dessus du bec;

Le râle d'eau et la *marouette,* qui sont de taille inférieure.

Tous ces oiseaux ont les mêmes habitudes, habitent le même milieu et se nourrissent de même.

Le nid de la marouette, et vraisemblablement aussi celui de la poule d'eau, repose sur un fond solide et n'est pas flottant et fixé par une tige de jonc comme quelques-uns l'ont prétendu. A mesure que l'eau monte, s'il y a crue, le père et la mère charrient des herbes sèches et s'arrangent de manière à exhausser le berceau dans lequel reposent leurs œufs, en prenant ce berceau en sous-œuvre sans rien déranger de sa structure ni de son contenu; de sorte qu'une fois les eaux retirés, le nid se trouve surélevé quelquefois d'un ou deux pieds au-dessus du niveau primitif.



Colins de Californie.

CHAPITRE X

Échassiers coureurs.

Le Tinamou. L'Outarde canepetière. Le Râle d'Australie. L'Œdicnème.

Le Tinamou. — Un nouvel importé, qui fait en ce moment beaucoup parler de lui et qui est en vedette, c'est *le tinamou:* j'entends parler du *tinamou roux*.

Le grand propagateur du tinamou, M. Galichet, nous donne, au sujet de cet oiseau, qui paraît plein de promesses comme sujet de repeuplement, les renseignements suivants :

« La durée de l'incubation des œufs de tinamous est de 19 jours. L'éclosion a lieu entre le 19ᵉ et le 20ᵉ jour.

« L'élevage des tinamoudeaux se fait exactement comme celui des faisandeaux. Il est plus facile ; il y a moins de mortalité.

« Le jeune tinamou est plus gros et plus robuste que le jeune faisan. Il est plus vorace et il lui faut une nourriture plus forte, plus animalisée, par conséquent plus d'œufs de fourmis. Il est très friand de vermisseaux, de pince-oreilles, d'insectes de toutes espèces; il se régale, dès le bas âge, de souris, de mulots, etc.

« Le tinamou se développe très rapidement; il peut être mis en liberté complète dès le 15e jour de l'éclosion.

« Choisir, pour la mise en liberté, un endroit fourré, broussailleux, un peu frais, même humide, où les vers, les vermisseaux et les insectes abondent; l'agrainage est alors suffisant.

« L'oiseau est adulte à deux mois. Il s'écarte peu de l'endroit du lâcher si cet endroit lui convient, c'est-à-dire s'il est garni de hautes herbes et de broussailles, à proximité d'un ruisseau, d'une source, d'une mare ou d'un étang. Il fait alors une guerre acharnée aux rats, aux couleuvres et même aux vipères. »

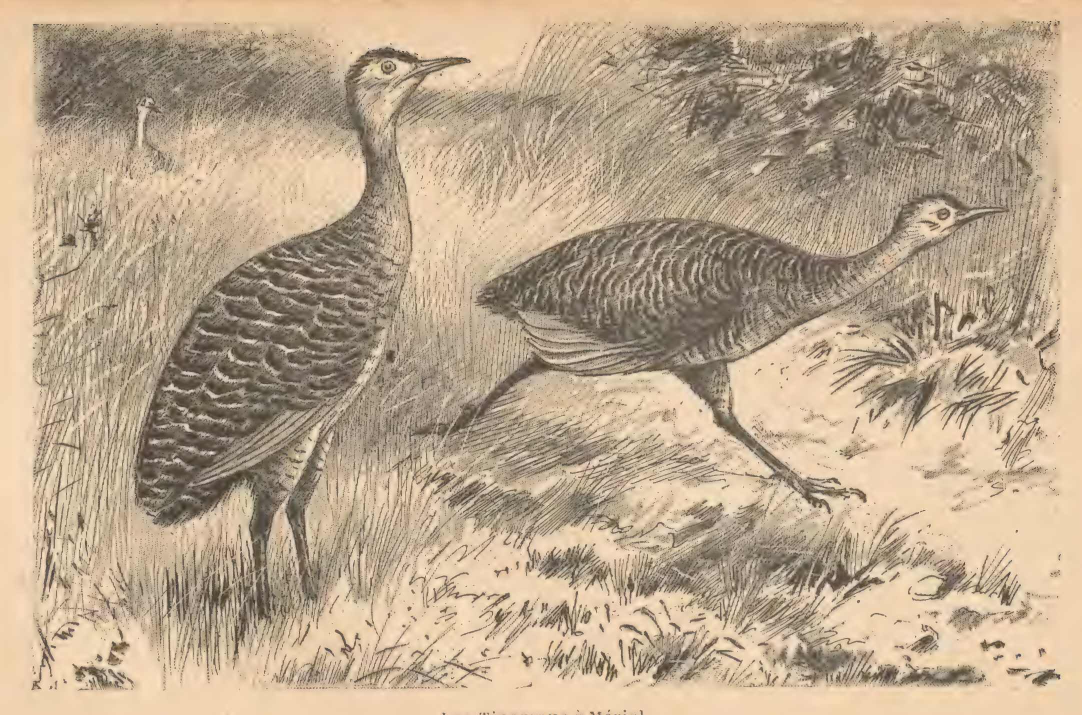
A l'avenir de prononcer en dernier ressort, mais convenez qu'*à priori*, la perspective de l'introduction du tinamou dans nos chasses est assez tentante!

L'Outarde canepetière. — A la vue de cet oiseau venu de loin, bizarre dans sa structure qui le fait ressembler à une miniature de l'autruche, étrange par ses habitudes voyageuses, les points d'interrogation se pressent en foule.

D'où vient-il? — De quoi se nourrit-il? — Quelles sont ses mœurs? — A quelle époque, où et comment se reproduit-il? — Est-il polygame ou monogame? — Est-il susceptible d'apprivoisement? — Reproduirait-il en captivité? etc., etc., toutes questions que nous allons essayer de résoudre ensemble.

D'abord, deux mots de description.

L'outarde canepetière ou *petite outarde* a été classée par



Les Tinamous à Mériel.

quelques auteurs (Temminck et Illiger) dans un même ordre avec la grande outarde, l'autruche, le nandou, le casoar, — *l'ordre des coureurs.*

Ses jambes d'échassiers, fines, nerveuses, bien articulées, pourvues de trois doigts seulement, réunis ou plutôt consolidés à leur point de jonction par une membrane, désignent, en effet, cet oiseau comme un coureur de premier ordre, et il est de fait qu'il est doué d'une grande vitesse et susceptible de fournir de longues traites sans s'arrêter.

Quoiqu'il soit bien partagé du côté des ailes, qui sont relativement fort grandes, il n'en fait pas volontiers usage si ce n'est pour accélérer sa course. Il ne se décide à prendre son essor que lorsqu'il est poursuivi par quelque ennemi ou lorsqu'il émigre. Encore, pour s'élever de terre, a-t-il besoin d'élan et de parcourir préalablement quelques pas, les ailes étendues.

La tête de l'outarde canepetière est bien plantée sur un cou mince, allongé, flexible et très élégant.

Le bec est de même longueur que la tête à peu près, droit, pointu, fendu jusqu'aux yeux, ce qui permet à l'oiseau d'avaler des proies d'une certaine dimension; les narines, ovales, s'ouvrent de côté, vers le milieu du bec.

L'attitude du corps est horizontale; la queue, courte et droite.

L'ensemble de la livrée est blanc sur la poitrine, sous les ailes et sous le ventre; roux clair sur la tête, le cou et le dessus des ailes.

Le mâle prend, en été, un double collier noir et blanc qu'il perd à l'automne.

Les jeunes mâles ressemblent à la femelle, à cette différence près que, chez eux, la queue est blanche et noire sans mélange de roux.

Quant à la mission de ce curieux oiseau, elle ne se dé-

Les canepetières.

duirait pas de sa conformation particulière, qu'elle semblerait avoir été indiquée en signes très intelligibles par les tatouages imprimés sur l'ensemble de sa livrée et figurant un salmis de débris de sauterelles.

En réalité, la poursuite des insectes classés dans la dénomination générale d'orthoptères : sauterelle verte, criquet voyageur, œdipode migrateur, cigale, dectique, etc., etc., paraît être l'occupation presque exclusive et comme l'objectif incessant de l'outarde canepetière.

Cet oiseau quitte l'Afrique fin mars, et sa présence dans nos pays de plaines coïncide avec la première apparition des sauterelles. Puis, vers la fin de septembre, dès que le refroidissement de la température contraint le criquet d'émigrer et le pousse vers l'Algérie, la canepetière s'envole à sa suite et traverse la Méditerranée.

Dans l'intervalle, elle niche chez nous et y élève ses petits. C'est au mois d'avril que les canepetières entrent en amour.

Le mâle manifeste ses transports en étalant à la vue des femelles les plumes de sa queue et de ses ailes. Il tourne autour d'elles, se gonfle et fait la roue à sa manière.

La ponte a lieu en mai, comme celle de notre perdrix, dans les prairies artificielles et quelquefois dans les seigles. Elle est ordinairement de quatre à cinq œufs au plus.

En cas d'accident, une seconde ponte peut avoir lieu, celle-ci de deux ou trois œufs seulement. Ces œufs sont d'un beau vert et de la grosseur d'un petit œuf de poule.

La durée de l'incubation est de vingt et un à vingt-deux jours.

L'outarde canepetière est polygame ; autrement, on s'expliquerait difficilement les grands troupeaux qui parcourent les plateaux de l'Afrique et les pays de plaine, eu égard au peu de fécondité des femelles.

La petite outarde était autrefois très commune en Champagne, puis, — circonstance due vraisemblablement à ce que la population est devenue plus dense, les habitations moins disséminées, — cet oiseau méfiant ne s'y montrait plus, dans ces dernières années, qu'en petites quantités et accidentellement.

Actuellement il tend à reparaître, et, depuis quelques années, on le rencontre chez nous en troupes nombreuses. Je suis tenté d'attribuer ce résultat à l'énorme diminution de nos perdrix, ces autres mangeuses de sauterelles.

Quoi qu'il en soit, il est devenu possible en Champagne, notamment dans les grandes plaines qui s'étendent de Châlons à Troyes, en passant par Sommesous et Arcis-sur-Aube, de se procurer, au moment de la fauchaison des prairies artificielles, des œufs de petite outarde.

La suite de l'incubation (car, à cette époque de l'année, 15 juin, l'incubation est presque toujours commencée) est confiée, comme celle des œufs de perdrix, à des poules tenues en haleine dans cette prévision au moyen d'œufs d'essai et constamment disponibles.

C'est là le meilleur moyen d'acclimatation et de domestication que je sache. C'est en procédant ainsi que plusieurs amateurs ont pu étudier de près l'éducation et les mœurs de l'outarde canepetière, un oiseau que sa sauvagerie naturelle semblait rendre rebelle à la domestication.

A l'éclosion, les outardeaux reçoivent de leur mère la nourriture : petites sauterelles, petits vers, etc., que celle-ci leur présente avec le bec. Ils éprouvent de la répugnance à la ramasser à terre, répugnance qui leur est commune avec les petits de la poule d'eau. Aussi l'amateur doit-il suppléer à l'insuffisance de la poule éleveuse, que cette répugnance déroute, et qui croit qu'il n'y a qu'à pousser des cris d'appel et à éparpiller la nourriture

en incitant ses petits au pillage. Pour élever les outardeaux en domesticité, il faut donc, pendant les premiers jours, leur présenter, comme ferait leur mère aux champs, des insectes, vermisseaux, grillons, sauterelles, menus morceaux de viande, verdure découpée. On peut, par économie, donner de la viande de cheval ou du mou de mouton un peu cuit.

Une fois emplumés, les jeunes mangent à peu près de tout, sauf du grain sec. Les outardes ne sont pas difficiles sur le menu : pâtées de vieille soupe mélangée avec du son, lait caillé, pommes de terre et légumes cuits, mais toujours un peu de viande; œufs écrasés mélangés avec de la mie de pain; verdure, tiges de carottes, cresson de fontaine et salades, hachés. Il est bon également de suspendre à leur portée un pied de laitue ou de romaine qu'elles s'amusent à dépecer.

Le cri de la petite outarde est peu étendu et ressemble à un miaulement, lequel, suivant la nuance, exprime la satisfaction, la surprise, la crainte, la colère. Leur cri de convoitise est celui-ci :

« Krra! krra! krra! krra! »

C'est par ce cri que je suis accueilli par mon troupeau lorsque j'apporte soit de la viande hachée, soit des vers de terre, soit des escargots, qu'ils avalent d'un trait avec la coquille, ce qu'on n'attendrait guère d'un oiseau au cou si mince.

Une petite souris des champs est un présent qui ne leur est pas désagréable, et l'outardeau qui l'a saisie le premier la promène en poussant son cri de : « krra! krra! » pour se faire suivre par le reste du troupeau, comme font les poulets dans la basse-cour.

Lorsque j'apporte au bout des doigts quelque grosse sauterelle que je montre de loin, je suis accueilli ce qui s'appelle à bras ouverts; les outardeaux accourent à ma

rencontre, les ailes déployées, avec des sautillements d'allégresse.

Mes outardeaux ont été élevés pêle-mêle avec des poulets et se montrent très certainement plus familiers que ces derniers. Ils se laissent prendre sans difficulté.

Depuis deux jours, pour n'avoir plus à leur rogner les plumes de l'aile, ce qui les dépare, je les ai lâchés dans la volière aux élèves, avec les faisandeaux Mongols.

Ceux-ci, se sentant chez eux, ont d'abord essayé de chercher noise aux outardeaux; mais ces derniers avec leurs grandes ailes, leurs grands becs ouverts, leurs miaulements étranges, ont frappé de stupeur les assaillants, et l'affaire en est restée là. Actuellement, faisandeaux et outardeaux mangent pêle-mêle, sans distinction de nationalité.

La domestication, en somme, ne me paraît laisser rien à désirer et je crois qu'il ne tient qu'à nous d'avoir, soit un oiseau de volière, soit un oiseau de basse-cour de plus.

La chair de l'outarde canepetière est une chair serrée, savoureuse, rappelant, avec un degré de venaison moins prononcé, la saveur de la chair du faisan.

La petite outarde pourrait-elle supporter la rigueur de nos hivers? Assurément, car elle est bien vêtue, et il ne manque pas d'exemples de sujets tués ou capturés chez nous durant la saison froide. Seulement, il est bon d'ajouter que ceux qui restent dans nos climats n'y restent pas de leur plein gré.

Nous avons vu que les grands convois migrateurs traversent la Méditerranée, vers la fin de septembre. Mais tous les oiseaux ne partent pas. Il nous reste les faibles, les blessés, les éclopés, les tardillons ou sujets des dernières couvées auxquels les forces ont fait défaut; tous ceux, en un mot, qui ont manqué le train.

Le Râle d'Australie. — Au printemps de 188., M. A.

Geoffroy Saint-Hilaire voulut bien me confier, pour l'étudier et le faire reproduire, un couple de râles d'Australie. Le râle d'Australie est un petit échassier de la forme et de la taille d'une poule d'eau ordinaire, plumage brun sur le dos, cendré sur les autres parties, parsemé de points blancs, plastron jaune rayé par le travers de lignes foncées d'un très bel effet; somme toute, une espèce très jolie et très décorative.

A leur arrivée, le 7 avril, ces oiseaux se montraient d'une telle sauvagerie qu'ils ne cherchaient même pas à manger; ils parcouraient, effarés, leur volière dans tous les sens comme pour y chercher une issue qui leur permît de s'échapper.

J'avais à cœur de donner au sympathique directeur du Jardin d'acclimatation des résultats de nature à justifier sa confiance; aussi, rien ne fut négligé pour mettre de mon côté toutes les chances possibles. Tout avait été disposé à l'avance en vue de l'arrivée de ces oiseaux. La volière qui les reçut, de forme carrée, mesurait deux mètres de côté, soit quatre mètres de superficie. Cette volière donnait sur l'allée principale du jardin et, pour éviter à mes pensionnaires tout sujet de panique, j'avais disposé leur installation de la manière suivante : au fond, dans chaque encoignure, deux petites cabanes garnies de foin, les ouvertures se faisant vis-à-vis. Sur le devant, au milieu d'un petit monticule gazonné, un énorme thuya en forme d'éventail, très touffu à sa base et formant rideau. De cette façon, pas de panique possible. De quelque côté que les oiseaux fussent surpris, ils avaient pour se cacher, ou la cabane de droite, ou la cabane de gauche, ou le pied touffu du thuya. Un fond de petit tonneau, encadré dans le thuya, servit de bassin et compléta l'installation. Je dois ajouter que ce bassin ne contenait pas plus de cinq à six centimètres d'eau, le râle d'Australie n'étant pas un oiseau nageur.

La nourriture qui m'avait été recommandée consistait en cœur de bœuf cru haché, et vers de terre. Mais, suivant



Râle d'Australie.

mon habitude, je crus devoir ajouter à ce menu un plat de ma pâtée à faisans, et dès ce moment je pus constater que le cœur de bœuf se trouva à peu près délaissé.

Durant le jour, les râles se livraient à des ablutions fréquentes, et, d'une fenêtre du premier, où je les observais sans qu'ils s'en doutassent, je les voyais se baigner, puis se percher sur leurs cabanes, et là, se livrer à un épluchage à fond, lissant chaque pièce de leur plumage humide, faisant vibrer leurs ailes tendues à la brise comme un peignoir qu'on étendrait au soleil après le bain. La nuit, je percevais, venant de leur compartiment, un petit cri pouvant se traduire par : « Kiff! kiff! » et souvent répété.

Cependant, leur extrême sauvagerie persistait ; c'était là un obstacle à la ponte, qu'il fallait vaincre. Je savais qu'en pareille matière la gourmandise naturelle de l'oiseau est le meilleur de tous les auxiliaires. J'essayai de l'insecte et me procurai des blattes chez le boulanger. Je disposai d'abord six de ces insectes, que j'avais immobilisés en leur écrasant la tête, sur le gazon du compartiment, puis je m'éloignai. Tout ceci, disposition de la nourriture, changement de l'eau du bassin, je pouvais le faire sans qu'il s'ensuivît de panique, les râles se trouvant toujours cachés dans l'une ou l'autre de leurs retraites dès qu'ils entendaient mon approche.

Une demi-heure après, je vins constater le résultat de l'accueil fait à mes insectes. Plus de blattes. Dès lors, j'étais fixé. A dater de ce moment, je pris l'habitude de jeter de temps à autre, par-dessus le grillage, quelques blattes, occises préalablement, et dont quelques-unes restaient supendues dans les hautes branches du thuya. Cela fait, je remontais à mon observatoire et je vis qu'on sautait après les rameaux de l'arbuste, qu'on se courait après, tenant au bec l'insecte friand. Puis, peu à peu, la gourmandise aidant, les râles finirent par s'habituer à ma présence, qui était le prélude du *nanan*, et par se disputer les insectes et les dépecer sous mes yeux sans paraître intimidés.

Tout ceci, comme on pense, avait pris du temps et ne s'était fait que progressivement; je n'avais remarqué aucun accouplement, pas d'apparence de ponte; je commençais à désespérer lorsque le 19 juillet au matin, ne voyant paraître qu'un seul de mes deux pensionnaires, je cherchai dans le compartiment les traces de son camarade. Un mouvement que fit l'oiseau accroupi au pied du thuya me fit entrevoir un œuf; puis, le râle s'étant enfui, je constatai que le nid, en forme de cuvette, grossièrement tapissé de brindilles de paille et de foin sec arrangés sans art, contenait en tout huit ou neuf œufs. Je ne me donnai pas le temps de compter, tant j'avais hâte de disparaître. Cinq minutes après, j'eus la satisfaction de voir que le fugitif, ou plutôt la fugitive, car ce devait être la femelle, en travail d'incubation, avait repris le nid.

J'en écrivis deux mots à M. Geoffroy, qui me répondit : « Ce que vous me signalez me surprend; la fécondité du râle d'Australie n'est pas aussi grande; elle se borne à cinq ou six œufs au plus. »

Si j'ai cru devoir rapporter ce détail, c'est qu'il va servir à l'intelligence de ce qui va suivre.

J'avais été informé, d'autre part, que la durée de l'incubation était de 19 à 21 jours.

Cependant, le 6 août, la couveuse étant toujours au nid, je pris sur moi d'aviser. La couvée de neuf œufs trouvée le 13 juillet, à supposer que l'incubation ne remontât pas à une époque antérieure, devait donner des résultats au plus tard le 4 août. Il y avait donc apparence que la couvée était manquée, et laisser la mère plus longtemps à son travail sur le nid, était s'exposer à l'épuiser sans utilité. J'entrai donc dans la volière et la contraignis de se lever; je récoltai tout d'abord un fort beau coup de bec sur les doigts, puis, à mesure que j'enlevais les œufs, la pauvre bête s'élançait sur moi avec force sifflements de colère, pour

s'opposer au rapt, que, bien malgré moi, je lui infligeais.

Je constatai qu'aucun des œufs, il y en avait neuf en tout, n'était fécondé.

Bientôt après, le 10 août au matin, je découvrais quatre nouveaux œufs dans la cabane de droite, dans un trou creusé dans le foin. Tant de fécondité me désorientait. Deux jours après, l'un des râles gardait le nid, probablement sur cinq ou six œufs. Le 13 septembre, c'est-à-dire après 24 jours d'incubation, ayant perdu tout espoir d'éclosion, j'enlevai les œufs du nouveau nid. Seulement, au lieu des cinq ou six œufs présumés, j'en trouvai encore neuf, tous clairs comme les premiers. Dès lors tout me fut expliqué, la quantité extraordinaire d'œufs pondus, l'infécondité de ces mêmes œufs. J'avais reçu, au lieu d'un couple, deux femelles. M. Geoffroy avait été trompé par son vendeur, peut-être de bonne foi, lorsqu'il avait fait son acquisition.

Ceci prouve que l'éleveur, tout comme le meilleur disciple de saint Hubert, est parfois exposé à la bredouille et que tout n'est pas rose en élevage. Mais, à ce détail près, j'espère avoir rempli mon but en démontrant, à l'aide d'emprunts faits à mon cahier de notes, que l'éducation en volière du râle d'Australie ne présente aucune difficulté particulière, sauf celle de pouvoir distinguer les sexes; en 2° lieu, que l'apprivoisement des espèces sauvages, ce premier pas dans la voie de la reproduction en captivité, n'est pas chose aussi difficile qu'on pourrait se l'imaginer tout d'abord. C'est affaire de patience et de vouloir.

L'Œdicnème. — Un mangeur d'insectes très intéressant et dont un jour ou l'autre on finira par utiliser les aptitudes dans les jardins est l'*œdicnème*, baptisé par les savants du nom d'*œdicnème criard*, à cause de son cri aigre et peu harmonieux.

L'œdicnème est un petit échassier coureur qui habite les plateaux déserts et incultes, d'où il descend le soir, ou lorsque le temps se met à la pluie, en poussant un cri pouvant se traduire par ces deux mots : « Tur-luit! Tur-luit ». D'où le surnom de *Turluit* qu'on lui donne dans les campagnes. Les prairies basses, réceptacle de vermisseaux, de limaces, d'escargots, constituent son meilleur garde-manger.

Il y a quelques années, je pus me procurer deux œufs d'œdicnème, trouvés dans un trou informe entre deux mottes de terre, et j'en confiai l'incubation à une poule nègre très douce. L'un des deux œufs seulement amena une éclosion, et je pus contempler le petit œdicnème au sortir de sa coquille. Eh bien, il n'était pas beau.

Figurez-vous une tête plate, énorme, couchée sur un corps aplati, auquel elle est soudée par un long cou recourbé, le tout accroupi sur deux jambes d'échassier repliées sur elles-mêmes et terminées chacune par trois doigts. Avec cela, deux yeux de faïence, ronds comme le cadran d'une horloge, d'une fixité étrange ; la livrée gris cendré. En un mot l'aspect, la couleur, l'immobilité du crapaud en forme. Cette petite horreur fut baptisée du nom de *Quasimodo*, lequel lui allait comme un gant.

Tel est l'œdicnème au sortir de l'œuf.

Son vêtement des premiers jours est une robe, non soyeuse comme celle du poulet ou du faisandeau, mais de gros velours de coton, d'une sorte d'étoffe grossière et feutrée, avec des raies noires longitudinales : l'étoffe rayée de la limousine du berger.

Sa démarche, dans la première enfance, est indécise, hébétée, titubante ; on voit que le jeune oiseau a peine à s'habituer à ses échasses, auxquelles il devra plus tard d'être un coureur de premier ordre.

Il est myope. L'éclat du grand jour le fatigue. A l'âge

adulte, il ne sortira que par un temps sombre ou au crépuscule. C'est à ce moment de la journée que vous l'entendrez descendre des coteaux, avec son cri caractéristique de « Tur-luit ! Tur-luit ! » — Mais n'anticipons pas.

Nous venons de voir qu'il a la vue basse, et le créateur lui devait, en bonne conscience, une paire de lunettes ; aussi, une ligne bien tranchée, noire chez le jeune oiseau, puis blanche après la mue, passant au-dessus du bec (son nez à lui), puis venant encadrer l'œil et se prolongeant jusque derrière l'oreille, figure à s'y méprendre l'instrument d'optique en question et semble indiquer qu'effectivement telle a été la première pensée de la nature. Seulement, la paire de lunettes n'a été qu'ébauchée ; l'intention est restée à l'état de projet et n'a pas été suivie d'exécution.

Nous devons présumer qu'il a été sans doute considéré — étant donnée l'extrême voracité de l'oiseau coureur — qu'une trop grande clairvoyance chez lui eût mis en péril de destruction complète plusieurs ordres d'êtres créés : mollusques, gros insectes, reptiles, petits mammifères, etc., etc. — Il faut bien que tout le monde vive !

Mais reprenons.

Vingt-quatre heures environ après la naissance, la poule nègre qui l'avait fait éclore conjointement avec des sujets provenant d'œufs tirés de la volière fut installée avec ces poussins disparates : trois houppifères de Swinhoë, un faisandeau Amherst, deux versicolores, un petit colin et... Quasimodo.

L'installation, on se le rappelle, se compose d'un petit parquet sans fond recouvert d'un grillage, qu'on juxtapose à la boîte contenant la poule et ses poussins, celle-ci retenue captive par des barreaux.

Je distribuai le premier repas, menue pâtée : œufs de

fourmis, etc., que les jeunes faisans et le colineau, incités par les appels de l'éleveuse, se mirent à picorer tant bien que mal. Contre toute attente, le jeune œdicnème, lui, ne touchait à rien.

Ce n'est pas qu'il y eût trouvé un cheveu, dans les œufs de fourmis, oh! non; mais il trouvait, sans doute, la proie trop mince. Il n'ouvrait pas pour si peu le bec. Il l'ouvrit pour bien... plus. — Tout à coup, je le vis saisir par une patte son petit frère colin, avec l'intention évidente d'en faire sa première bouchée.

— Attends, Caïn! attends, cannibale! attends, caïman!

Et je volai au secours du pauvre petit. Souci bien inutile. Le colineau, avec sa vivacité pétulante, avait eu bientôt fait de se tirer du bec de ce balourd; puis il s'était remis à manger à ses côtés comme pour le narguer. Il semblait, en vérité, lui dire :

— Petit colin deviendra grand! — Ce sera pour une autre fois.

Cependant, l'horreur que vous savez mangea peu ou prou durant les deux premiers jours. A chaque instant retentissait l'affreux :

« Kru-ick! — Kru-ick! »

D'autant plus souvent répété, que la faim se faisait sentir davantage.

Le jeune Quasimodo semblait comme hébété, ne pas comprendre ou ne pas voir ce que la poule lui offrait du bout de son bec. Je pris le parti de le gaver; quelques vers de terre, du pain trempé dans du lait, du cœur de bœuf cru, quelques insectes écrasés, que je lui fis avaler, finirent par triompher de son inertie. Il prit quelques forces, sortit de sa torpeur, et bientôt j'eus la satisfaction de le voir manger seul. Les grillons de boulanger, les blattes, les vers de terre étaient ses mets de prédilection.

Vers l'âge de trois semaines, il commença à se développer et à prendre tournure. Sa structure lui donne quelque ressemblance avec la canepetière; mais il est plus petit, de forme plus allongée, l'attitude du corps tout à fait horizontale dans l'action, oblique ou accroupie au repos.

Je pus juger bientôt de sa voracité et de la puissance de son estomac. — Désireux de l'apprivoiser et me souvenant que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, je ne sortais jamais au jardin ou dans les prés sans lui rapporter quelques chatteries. Je lui jetai, un jour, un énorme ver de terre; il se trouva que le lombric, en se tordant, se prit dans un brin de paille, et, comme mon glouton l'avalait par la tête et par la queue tout à la fois, la paille se trouvant par le travers, il devait fatalement se trouver bridé.

— Mais, imbécile, tu vas t'étrangler!

Ah! bien, oui! Une contraction, deux contractions, la paille plie à l'entrée du bec et disparaît dans le gosier de l'oiseau, pêle-mêle avec le ver. Cela fait, Quasimodo exécuta un haut-le-corps, mouvement qui lui est familier, fait frétiller sa queue en signe de satisfaction et, fixant sur moi ses yeux de faïence, semble me dire :

— Eh bien, quoi! ta paille, tant pis pour elle, fallait pas qu'elle y aille!

A son estomac de régler ce compte! Pour lui, il semble que cela ne le regarde pas.

Ce début promettait.

Un matin, je capturai dans une souricière quatre petites souris. Je les occis au préalable et les lui présentai.

Une! deux! trois! quatre! Le temps de prononcer ces nombres, les quatre souris étaient passées du sol du parquet dans le jabot de l'oiseau, sorte de sac de la plus élastique complaisance.

Une autre fois, j'apportai une poignée de ces petits escargots jaunes, si abondants dans les jardins les jours de pluie. Il les avala avec la coquille, sans les extraire ni les briser, un à un, méthodiquement, et les mollusques tombaient au fond du jabot avec un petit bruit sec, comme des noisettes tombant au fond d'un sac.

Une chenille de gros paon de nuit, à la peau garnie de poils qui sont autant d'épines, fut avalée comme une fraise. De grosses sauterelles vertes, aux longues pattes griffues, défendues par toutes sortes d'aspérités épineuses, passaient sans difficulté. Il avalait sans avoir tué ni dépecé, d'un trait. Le gosier, d'une élasticité indéfinie, opérait une contraction, et les sauterelles passaient avec leurs accessoires : grandes pattes coudées à ressort, sabres, armes et bagages. J'apportai des lézards : il mangea les lézards. Seulement, pour ces derniers, au lieu d'une seule contraction comme pour les sauterelles ou les escargots, il exécutait deux ou trois contractions, suivant la dimension du saurien.

Ayant conquis, un jour, une grenouille grise des prés, de moyenne dimension, je la déposai, vivante, dans le parquet de Quasimodo. Il se passa alors une scène aussi troublante que bizarre.

La grenouille sautait à droite et à gauche avec une agitation extrême, comme pour fuir un danger imminent. Lui, campé sur ses échasses, se mit à la fixer, comme pour la fasciner, la poursuivant du fluide de son regard.

La grenouille jeta un cri de détresse, puis, vaincue, demeura immobile. C'est que, comme le berger, dont il porte le manteau gris et avec lequel il partage le parcours des plateaux déserts, l'œdicnème a le don de jeter des sorts. Son œil rond, d'une fixité extraordinaire, magnétise sa proie jusqu'à ce que, tremblante, épuisée par

ses efforts pour résister au charme, elle se laisse happer sans résistance. Ainsi advint-il de la grenouille des prés.

Lorsqu'elle fut immobile à point, le jeune oiseau fit un haut-le-corps, la saisit et se mit en devoir de l'avaler. Seulement, dans son inexpérience d'enfant, il s'y était mal pris. Il avait appréhendé la grenouille par une patte de devant, de sorte que le corps du batracien, se trouvant par le travers, ne put passer, bien que le bec de Quasimodo, grand ouvert et fendu de l'une à l'autre oreille, fît tout ce qu'il était *œdicnèmement* possible pour l'engloutir. A la fin, il laissa tomber sa proie pour s'y prendre autrement.

Celle-ci fit trois pas. C'était les trois secondes de répit du condamné à mort. Il la saisit de nouveau, — par une des gigues de derrière, cette fois, — et la malheureuse, à la suite de trois contractions, fut engloutie vivante. De saisissement, ma boîte à grillons m'échappa des mains.

Les perdreaux rouges, en liberté dans l'appartement, en profitèrent pour se livrer à un pillage effréné. Je réintégrai en hâte ce que je pus de ma provision d'insectes et repris la suite de mon observation.

Horreur!

Le jabot de l'œdicnème se soulevait à intervalles égaux par quatre points bien distincts. La grenouille continuait à faire des mouvements : les brassées du nageur. — Quasimodo, droit sur ses échasses, calme, béat, l'œil impassible, faisait frétiller sa queue en signe de satisfaction.

Une autre fois, j'apportai une couleuvre, — non pas vivante, cette fois; j'avais dû, pour m'en emparer, lui écraser la tête. Cette couleuvre, de la grosseur du doigt, mesurait environ trente centimètres de longueur.

— Voyons un peu s'il osera l'entreprendre.

Je le crois bien, qu'il l'osa. Cela ne lui parut pas devoir faire l'ombre d'une difficulté; mais voici comme il s'y

prit. Après avoir bien fixé la couleuvre pour s'assurer de son immobilité, il s'élança, la saisit par la tête, et engloutit du reptile une longueur d'environ sept à huit centimètres. Cela fait, il resta coi. Le reste de la proie pendait et traînait à terre. Le cou du mangeur, si mince au repos, se trouvait momentanément gonflé et déformé; voilà tout.

En ce moment, on vint m'appeler pour affaire urgente, et ce contre temps m'empêcha de suivre le travail de l'oiseau.

Tout ce que je pus constater à mon retour, — dix minutes après environ, — c'est qu'il ne restait plus rien. Plus de couleuvre!... pas plus de couleuvre que sur la main!

Tout était fini.

Que voulez-vous? la couleuvre n'avait que trente centimètres de longueur.

Si elle eût eu un kilomètre, j'aurais eu quelques chances d' « *en revoir* », comme on dit en termes de vénerie; mais elle n'avait que trente centimètres.

Actuellement, Quasimodo, qui a effectué sa mue et a pris ses allures d'adulte, est devenu un beau et grand garçon, aux formes sveltes et pleines d'élégance. L'ensemble de son plumage est roux clair : chaque plume, traversée par le milieu, et dans le sens de sa longueur, d'une ligne noire bien tranchée.

Ne pouvant lui fournir en quantité suffisante ses friandises préférées, je l'ai habitué à manger un peu de tout; je lui ai cuisiné une pâtée de pain, de laitage et de gros son, et, à l'heure qu'il est, il mange de la soupe comme un maçon.

Je pourrais ajouter que l'œdicnème n'est pas sédentaire dans nos climats, qu'il vient seulement s'y reproduire et que, l'éducation des jeunes achevée, il émigre à l'arrière-saison; que le départ a lieu en compagnie et se fait sous

la direction d'un chef dont le troupeau paraît suivre la voix.

Il serait, je crois, intéressant d'utiliser les aptitudes de l'œdicnème et d'en faire un bon serviteur comme on a fait du Vanneau, voire du bécasseau combattant, ces émérites mangeurs de vers et de petits mollusques, considérés aujourd'hui comme d'excellents policiers de nos jardins et de nos cultures maraîchères.

Est-il besoin de vous rappeler que les jardiniers, en quête d'auxiliaires pour la destruction des limaces, des escargots et autres parasites des carrés de choux et des plates-bandes de fraisiers, se sont avisés d'y introduire force crapauds? Que les maraîchers des environs de Paris achètent les crapauds par sacs? Que ceux des environs de Londres les achètent par tonnes? Que ce n'est qu'à ce prix et à grands frais qu'ils luttent contre les fléaux du jardinage?

Et encore vanneaux et crapauds sont-ils des spécialistes?

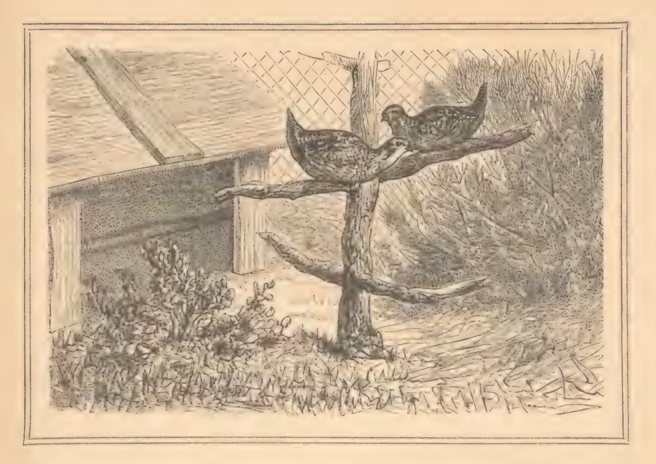
— Sans doute !

— Eh bien, viens un peu ici, Quasimodo. Réponds toi-même, mon bonhomme, et donne ton avis.

Et Quasimodo, se dressant sur ses échasses, exécutant un haut-le-corps plein de suffisance et faisant frétiller sa queue, vous répondra :

— Pas besoin de tant de crapauds !

Moi seul, et c'est assez !



Colins de Virginie.

CHAPITRE XI

Gallinacés divers.

Le Tragopan. — Le Lophophore. — Le Crossoptilon.
L'Éperonnier. — Le Hocco. — Le Tétras.

Le Tragopan. — Les *Tragopans* forment un groupe d'oiseaux à part très curieux et très intéressant. Leur taille est celle d'une forte poule de basse-cour ; leurs formes sont trapues comme celles de la perdrix et non élancées comme celles du faisan.

On en compte, vous le savez, plusieurs variétés, dont la plus répandue est désignée sous le nom de Tragopan de Temminck.

Pour peu que vous ayez parcouru les faisanderies des jardins zoologiques ou visité les collections d'amateurs d'oiseaux rares, vous n'êtes pas sans avoir été frappé d'admiration à la vue de ce gallinacé splendide.

Son attitude massive, son maintien solennel, sa démarche scandée vous le désignent tout de suite comme un personnage sortant de l'ordinaire, habitué aux hommages et ayant conscience de sa valeur.

Il est de fait que la richesse asiatique de sa tenue : toque de velours noir rayée de plumes rouges, cravate de soie bleue, manteau de pourpre constellé d'ocelles nacrées qui sont comme un semis d'étoiles, vous produisent une impression de splendeur inoubliable.

Tel un dieu descendu de l'Olympe.

Il ne nous vient pas d'aussi loin, toutefois. Sa patrie est le Thibet. Son pays d'origine est ce mystérieux empire du Milieu, dont la faune emplumée est une merveille déconcertante.

Il est le compatriote des thaumales dorés et de Lady Amherst, aux couleurs éclatantes; du houppifère argenté, à la livrée blanc de neige illustrée d'un dessin à l'encre de Chine d'une régularité impeccable; du gracieux faisan de Mongolie, aux nuances harmonieuses; du plantureux faisan vénéré, au manteau jaune d'or : tous gallinacés d'une beauté invraisemblable, qui sont comme les rois du genre.

Expatriés par l'importation, cette traite des faisans, beaucoup d'entre eux se sont naturalisés chez nous et y mènent l'existence de rois en exil.

Ils y subsistent avec éclat dans nos volières; et les attentions dont ils y sont comblés leur font oublier la mère patrie. Sécurité absolue, abris confortables, nourriture variée et choisie, petits parcs gazonnés plantés d'arbustes, sérails de poules faisanes maintenus à leur disposition par des clôtures grillagées : tout a été mis en œuvre pour leur faire mener, loin de leur pays, une existence de parfaits fêtards.

Quelques-uns d'entre eux ont pensé à se faire une situation dans nos chasses : le faisan vénéré y fait tous ses efforts; le Mongol y a réussi au delà de toute espérance.

Le tragopan, du moins jusqu'à ce jour, n'est pas entré dans cette voie et son ambition s'est bornée à un rôle purement décoratif, qui lui sied, il faut bien le reconnaître, à un degré merveilleux. Je parle du tragopan de Temminck, car le genre comporte d'autres variétés fort



Tragopans de Temminck, au Thibet.

rares qu'on ne rencontre guère, et encore accidentellement, que dans les jardins zoologiques ou chez de riches amateurs : tragopans de Cabot; Satyre; de Blith; de Hastings, etc., tous sujets d'un prix assez élevé, difficiles à trouver, encore plus à remplacer en cas d'accidents, et qui font le désespoir du collectionneur même fortuné.

Le tragopan de Temminck, pris à l'état sauvage, ha-

bite les pentes de l'Himalaya, se tient dans l'épaisseur des fourrés et ne s'aventure dans la plaine que le matin dès l'aube, ou le soir au coucher du soleil pour se rendre au gagnage. Il vit de baies, de bourgeons, de graines, de fruits sauvages, d'insectes et de verdure.

J'ai ouï dire qu'il représente, au Thibet, le genre tétras. Il est de fait que le tragopan est un oiseau plutôt forestier. La façon dont il se comporte, dans la saison des amours, n'est pas sans analogie avec celle de notre tétras.

Seulement, au lieu de manifester ses transports par les clameurs et la chorégraphie dont sont coutumiers le black-cock et le Auerhahn, qui font retentir la forêt de leurs cris d'appel, perchés sur une haute branche, l'oiseau asiatique, lui, se tient à terre, grave, imposant, solennel. Son moyen de séduction consiste dans le déploiement d'une splendeur sardanapalesque. Vienne la saison des noces et alors, saisi d'un tremblement convulsif, il secoue sa tête, qui contient des trésors cachés, et chaque secousse a le don de faire surgir comme d'une gaine deux longues cornes d'un bleu étincelant, en même temps que sa cravate se dénoue, se développe d'une façon inattendue, et se déploie sur sa poitrine qu'elle recouvre entièrement d'une sorte de chasuble de soie bleue, bordée et comme soutachée d'un dessin d'un rouge vif.

En cet état, l'aspect de l'oiseau amoureux est un éblouissement. Ainsi mitré et revêtu d'ornements somptueux, il marche à pas comptés et s'arrête par instants. On dirait qu'il pontifie. Mais sa messe, à lui, est une messe au dieu Éros. Il fait la roue devant sa compagne éblouie par tant de merveilles, et fait entendre un sifflement qui est comme l'expression de son hommage passionné.

Cette pantomime ne dure qu'un instant, pour recommencer à intervalles.



Tragopan Satyre.

C'est principalement le matin au petit jour et quelquefois le soir que le tragopan offre ce spectacle, incroyable pour quiconque n'en a pas été témoin. C'est cette aptitude merveilleuse qui a fait la fortune de ce magnifique oiseau, actuellement prisé à l'égal du lophophore, son fastueux rival vêtu d'or, de bronze et d'acier.

Chose singulière, le tragopan, si sauvage à l'état de liberté, au point qu'on ne peut l'apercevoir que par surprise, devient, en captivité, d'une familiarité qui ne laisse rien à désirer. Présentez-lui une cerise, une fraise, une groseille, un raisin, il cueillera le fruit à vos doigts ; pour peu que vous soyez accroupi, il sautera sur vos genoux.

Les animaux les plus sauvages présentent de nombreux exemples de cette familiarité. Elle est la conséquence de la fréquentation de l'homme. L'éleveur ne tarde pas à acquérir une grande influence sur son oiseau ou sur tout autre pensionnaire, en ce qu'il représente *celui qui donne à manger*. Il joue ainsi le rôle de providence, et si dans ses relations avec son élève il fait montre de quelques prévenances, s'il s'inquiète de ses goûts favoris, lui procure des friandises préférées, il ne tarde pas à triompher de sa méfiance naturelle, à gagner sa confiance et à devenir son ami intime.

La reproduction du tétras chinois est des plus variables et d'ailleurs peu abondante, la fécondation des œufs, mal assurée sous notre climat ; le prix élevé de cet oiseau le maintiendra longtemps en tutelle et en volière.

La propagation du Temminck a été lente, beaucoup plus lente que celle des faisans vénéré et de Lady Amherst ses compatriotes, d'importation plus récente.

Les essais d'acclimatation du tragopan sont relativement assez récents. M. Polvliet, de Rotterdam, célèbre éducateur d'oiseaux exotiques, obtint, l'un des premiers, la reproduction du tragopan de Temminck.

Il fit, en 1871, au Jardin d'acclimatation d'Anvers, l'acquisition d'un couple de ces oiseaux, au prix de onze cents francs. Si vous trouvez ce prix exorbitant, je vous ferai observer que le premier couple de faisans de Lady Amherst qu'il nous fut donné d'admirer au Jardin zoologique du bois de Boulogne fut payé, à Anvers, la somme de cinq mille francs. Le prix payé par M. Polvliet, pour un oiseau nouveau, compatriote de l'Amherst, était donc relativement un prix doux.

La valeur énorme de certains volatiles d'importation récente est toujours un sujet d'étonnement; mais, en allant au fond des choses, il est facile de se convaincre que cette valeur n'a rien d'exagéré.

Ainsi, pour en revenir à nos moutons, les premiers tragopans qui nous sont parvenus du Thibet ont dû faire, avant d'arriver à Shang-Haï, port d'embarquement, un trajet d'environ trois cents lieues à dos d'homme. Il paraît que, dans le Thibet, les moyens de communication manquent absolument et que le transport ne peut se faire qu'à dos d'homme.

Les oiseaux sont enfermés dans une grande cage, aussi légère que possible, munie de vivres de route, et font ainsi un trajet de dix lieues par jour en moyenne, avec une relâche d'un jour de repos environ par semaine, parce que ce genre de locomotion les fatigue beaucoup, à ce point qu'arrivés au port, il est nécessaire de leur accorder de trois semaines à un mois de station en volière pour les remettre en santé. Passé ce délai, on peut, s'il ne survient pas d'accident, les embarquer pour l'Europe.

L'arrivée dans nos climats, quand elle s'accomplit sans encombre, — ce qui n'a pas toujours lieu, car beaucoup ne peuvent supporter le trajet, — est suivie d'une période de convalescence plus ou moins longue, jusqu'à ce que les sujets étrangers se soient remis des épreuves du

voyage et se soient accoutumés au changement de milieu et de régime qui les attend chez nous.

Le tragopan de Temminck est pour moi une vieille connaissance. Notre liaison a débuté il y a quelque vingt-cinq ans. A cette époque, je reçus d'un ami quatre œufs de cet oiseau, ce qui équivalait alors à un cadeau princier.

Je confiai ces quatre œufs à l'une de mes meilleures couveuses et j'eus la satisfaction d'en obtenir, après 28 jours d'incubation, un petit troupeau de trois sujets, à savoir un mâle et deux femelles. Le quatrième œuf était clair, fait qui n'est pas rare chez cette espèce. Puis, trois ans plus tard, ayant eu le guignon de voir mourir mon coq, auquel je m'étais attaché, je me défis de ses deux compagnes.

Depuis lors, tragopans et votre serviteur, nous nous étions perdu de vue.

La connaissance fut reprise, il y a dix ans environ, lors d'une promenade que je fis au Jardin d'acclimatation, alors dirigé par un naturaliste militant, dans le sens de la vulgarisation de tout ce que la faune et la flore étrangères peuvent nous offrir de spécimens utiles ou intéressants.

Ce jardin alors jetait un éclat d'une nature particulière, par la richesse et la variété de ses collections d'animaux rares en général, et d'oiseaux exotiques en particulier.

Je suivais les allées sans penser à mal, stationnant devant les curiosités vivantes enfermées dans les volières, lorsque mon attention fut sollicitée par la vue d'une poule Temminck d'une beauté peu commune : étoffée, la poitrine large, le plumage lustré, elle me suggéra tout d'abord le désir de m'en rendre acquéreur. Une telle poule ne pouvait manquer de faire une bonne pondeuse. Ensuite, je choisis, dans une autre installation, un mâle

d'assez belle prestance, quoique inférieur. On fait ce qu'on peut.

Mon acquisition me revint à deux cent cinquante francs, ce qui était un prix doux. L'année suivante, les cours étaient montés et le couple était coté quatre cents francs. Ces écarts s'expliquent par l'abondance ou la rareté des arrivages.

Je me trouvais donc en possession d'une belle paire de tragopans pas trop chers pour des adultes, et ma satisfaction eût été complète si ces oiseaux eussent été des sujets d'importation. Malheureusement le Jardin ne possédait que des sujets d'élève nés en France.

Vous n'ignorez pas, je suppose, la faveur qui s'attache, aux yeux des amateurs, aux oiseaux importés; importés et, cela va sans dire, habitués à leurs nouvelles conditions d'existence; en un mot *importés et acclimatés.*

L'expérience a fait reconnaître que ces sortes d'oiseaux sont d'une fécondité plus assurée, et bien supérieure à celle de leurs confrères nés sous notre climat et élevés dans nos volières. Il semblerait cependant, *a priori,* que le contraire dût avoir lieu.

Cette particularité s'explique, à mon avis, par ce fait que l'épreuve du voyage, de soins de route souvent mal compris, du changement de température, d'habitat, de régime, à laquelle il s'ajoute, n'en doutez pas, de la nostalgie, est une des plus dures épreuves auxquelles une espèce animale puisse être soumise.

Beaucoup d'entre eux succombent durant la traversée; un certain nombre parvenus à destination, mais exténués, anémiés, succombent à leur tour quelque temps après leur arrivée : ce sont les faibles. Quelques-uns seulement résistent : ce sont les forts, les bien trempés.

Il va de soi que les sujets qui sortent triomphants d'un ensemble de circonstances anormales, de conditions hos-

tiles qui mettent l'existence en danger, font preuve d'une dose de vitalité qui est une garantie pleine de promesses pour l'avenir. Ils sont comme la résultante d'une sélection naturelle, rigoureuse, inattaquable.

Ils la connaissaient bien, les Spartiates, la valeur de cette garantie de la sélection, et ils la pratiquaient à leur manière lorsqu'ils plongeaient dans l'eau glacée leurs enfants nouveau-nés.

La volière où j'installai mon acquisition mesure vingt mètres de surface, à raison de dix mètres de longueur sur deux de largeur, y compris quatre mètres de hangar bien abrité et muni de perchoirs. La partie à ciel ouvert, pourvue d'une allée de gravier de rivière, est convenablement gazonnée et plantée d'arbustes.

Le menu de mes pensionnaires se compose de grains variés : sarrasin, blé, millet, chènevis, maïs ; puis de mie de pain ; verdure à discrétion : salade, laiteron, chicorée sauvage, mouron blanc.

A dater du mois de mars jusqu'à la fin de la ponte, j'augmentai la proportion du chènevis, je supprimai le maïs et j'enrichis la ration d'un œuf dur émietté et mélangé au pain. Ce menu fut complété, suivant les ressources de la saison, par quelques menues distributions de baies ou de fruits : groseilles, cassis, fraises, framboises, baies de sureau, cerises, prunes, raisins ; quartiers de fruits et d'orange coupés en morceaux et raisins secs durant l'hiver. Il est entendu que point n'était besoin de denrées de choix : fraises entamées par les limaces, cerises, prunes ou raisins piqués par les mouches ou par les pierrots ; raisins secs bon marché, en somme toutes victuailles non ruineuses.

En matière d'acclimatation d'espèces encore peu connues, le succès est subordonné à un tas de menues conditions dont souvent on ne se doute pas. C'est un jeu dans le-

quel il importe de ne négliger aucun atout, pour n'avoir pas de reproche à se faire en cas d'insuccès. Combien d'amateurs ont perdu la partie dans les essais d'acclimatation de certains oiseaux, pour les avoir traités exclusivement en granivores, faute de s'être rendu compte que ces oiseaux pouvaient être en même temps baccivores, frugivores; ou même insectivores et carnivores ?

Ce n'est pas tout; quand vous croyez avoir bien pris toutes vos mesures, il suffit d'un rien, du hasard le plus banal, d'une circonstance invraisemblable pour que vous soyez refait, ainsi que vous l'allez voir tout à l'heure.

La poule Temminck me donna son premier œuf le 16 avril, un mois plus tard que ma poule d'éperonnier Chinquis. La ponte suivit à intervalles de deux ou trois jours; puis, après le 4e, 5e et 6e œuf, lesquels œufs étaient recueillis au fur et à mesure, la pondeuse voulut se mettre à couver, d'où un temps d'arrêt de huit à dix jours ; puis la ponte recommença dans les mêmes conditions.

On voit d'après cela que si la poule de Temmink se trouvait abandonnée aux suggestions de son instinct, soit à l'état libre, soit en captivité, elle se mettrait à couver dès qu'elle aurait complété sa première série d'œufs. Dès lors, en faisant la part des œufs inféconds qui est d'environ moitié et quelquefois de la totalité au début de la ponte (de même qu'à la fin d'ailleurs, la première et la dernière série d'œufs étant également douteuses), il est facile de se rendre compte que la multiplication laisserait à désirer, car il est vraisemblable que la femelle tragopan, tout entière à ses devoirs de mère, ne songerait plus à pondre à nouveau, n'eût-elle amené qu'un seul petit. Aussi est-il d'usage, pour pousser à la reproduction et multiplier ses chances, de confier, après chaque série, les œufs à une poule couveuse soit naine, soit négresse, mais de taille moyenne. C'est ce que je fis. Mais cette

fois j'aboutis à un résultat complètement nul. Pas un seul des œufs n'était fécondé. Échec complet.

Après y avoir réfléchi, je parvins à trouver l'explication de cet échec.

Voici ce qui s'était passé.

Ma collection de volailles comportait, entre autres, un parquet de combattants de grand format connus sous le nom de grands combattants anglais de la variété *Black red*. Je ne vous apprendrai rien que vous ne sachiez en vous disant que cette race doit son nom à ses habitudes querelleuses. Or, il y avait souvent du bruit dans ce parquet, et ce bruit était causé par une poule hargneuse, haute sur pattes et forte en bec, qui ne pouvait supporter la société d'aucune de ses compagnes. Je fus un jour témoin d'une scène de tapage suivie de coups et blessures provoquée par cette furie, et comme il y avait récidive, je dus procéder à la capture de la délinquante et je la séquestrai dans un des compartiments vacants de ma volière à faisans.

Il se trouva que ce compartiment était contigu à celui où j'avais installé mes tragopans, dont il était séparé par un grillage doublé, à sa base, d'une clôture en planches haute de 45 centimètres environ.

Ces clôtures pleines, qu'elles soient en briques, en tôles, en planches ou en paillassons, constituent le mur de la vie privée, et ont pour destination de limiter l'horizon des oiseaux reproducteurs, de les isoler du monde extérieur et de leur enlever tout motif de distraction, de façon qu'ils soient tout entiers à leurs devoirs.

Il avait échappé à mon attention que mes planches de clôture étaient vieilles, vermoulues même par places, et permettaient un regard dans le compartiment d'à côté. Or souvent (le souvenir de ces choses auxquelles je ne pris pas garde tout d'abord m'est revenu après coup), souvent,

dis-je, je surpris le coq tragopan, l'œil rivé aux fissures des planches, en contemplation devant la poule combattante. Cette grande volaille à l'allure décidée, à la crête écarlate crânement pliée sur l'oreille, paraissait lui causer une impression considérable.

Vint le mois d'avril, et alors la curiosité de notre guetteur prit les proportions d'une véritable passion. On pouvait le voir tous les matins faisant la roue en l'honneur de sa voisine, gloussant son transport amoureux, cornes au vent, chasuble déployée. Positivement il lui jetait le mouchoir.

Je suis persuadé que si feu Béranger, notre chansonnier national, eût pu assister à pareille scène, il n'eût pas manqué de chantonner son fameux :

> A travers la toile usée
> Amour lorgne ses appas!

Il les lorgna si bien, l'animal tragopan, les appas de la poule de combat, qu'il en perdit complètement de vue ceux de son épouse légitime.

Ce caprice me coûta cher, car savez-vous ce que cette dernière me donna d'œufs? Vingt, mais tous inféconds depuis le premier jusqu'au dernier.

Que de richesses perdues; quelle belle postérité anéantie, le tout pour la satisfaction d'une fantaisie platonique, d'un adultère non consommé.

Elle était donc bien capiteuse, cette grande gourgandine de volaille de combat!

Pour comble (un malheur n'arrive jamais seul), l'infidèle mourut dans l'année. Son cas débuta par une boiterie, d'abord légère, puis de plus en plus accentuée, et finalement, au bout de trois mois à peu près, il rendait son âme au dieu Bouddha.

A l'autopsie, il fut reconnu qu'il avait succombé aux

suites d'une brisure longitudinale de l'os de la hanche Le tragopan est un oiseau lourd : il lui faut un agencement de perchoirs échelonnés en pente douce et consistant en rondins de 6 à 7 centimètres de diamètre ; faute d'avoir prévu cette particularité, j'avais installé mes Temminck dans une volière à faisans, dont les perchoirs n'avaient pas la disposition spéciale ni l'épaisseur voulue, et ce dut être vraisemblablement en se déperchant, que mon pensionnaire était tombé à faux et s'était heurté la hanche contre les boiseries de son abri.

La longueur de ces détails se justifie par le désir que j'ai d'éviter à l'amateur d'oiseaux de faisanderie encore peu connus, les ennuis par lesquels j'ai dû payer mon apprentissage.

De cette double déconvenue : la stérilité de la ponte de toute une saison et la perte du mâle destiné à la reproduction, il résulte un double enseignement à retenir, parce qu'il m'a coûté un bon prix.

Cependant il fallait aviser. On ne trouve pas tous les jours des femelles de tragopan susceptibles d'une ponte de vingt œufs. Beaucoup d'entre elles n'en donnent qu'une dizaine, et même moins; quelques-unes pas du tout.

Je me mis donc en quête d'un autre coq, et le 18 novembre de l'année 1893, ma poule Temminck recevait dans son parquet la visite d'un second mari, dont elle dut être satisfaite, car il était très beau. Je le possède encore actuellement. Mon vendeur, le docteur P... de Saint-Gérard (Belgique), auquel j'avais demandé un beau sujet de deux ou trois ans, sans discuter sur le prix, m'avait bien servi.

Avant de pénétrer plus avant dans le récit de ce qui advint de ce second mariage de ma poule de tragopan, je vous demanderai la permission d'élucider une question qui a son importance : le tragopan est-il polygame?

Malgré quelques exemples du contraire, tout porte à croire que cet oiseau, dans nos contrées tout au moins et dans les conditions de captivité où nous le tenons en volière, serait plutôt monogame.

Voici ce que j'ai été à même d'observer en ce qui me concerne.

J'ai dit précédemment comment mes premières relations avec le tragopan remontaient à une époque déjà lointaine, où, de quatre œufs de ce magnifique oiseau dont on m'avait fait présent, j'avais obtenu trois éclosions, et comment j'avais mené à bien trois sujets : un mâle et deux femelles.

Ces trois sujets, que je destinais à faire souche dans ma petite faisanderie, occupèrent un parquet commun et vécurent ensemble, les premiers temps, dans la plus parfaite intimité. Durant près de deux ans, ce ménage à trois fut un ménage modèle. Puis vint le mois d'avril de la 2e année et alors tout changea. Il y eut entre les deux poules des scènes de jalousie : grondements de colère, poursuites pleines de menaces, crêpages de chignons, en un mot lavage de linge en famille qui ne promettait rien de bon. Puis, finalement le mâle prit parti pour l'une de ses femmes et se mit en devoir de maltraiter l'autre.

Force me fut de lui enlever cette dernière dès les premières démonstrations hostiles, pour le laisser seul avec sa favorite.

Autrement il serait arrivé un malheur.

L'usage du revolver n'a pas encore pénétré chez ces gens-là, mais si le tragopan (et les faisans et autres gallinacés en sont là) ne connaît pas le revolver, il a la science perverse d'un certain coup de bec, lequel, asséné sur la tempe, est d'un effet non moins foudroyant que celui de la balle d'une arme à feu. Un seul et c'est assez.

L'oiseau atteint tombe raide pour ne plus se relever. Les volières sont plus d'une fois le théâtre de ces drames regrettables.

Les malheureux persécutés se rendent parfaitement compte du danger qui les menace, et vous les voyez, après avoir essayé vainement de se dérober par la fuite, à bout de forces, se réfugier dans une encoignure, présentant aux coups la partie postérieure de leur corps et ne cherchant à préserver que la tête.

Le temps de voler à leur secours, ils ont déjà la tête ensanglantée, la peau du crâne perforée quelquefois jusqu'à l'os.

Lorsque les voies de fait se bornent là et tant que la tempe n'est pas atteinte, la victime n'est pas généralement en danger. Quelques lotions sur la partie blessée avec de l'eau fraîche mélangée de cognac, puis quelques jours d'isolement dans un compartiment tranquille, ont, la plupart du temps, raison de la blessure. Mais alors, la guérison une fois obtenue, il serait de la plus grande imprudence d'essayer de la réconciliation. En pareil cas, le divorce s'impose.

Le tragopan, en particulier celui de Temminck, serait donc, d'après ce qui précède, absolument monogame, au moins en volière.

J'ai tenu à avoir, à ce sujet, l'avis de M. Martineau, l'un de nos éleveurs les plus expérimentés.

Quant à la compétence de M. Martineau en pareille matière, il me suffira de vous dire, pour vous en donner une idée, que cet amateur éclairé a amené, cette année dix-neuf élèves tragopans Temminck et quinze lophophores.

Voici cette réponse :

« La Trémissinière (près Nantes), le 27 octobre.

« Cher Monsieur,

« J'en suis réduit, comme vous, aux présomptions et je crois que la question ne doit pas être résolue dans un sens absolu. Il peut arriver, en effet, qu'un parquet d'un coq Temminck et de deux poules fasse bon ménage, mais ma conviction est *que ce n'est là qu'une exception* et que l'expérience peut réussir une fois sur dix.

« La difficulté de donner deux femelles à un mâle ne proviendrait pas, d'après moi, de ce que le mâle est trop indifférent, mais de ce qu'il prend en affection spéciale l'une d'elles, et que par suite l'autre femelle lui devient antipathique, ce qu'il lui fait comprendre en la battant. Il arrive aussi que les deux femelles, surtout au moment des amours, deviennent jalouses l'une de l'autre et se déclarent la guerre. De là des batailles et quelquefois la mort de l'une d'elles.

« Pour ma part, j'ai pour habitude et même pour principe de ne donner jamais qu'une seule femelle à mes tragopans, quelle que soit leur espèce (Temminck, Satyre ou Hasting), et la théorie que je viens de vous exposer pour le Temminck peut s'appliquer aussi aux autres.

« Elle s'applique également au lophophore, et cependant on ne peut pas reprocher au coq de cette espèce d'être froid en amour. C'est par l'excès contraire qu'il pèche; mais deux femelles s'entendent difficilement et souvent le mâle prend en grippe l'une d'elles, qu'il bat et qu'il tue.

« Les femelles tragopan (Temminck ou autres) lorsqu'elles sont des premières couvées, pondent généralement trois ou quatre œufs dès la première année, mais il est rare que les coqs soient aptes à la fécondation avant deux ans.

« Cependant, j'ai obtenu plusieurs fois des œufs fécondés de jeunes coqs non en couleur et âgés d'un an seulement. Le chose n'est donc pas impossible.

« L'on considère généralement l'élevage du tragopan comme étant difficile. Pour moi, depuis douze ans que j'en élève, je n'ai jamais trouvé qu'il fût plus difficile que pour les diverses espèces de faisans. Je considère au contraire cet élevage comme l'un des plus intéressants, comme aussi l'un des plus rémunérateurs.

« La grosse affaire consiste à pouvoir *se procurer de bons reproducteurs*. Or bon nombre d'éleveurs ont la mauvaise habitude d'acheter des oiseaux adultes, et dont, neuf fois sur dix, les propriétaires ne se défont que parce qu'ils ne valent rien. L'on croit ainsi économiser une année, et c'est le contraire qui a lieu. »

La plupart des amateurs qui se sont occupés du tragopan : MM. Andelle, Cornély, Delaurier, Lagrange, Martineau, Godry, et tant d'autres, sont d'accord sur ce point que cet élevage ne présente aucune difficulté. Le point capital pour assurer la réussite, consiste à se procurer de bons reproducteurs.

Cela tient, d'une part, à ce qu'en venant habiter chez nous, le tragopan n'a pas changé sensiblement de climat; d'autre part, à ce que la ponte de cet oiseau a lieu à l'époque la plus favorable de l'année.

En effet, la mise en incubation de sa première série d'œufs ne peut guère commencer avant les premiers jours de mai. La durée de cette incubation étant de vingt-huit jours, les éclosions se produisent précisément à l'époque de l'année où la température est la plus favorable.

La ponte de nos Temminck donna des œufs fécondés, dans la proportion d'environ moitié.

La première série de cette ponte, ne donna que des

œufs clairs, la femelle s'étant montrée plus précoce que le mâle; et la dernière série, récoltée en fin de saison, alors que les oiseaux étaient entrés en mue, fut également inféconde.

La ponte des Temminck, commencée le 15 avril, prit fin le 4 juillet. Elle donna comme résultat vingt-deux œufs en quatre séries de cinq et six suivies, chacune, d'un temps d'arrêt de huit à dix jours. Ces œufs, confiés à des poules couveuses à la fin de chaque série, donnèrent lieu de constater douze cas d'infécondité et dix poussins vivants. L'un de ces poussins faisant partie d'une couvée abandonnée par la poule deux jours avant le terme de l'éclosion et qui fut trouvée complètement refroidie, dut être aidé pour sortir de la coquille, et périt le surlendemain de la naissance. Restaient neuf sujets nés viables.

A l'heure qu'il est, ces neuf sujets sont tous vivants, beaux et vigoureux élèves : le petit troupeau comporte six mâles et trois femelles.

La poule de tragopan, ainsi qu'on en a fait maintes fois l'expérience, se montre à l'occasion bonne couveuse et bonne mère. Mais, en vue d'en obtenir un maximum de produits, il est avantageux de confier à des poules nègres, ou naines, ou même de basse-cour, choisies dans les natures douces, les premiers œufs recueillis, et de ne lui laisser couver que la deuxième ou la troisième série de sa ponte.

Dans ce dernier cas, il est prudent d'éloigner le mâle, ce qui se fait en le poussant doucement jusqu'à une petite porte à coulisse ménagée à cet effet et tenue ouverte, et en le faisant passer sans bruit dans un compartiment où on l'enferme à part.

Ombrageux et despote comme un rajah, cet oiseau ne supporterait pas volontiers un état de choses qui est une sorte d'acte d'émancipation de l'épouse, qui la rend re-

belle à son caprice et la soustrait à son autorité; et alors, faute de la précaution que j'indique, on s'exposerait à le voir déranger l'incubation ou se montrer méchant envers les jeunes, lors des naissances.

Dans le cas qui nous occupe, la première série d'œufs fut confiée à une poule nègre; chacune des trois suivantes à une poule naine, bâtarde de Bantam et de poule perdrix, qui, toutes, me donnèrent entière satisfaction.

Je levais chaque matin ces couveuses et les installais sous une mue, pour les mettre à même de se restaurer et de se poudrer. La durée de ces réfections, qui était de quinze minutes au début, puis de vingt, puis de vingt-cinq minutes, était graduée de manière à aller en augmentant à mesure que l'incubation avançait en date.

Lors de chaque lever, j'avais soin de recouvrir le nid d'une légère pièce de flanelle, dans le but de préserver la couvée des effets d'un refroidissement trop brusque.

Enfin, deux ou trois jours avant les naissances, je n'omettais pas d'humecter d'eau légèrement tiède le ventre de la couveuse au moment de la replacer sur les œufs, de manière que ces derniers, en même temps qu'ils recouvraient la chaleur maternelle, se trouvaient imprégnés d'une douce moiteur, condition éminemment favorable à une bonne éclosion, surtout dans les périodes de chaleur et de sécheresse.

La première série des œufs de notre couple tragopan, au nombre de six, confiée à une couveuse nègre le 4 mai, ne donna lieu, le 1er juin suivant, qu'à une seule naissance. Cinq de ces œufs étaient inféconds, probablement les premiers pondus, par suite de ce que le mâle ne se trouvait pas encore, à cette époque de l'année, touché par la grâce... de son épouse.

Un seul poussin sur six œufs, c'était peu, mais cet enfant unique fut, quand même, le bienvenu, et je m'ap-

pliquai à le gâter, avec l'arrière-pensée de le réserver pour ma remonte.

Vous n'ignorez pas que tout rejeton *né seul,* a toutes les chances du monde de devenir par la suite un reproducteur d'élite.

Personne ne lui faisant concurrence dans la lutte pour la vie, il n'a pas à disputer à des frères sa part dans les distributions de vivres, la bonne place sous la chaleur de la mère. En un mot il n'a qu'à partager tout seul ; et il profite d'autant.

Dans le cas particulier, notre marmot d'élève tragopan (lequel par la suite prit la livrée de mâle) ne connut pas les épreuves du *struggle for life.* Il n'eut qu'à se laisser vivre, gâté par sa poule nègre, qui ne se lassait pas de lui prodiguer les appels les plus tendres ; il n'eut qu'à se baisser pour ramasser, à bec que veux-tu : œufs de fourmis, vers de farine, forficules (prononcez perce-oreille), mille-pieds, cloportes, punaises des jardins et mille et une autres chatteries.

Élevé dans de pareilles conditions de bien-être et d'abondance de bonnes choses, notre petit pensionnaire avait toutes les chances du monde de faire par la suite un étalon remarquable.

La deuxième série des œufs de nos tragopans, au nombre de six, confiée le 20 mai à une poule naine qui avait peine à les embrasser tous, donnait six naissances le 17 juin dans la matinée, après vingt-huit jours d'incubation. Succès complet.

Le lendemain de l'éclosion, tout ce monde, poule et poussins, fut installé dans la boîte à barreaux communiquant avec la caisse-parquet dont j'ai donné la description, et mis à même de se restaurer.

— Mais, me direz-vous, il y aurait peut-être un moyen de suppléer à l'insuffisance de la poule. Votre caisse-

parquet se trouvant pourvue d'une ouverture à chacun de ses petits côtés, dont l'une communique avec la boîte-dortoir contenant la poule retenue captive par des barreaux, rien de plus simple que d'adapter à l'ouverture opposée une mère artificielle amorcée d'eau chaude.

— Sans doute, mais je dois vous dire que ce serait là une complication bien superflue. L'ingrate enfance aurait bientôt fait de lâcher la poule, une étrangère qui morigène dans une langue inconnue, pour adopter exclusivement le réduit de la machine, qui ne parle pas du tout, mais qui ne gronde pas, qui n'adresse jamais la moindre menace, et sous la chaudière de laquelle il fait si bon !

Dans ce cas, la machine remplit l'office de pompe aspirante. En matière d'éducation de perdreaux éclos sous une poule de basse-cour, cet office est avantageusement rempli par un coq perdrix (je parle de la perdrix grise), qui n'a pas de peine à débaucher les nouveau-nés et à leur persuader que leur vraie place n'est pas en la société d'une gouvernante de basse-cour.

Je n'insisterai pas sur ce dernier point de vue. Ce serait outrepasser les limites du sujet que j'ai entrepris de traiter dans le présent volume : *le Jardin d'acclimatation chez soi,* et empiéter sur le domaine d'à côté, celui du *Repeuplement des chasses* (1).

La boîte à barreaux avait été revêtue d'une mince couche de gros son ; le parquet avait été sablé de menu gravier et meublé d'une soucoupe contenant une touffe de mouron blanc bien fleuri, débordant.

(1) Voir : *Repeuplement des chasses. Gibiers à plume.* Causes du dépeuplement. Sauvetages. Les lâchers. L'adoption. Le cantonnement. L'élevage français. L'élevage anglais. La faisanderie de Mériel. Les gibiers étrangers; par E. Leroy, fort volume, très illustré. Librairie de Paris, 56, rue Jacob, prix : 4 francs.

Outre les insectes que je pouvais me procurer et qui ne pouvaient, vu leur petit nombre, constituer qu'un simple apéritif, la première nourriture, qui est celle que je dispense indifféremment à tous mes élèves : faisans divers, colins, perdreaux de Chine, francolins, éperonniers et autres, consista en un plat de résistance ou pâtée dont j'ai donné la formule au chapitre IV.

Comme boisson (car il ne saurait être question de priver de boisson des oisillons nourris presque exclusivement d'une pâtée sèche), je donne de l'eau contenue dans un canari en verre, mais *expressément de l'eau bouillie.* L'eau crue, durant le premier âge surtout, est généralement considérée comme suspecte, en raison des microbes qu'elle est susceptible de loger. Cette eau bouillie gagne à être additionnée de quelques gouttes de tisane d'herbe à mille feuilles; ou de vin de Bordeaux.

Donc, contrairement à l'usage suivi dans les élevages d'oiseaux destinés à la chasse, où l'on ne donne à boire aux élèves que passé l'âge d'un mois ou même de six semaines, nos jeunes tragopans furent à même d'arroser leur menu dès leur premier repas.

Je ne crois pas inutile de faire observer que si le canari est mis à la disposition des petits élèves dès leur premier repas, je ne leur en laisse l'usage, pendant quelques jours, qu'en ma présence et sous ma surveillance, me réservant d'enlever ce canari dès que je m'aperçois qu'on fait abus des libations.

La petite poule était enlevée chaque matin pendant quelques minutes, et installée au dehors sous une mue pour lui permettre de s'étirer et de se poudrer. Je choisissais pour cela le moment où les poussins, lâchés dans leur petit parquet (car je les enfermais la nuit), prenaient leur premier déjeuner et leurs ébats.

La courte absence de la poule était mise à profit pour

le nettoyage de la boîte-dortoir. Pour aller plus vite et pour simplifier, je procédais en substituant à cette boîte une seconde boîte de rechange, tapissée de gros son et tenue prête pour la circonstance.

Bientôt et dès que l'absence de la mère était constatée, le petit troupeau se livrait à des lamentations désespérées. Je ne pouvais cependant pas leur rendre leur maman avant une dizaine de minutes au minimum, sous peine de voir cette bête, énervée par une séquestration indéfinie, se livrer dans sa boîte-dortoir à un simulacre du bain de poussière qui est l'un des plus impérieux besoins de tout gallinacé, — et alors gare la casse; tant pis pour le poussin qui se trouve à portée de ses ruades désordonnées.

C'est là une des raisons qui m'ont amené à remplacer la poule par la machine éleveuse pour l'éducation d'espèces délicates : colins, perdrix de Chine, francolins, éperonniers.

Il y a, pour agir ainsi, d'autres motifs de non moindre importance qui se recommandent à toute l'attention de l'éleveur.

Vous n'êtes pas sans avoir remarqué que la coline, la perdrix, la faisane, lorsqu'elles élèvent elles-mêmes leurs jeunes, entourent d'une sollicitude raffinée les nouveau-nés, les maintenant constamment sous le manteau de leurs ailes, ne consentant à les laisser libres que quelques secondes à peine, juste le temps de manger quelques bouchées, puis les reprenant aussitôt pour les mettre à même de digérer au chaud, sous le réconfort de leur chaleur naturelle.

La poule, elle, n'y met pas tant de raffinements. Vis-à-vis des petits étrangers, c'est une bonne d'enfants plutôt qu'une vraie mère, et elle les gouverne à la paysanne, comme s'ils étaient de simples poulets.

La délicatesse particulière du tempérament de ces oisillons, véritables plantes de serre lors de leur première enfance, lui échappe volontiers, et elle reste trop souvent sourde à leur appel lorsque, pris de froid après manger, ils réclament l'abri maternel de son pardessus de plumes.

Le résultat de ces malentendus se traduit trop souvent par la bronchite, la diarrhée et tout le cortège des maladies qui déciment l'enfance mal comprise et mal protégée.

Mais je n'ai pas perdu de vue nos six poussins de Temminck nés, comme nous l'avons vu, le 17 juin, installés le lendemain en parquet volant disposé dans la chambre d'élevage, et qui ne demandaient qu'à vivre.

La turbulence de ces oisillons, pourvus d'ailes presque au sortir de la coquille et susceptibles de voleter quarante-huit heures après l'éclosion, s'accentua au point qu'ils essayaient de s'échapper de leur petit domaine. Si bien que, dès le 21 juin, quatre jours après leur naissance, par un beau temps, je me mis en devoir de les transporter, eux et leur petite poule, à l'aide de la boîte-dortoir dûment fermée, dans un compartiment de volière qu'ils occupèrent jusqu'au jour de leur émancipation. La poule fut maintenue captive dans cette boîte, à l'aide du cadre à barreaux permettant l'entrée et la sortie des oisillons, ce durant le premier jour; après quoi je la rendis libre, ne l'enfermant que le soir pour que ses élèves l'eussent à leur disposition la nuit durant.

Le 29 juin au soir, j'eus la satisfaction d'apercevoir tout le monde, poule et poussins, juché au perchoir, dans l'ordre suivant : cinq petits tragopans sous les ailes de leur conductrice, et un sur le dos d'icelle.

Ce refuge au perchoir est la meilleure constatation d'un progrès considérable dans la croissance des élèves, et dans leur apprentissage de la gymnastique des oiseaux.

Il est en outre leur meilleure garantie contre les influences de l'humidité du sol, et l'on peut présumer que, dès qu'ils se mettent à se brancher, leur élevage est à peu près assuré et n'est plus qu'une question de temps.

L'ordinaire de nos oisillons se composa, outre la pâtée dont j'ai donné plus haut la recette, de beaucoup de verdure dont ils faisaient grand cas : mouron blanc, épis verts de blé, d'orge, d'avoine; fruits de la saison : groseilles, cassis, fraises, framboises, raisins, baies de sureau; pain trempé dans du café au lait sucré, ou même simplement dans du lait.

Leur poule, dans les premiers temps, se montra d'une discrétion exemplaire, et tout à fait digne de confiance. Il ne tombait pas dans la volière un ver de farine, une sauterelle, un grillon, un hanneton des blés (que je leur jetais par-dessus le grillage), sans qu'elle les appelât pour leur offrir elle-même ces friandises à grand renfort des objurgations les plus engageantes. Elle se serait fait un scrupule de leur chiper la moindre des choses.

C'était l'âge d'or ! C'était la lune de miel!

La lune rousse, quelques semaines plus tard, devait avoir son tour. Insensiblement, à mesure que nos jeunes Temminck prenaient de la force, l'affection se refroidit, les relations devinrent moins cordiales : chacun, petite poule et jeunes élèves, tira de son côté et pilla pour son compte personnel lors des distributions. Puis, finalement, le 4 août, je constatai que la mère, dont les enfants commençaient à se tenir à distance, grugeait ces derniers et les battait par-dessus le marché. Dès lors je l'enlevai pour la rendre à sa chère basse-cour.

Elle fut peu regrettée ; à peine quelques piaulements arrachés par la force de l'habitude; au bout de quelques heures, on l'avait tout à fait oubliée.

Nos six tragopans, leur aîné dont il a été question plus

haut et deux frères d'une portée subséquente s'élevèrent tout seuls. Cette éducation ne présente aucune difficulté. Ces neuf sujets furent réunis ensemble, en fin de saison, dans une grande volière de 24 mètres carrés de superficie, où ils ont passé l'hiver, vivant en bonne harmonie, quoique de portées différentes.

Le Lophophore. — Je n'ai possédé dans mes volières qu'un seul couple de lophophores, dont la femelle, très gourmande et devenue trop grasse, ne m'a donné que deux œufs sans coquille et a fini par succomber à l'arrêt d'un troisième œuf dans l'oviducte. Mais il m'est facile de combler cette lacune à l'aide d'un emprunt à la *Revue des Sciences naturelles appliquées* (nº du 5 avril 1892).

Ce numéro contient le compte rendu très instructif qu'on va lire, d'un cheptel d'œufs confié aux soins de Mme Fore. Je reproduis fidèlement le texte sans y rien changer.

« Le 28 avril, écrit cette dame, je reçus huit œufs de Lophophore. Après un repos de 48 heures, je les mis en incubation sous une poule négresse, première éleveuse de ma basse-cour. Le 27 mai, je constatai la naissance de quatre petits. Rien ne fut négligé pour assurer leur bien-être.

« Je les réunis à 4 faisans dorés et à 4 des bois, ceci dans l'espoir d'exciter leur appétit et leur entrain. Il m'avait été dit que les Lophophores ne mangeaient pas d'œufs de fourmis, et c'est pour cela que je leur ai adjoint des amateurs intrépides. J'installai cette petite famille dans un parquet de 10 mètres de long sur 3 de large, exposition au midi.

« Je commencerai par dire que j'ai pour habitude de ne pas donner à boire à mes jeunes faisandeaux avant huit ou dix jours, lorsque ceux-ci ne mangent que des œufs de fourmis.

« Je crois que pour ceux qui ne mangeraient que de la pâtée, il serait utile de leur donner à boire dès les premiers jours. Je sais que là-dessus les opinions sont différentes parmi les éleveurs, aussi ne dis-je que ce que je fais et non pas ce qu'il faut faire. A dix jours seulement, je leur donne à boire de l'eau ferrée.

« Les deux premiers jours, ils ne firent que quelques sorties de courte durée, se bornant à becqueter un tas de terreau laissé à leur disposition, puis retournaient aussitôt sous les ailes de leur mère. Le troisième jour, l'appétit commença à se faire sentir. Je leur donnai alors une pâtée ainsi composée : Bœuf bouilli, œufs cuits durs, blanc et jaune, persil, brioches ou pain d'œuf mouillé et pressé, le tout haché. La pâtée n'eut pas de succès auprès des Lophophores, ils ne la regardèrent même pas. J'étendis alors devant eux des œufs de fourmis, bien choisis et bien blancs, et je m'installai auprès d'eux pour les examiner.

« Les dorés et les ordinaires firent plat net en une minute, pendant que mes gros patauds de Lophophores s'en allaient en battant des ailes dans leur terreau, espérant trouver mieux. Restant auprès d'eux, je m'aperçus qu'ils becquetaient les œufs de fourmis, qu'ils découvraient eux-mêmes en piochant dans la terre avec leur bec ; mais qu'ils ne choisissaient que les blancs. Il me vint alors une idée, celle d'engager un combat, Voici donc ce que je fis. D'une main, je saisis un petit Faisan ordinaire et de l'autre je grattai la terre avec mes doigts pour ramener sur la surface les œufs qui étaient cachés. L'ordinaire se précipite aussitôt pour le saisir, je le lâche légèrement, pas assez pour qu'il puisse les atteindre, mais seulement pour exciter les Lophophores. Ceux-ci, à leur tour, voulant être vainqueurs, font sauter les œufs, les retournent dans tous les sens, et enfin finissent par les manger. J'eus la patience de faire ce métier pendant trois jours, ne

quittant mes chers enfants que pour alller à la recherche de quelques nouvelles friandises.

« Le quatrième jour, je fus bien récompensée de ma peine, car mes quatre Lophophores dévoraient non seulement les larves blanches, mais tous les œufs de fourmis, blancs ou jaunes, avec une telle avidité, que je n'étais plus maîtresse de mon sac de provisions.

« Ils ne touchaient toujours point à leur pâtée, la laissant à leurs frères moins difficiles qu'eux, mais j'espérais bien les y contraindre. En effet, j'eus l'idée de la mettre dans leur tas de terre et de ne pas leur donner des œufs de fourmis avant midi, ayant remarqué que, le matin, ils avaient meilleur appétit. Ils commencèrent à manger le blanc des œufs, croyant sans doute manger des œufs de fourmis; puis, petit à petit, voyant faire les autres, ils firent aussi comme eux.

« J'ai remarqué que les Lophophores aimaient beaucoup le changement de nourriture; aussi je faisais mon possible pour leur offrir chaque jour une friandise nouvelle.

« Je m'aperçois qu'il est un point essentiel sur lequel je ne me suis point arrêtée... c'est le tas de terreau. Si les œufs de fourmis sont une condition essentielle pour l'élevage des Lophophores, il en est une autre que je pourrais dire indispensable, c'est un bon tas de terreau. Je sais que quelques amateurs éleveurs seront aussi étonnés que je l'ai été moi-même, m'étant servie de ce procédé d'après conseil; mais ils ne le seront pas longtemps, lorsqu'ils auront fait connaissance avec ces piocheurs infatigables. Aussi, je dirai aux amateurs désireux d'élever de ces oiseaux : avant de vous procurer des œufs de Lophophores, faites emplette d'un bon tas de terreau, fait de fumier de cheval, car c'est là que votre petite famille trouvera un assortiment complet d'insectes. Ne

craignez même pas d'en augmenter la provision en allant à la chasse dans votre jardin, non pas avec un fusil, mais simplement avec une petite boîte. Vous recueillerez des insectes de toutes espèces, vers de terre, araignées, mille-pieds, scarabées, papillons, cloportes et sauterelles. Mettez tout cela dans leur tas de terreau afin de leur laisser le plaisir de la découverte. Mettez-y encore leur pâtée qu'ils préféreront manger dans leur terre plutôt que dans une assiette bien blanche; des grillons de boulanger, dont ils sont très friands, mais en petite quantité, car c'est une nourriture très échauffante. Une fois par jour, vous leur donnerez du foie de bœuf cru coupé en petits filets, de la chicorée amère hachée menue. Les miens ne se sont jamais montrés bien friands de Vers de farine ni de pain trempé dans du lait.

« A quinze jours, il me fallut enregistrer un décès; le pauvre petit n'avait pas donné signe de maladie; il était cependant depuis quelques jours moins gai que ses frères, mangeait bien, mais ne profitait pas. L'autopsie a révélé une diarrhée. Première déception; mais était-ce une raison pour me décourager? Non, pas du tout; il fallait, au contraire, redoubler de soins et de vigilance; les trois autres, du reste, venaient à vue d'œil et me donnaient du courage.

« A un mois, ils commencent à manger quelques graines; je leur en donne une grande variété, afin qu'ils fassent leur choix : millet, alpiste, petit riz, blé et sarrasin; c'est le riz qu'ils préfèrent. Je n'oublie pas leur pâtée ainsi que les œufs de fourmis, tout en diminuant cependant tous les jours la quantité. Ils commencent aussi à becqueter une pâtée sèche, faite de fromage de vache bien frais et de farine de maïs que je donne à leurs petits camarades et qu'ils ne tarderont pas à leur disputer. En effet, en deux jours, ils leur faisaient concurrence, c'était même un vrai

régal. C'est un bon plat, je vous assure; je vous le recommande, mais pas avant un mois.

« A cinq ou six semaines, on peut supprimer les œufs de fourmis, même avant si l'on ne peut s'en procurer; mais on éprouve une telle satisfaction à leur voir becqueter ces petits grains blancs qu'on ne peut se décider à les priver de ce plaisir.

« A mon avis, le Lophophore est certainement un oiseau délicat et très difficile à élever, ce qui arrête beaucoup d'éleveurs; mais a-t-on jamais un plaisir sans un peu de peine, et n'est-ce pas souvent l'enfant qui vous donne le plus de peine à élever que l'on chérit le plus. Pour mon compte personnel, je ne me décourage pas et je recommencerai cet élevage quand je le pourrai. Les trois Lophophores que je possède dans ce moment sont d'une grande familiarité. Ils me sautent sur les genoux, mangent dans la main; ils sont sans doute reconnaissants des soins que je leur ai donnés. Ils ont eu à supporter quelques crises de diphtérie, maladie qui n'est pas rare dans notre pays humide. Ils sont néanmoins pour le moment vifs et gras. Les mâles pèsent 1 k. 650 et la femelle 1 k. 300. »

Le Crossoptilon Ho-ki. — Le crossoptilon Ho-ki ou faisan oreillard doit son surnom à une cravate blanche, qu'il porte rejetée en arrière et dépassant la tête comme deux oreilles. Plumage gris, croupion blanchâtre d'où sort une queue panachée et arquée, chaque tige ornée de longues barbes blanches, les dernières noires. Tarses munis d'éperons chez le mâle, et aussi chez la femelle, mais moins accentués.

Introduit depuis une quarantaine d'années, le Ho-ki s'est très bien acclimaté et son avenir paraît être la basse-cour où il figurera bientôt avec le paon, avec la pintade.

Sa propagation sera facile, car il est polygame, et reproducteur dès la première année qui suit sa naissance.

En volière, on ne lui laisse qu'une seule poule, à moins que cette volière ne soit très vaste et bien pourvue d'arbustes.

Le crossoptilon est sensible à l'humidité ; sa nourriture est celle du faisan. C'est un gros mangeur de choux, de verdure qu'il vient vous cueillir à la main. Il a un faible pour les pousses d'ortie blanche. Il pioche avec son bec le pied d'un arbrisseau pour en faire tomber les insectes ; offrez-lui un ver gris, une chrysalide, il vient saisir la bestiole à vos doigts, puis la tourne, la retourne et appelle sa poule pour la lui offrir. On n'est pas plus aimable, et il vient à vous à l'appel de son nom.

La ponte de la femelle, commencée vers fin mars ou les premiers jours d'avril, est de 20 à 30 œufs, de la couleur des œufs de la perdrix grise et de la grosseur de ceux de la poule de Campine.

La ponte a lieu sous un abri, mais la pondeuse ne couve pas en volière.

La durée de l'incubation est de 26 jours ; les jeunes éclosent franchement et se montrent pleins de vigueur dès leur entrée dans la vie, ce qui est une promesse pour l'avenir. Ils mangent avec avidité la pâtée des faisandeaux et les larves de fourmis. Ils demandent beaucoup de verdure.

Dès l'âge de 4 mois, ils revêtent la livrée des adultes. A six mois, un jeune crossoptilon pèse dejà ses trois livres.

Comme rôti, c'est le meilleur des faisans et le plus gros Sa chair est très estimée.

Mais son vrai milieu est l'espace libre, où il prospère à souhait. En volière, il se sent à l'étroit et ne donne pas aussi bien la mesure de ses moyens. Sa grande familiarité

permet d'ailleurs de le laisser en liberté dans un enclos attenant à l'habitation, et nous aurons dans le Ho-ki, quand nous le voudrons bien, une volaille de plus, et une succulente volaille.

L'Éperonnier Chinquis. — L'Éperonnier est comme une réduction de l'Argus, réduction qui permet de tenir dans petite installation la miniature, bien acclimatée et ne présentant aucune des difficultés d'élevage du plantureux Argus. Le mâle porte l'éperon, d'où son nom.

Voici le portrait de l'Éperonnier Chinquis, car il y a plusieurs variétés de l'espèce; j'ai choisi la plus répandue : fond du plumage gris, la queue et les ailes parsemées d'ocelles vert bronzé à reflets pourpres chez le mâle. La femelle est moins brillante; la livrée plus sombre; les ocelles noires, à reflets veloutés.

La reproduction de l'Éperonnier est une des plus précoces. Seulement, ce qui lui a nui, c'est la ponte peu abondante de la femelle, dont la couvée est de deux œufs seulement. Il est à remarquer, d'ailleurs, que cette ponte de deux œufs est à répétition, avec des intervalles d'une dizaine de jours entre chaque série.

Dès la fin de janvier, s'il survient une suite de temps doux, on voit le mâle faire la roue devant la femelle et lui faire une cour assidue.

M. Godry, l'un de nos meilleurs acclimatateurs, a tracé de cette période un tableau qui est bien vrai, bien vivant, et que je saisis cette occasion de reproduire :

« Le mâle marche légèrement, redressant sur sa tête une petite huppe composée de plumes fines qui retombe en avant sur le bec, il enfle son plumage avec orgueil, et déploie gracieusement, tout en marchant, l'une de ses ailes, tantôt la droite, tantôt la gauche, puis se met, de temps en temps, à gratter le sol de la volière. Après quelques recherches, dès qu'il a le bonheur de trouver

quelque insecte ou menu grain, il le saisit avec empressement, et tout en tenant délicatement du bout du bec son heureuse trouvaille, il invite sa femelle, par un gazouillement charmant et prolongé, à venir profiter de la bonne aubaine. Dès que celle-ci s'avance, l'Éperonnier se redresse sur ses pattes, enfle fortement son plumage, puis lui lance la friandise si précieusement conservée, et, au moment où elle vient pour la ramasser, il la salue à sa façon en s'inclinant vivement, et en déployant tout à coup les ailes et la queue. Il se met alors à faire la roue en forme d'éventail. A ce moment, son œil brille du plus vif éclat, et toutes les ocelles apparaissent dans leurs plus brillantes couleurs, tout en projetant de belles teintes irisées, suivant l'effet du jour. C'est alors qu'on peut juger de la grande beauté de cet oiseau dont les ocelles, en forme d'yeux brillants, sont rangées avec la plus parfaite symétrie et par ordre de grandeur. Ce plumage est remarquable non seulement par la beauté des nuances, mais aussi par la régularité du dessin.

« L'Éperonnier a une façon particulière de faire la roue qui le rend beaucoup plus gracieux que le paon. — Loin de dissimuler ses ailes comme ce dernier, l'Éperonnier au contraire les déploie, et elles viennent contribuer à former, avec la queue, un éventail parfait, dont tous les yeux scintillants se trouvent rangés et étagés par ordre de grandeur, avec une régularité vraiment merveilleuse. »

L'Éperonnier supporte parfaitement nos hivers dans une volière avec abri. Son installation est la même que celle des faisans.

La ponte, chez moi, — climat des environs de Paris, — a presque toujours commencé vers le 19 ou 20 mars. Ainsi, en 1888, je récoltais le 20 mars mes deux premiers œufs. Le 7 avril, 3ᵉ œuf que je laissais au nid; le surlen-

demain 9, 4e œuf que j'enlevais avec le 3e; en tout 4 œufs composant une petite couvée, produit des deux premières pontes, que je confiais à une poule naine.

Je laissai un œuf au nid jusqu'à ce que fût complétée la petite ponte de deux œufs, pour ne pas dépiter la pondeuse.

J'obtins cette année-là 9 œufs; mais la fécondité de l'éperonnier permet d'espérer, suivant les qualités de la pondeuse, une reproduction plus abondante, pouvant aller jusqu'à 12 œufs.

Ces œufs sont tous féconds, ce qui n'a rien de surprenant, étant donnée la suprême galanterie du mâle.

La durée d'incubation est de 21 jours.

A l'éclosion se présente cette particularité que les nouveau-nés demandent à être sustentés avec une aiguille à tricoter. De même que les poussins de la perdrix de Chine et d'autres espèces, ils ne ramassent pas à terre. Aussi je m'arrangeais souvent de façon, par la mise en incubation d'œufs de perdrix de Chine trois jours plus tard que ceux d'éperonnier, à avoir des éclosions simultanées, ce qui simplifiait les soins à dispenser, et donnait des familles plus nombreuses, ces petites fourmilières d'oisillons étant plus gaies, plus remuantes, plus vivantes, que des couvées de deux ou trois sujets seulement.

D'ailleurs, il faut s'arranger de façon que l'éclosion ait toujours lieu sous la même poule-mère, pour qu'elle puisse s'habituer, dès la veille et même l'avant-veille des naissances, au cri particulier aux poussins de chaque espèce.

Le Hocco. — Le hocco représente une branche de la famille des dindons.

Le *hocco* est un gallinacé très ornemental et une bonne recrue pour nos volières.

Le hocco, vous le savez, est originaire des forêts de l'A-

mérique du Sud. Il est de la taille d'une dinde, mais le corps plus allongé; plus haut sur pattes; le port élégant et gracieux. La tête, qui est intelligente, supporte une huppe de plumes noires, frisées et luisantes, de l'effet le plus original.

Le hocco est rare dans les volières d'amateurs; on ne



Hocco.

le rencontre guère en captivité que dans les jardins zoologiques, et c'est vraiment dommage, car c'est un oiseau très domesticable et tout à fait intéressant.

Cette classe de gallinacés renferme un grand nombre de variétés différentes de taille et de livrée, et, sur un album que M. A. Geoffroy Saint-Hilaire a bien voulu me communiquer, j'en ai remarqué plus de vingt espèces, les

unes au bec jaune, d'autres au bec noir, d'autres encore au bec rouge. Le Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne en possédait naguère six ou sept variétés.

Quelques amateurs : MM. Pomme, Aquarone, Ameshoff, et M. Lagrange dans ses magnifiques volières de la Croix Verte, près Autun, ont obtenu la reproduction du hocco. Le problème de son acclimatation a donc été résolu.

Le couple que j'ai en ma possession n'a pas reproduit jusqu'ici; mais c'est un couple d'importés, et il paraît que les hoccos d'importation ne donnent quelquefois des produits qu'au bout de quatre ou cinq ans.

J'en ai fait l'acquisition au mois d'octobre; ils ont passé l'hiver sous le couvert, où je les enfermais, mais où cependant ils ont eu à endurer un froid assez vif, sans paraître en souffrir.

Leur menu se compose de soupe, mie de pain trempée dans du lait, salades, graines diverses, blé, sarrasin, avoine et surtout maïs. Ils adorent les fruits : groseilles, cerises, framboises, et broutent volontiers le gazon de leur compartiment. Cette année ayant été abondante en hannetons, je leur ai donné de ces insectes dont ils se montraient avides.

Leurs mœurs sont très douces et ils viennent volontiers à l'appel, manger dans la main. Leur cri est une espèce de miaulement qui n'a rien de désagréable.

Lorsqu'on leur donne une mie de pain ou un fruit, le mâle (du moins celui que je suppose tel, car chez cette espèce le sexe est difficile à reconnaître), le mâle, dis-je, appelle sa compagne et lui offre la friandise. Celle-ci la lui cueille au bec, puis la lui rend pour se la faire offrir de nouveau; ce manège plein d'enfantillage se prolonge ainsi indéfiniment.

Le soir les trouve perchés invariablement côte à côte; leur perchoir préféré est une barre de bois large de

8 centimètres environ et disposée à plat, suivant le modèle adopté généralement pour les volailles.

La *Revue des Sciences naturelles appliquées* (nº du 20 octobre 1893) contient une note de feu Lagrange ne laissant aucun doute sur la possibilité de faire reproduire le hocco sous nos climats.

« Cette année (1893), écrivait l'habile éleveur, je suis obligé de tenir mes hoccos enfermés dans un vaste parquet de 120 mètres de superficie où ils sont seuls. Cela me contrarie, car je crains que privés de leur liberté, ils ne reproduisent pas.

« Au commencement d'avril, le mâle cherche à faire son nid dans un des sapins de son parc; ne pouvant y réussir, l'arbre étant mal disposé et n'ayant pas le choix, il y renonce; après avoir ébranché toute la partie basse de l'arbre, il fait alors un creux peu profond au pied du même arbre et le garnit de branches, cela sans l'aide de sa femelle qui le regarde impassible.

« Dans ce rudiment de nid creusé par le mâle, sa femelle pond, le 8 avril 1893, un œuf du poids de 210 grammes, et le 10 avril 1898, un œuf du poids de 238 grammes.

« La femelle ne demandant pas à couver, ses œufs sont confiés à une poule le 12 avril : — clairs tous les deux.

« Le 25 avril, je retire la deuxième femelle que je mets dans un parquet voisin, le mâle commençait à la battre.

« Deuxième ponte : le 4 mai, un œuf du poids de 228 grammes, et le 6 mai, un œuf du poids de 265 grammes, au même endroit que les précédents.

« Ces deux œufs sont confiés à une poule coucou de Malines le 8 mai 1893; mirés le 15, ils sont bons tous deux.

« L'éclosion a lieu le 8 juin au matin, soit après trente et un jours d'incubation.



Tétras à queue fourchue.

« Aussitôt nés et à peine secs, les jeunes se mettent à courir au travers du couvoir ; je les transporte avec leur mère dans un parquet d'élevage aménagé pour eux. Ils sont nourris de la même façon que l'a été leur père et ne commencent à manger seuls qu'à un mois. A trois jours, ils cherchent déjà à se percher, et montent tous les soirs sur un perchoir placé à $1^m,50$ de haut, en grimpant le long des supports ; parvenus au perchoir, ils s'y installent côte à côte, au grand désespoir de la poule, qui, de guerre lasse, finit par monter vers eux ; comme la saison est chaude, je les laisse faire. A quinze jours, le plus petit est subitement atteint de paralysie des pattes, elles ne peuvent plus le porter.

« Malgré tous mes soins, il reste dans cet état pendant près d'un mois et finit par périr le 19 juillet (je crois que c'était une femelle) ; l'autre continue à prospérer et actuellement, 25 août, il est hors de danger, ce sera un mâle, de sorte que j'aurai deux couples, dont les deux mâles seront nés chez moi. Cette année mes deux femelles hoccos (car l'autre a pondu bien qu'elle ne fût pas avec le mâle) m'ont fait dix œufs. »

Le Tétras (*encore un gibier qui s'en va*). — Il y aurait peut-être un moyen de conjurer l'anéantissement de ce splendide gibier, ce serait de faire de l'élevage artificiel de tétras comme on fait de l'élevage de faisan.

C'est ainsi que, en 188., j'ai possédé durant quelque temps dans mes volières deux jeunes couples de petit tétras, ou black cock ou tétras à queue fourchue, qui firent leur mue chez moi et dont je parachevai l'éducation.

Au point de vue décoratif, le petit tétras ne serait pas déplacé dans une volière d'amateur. La livrée du mâle, où le noir domine, est couleur bleu acier sur les ailes ; une membrane rouge écarlate, en forme de croissant, lui

entoure les yeux. La queue se subdivise en deux crochets divergents, en forme de fourche, d'où son nom. La femelle est vêtue de brun clair tacheté de brun foncé.

Je m'étais procuré ces jeunes sujets à Arco, en Tyrol, auprès de M. Althamer, qui en élevait tous les ans quelques-uns.

Ces tétras, enfermés dans une caisse à claire-voie, mirent quatre jours à faire le trajet.

Ils avaient été approvisionnés de vivres de route consistant en graines de maïs enfermées dans un petit sac attaché à la caisse avec une pancarte portant en gros caractères ces mots : « Prière de donner à manger » ; et les employés du chemin de fer n'avaient eu garde d'y manquer, car à l'arrivée, la caisse était tapissée d'une litière de grains de maïs.

Bien que le black cock soit tout aussi sauvage que le grand tétras, il n'y paraissait pas à ces jeunes, dont trois étaient familiers au point de cueillir des sauterelles au bout de mes doigts.

Je les nourrissais avec de la mie de pain, du maïs, des baies de genièvre, du chou et de la salade, mais ce dont ils étaient particulièrement friands, c'étaient des sauterelles. Avec une sauterelle, je me serais fait suivre par eux au bout du monde. Ils s'attaquaient volontiers aux aiguilles des petits sapins dont était plantée leur volière, et qu'ils avaient fini par dénuder complètement.

Tant et si bien que force me fut de me défaire de mes pensionnaires à queue fourchue, faute d'une installation appropriée et suffisamment pourvue d'arbustes résineux.

Mais je suis persuadé que l'amateur ayant à sa disposition ce qui me manquait : de grands espaces bien plantés de genévriers et de sapins, aurait toutes les chances du monde de réussir la reproduction et l'élevage du tétras.



Diamants de Gould.

CHAPITRE XII

Les petites espèces de volière.

La Perruche ondulée. — Le Moineau mandarin. — La Colombe diamant. — Les Oiseaux-mouches.

Ce chapitre ne saurait avoir la prétention d'être un traité complet. Il n'est qu'un simple aperçu, une sorte de pan de rideau ouvert sur un monde à part, celui de tout petits oiseaux choisis parmi les plus répandus, les plus populaires, les plus intéressants dans l'ordre des Grimpeurs, dans celui des Passereaux et dans celui des Colombidés. Je ne pouvais avoir l'ambition, par exemple, d'embrasser dans son entier la famille des Perruches, attendu que cette famille appartient à une espèce qui ne compte pas moins, d'après le Dictionnaire des sciences naturelles de Drapier, de 546 variétés. Je n'y arriverais pas en dix volumes.

La taille minuscule des sujets choisis est ce qui m'a

surtout déterminé ; car bien que de santé robuste, ces oiseaux demandent à être rentrés l'hiver, et, dans ce cas, une ou plusieurs cages suffisent à les loger durant la mauvaise saison, sans trop encombrer votre appartement.

La perruche ondulée, par exception, peut à la rigueur passer l'hiver au dehors, mais alors dans une volière aménagée suivant le modèle adopté par M. Alfred Rousse, exposée au midi, et pourvue d'un abri bien clos.

La Perruche ondulée.

Définition. — Origine. — Habitudes. — Caractères. — Mœurs.

D'abord, deux mots de description.

Par sa structure, par ses formes élancées, par la petitesse de ses jambes, la longueur de ses ailes et de sa queue; en un mot, par son gréement et sa voilure, si je puis m'exprimer ainsi, la perruche ondulée se rapproche beaucoup de l'hirondelle, si ce n'est que, dans le vol, les plumes caudales ou *rectrices*, au lieu d'affecter la forme fourchue, se déploient en éventail, les plus longues au milieu, absolument comme celles du faisan.

L'ensemble du plumage est vert tendre, à reflets métalliques, chatoyant et miroitant; les couvertures des ailes, marbrées de noir; la nuque et la collerette, d'un vert jaune, zébrées de lignes noires très fines, d'un dessin ondulé, d'où probablement le nom de l'oiseau; la tête et la gorge, jaunes chez les adultes; une tache bleue sur la joue; points noirs au-dessous.

Une membrane charnue, disposée au-dessus du bec et percée de deux petits trous, constitue l'appareil nasal.

C'est la nuance de cette membrane qui sert à distinguer le sexe et même l'âge des sujets : elle est bleu pâle

chez les jeunes mâles, bleu ciel chez les mâles adultes, saumon chez les jeunes femelles, gris-brun chez les femelles plus ou moins majeures.

Il nous reste à élucider un dernier point de vue, celui des mœurs.

La perruche ondulée est une personne bien élevée, comme il faut, de bonne maison. Elle est correcte du côté des mœurs. Elle est fidèle dans le mariage.

De même que la colombe, de même que la sarcelle de la Chine, ces emblèmes de la fidélité conjugale, elle est *monogame*.

Parvenue à l'âge nubile, six à sept mois environ, elle contracte une union qui n'est dictée ni par des questions d'intérêt, ni par des considérations d'ambition ou de position sociale. Le cœur et l'inclination sont seuls consultés.

Les sujets se distinguent, s'apprécient, se choisissent, se marient et ne se quittent plus.

La mort seule de l'un d'eux les sépare.

Mais alors, différente en cela de la perruche inséparable, qui ne peut survivre au trépas de son conjoint et que la douleur tue, l'ondulée survivante se montre consolable et convole volontiers en deuxièmes noces.

C'est que les tempéraments ne sont pas les mêmes, et l'ondulée est une mondaine, étrangère à la mélancolie, faite pour le bruit, le monde, et la vie de société.

L'acclimatation de la perruche ondulée, (une Australienne), aujourd'hui bien assurée, ne s'est pas faite sans présenter, au début, quelques difficultés.

Le principal obstacle à vaincre, à ce qu'il paraît, était celui-ci, que, notre hiver correspondant à la saison d'été de l'Australie, la constitution des oiseaux les portait à reproduire aux mois de décembre et de janvier, circonstance souvent fatale pour eux, presque toujours mortelle

pour les jeunes, qui naissaient, quand ils naissaient, paralysés des pattes.

C'est pourquoi, aux approches de la saison d'hiver, vous entraverez par tous les moyens possibles; séparation des sexes, enlèvement des nids, etc., leurs velléités de reproduction, jusqu'à la saison favorable.

Installation. — L'installation est une des clés du succès, et c'est faute de la donner appropriée que certains amateurs échouent dans l'éducation de la perruche.

L'exposition du compartiment doit être celle du levant ou au moins du midi. Une exposition au nord serait mauvaise; une exposition au vent d'ouest, pernicieuse.

Quant au logement des oiseaux, chacun peut l'établir à sa guise ou suivant les ressources dont il dispose.

Une chambre bien aérée, pourvue de fenêtres qu'on ouvre les jours de beau temps et dont les ouvertures sont grillagées, peut, à la rigueur, être utilisée pour cet usage, et un certain nombre d'éleveurs ont réussi à faire multiplier la perruche ondulée ainsi logée presque sans frais.

Néanmoins une pareille installation paraît, en quelque sorte, illogique, au double point de vue de l'hygiène des oiseaux, qui ne trouvent pas là leur milieu naturel, et de l'agrémentation, qui est nulle.

La vraie place de la perruche, c'est le jardin, où elle devient, au milieu de la verdure qui lui sert de cadre, une véritable attraction.

Nous l'installerons donc au jardin durant la belle saison, c'est-à-dire de mars à octobre, dans un logement aménagé de façon à lui procurer à son gré :

1° L'abri complet;

2° Le demi-abri;

3° L'air libre.

La perrucherie du Jardin d'acclimatation du Bois de

Boulogne peut, à ce point de vue, servir de modèle.

Le palais d'été de mes perruches, établi sur un sol un peu surélevé, pour éviter l'humidité, se compose de trois parties faisant suite l'une à l'autre.

En premier lieu, une cabane en bois, dont le toit, fait de planches et à deux pans, est revêtu de carton bitumé. Cette cabane est vitrée du côté du levant; elle communique avec la deuxième partie par de petites ouvertures ménagées au haut, suffisantes pour donner passage aux habitants ailés, et par une porte que je tiens ouverte ou fermée suivant l'état de la température.

Le deuxième compartiment, faisant suite à la cabane, est un hangar recouvert d'une toiture également à deux pans, dont l'un vitré et l'autre en planches doublées extérieurement de carton bitumé.

Ce hangar, exposé à l'est et au midi, se trouve garanti du vent d'ouest par la cabane et du vent du nord par un châssis vitré.

Il est clos par un grillage du côté du midi.

La troisième partie, faisant suite au hangar avec lequel elle communique de plain-pied, est un tronçon de volière, ou, si vous l'aimez mieux, un espace plus ou moins considérable revêtu d'un grillage à mailles de 18 millimètres de côté, à air libre.

Une porte est ménagée à chacune des extrémités du système : l'une en bois, pour permettre l'entrée du dehors dans la cabane; l'autre en grillage, pour donner accès dans la volière à air libre.

Le sol est revêtu d'une bonne couche de gravier de rivière mélangé de menus débris de plâtras et d'écailles d'huître.

La capacité de l'intérieur de la partie close ou de la cabane doit être (ceci est essentiel) d'autant de mètres cubes au moins qu'il y a de couples à y introduire.

Voilà pour le logement de nos perruches.

Il s'agit maintenant de les mettre dans leurs meubles. Il ne faudrait pas faire les choses à demi.

Pour l'ameublement, nous allons procéder dans le même ordre que pour la construction de la perrucherie.

D'abord le mobilier de la cabane :

En hauteur et sous la toiture, nous établissons deux perchoirs fixes, l'un à droite et l'autre à gauche; puis, en croix sur ceux-ci, deux perchoirs mobiles ou balançoires.

Immédiatement au-dessous de ces perchoirs, ou à la même hauteur si nous le préférons, nous disposons, en les accrochant sur le côté par des pitons le long des parois, une série de nids artificiels ou bûches creuses, en nombre double du nombre de couples de perruches à installer.

L'enchaînement des idées et la force des choses nous ayant amené dans la partie pratique de notre étude, c'est le cas ou jamais de donner les dimensions de ces engins, avec d'autant plus de raison que ceux que l'on trouve généralement dans le commerce m'ont toujours paru défectueux.

Ceci est un point sur lequel on ne saurait être trop précis, si l'on ne veut pas s'exposer à un insuccès complet.

J'ai fait confectionner par un sabotier du crû les engins dont je me sers, et c'est pour m'en être bien trouvé que je vous les recommande.

La bûche creuse consiste en un rondin de peuplier ou de saule, foré d'un bout à l'autre et circulairement, de manière à représenter une sorte de manchon ou de tronçon de canon en bois.

L'épaisseur de ce manchon est de deux ou trois centimètres.



Émancipation du jeune perruchon.

22.

L'écorce, bien entendu, doit être respectée.

A l'extrémité inférieure du rondin ainsi foré, on adapte un fond en bois, légèrement concave à l'intérieur pour empêcher les œufs de s'écarter du centre.

Enfin, la partie supérieure est fermée par un couvercle mobile percé à son milieu d'un petit trou destiné à faciliter le passage de la buée qui s'échappe parfois lorsque le nid est plein de petits en moiteur.

La bûche creuse ainsi établie doit avoir les dimensions suivantes prises à l'intérieur :

Diamètre : dix centimètres :

Profondeur : vingt-huit centimètres.

— Vingt-huit centimètres! allez-vous vous récrier; un puits, alors?

— Sans doute; mais si vous saviez combien d'accidents sont imputables aux engins défectueux offerts par le commerce sous l'étiquette de bûches creuses!

Ces sortes de pots à tabac, hauts seulement de douze à quinze centimètres, présentent le grave inconvénient de laisser pénétrer le jour au fond du réduit, ce qui a pour effet d'inciter le jeune perruchon à sortir de sa prison avant qu'il soit mûr, et ce qui fait que vous le ramassez trop souvent au bas de ce réduit, tombé à terre et mort de froid.

Avec mes puits de vingt-huit centimètres de profondeur, rien de semblable. Les oisillons sont maintenus dans une obscurité profonde et ne songent définitivement à s'émanciper que lorsqu'ils sont dûment emplumés.

Le trou d'entrée, percé dans l'écorce pour permettre à la perruche l'entrée et la sortie, doit avoir trois centimètres de diamètre et se trouver situé à cinq centimètres du sommet et à vingt centimètres du fond.

Un peu au-dessous, extérieurement et sur le côté, on plante un petit bâton pour servir de perchoir.

Vous la verrez bientôt passer par cette étroite ouverture, les plumes collées au corps, les ailes serrées, avec la plus grande aisance. Il y a juste la mesure, mais c'est bien ainsi qu'elle l'entend.

Si, par impossible, elle trouvait trop étroite l'entrée du berceau de sa famille, soyez sans inquiétude ; son bec, qui vaut un sécateur, qui vaut deux serpettes, saurait bien l'agrandir.

— Est-il nécessaire de mettre de la sciure de bois au fond des réduits?

— Gardez-vous-en bien ! Le premier soin de la perruche serait de rejeter cette sciure. Épargnez-lui un travail inutile.

Elle saura bien, avec son bec, égruger, de l'écorce du saule ou des bûches creuses, le peu qu'il lui faut pour tapisser le fond de son nid.

Cette besogne, elle tient absolument à la faire elle-même et comme elle l'entend.

Nous avons fini avec l'ameublement de la cabane. Il s'agit maintenant de meubler le hangar.

Ici c'est une plus grosse affaire, mais qui ne nous coûtera pas les yeux de la tête, néanmoins.

A part des perchoirs et des balançoires, que nous pouvons disposer dans le même ordre que ceux dont il vient d'être parlé, le hangar comporte un meuble, un seul, mais considérable et auquel la perruche attache le plus grand prix.

Ce meuble... je vous le donne en cent ! c'est un saule, mais un saule, aménagé comme une ruche d'abeilles, un saule percé dans son intérieur de puits de mêmes dimensions que les bûches creuses, percé sur le pourtour de son écorce de trous d'entrée donnant accès à ces puits. Ce qu'elle veut, en un mot c'est un saule géométrique, un saule savant sous sa rude écorce, et, quant

à l'extérieur, absolument semblable à tous les autres saules.

Nous aurions mauvaise grâce à ne pas satisfaire de notre mieux ce désir de perruche.

Pour ce qui me concerne, voici comment je m'y suis pris.

Je me suis procuré un saule sain et plein dans son intérieur.

Je l'ai fait scier en rondelles de manière à obtenir quatre sections, sans compter la tête.

De ces rondelles, trois ont été forées, sur tout leur pourtour, de puits de dimensions conformes à celles sus-indiquées pour la bûche creuse.

Ces puits, distants entre eux et distants du bord de deux ou trois centimètres, ressemblent assez à de grandes alvéoles.

Chacun de ces puits communique avec le dehors par un trou d'entrée de trois centimètres de diamètre.

La tête du saule sert de couvercle aux nids de l'étage supérieur : l'étage supérieur, de couvercle au 1er étage; le 1er étage, de couvercle à l'entresol.

Quant au rez-de-chaussée, trop bas placé pour être habité par des perruches, il reste plein et est employé comme support du reste de l'édifice.

Le rez-de-chaussée est séparé de l'entresol par une large plaque de zinc débordant circulairement de 20 centimètres, dont la destination est d'interdire aux rongeurs l'accès des étages supérieurs, et qui sert en même temps d'assiette pour l'augette à grain, l'abreuvoir, la pierre de grès sur laquelle s'aiguisent les becs, et les autres accessoires.

Les choses ainsi disposées, le saule est reconstitué, sous l'abri du hangar, tronçon par tronçon, suivant sa forme primitive.



Saule creux.

On peut faire mieux et perfectionner le système.

La perfection, à mon avis, consisterait à emprunter les ressources de l'ébénisterie et à ménager, dans l'écorce, une petite porte à charnières adaptée à chacun des nids pour faciliter le service de la visite.

Chaque porte s'ouvrirait à l'aide de la petite branche-perchoir disposée à portée de chacun des trous d'entrée, et qui serait piquée ou vissée dans la porte même.

Ce meuble rustique, ce tronc mort d'où sortira bientôt la vie par toutes les ouvertures, donne à notre volière un cachet d'originalité tout à fait pittoresque.

Il ne nous reste plus à meubler que la troisième partie de notre volière à perruches, celle grillagée et à ciel ouvert.

Pour celle-ci, c'est bien simple :

Perchoirs et balançoires comme pour les deux autres compartiments.

Pour le reste, un jardin anglais en miniature, à savoir :

Petit carré de gazon au milieu, encadré d'une allée sablée.

Petit bassin de deux centimètres de profondeur au milieu de ce carré.

Quatre thuyas à tige élancée plantés à chacun des angles du tapis de verdure et formant massif.

Le massif, je vous en préviens, aura fort à souffrir et devra être renouvelé tous les ans, car la perruche adore le thuya, et son adoration, à l'endroit de cet arbuste résineux, n'est pas contemplative, tant s'en faut.

Je sais par expérience combien elle en est friande, et qu'elle nous le rendra en tout petits, menus, menus morceaux. Qu'importe après tout, pourvu qu'elle s'en trouve bien?

Voici pour la résidence d'été.

La résidence d'hiver consiste simplement en deux cages ou caisses cubiques d'un mètre de côté, grillagées seulement sur la façade exposée au jour de la fenêtre. Chaque caisse est assujettie sur une plate-forme de 70 centimètres de haut, meublée de perchoirs et munie, à sa base, d'une ou deux petites portes à coulisse, pour faciliter l'introduction des bestioles et le service des approvisionnements.

Le sol de la cage est abondamment tapissé de menu gravier, et le plafond doublé d'une toile bien tendue pour amortir les chocs.

L'une de ces deux cages recevra les mâles ; l'autre, leurs épouses, privées de leurs bûches creuses pour leur ôter toute velléité de reproduction.

Chaque cage peut être établie à l'aide de six panneaux assujettis par des boulons, se montant et se démontant à volonté. La volière omnibus démontable dont j'ai donné la description au chapitre Ier, remplirait luxueusement l'office de résidence d'hiver.

Nous venons de voir l'une des principales conditions demandées par la perruche ondulée pour qu'elle consente à donner des rejetons : celle du logement et de l'ameublement.

Il en est une autre non moins essentielle : celle du nombre.

L'oiseau d'Australie, on ne saurait trop le redire, est un petit animal de société avant tout. Il lui faut, pour qu'il se mette à travailler, le bruit, l'entrain, l'animation, *l'émulation résultant de la compagnie de ses semblables.*

La perrucherie devra donc contenir au moins trois ou quatre couples.

La reproduction ne sera bien assurée qu'à ce prix, et d'un autre côté le coup d'œil ne pourra qu'y gagner au point de vue de la gaieté et de la variété du spectacle.

Nourriture. — La question de l'installation étant vidée, nous allons, si vous le voulez bien, passer à celle non moins importante de la nourriture, et nous occuper du menu réclamé par nos pensionnaires en habit vert.

Voici comment nous rédigerons ce menu :

1° Mélange de millet rond et d'alpiste ou millet plat. à la proportion de trois quarts millet rond et d'un quart alpiste. C'est la proportion observée dans la plupart des perrucheries. En plus quelques grains d'avoine.

2° Un morceau de pain rassis, dont la mie aura été trempée dans du lait bouilli; trempée légèrement mais non au point d'être imbibée.

3° Comme dessert, bouquet varié suspendu au haut du grillage et tombant en cascade : mouron blanc; séneçon; laceron; bourse à pasteur; laîches; graminées diverses; folle avoine; épis d'avoine ou de blé vert, dans la saison; chicorée sauvage.

Ce dessert sera fourragé avec ardeur par les convives qui s'y suspendent pleins de convoitise, dans toutes les attitudes du trapèze.

Comme boisson, de l'eau claire renouvelée au moins une fois par jour.

Surtout point de persil. La perruche est un perroquet, ne l'oublions pas.

Quelquefois un pied de laitue, mais avec précaution et à intervalles, à titre de purgatif.

Hygiène. — Soins divers. — La perruche aime le bain, mais elle le prend à sa manière, non dans un petit bassin comme la plupart des autres oiseaux, mais en s'imprégnant de l'eau de la pluie.

Mais, dans la belle saison, il est des jours où il ne pleut pas; ces jours-là même n'y sont pas rares.

Ce sera donc à nous de produire artificiellement ce bain de pluie.

Je m'y prends ici en grimpant à l'aide d'une échelle double au-dessus de la volière, un arrosoir plein à la main. Cet arrosoir est muni de sa pomme et je dispense la rosée d'en haut. Les thuyas en profitent; les bestioles également, qui viennent papillonner sous la pluie factice et ensuite dans les branches des arbustes imprégnées d'eau.

Un tuyau de concession percé de petits trous, disposé au centre du petit bassin de la pelouse et donnant une gerbe de minces filets d'eau retombant en pluie, répondrait encore mieux à cette partie des soins à donner.

Mais, si elle aime le bain, la perruche appréhende la trop grande chaleur.

Aux heures donc où le soleil se montre trop ardent, il ne faut pas oublier de recouvrir les grillages et les châssis vitrés exposés aux rayons, au moyen d'une toile ou d'un paillasson.

Cette manière de dispenser la pluie et le beau temps ne présente, comme vous le voyez, aucune difficulté d'exécution.

Il est encore un autre soin dont nous avons à nous préoccuper : celui de garantir nos petits amis des atteintes de la vermine.

Le séjour prolongé au nid, les petites malpropretés qui s'y amassent au bout d'un certain temps, ont souvent pour effet d'attirer les insectes parasites, l'une des plus grandes pestes de la gent volatile.

Aussi sera-t-il d'une excellente précaution de saupoudrer d'une main libérale, à l'aide de l'insufflateur, de bonne poudre de pyrèthre bien sèche et non éventée, les couvre-joints de nos constructions d'hiver et d'été, le sol et les parois intérieures de la cabane, et surtout l'intérieur des nids artificiels.

Je sais bien que cette poudre finira par se volatiliser en

grande partie; mais il en restera toujours une certaine quantité, et ce peu suffira à éloigner les insectes.

Donc, semons la poudre insecticide; il en est de cela comme de la calomnie :

« Il en reste toujours quelque chose. »

La durée de l'incubation des œufs de la perruche ondulée est de seize à dix-sept jours.

Le petit perruchon ondulé naît tout rouge, nu comme un ver, et n'a pour tout vêtement que le corps et l'aile de sa mère.

Les éclosions se succèdent à intervalles de deux, trois et même quatre jours, suivant la date à laquelle les œufs ont été successivement pondus.

La multiplicité des cris, sorte de vagissements qui s'échappent des réduits, vous annonce que les naissances prennent une tournure favorable. C'est alors que Monsieur a fort à faire. Il va, vient, mange en hâte, pénètre au fond des nids et sustente sa famille.

Il arrive que, lors des dernières éclosions, les premiers nés sont déjà grands garçons et viennent en aide à leurs parents.

A ce moment, la mère commence à prendre quelque répit et sort de temps en temps pour se détirer et prendre un exercice rendu nécessaire par sa séquestration prolongée.

Elle choisit pour cela l'instant où les bébés sont endormis, entassés en grappe les uns sur les autres, couverts par les aînés que protège un plumage naissant.

Il n'est même pas rare de la voir commencer une nouvelle famille avant que l'éducation de la première nichée soit complète.

Elle va pondre dans une autre bûche. C'est pourquoi je vous ai donné le conseil d'installer vos nids artificiels en nombre double de celui de vos couples de perruches.

C'est alors que la besogne du père se complique.

Il se charge d'achever l'éducation des jeunes de la première portée, tout en ayant soin de pourvoir aux besoins du nouveau nid commencé.

A certaines heures de la journée, surtout le soir, de petits cris multipliés qui partent de l'intérieur du saule et des bûches creuses vous avertissent que la vie surabonde dans ces troncs morts.

Un mois environ après sa naissance, le jeune perruchon, qui a revêtu tout son plumage, commence à montrer sa tête par le trou ménagé dans le saule ou dans la bûche creuse.

Ses parents se tiennent à sa portée et l'encouragent.

Deux ou trois jours après son émancipation, le petit perruchon ondulé, qui est vêtu en tout comme ses père et mère, si ce n'est que le vert de sa livrée est plus terne et qu'il n'a pas de plumes jaunes au-dessus du bec, le petit perruchon ondulé, dis-je, mange seul, se suffit à lui-même et n'a plus besoin d'aide (1).

Le Moineau mandarin ou **Diamant à moustaches** (*Amadina castanotis*). — Un petit Australien devenu fort à la mode, et qui se trouve aujourd'hui l'hôte de la plupart des volières d'appartement, c'est le diamant à moustaches, désigné par quelques-uns sous le nom de *moineau mandarin* ou *diamant mandarin*.

Le diamant à moustaches est le représentant le plus répandu d'une nombreuse famille : le diamant à bavette, le rubis, le cincta, le Latham, etc., etc.

D'où lui vient la faveur dont il est l'objet? C'est ce qu'une étude attentive de tout ce qui concerne ce petit

(1) Voir *La Perruche ondulée et autres acclimatées. Les Diamants. Les Bengalis.* 2[e] édition illustrée. Firmin-Didot et C[ie], éditeurs. Prix : 3 francs.

oiseau (mœurs, industrie, vertus de famille, etc., etc.) va peut-être nous apprendre.

Constatons d'abord qu'il ne possède aucune des qualités brillantes qui ont fait la fortune de la plupart de ses confrères de la gent emplumée.

Ainsi le diamant n'est pas chanteur. Il n'a pas reçu de la nature cet organe exquis auquel le rossignol, la fauvette et tant d'éminents artistes doivent leur célébrité. Non, sa voix à lui ne se prête à aucune espèce de chant. Il ne s'en sert que pour la conversation ou pour exprimer ses impressions. Un simple gazouillement sur une note gaie.

D'un autre côté, sous le rapport du vêtement, bien que sa livrée ne soit pas sans mérite, le diamant a été plus modestement partagé que beaucoup de ses compatriotes australiens, qui, pour la plupart, le surpassent tant sous le rapport de la richesse de l'étoffe qu'au point de vue de l'élégance de la coupe.

Le diamant est un granivore. La dimension de son gros bec rouge orange ne saurait laisser aucun doute à cet égard.

Mais avant de pénétrer plus avant dans ses habitudes et dans sa vie privée, permettez que je vous le présente. Le voici :

De la taille d'une mésange, à peu près ; pattes orangées, d'une finesse extrême ; queue écourtée ; pas de huppe ni d'aigrette ; proportions modestes ; moustache blanche bordée de noir, à laquelle l'oiseau doit son nom ; dos et gorge cendrés ; ventre blanc ; rectrices rayées de blanc et de noir par le travers. Le mâle se distingue par une plaque rouge orange sur la joue, ses flancs marron pointillés de blanc, son plastron de lignes noires transversales, sortes de brandebourgs disposés avec art.

Pour la vivacité, la familiarité, la gaieté, l'entrain et l'espièglerie, un vrai moineau.

Il est monogame, et ses vertus de famille pourraient servir de modèle. La vie à deux, le travail à deux, l'éducation de la famille poursuivie au prix d'efforts communs, tels sont les titres qui le recommandent à notre intérêt. Nous allons d'ailleurs le voir à l'œuvre.

Sa rusticité est telle qu'elle permet de l'installer au dehors dans le jardin, à partir du 15 avril, jusque vers le 15 octobre, sans que sa santé paraisse en souffrir.

Seulement je dois faire observer qu'une des conditions les plus essentielles de toute installation de diamant consiste dans un nid bien calfeutré, qu'il se charge de construire lui-même si vous lui en fournissez les éléments, mais dont il ne saurait absolument pas se passer.



Diamant de Latham.

C'est dans ce nid que vous surprenez le couple mandarin invariablement le soir, et (surtout s'il survient du froid) souvent dans la journée.

Il lui faut donc de toute nécessité un nid, et l'inobservation de ce point capital pourrait nous coûter cher, ainsi

que j'ai été à même de le constater, dans un grand établissement d'élevage et de vente. Je vis là, sur les perchoirs, serrés les uns contre les autres, tristes, frileux, déplumés, des quantités de moineaux mandarins. L'employé chargé de leur entretien m'avoua en avoir perdu près de trois cents, et cependant ils étaient à couvert, à bonne température, pourvus de fin gravier, bien nourris, bien soignés, mais... ils n'avaient pas de nid. Ceci, pour moi, suffisait à tout expliquer.

Nous allons, si vous le permettez, installer avec tout le confortable spécial un couple de diamants, puis nous l'étudierons dans son intérieur et dans sa vie de famille.

Si vous tenez à le voir reproduire, ne l'installez pas dans une cage ordinaire prise chez le marchand, c'est-à-dire grillagée sur toutes ses faces. Presque toutes les cages d'appartement sont défectueuses sous ce rapport.

Le principal inconvénient de ces sortes d'engins consiste en ce que l'oiseau captif, tenu en éveil sur les quatre points de l'horizon à la fois, se trouve, lui si mobile, dans un état de qui-vive continuel, d'émotions de toutes sortes, qui l'empêchent de suivre les instincts de sa nature.

Il faut à l'oiseau, pour qu'il consente à reproduire, le huis clos, le chez soi, le mur de la vie privée, une sorte de sécurité relative, de demi-mystère, et la vraie cage consisterait en une partie à ciel ouvert et grillagée communiquant à un réduit d'assez grande dimension formant boudoir.

Ici, faute de mieux, je me suis toujours très bien trouvé de cages grillagées sur le devant seulement et closes sur toutes les autres faces.

Pour cela je me sers de caisses mesurant de 70 à 80 centimètres de hauteur sur 55 de largeur et autant de profondeur. Le couvercle de la caisse est remplacé par

un fin grillage à mailles de 12 à 15 millimètres et les côtés sont munis d'ouvertures fermant au moyen de trappes, pour faciliter le service.

Chaque caisse est disposée debout sur un socle, pour la mettre à portée, et ne doit pas contenir plus d'un couple, au moins à l'époque où l'on veut faire travailler les oiseaux; l'inobservation de cette dernière condition se traduirait en œufs cassés.

Il n'en est pas du diamant comme de la perruche ondulée, sa compatriote, qui, elle, travaille avec d'autant plus d'entrain qu'elle se trouve plus en nombre. Le premier pratique dans toute sa rigueur le « chacun chez soi », et c'est vraiment dommage; ce serait si joli d'avoir, dans une volière, en demi-liberté, des volées entières de moineaux mandarins travaillant à l'envi!

Revenons à notre caisse grillagée, qu'il s'agit de meubler convenablement. D'abord, la literie. Dans l'un des angles du fond, en hauteur et sous le plafond, nous adaptons une branche fourchue de thuya ou même de sapin à trois rameaux rattachés entre eux à leur extrémité de manière à former une excavation. Cela fait, nous passons par les barreaux, du crin, des bouts de laine, des tiges de foin, de la filasse, de la ouate blanche; des plumes, blanches également : le mandarin les préfère aux plumes de couleur.

Tout aussitôt, les oisillons s'empressent d'utiliser les matériaux mis à leur disposition et qu'ils vous arrachent littéralement des mains; vous les voyez aller et venir à tour de rôle, la ouate ou la plume au bec; et, en moins d'une demi-journée, un nid bien calfeutré, bien capitonné, bien confortable, se trouve construit en forme de four dans la cavité produite par votre branche de thuya.

Le soir, vous pourrez les surprendre couchés dans ce nid, côte à côte, comme deux époux modèles, la tête sur

l'oreiller. L'oreiller ici, c'est le bord du nid tourné du côté du jour, sur lequel s'appuient deux becs rouges que vous connaissez bien.

Mais revenons à notre ameublement. Le reste du mobilier est peu de chose : des perchoirs disposés à hauteur suffisante; un petit vase à bords peu élevés, contenant l'eau du bain, le bain d'eau étant un des éléments de la santé du mandarin; un canari contenant l'eau de boisson et une augette qu'on garnit de nourriture : ces trois derniers objets déposés sur un lit de gravier fin de deux ou trois centimètres d'épaisseur.

Voilà pour les meubles.

Le menu est le même que celui indiqué pour la perruche ondulée : millet, alpiste, mouron blanc, chicorée sauvage, verdures diverses. L'hiver, quand la verdure ordinaire fait défaut, on la remplace par du chou haché menu.

Aux époques des mues, ou lorsqu'un des oiseaux fait le gros dos, l'eau de Vichy et quelques larves de fourmis ou quelques vers de farine sont d'un excellent effet. A défaut d'insectes, la pâtée à faisan obtient un résultat satisfaisant

Ainsi installés et pourvus, les oiseaux ne tardent guère à se livrer à la reproduction et le nid s'enrichit de quelques œufs que vous pouvez apercevoir lorsque les mandarins sont levés.

La ponte a lieu même durant l'hiver; seulement, ces œufs d'hiver sont rarement féconds.

La reproduction ne commence sérieusement qu'au printemps, et ici j'ai l'habitude d'installer mes couples au dehors, pour les faire travailler, vers le 15 avril, par une série de beau temps. A cet effet, chaque cage, contenant et contenu, est descendue au jardin, après avoir été entourée préalablement d'une pièce d'étoffe pour produire



Premier brancher.

l'obscurité à l'intérieur et prévenir les paniques. Cela fait, la cage est disposée sur un socle et revêtue d'un petit toit mobile débordant de 20 centimètres environ, pour l'abri de la pluie et du soleil.

Le socle est disposé au milieu d'arbustes verts et le devant de la cage est tourné au sud, au sud-est ou à l'est. Il est bon que l'installation ait lieu dans l'intérieur d'une volière, ou tout au moins sous la protection d'un double grillage, pour garantir les oiseaux contre les entreprises des chats. Quelle que soit la finesse du grillage, les oiseaux dans leur effarement cherchent à s'échapper du seul côté par où vient la lumière et qui est précisément le côté grillagé; ils s'y cramponnent convulsivement, et alors le chat au moyen de ses griffes ne tarde pas à les mettre à mal. C'est faute d'avoir observé la précaution que j'indique que j'ai eu, lors de mes débuts, plusieurs sujets décapités.

Je me le suis tenu pour dit et vous ne me saurez pas mauvais gré, j'en suis sûr, de vous avoir prévenus.

L'installation au jardin est bientôt suivie d'une ponte sérieuse. Un premier œuf est pondu, puis, deux jours après, un deuxième, après quoi la pondeuse se met à couver, tout en continuant sa ponte, ainsi, du reste, que le fait la perruche ondulée.

Dans les premiers temps, le mâle partage avec sa compagne les soins de l'incubation; ils couvent d'abord à tour de rôle; puis, lorsque l'éclosion est proche, vous les voyez garder le nid tous deux ensemble.

L'éclosion a lieu au bout de treize jours; alors le père et la mère vont alternativement chercher de la nourriture qu'ils dégorgent dans le bec des nouveau-nés.

A ce moment, vous pouvez leur être d'un grand secours par quelques distributions d'œufs de fourmis, de petites sauterelles, de vers de farine, ou, à défaut, de ma pâtée

à faisans, et la jeune famille poussera à vue d'œil. Surtout ne cherchez pas à voir, vous inquiéteriez les parents. Lorsque ceux-ci sont dehors, quelques soubresauts dans le duvet qui tapisse le fond du nid, sorte d'édredon où les jeunes sont enfouis, vous sont une indication suffisante.

Si le temps se met au froid, ou si votre examen tourne à l'indiscrétion, une plume blanche piquée debout à l'entrée du réduit vous indique que l'alcôve est fermée et qu'on n'entre pas, pas plus la froidure que le regard indiscret.

Quinze à dix-huit jours après l'éclosion, les premiers nés commencent à sortir du nid, pour y rentrer presque aussitôt, et s'habituent insensiblement à la vie extérieure.

Leur livrée du premier âge est gris cendré uniforme; le bec et les pieds sont noirs; bientôt paraît la moustache naissante, le bec et les pieds rougissent peu à peu, les couleurs s'accentuent, et à l'âge de deux mois les jeunes ont revêtu leur livrée d'adultes. Les jeunes sujets de la première portée sont aptes à reproduire la même année à l'automne.

La reproduction se répète et donne de trois à quatre portées par an, chaque portée de deux à cinq jeunes.

Durant les premiers jours qui suivent la sortie du nid, les jeunes vont coucher le soir avec leurs parents; ceux-ci continuent à les embecquer, tout en leur apprenant à manger seuls; puis bientôt, la chambre à coucher devenant trop étroite, un second nid s'étage au-dessus du premier, et la ponte recommence.

Vous me direz qu'à ce compte la cage va devenir trop exiguë; c'est probablement la réflexion que se fait le père, car après avoir assisté avec complaisance, durant les premiers jours, cette marmaille qui s'attache à chacun de ses pas avec force cris pour recevoir la pâture, il se met à chasser la troupe importune dès qu'elle est en état de

se suffire, c'est-à-dire huit ou neuf jours après la sortie du nid.

A ce moment, de nouveaux devoirs l'appellent et sa première tâche est finie.

Dès lors, c'est à l'éleveur à lui venir en aide, et les jeunes de la première portée devront être installés dans une cage à part, pourvue d'un nid bien préparé et bien munie de vivres. L'éducation s'achève sans difficulté, et la bande joyeuse n'a pas l'air de s'apercevoir qu'elle est orpheline.

Tous les liens de famille, d'ailleurs, ne sont pas absolument rompus par cette séparation, et d'une cage à l'autre, les parents et les enfants sont libres de correspondre par leurs cris, et Dieu sait qu'ils ne s'en font pas faute.

Ce qui précède nous fait voir chez le diamant un oiseau rempli de qualités estimables, de vertus réelles. Nous trouvons en lui un architecte habile, un tapissier de premier ordre et des qualités privées tout à fait recommandables. Bon ouvrier, bon époux, bon père de famille, tels sont les titres qui lui ont valu ses succès dans le monde.

La Colombe diamant. — De toutes les colombes avec lesquelles je me suis trouvé en relations : *longhup, lumachelle, turvert* et autres, la colombe diamant d'Australie m'a paru la plus intéressante, la plus mignonne, la plus familière et l'une des plus décoratives.

De la taille d'un pinson, à peu près, cette gentille bestiole s'apprivoise facilement et reproduit assidûment, à peu près toute l'année, tant en volière au dehors, pendant la belle saison, qu'en cage d'appartement durant la saison d'hiver, où elle demande à être rentrée. Cette cage consiste dans une petite caisse grillagée sur le devant, dans les dimensions et suivant l'agencement de celle que je recommande pour le moineau mandarin, à

cette différence près que le nid, au lieu d'être établi dans une excavation, est assujetti en hauteur, au fond et dans une des encoignures de la caisse. Ce nid consiste en une petite assiette d'osier légèrement concave; un couvercle de petit panier d'enfant est tout ce qu'il faut. Il est utile de lui fournir en outre, semées à travers la cage, des brindilles de foin sec ou de bruyère, ou des aiguilles de sapin, dont elle tapisse très légèrement le fond de son panier.

La livrée de la colombe diamant est bleu cendré clair; le miroir des ailes constellé de points blancs très accentués chez le mâle.

Sa nourriture consiste en un mélange de millet et d'alpiste, dans la proportion de $^4/_5$ de millet et de $^1/_5$ d'alpiste; le tout saupoudré de quelques rares grains de chènevis. Comme verdure : mouron blanc; canari en grès pour la boisson; plat légèrement concave pour les bains d'eau.

Le couple n'est pas plutôt installé qu'il entre de suite en ménage. Le mâle fait la roue en déployant sa queue en éventail, puis on se met à l'œuvre; quelques brindilles sont ramassées à terre et portées au nid et la femelle se met à pondre. La ponte est ordinairement de deux œufs, comme celle de la plupart des colombidés. La durée de l'incubation est de 14 jours. Au moment des éclosions dont vous êtes averti par des débris de coquilles portés par le mâle le plus loin possible du nid, l'ordinaire doit être enrichi d'une distribution de ma pâtée à faisandeaux ou même d'œufs durs hachés menu.

La colombe diamant est une bestiole étonnamment prolifique. Toute son existence se passe à aimer, à couver, à élever des enfants.

Un extrait de mes notes, prises sur le vif, va vous donner une idée de sa fécondité et vous faire assister à ses mœurs de famille. Je copie textuellement :

« Le 24 mars, installé un couple au dehors.

« Le 13 mai, un jeune sorti du nid. Des deux œufs de la couvée, l'un était infécond. Les parents attirent ce jeune au loin, sur un des perchoirs disposés sous l'abri, et ne l'embecquent que lorsqu'il les a rejoints.

« Le 14 mai, le petit s'épluche, se livre à de petites envolées et prend de la force à vue d'œil.

« Le 18 mai, le mâle le poursuit à coups de bec. On lui fait comprendre que son éducation est complète et qu'il doit songer dorénavant à se suffire à lui-même.

« Retiré ce petit de la volière; il est réuni à de jeunes éperonniers de l'année; il prend avec eux ses aises, vole au perchoir et s'épluche.

« Le 3 juin. Il y a des naissances chez le couple diamant.

« Le 6 — entrevu deux jeunes au nid.

« Le 30 — nouvelle éclosion.

« Le 11 juillet, aperçu deux petits hors du nid (ceux nés le 3 juin et entrevus le 6) : l'un d'eux perché dans le sapin de la volière, l'autre couché dans l'herbe, au soleil.

« Le 14 juillet, un œuf de recommence.

« Le 15, les deux petits aperçus le 11 sont battus par leurs parents. Retirés et installés à part.

« Le 8 août, deux jeunes sortis du nid; ils y rentrent le soir pour la nuit.

« Le 11 août, deux œufs aperçus au nid. »

Les colombes diamant, de même que celles que j'ai citées plus haut, présentent sur beaucoup d'autres, la poignardée par exemple, le grand avantage de couver elles-mêmes leurs œufs, et de dispenser l'éleveur du souci d'avoir à confier ces œufs à des colombes rieuses, ce qui est toute une complication.

La diamant élève très bien elle-même ses jeunes, pas longtemps, par exemple; mais ce n'est pas sa faute si ces

jeunes, une fois sortis du nid, se sont développés au point de porter ombrage à leurs parents, qui entendent être seuls pour élever une nouvelle famille et ne veulent pas du partage de leur domicile.

Le caractère conciliant des colombes que j'ai citées plus haut, y compris, bien entendu, la diamant, permet de les



Améthyste.

installer dans des compartiments de volière déjà habités par d'autres espèces plus terrestres : perdrix, colins, faisans, avec lesquelles leurs habitudes constamment percheuses ne les mettent que très peu en concurrence ; mais il ne faudrait pas songer à réunir dans la même installation deux couples de colombes, même d'espèces différentes. Il y aurait bataille, surtout dans la période des amours, et la période des amours, chez la colombe, c'est à peu près toute l'année.

Pour ce qui me concerne, la pratique m'a rendu partisan des installations séparées, car la reprise des colombins, qui se fait à l'épuisette, lorsqu'ils sont chassés par leurs parents, ne saurait s'effectuer, lorsque ces derniers

cohabitent avec des perdrix et des faisans, sans jeter le trouble et l'effarement chez ces derniers, ce qui est à éviter dans la saison de reproduction.

Les Oiseaux-mouches. — Vêtus d'une livrée resplen-



Colibri-topaze.

dissante de reflets d'argent, d'or, de bronze, et même de pierres précieuses dont plusieurs portent le nom, ces minuscules et splendides miniatures d'oiseaux, enfants gâtés de la nature, passent leur existence dans le commerce constant des fleurs, dont leur langue fine et déliée explore le calice, extirpe les menus insectes parasites, sans oublier de se payer de ses petits services en prélevant une partie du miel de la plante.

Au Mexique, au Brésil, à la Guyane, et dans les autres contrées chaudes de l'Amérique, l'oiseau-mouche remplit la même mission que chez nous l'abeille et le papillon, celle d'agent de la propagation du pollen et de la fécondation des fleurs.

La vue de ses dépouilles, exposées dans les vitrines des



Les Oiseaux-mouches en volière.

naturalistes, vous inspire un regret, celui de ne pouvoir entretenir vivante, en volière, cette petite merveille, enfantée par la création dans un jour de bonne humeur.

Une troupe de ces oiseaux ferait si bien, au milieu des fleurs de leurs pays, dans nos jardins d'hiver! Eh bien! ce souhait est parfaitement réalisable en France, attendu qu'il a été réalisé dans l'Amérique du Nord, d'après un



Rubis-topaze.

récit emprunté à Henri Rochefort (*De Nouméa en Europe*). Je cite textuellement :

« Il est peu de Parisiennes portant des Oiseaux-Mouches sur leurs chapeaux, qui n'aient été prises du désir de les voir voltiger autour d'elles à l'état libre. Ces volatiles merveilleux, plus communs en Amérique que les abeilles dans nos contrées, s'y acclimateraient facilement, paraît-il. Mais, jusqu'à ce jour, les difficultés du transport ont empêché toute tentative sérieuse dans ce genre. Un marchand d'oiseaux établi au Niagara nous assura qu'il croyait avoir trouvé la solution du problème. Voici la clé du procédé. Le marchand a d'abord recherché les

fleurs auxquelles l'Oiseau-Mouche s'adresse de préférence.

« Il en a étudié les parfums et goûté les sécrétions. Puis, il en a fait fabriquer artificiellement de semblables, dont il a enduit l'intérieur soit avec du miel, soit avec des confiseries rappelant autant que possible le goût des sucs préférés de l'oiseau. Les expériences tentées par lui à domicile dans les cages où il enfermait ses sujets lui ont prouvé qu'ils mordaient parfaitement à cette amorce et que leur santé n'en souffrait pas. Il est incontestable que cet élevage nécessite des soins continus et une attention extrême dans la confection des fleurs, qu'il faut renouveler ou humecter souvent pour éviter le dessèchement de la liqueur nourricière. Mais les résultats obtenus laissent supposer que ce qui se pratique à cet égard dans les environs de New-York ne réussirait pas moins à Paris, où la température est, en moyenne, à peu près la même. Il y a là toute une branche d'industrie à développer. »



Sapho.

Comme possibilité de réussir chez nous l'acclimatation

de l'oiseau-mouche, il existe un autre côté de la question qui a échappé à Rochefort, et qui ouvre une perspective des plus favorables. L'autopsie de nombreux cadavres d'oiseaux-mouches a fait reconnaître dans leur estomac des masses de débris de petits insectes. D'où la conclusion que ces intéressants volatiles seraient insectivores, en même temps que mellivores, plutôt même insectivores. Mais alors il serait possible de les tenir en volière au même titre que le rossignol, la fauvette, le roitelet, etc., ces autres insectivores, et il est permis d'espérer que l'oiseau-mouche sera quelque jour l'hôte de nos jardins d'hiver.

FIN

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

OUTILLAGE D'AMATEUR.

CHAPITRE II

ACQUISITIONS.

CHAPITRE III

REPRODUCTION.

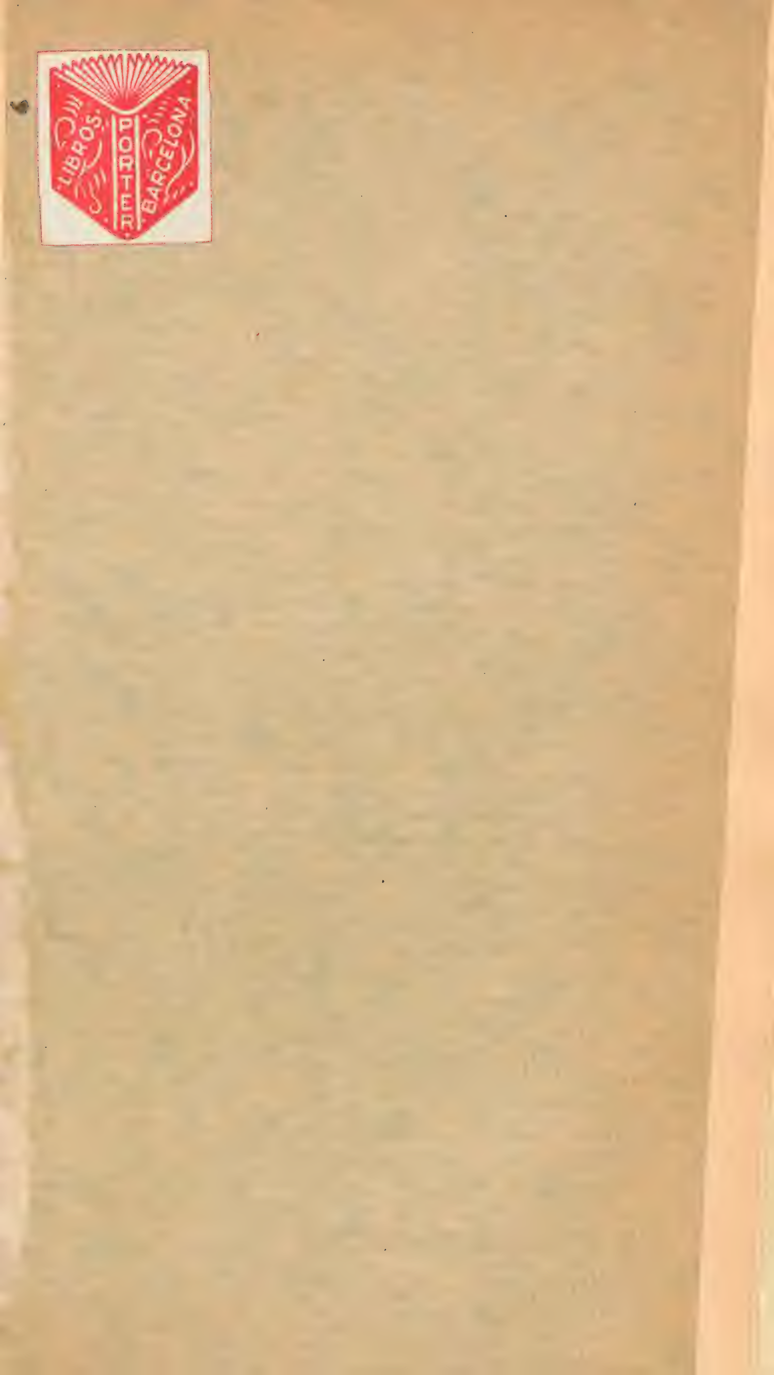
CHAPITRE IV

AVANT L'ÉCLOSION.

CHAPITRE V

ÉCLOSIONS. — PREMIER AGE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES


LIBROS
PORTER
BARCELONA

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

